


Beatriz Preciado

TESTO JUNKIE

sexe, drogue
et biopolitique

Grasset



Digitized by the Internet Archive
in 2022 with funding from
Kahle/Austin Foundation

BEATRIZ PRECIADO

TESTO JUNKIE

Sexe, drogue et biopolitique

traduit de l'espagnol par l'auteur

BERNARD GRASSET

PARIS

BEATRIZ PRECIADO

TESTO JUNKIE

Sexe, drogue et biopolitique

traduit de l'espagnol par l'auteur

BERNARD GRASSET

PARIS

*L'édition originale de cet ouvrage a été publiée par Espasa Calpe,
à Madrid, en 2008, sous le titre :*

TESTO YONQUI

ISBN : 978-2-246-73271-6

© Beatriz Preciado, 2008.
© Éditions Grasset & Fasquelle, 2008, pour la traduction française.

*« Je ne dois pas attendre une plume de cimeter
pour se sentir responsable tout possible »*

*Guillaume Dreyfus, *Cher ma sœur,**

A nos morts : A., T., E., J., K., S., T.

« Vrai, quel rallye moi! A William

Legion, mais pas l'armée postum!

Pepa A Virginie, Pepa et Swann

Cartes

« Je vis dans un monde où plein de choses
que je pensais impossibles sont possibles. »

Guillaume DUSTAN, *Dans ma chambre*,
1996, Paris

« Vos, quod milia multa basiorum
Legistis, male me marem putatis?
Pedicabo ego vos et irrumabo. »

CATULLE ¹

1. « Et vous, parce que vous avez lu mes *Mille Baisers*, vous m'accusez de ne pas être un homme pour de bon? Je vous enculerai et vous me suerez », Catulle, Vérone, 87-54 av. J.-C.

Ce livre n'est pas une autofiction. Il s'agit d'un protocole d'intoxication volontaire à base de testostérone synthétique concernant le corps et les affects de B.P. Un essai corporel. Une fiction, c'est certain. S'il fallait pousser les choses à l'extrême, une fiction autopolitique ou une autothéorie. Pendant le temps que dure cet essai deux mutations externes se succèdent dans le contexte environnant le corps expérimental, dont l'impact n'a pu être calculé au préalable, et qui ne peuvent être prises en compte comme faisant partie de l'étude, mais qui constituent les limites autour desquelles s'agrège l'écriture. Premièrement, la mort de G.D., condensé humain d'une époque qui s'efface, idole et ultime représentant français d'une forme d'insurrection sexuelle par l'écriture ; et, quasi simultanément, le tropisme du corps de B.P. vers le corps de V.D., impérative occasion de perfection et de ruine. Sont consignées ici aussi bien les micromutations physiologiques et politiques provoquées par la testostérone dans le corps de B.P. que les modifications théoriques et physiques suscitées dans ce corps par la perte, le désir, l'exaltation, l'échec ou le renoncement. Je ne m'intéresse pas à mes émotions en tant que miennes, n'appartenant qu'à moi et uniquement à moi. Je n'étudie pas, ici, ce qu'il y a d'individuel en elles, mais plutôt ce qui est externe et vient les traverser. Ce qui émane de l'histoire de la planète, de l'évolution des espèces vivantes, des flux économiques, des résidus des innovations technologiques, de la préparation des guerres, du trafic des esclaves et des marchandises, de la pro-

duction de hiérarchies, des institutions pénitentiaires et de répression, des réseaux de communication et de surveillance, des imbrications aléatoires des techniques et des groupes d'opinion, de la transformation biochimique de la sensibilité, de la production et de la diffusion d'images pornographiques. Certains liront ce texte comme un manuel de bioterrorisme du genre à l'échelle moléculaire. D'autres y verront un simple point dans une cartographie de l'extinction. Le lecteur ne trouvera pas ici de conclusion définitive sur la vérité de mon sexe, ni d'oracle sur le monde à venir. Je donne à lire ces pages qui relatent des croisements de théories, molécules et affects, pour laisser trace d'une expérience politique dont la durée exacte a été de 236 jours et nuits et qui continue aujourd'hui sous d'autres formes. Si le lecteur trouve ici, assemblés, sans solution de continuité, des réflexions philosophiques, récits de séances d'administration d'hormones, et registres détaillés de pratiques sexuelles, c'est simplement parce que c'est le mode sur lequel se construit et se déconstruit la subjectivité.

Question : Si vous pouviez voir un documentaire sur un philosophe, sur Heidegger, Kant ou Hegel, qu'est-ce que vous désireriez voir dedans ?

Réponse de Jacques Derrida : Qu'ils parlent de leur vie sexuelle... You want a quick answer ? Leur vie sexuelle ¹.

1. Jacques Derrida, in *Derrida*, Documentaire de Kirby Dick et Amy Ziering Kofman, 2002.

1.

Ta mort

5 octobre : Tim m'annonce ta mort. Il pleure. Il t'aime. Pourtant, dans tes derniers livres, tu ne l'as pas traité avec générosité. Il dit : C'est William. Il pleure, répète : C'est William, c'est William. On l'a trouvé mort dans son nouvel appartement de Paris. On ne sait pas. Ça s'est passé il y a deux jours, le 3. On ne sait pas.

Jusqu'à maintenant, personne ne s'est rendu compte de ta mort. Tu as pourri pendant deux jours dans la position même où tu es tombé. C'est mieux comme ça. Personne n'est venu te déranger. On t'a laissé seul avec ton corps, le temps qu'il fallait pour abandonner toute cette misère dans le calme. Je pleure avec Tim. Ce n'est pas possible.

Je raccroche, et la première chose que je fais, c'est appeler V.D. Je ne sais pas pourquoi. Nous nous sommes vues deux fois. Une fois en tête à tête. C'est toi qui me pousses à composer son numéro. Tu écoutes notre conversation. Ton esprit se déploie et forme une nappe électromagnétique par laquelle coulent nos mots. Ton fantôme est un câble qui transmet nos voix. Alors que nous parlons de ta mort, sa voix réveille la vie en moi. *Le plus fort c'est sa voix,*

*je crois*¹, disais-tu. Je n'ose pas pleurer en parlant avec elle. Je raccroche et alors je pleure, toute seule. Parce que tu n'as pas voulu continuer à vivre et parce que, comme disait ton parrain, « un poète mort n'écrit plus² ».

Ce même jour, quelques heures plus tard, j'applique une dose de 50 mg de Testogel sur ma peau, pour commencer à écrire ce livre. Ce n'est pas la première fois. C'est ma dose habituelle. Les chaînes de carbone O-H₃ C-H₃ C-OH pénètrent graduellement mon épiderme, vers les couches profondes de ma peau, jusqu'aux vaisseaux sanguins, les terminaisons nerveuses, les glandes. Je ne prends pas la testostérone pour me transformer en homme, ni pour transsexualiser mon corps, mais pour trahir ce que la société a voulu faire de moi, pour écrire, pour baiser, pour ressentir une forme de plaisir post-pornographique, pour ajouter une prothèse moléculaire à mon identité transgenre *low-tech* faite de godes, de textes et d'images en mouvement, pour venger ta mort.

VIDÉOPÉNÉTRATION

« I would rather go blind
than seeing you walk away. »

Etta JAMES

20 h 35. Ton esprit entre par la fenêtre et obscurcit la chambre. J'allume toutes les lumières. Je mets une cassette vierge dans la caméra vidéo que je fixe sur le trépied. Je vérifie le cadre. L'image est lisse et symétrique, le canapé de cuir noir dessine une ligne horizontale en bas du cadre. Le mur blanc avance légèrement sur cette ligne, mais sans

1. Guillaume Dustan, *Nicolas Pages*, Editions Balland, Paris, 1999, p. 17.

2. Michel Houellebecq, *Rester vivant et autres textes*, Librio, Paris, 1997, p. 19.

créer de relief. *Play*. Je me dirige vers le canapé. Hors champ, sur la table basse, j'ai laissé une tondeuse électrique, un petit miroir, une feuille de papier blanc, un sachet en plastique, un flacon de colle hypoallergénique à usage facial, une dose de 50 mg de testostérone en gel, un tube de lubrifiant, un gel dilatateur anal, un harnais avec un gode réaliste en caoutchouc 24 × 4, un gode réaliste noir en silicone 25 × 6, un autre ergonomique noir 14 × 2, un rasoir et de la crème à raser, une cuvette en plastique remplie d'eau, une serviette blanche et un livre de toi, le premier, le sublime, le début et la fin de tout. J'entre dans le champ. Je me déshabille, mais pas entièrement. Je garde mon débardeur noir. Comme pour une opération chirurgicale, je n'expose que les organes sur lesquels interviendront les instruments. Je redresse le miroir et le pose sur la table. Je branche la tondeuse électrique. Bruit aigu et criard, la voix d'un enfant cybernétique qui veut s'échapper du moteur, il crache au visage du passé. Je règle les lames du peigne de la tondeuse sur un centimètre. Ton esprit m'envoie un signe discret d'approbation. Je m'assois sur le sofa, la moitié de mon visage s'inscrit dans le miroir, sans expression ni centre : mes cheveux courts et noirs, mes lentilles de contact dessinent une fine auréole autour de l'iris, ma peau irrégulière, parfois très blanche, parfois mouchetée de brillances rosées. J'ai été assignée femme, mais c'est imperceptible dans l'image partielle que renvoie le miroir. Je commence à me raser la tête, de l'avant vers l'arrière, du centre vers la gauche, puis vers la droite. Je me penche pour que les mèches tombent sur la table. J'ouvre le sachet en plastique et je fais glisser les cheveux dedans. J'éteins la machine et règle le peigne sur zéro. Je pose une feuille de papier blanc sur la table. Je rallume la tondeuse et la passe de nouveau, sur toute la tête. Une pluie de poils courts, très

fins tombe sur le papier blanc. Quand mon crâne est bien lisse, je débranche la machine. Je plie la feuille en deux, pour que les poils se rassemblent au milieu, formant une ligne uniforme. Une ligne de cocaïne noire. Je me fais un rail de cheveux. C'est presque le même *high*. J'ouvre le flacon de colle et dessine un trait au-dessus de ma lèvre supérieure, avec le pinceau humide. Je prends une ligne de cheveux entre mes doigts que je dépose sur ce trait jusqu'à ce qu'ils collent parfaitement à la peau de mon visage. Moustache de pédé. Je me regarde dans le miroir. Mon œil est le même, même auréole autour de l'iris. Le même visage, la même peau. Identique, et méconnaissable. Je regarde la caméra, retrouse la lèvre en montrant les dents, comme tu le faisais. C'est ton geste.

Le paquet argenté qui contient la dose de 50 mg de testostérone en gel a la même taille qu'un petit sachet de sucre. Je déchire le papier alu : émerge un gel fin, transparent et froid qui disparaît immédiatement dans la peau de mon épaule gauche. Reste une vapeur fraîche, comme le souvenir d'une haleine glaciale, le baiser d'une femme des neiges.

Je secoue la bombe de crème à raser, laisse une boule de mousse blanche gonfler dans ma paume, puis j'en recouvre les poils du pubis, les lèvres de la vulve, la peau qui entoure l'anus. Je mouille la lame dans l'eau, et je commence à me raser. Poils et crème flottent à la surface. Quelques projections tombent sur le sofa ou sur le sol. Cette fois-ci, je ne me coupe pas. Quand toute la peau de mon entrejambe est rasée, je me rince et me sèche. J'enfile le harnais en bouclant les lanières, de chaque côté des hanches. Devant moi le gode est en super-érection, il forme un angle droit avec la ligne de la colonne vertébrale. Le gode-ceinture est assez haut pour laisser à découvert, quand je me penche, deux

orifices bien distincts. J'enduis mes mains de lubrifiant transparent et je prends un gode dans chacune. Je les frotte, les graisse, je les réchauffe, un dans chaque main, puis l'un contre l'autre, deux bites géantes qui s'enlacent comme dans un porno gay. Je sais que la caméra est en train de filmer car je vois clignoter la lumière rouge. Je suspends ma bite en plastique au-dessus des paragraphes tatoués sur les pages de *Dans ma chambre*. C'est ton geste. Le gode cache une partie de la feuille, créant une limite, qui permet de lire certains mots et en dissimule d'autres : « On a ri. Il m'a raccompagné en voiture. Je l'ai regardé. Il m'a fait un signe de la main avant/la nuit était tombée. Je sais que j'aurais dû/je ne serai jamais amoureux de lui. Mais c'était tellement bon qu'il m'aime. C'était bon ¹. »

Puis j'enfile les godes dans les ouvertures de la partie inférieure de mon corps. Premièrement, le noir réaliste, puis l'ergonomique, dans l'anus. C'est toujours plus facile pour moi de me mettre quelque chose dans l'anus, espace multidimensionnel, sans limites osseuses. Cette fois, c'est la même chose. Je tourne le dos à la caméra, genoux, pointe des pieds et tête appuyés au sol, et mes bras tendus derrière moi maintiennent les deux godes dans mes orifices.

Tu es le seul qui pourrait lire ce livre. Devant cette caméra, « J'ai pour la première fois la tentation d'un auto-portrait pour toi ² ». Dessiner une image de moi-même comme si j'étais toi. *Drag you*. Me travestir en toi. Te rappeler à la vie par cette image.

Vous êtes tous morts, désormais. Amelia, Hervé, Michel, Karen, Jackie, Teo et Toi. Est-ce que j'appartiens davantage à votre monde qu'à celui des vivants ? Ma politique n'est-elle pas la vôtre, ma maison n'est-elle pas la vôtre,

1. G. Dustan, *op. cit.*, p. 155.

2. Hervé Guibert, *L'Image fantôme*, Editions de Minuit, Paris, 1981.

mon corps n'est-il pas le vôtre ? Réincarneez-vous en moi, prenez mon corps comme les extraterrestres prenaient les Américains pour les transformer en fourreaux vivants. Réincarne-toi en moi, possède ma langue, mes bras, mon sexe, mes godes, mon sang, mes molécules, possède ma copine, mon chien, habite-moi, vis en moi. Viens. Ven. *Please don't leave. Vuelve a la vida.* Reviens à la vie. *Hold on to my sex. Low, down, dirty. Stay with me.*

Ce livre n'a aucune autre raison d'être, hors de la marge d'incertitude qui existe entre moi et mes sexes, tous imaginaires, entre trois langues qui ne m'appartiennent pas, entre toi-vivant et toi-mort, entre mon désir de porter ta lignée et l'impossibilité de ressusciter ton sperme, entre tes livres éternels et silencieux et le flot de paroles qui se presse pour sortir par mes doigts, entre la testostérone et mon corps, entre V. et mon amour pour V.

De nouveau face à la caméra : « Cette testostérone est pour toi, ce plaisir est pour toi. »

Je ne regarde pas la mini-DV que je viens de filmer. Je ne la numérise même pas. Je la range dans sa boîte rouge transparente et j'écris sur l'étiquette :

3 Octobre 2005. JOUR DE TA MORT.

Les jours qui précèdent et suivent sont marqués par mes rituels d'administration de testostérone. Le protocole est domestique ; il serait même secret, privé, si chacune de ces administrations n'était filmée et envoyée anonymement à une page Internet où des centaines de corps transgenres, corps en mutation sur toute la planète, échangent leurs techniques et leur savoir. Dans ce réseau audiovisuel, mon visage est indifférent, mon nom insignifiant. Seule la stricte relation entre mon corps et la substance est objet de culte et

de surveillance. J'étaie le gel sur mes épaules. Premier instant : sensation d'un coup léger sur la peau. Cette sensation se transforme en froid, puis disparaît. Puis rien, pendant un jour ou deux. Rien. L'attente. Alors s'installe, peu à peu, une lucidité extraordinaire, accompagnée d'une explosion d'envie de baiser, de marcher, de sortir, de traverser la ville entière. C'est le point culminant où se manifeste la force spirituelle de la testostérone mêlée à mon sang. Absolument toutes les sensations désagréables disparaissent. A la différence du speed, le mouvement intérieur n'est ni agitation, ni bruit. Simplement, le sentiment d'être en adéquation avec le rythme de la ville. A la différence de la coke, il n'y a ni distorsion de la perception de soi, ni logorrhée, ni sentiment de supériorité. Rien qu'une impression de force qui reflète la capacité démultipliée de mes muscles, de mon cerveau. Mon corps est présent à lui-même. A la différence du speed et de la coke, il n'y a pas de descente immédiate. Quelques jours passent, le mouvement intérieur se calme mais la sensation de force, comme une pyramide dévoilée par une tempête de sable, demeure.

Comment expliquer ce qui m'arrive ? Que faire de mon désir de transformation ? Que faire de toutes les années où je me suis définie comme féministe ? Quel genre de féministe suis-je aujourd'hui, une féministe accro à la testostérone, ou un transgenre accro au féminisme ? Je n'ai pas d'autre alternative que de réviser mes classiques, de soumettre les théories à cette secousse provoquée en moi par la pratique d'administration de testostérone. Accepter que le changement qui s'opère en moi est la mutation d'une époque.

2.

L'ère pharmacopornographique

Je suis née en 1970. L'industrie automobile, alors à son apogée, commençait à décliner. Mon père tenait le premier et plus important garage de Burgos, ville gothique de curés et de militaires où Franco avait installé la nouvelle capitale symbolique de l'Espagne fasciste. Si Hitler avait gagné la guerre, l'Europe nouvelle se serait établie autour de ces deux pôles, certes inégaux, Burgos et Berlin. C'est du moins ce dont rêvait le petit général *gallego*. Le *Garage Central* était situé dans la rue du Général-Molla, du nom du militaire qui avait dirigé le soulèvement contre le régime républicain en 1936. On y gardait les voitures les plus chères de la ville, qui appartenaient aux riches et aux dignitaires du régime franquiste. Dans ma maison, il n'y avait pas de livres, seulement des voitures. Des Chrysler moteur Slant Six, plusieurs Renault Gordini, Dauphine et Ondine (surnommées « les voitures des veuves », car elles avaient la réputation de déraper dans les virages et de tuer les maris au volant), des DS (que les Espagnols appelaient les « requins »), et quelques Standards ramenées d'Angleterre et réservées aux médecins. Il faut y ajouter la collection de voitures anciennes que mon père avait constituée peu à

peu : une Mercedes « Lola Flores » noire, une Citroën grise à traction avant des années 30, une Ford 17 chevaux, une Dodge Dart Swinger, une Citroën 1928 avec son « cul de grenouille » et une Cadillac 8 cylindres. A cette époque, mon père investit dans l'industrie de la briqueterie, qui devait décliner à partir de 1975 (accidentellement, comme la dictature) avec la crise du pétrole. Finalement, il dut vendre sa collection de voitures pour rembourser la faillite de l'usine. J'en ai pleuré. Entre-temps, je grandissais comme un garçon manqué. Mon père en a pleuré.

Au cours de cette époque révolue, et pourtant récente, que nous appelons aujourd'hui *Fordisme*, l'industrie de l'automobile synthétise et définit un mode spécifique de production et de consommation, une temporalisation tayloriste de la vie, esthétique polychrome et lisse de l'objet inanimé, une façon de penser l'espace intérieur et d'habiter la ville, un agencement conflictuel du corps et de la machine, un flux discontinu de désir et de résistance. Dans les années qui suivent la crise énergétique et le déclin des chaînes de montage, on cherchera à identifier les nouveaux secteurs porteurs de transformations de l'économie globale. On parlera ainsi des industries biochimiques, électroniques, informatiques, ou de la communication, comme de nouveaux supports industriels du capitalisme... Mais ces discours ne suffiront pas à expliquer la production de valeur ajoutée et la mutation de la vie dans la société actuelle.

Il est pourtant possible d'esquisser une nouvelle chronologie des transformations de la production industrielle du siècle dernier, en prenant pour axe la gestion politique et technique du corps, du sexe et de l'identité. En d'autres termes, il est philosophiquement pertinent d'entreprendre aujourd'hui une analyse sexopolitique de l'économie mondiale.

Dans une perspective économique, la transition vers une troisième forme de capitalisme, après les régimes esclavagiste et industriel, est généralement située autour des années 70, mais l'établissement d'un nouveau type de « gouvernement des vivants¹ » émerge d'ores et déjà des ruines urbaines, corporelles, psychiques et écologiques de la Seconde Guerre mondiale – et, dans le cas de l'Espagne, de la guerre civile.

Comment le sexe et la sexualité deviennent l'enjeu principal de l'activité politique et économique ? Suivez-moi :

La mutation du capitalisme à laquelle nous assistons se caractérise non seulement par la transformation du sexe en objet de gestion politique de la vie (comme Foucault en avait eu l'intuition dans sa description *biopolitique* des nouveaux systèmes de contrôle social), mais aussi par le fait que cette gestion s'effectue à travers les nouvelles dynamiques du techno-capitalisme avancé. Pendant la guerre froide, les Etats-Unis investissent plus d'argent dans la recherche scientifique sur le sexe et la sexualité qu'aucun pays ne l'avait fait tout au long de l'histoire. Pensons simplement que la période qui va de la fin de la Première Guerre mondiale à la guerre froide constitue un moment sans précédent de visibilité des femmes dans l'espace public, et d'émergence de formes visibles et politisées de l'homosexualité dans des contextes aussi insoupçonnés que, par exemple, l'armée américaine². Le maccarthysme américain des années 50 ajoute à la persécution patriotique du communisme la lutte contre l'homosexualité, considérée forme d'antinationalisme, en même temps qu'il exalte les valeurs traditionalistes de la masculinité laborieuse et de la mater-

1. Michel Foucault, *Du gouvernement des vivants* (1979-1980), Leçons du Collège de France, 1879-1980. *Dits et Ecrits*, tome IV, Gallimard, Paris, 1974, p. 641-642.

2. Alan Berube, *Coming Out Under Fire : The History of Gay Men and Women in World War Two*, The Free Press, New York, 1990.

nité domestique¹. On ouvre à cette époque, dans le cadre d'un programme de santé publique, des dizaines de centres de recherche sur la sexualité en Occident. Les docteurs George Henry et Robert L. Dickinson réalisent la première étude démographique de la « déviation sexuelle », connue sous le nom de « Sex Variant² », à laquelle succéderont le Rapport Kinsey sur la sexualité et les protocoles de Stoller sur la féminité et la masculinité. Au même moment, les architectes Ray et Charles Eames collaborent avec l'armée américaine pour fabriquer des attelles pour les mutilés de guerre avec des plaques de contreplaqué *plywood*. Quelques années plus tard, ils utiliseront le même matériau pour construire les meubles caractérisant le design léger et l'architecture jetable américaine³. Harry Benjamin initie et systématisé l'utilisation clinique d'hormones sexuelles, on commercialise les premières molécules de progestérone et d'œstrogène, d'abord obtenues naturellement à partir de sérum de jument (*Prémaline*), puis produites synthétiquement (*Noréthindrone*) peu de temps après. Entre 1946 et 1951 est mise au point la première pilule contraceptive (*antibaby*) à base d'œstrogènes synthétiques. L'œstrogène deviendra la molécule pharmaceutique la plus utilisée et la plus rentable de l'histoire de l'humanité⁴. En 1947, les laboratoires Eli Lilly (Indiana, Etats-Unis) commercialisent un opiacé simple, la molécule de méthadone, comme analgésique. Elle deviendra dans les années 70 le traitement de substitution le plus répandu dans les cures de désintoxi-

1. John d'Emilio, *Sexual politics, Sexual Communities : The Making of a Homosexual Minority in the United States, 1940-1970*, Chicago University Press, Chicago, 1983.

2. Jennifer Terry, *An American Obsession : Science, Medicine and Homosexuality in Modern Society*, Chicago University Press, Chicago, 1999, p. 178-218.

3. Beatriz Colomina, *Domesticity at War*, Cambridge, MA, MIT Press, 2007.

4. Andrea Tone, *Devices and Desires. A History of Contraceptives in America*, Hill and Wang, New York, 2001.

cation à l'héroïne¹. La même année, le pédopsychiatre américain John Money invente le terme de « genre », qu'il différencie de la dénomination traditionnelle de « sexe », pour désigner l'appartenance de l'individu à un groupe culturellement reconnu comme « masculin » ou « féminin ». Il affirme qu'il est possible de « modifier le genre de n'importe quel bébé jusqu'à 18 mois² ». On assiste en même temps à une croissance exponentielle de la production d'éléments transuraniens (produits artificiels de l'expérimentation radioactive), parmi lesquels le plutonium, combustible nucléaire employé à des fins militaires pendant la Seconde Guerre mondiale, et qui devient désormais un matériau du secteur civil. Le niveau de toxicité des éléments transuraniens dépasse celui de n'importe quel autre élément terrestre, générant une forme nouvelle de vulnérabilité de la vie. Après la Seconde Guerre mondiale, et en réponse à la menace induite par le nazisme et les rhétoriques racistes qui prétendent détecter la différence raciale ou religieuse via les signes corporels, la « dé-circumcision », reconstruction artificielle du prépuce, est une des opérations de chirurgie esthétique les plus pratiquées aux États-Unis³. Le lifting facial, ainsi que diverses interventions de chirurgie esthétique, deviennent des techniques de consommation de masse. Andy Warhol se fait photographe pendant une opération de lifting, transformant son propre corps en objet pop. Au même moment, l'usage du

1. Tom Carnwath et Ian Smith, *Heroin Century*, Routledge, London et New York, 2002.

2. John Money, John Hamson et Joan Hamson, « Imprinting the Establishment of the Gender Role », *Archives of Neurology and Psychiatry*, 77, Chicago, 1957. Cf. aussi John Money, *Sexual Signatures : On Being Man or Woman*, Little Brown, Boston, 1980.

3. Sander L. Gilman, « Decircumcision : The First Aesthetic Surgery », *Modern Judaism* 17.3 (1997) 201-210. Maxwell Matz, *Evolution of Plastic Surgery*, Froben Press, New York, 1946, p. 287-289.

plastique dans la fabrication des objets de la vie quotidienne se généralise. Visqueux et semi-rigide, imperméable, isolant électrique et thermique, le plastique, produit par la multiplication artificielle d'atomes de carbone en longues chaînes moléculaires de composés organiques dérivés du pétrole, émet quand il brûle une pollution considérable. Sa production en masse définira les conditions matérielles d'une transformation écologique à grande échelle : destruction des ressources énergétiques primitives de la planète, consommation rapide et pollution élevée. En 1953, le soldat américain George W. Jorgensen se transforme en Christine et devient la première femme transsexuelle médiatisée. Hugh Hefner crée *Playboy*, la première revue porno américaine diffusée en kiosque, avec la photo de Marilyn Monroe nue en couverture du numéro 1. Dans l'Espagne franquiste, la *Ley de Vagos y Maleantes* (Loi sur le Vagabondage et la Délinquance) de 1954 inclut pour la première fois les homosexuels et les déviants sexuels. Le commandant Antonio Vallejo-Nájera, chef des services médicaux militaires, et le docteur Juan José Lopez Ibor mènent des recherches visant à définir les racines psychophysiques du marxisme (pour découvrir le fameux « gène rouge »), de l'homosexualité et de l'intersexualité. Les institutions médicales industrialisées – tant dans l'Espagne franquiste qu'en Occident démocratique – préconisent lobotomie, thérapies de modifications du comportement, traitement par électrochocs et castration thérapeutique à des fins eugénistes¹. En 1958, la première phalloplastie – construction d'un pénis à partir d'une auto-greffe – est réalisée, en Russie, dans le cadre d'un processus de changement de sexe du féminin vers le masculin. En 1960, les

1. Voir par exemple Antonio Vallejo-Nájera, *La Sexualización de los psicópatas*, Medicina, Madrid, 1934.

laboratoires Eli Lilly commercialisent le Secobarbital, un barbiturique aux propriétés anesthésiques, sédatives et hypnotiques conçu pour le traitement de l'épilepsie, de l'insomnie, ou comme anesthésique dans des opérations brèves. Le Secobarbital, connu sous le nom de « pilule rouge » ou « doll », devient une des drogues de la culture rock underground des années 60. A cette même époque, Manfred E. Clynes et Nathan S. Kline inventent le terme de « cyborg » pour désigner un organisme techniquement supplémenté qui pourrait vivre dans un milieu extra-terrestre et opérer comme « un système homéostatique intégré inconscient ¹ ». Il s'agit dans les faits d'un rat de laboratoire auquel a été implantée une prothèse osmotique qu'il traîne derrière lui, comme une queue cybernétique. En 1966, les premiers antidépresseurs sont inventés, ils interviennent directement dans la synthèse du neurotransmetteur sérotonine, et conduiront en 1987 à la conception de la molécule de Fluoxétine, commercialisée par la suite sous des noms divers, selon les laboratoires, dont le plus célèbre sera le Prozac, fabriqué par Eli Lilly. En 1969, dans le cadre d'un programme de recherche militaire américain, est mis en fonction l'*arpanet*, premier « réseau de réseaux » d'ordinateurs reliés entre eux et capables de transmettre de l'information, qui donnera naissance à Internet. Le 18 septembre 1970, Jimi Hendrix meurt après avoir ingéré un cocktail pharmaceutique contenant au moins neuf pilules de Secobarbital. En 1971, le Royaume-Uni promulgue la Loi sur l'Abus des Drogues régulant la consommation et le trafic des psychotropes. La gravité des peines pour usage et trafic varie de la catégorie A (cocaïne, méthadone, morphine...) à la catégorie C (cannabis, kéta-

1. Manfred E. Clynes, Nathan S. Kline, « Cyborgs and Space » in *Journal of Astro-nautics*, American Rocket Society, New York, septembre 1960, p. 27-31 et 74-75.

mine...). L'alcool et le tabac restent en dehors de cette classification. En 1972, Gerard Damiano réalise, avec l'argent de la mafia californienne, le film *Deep Throat* (Gorge Profonde), un des premiers pornos commercialisés publiquement aux Etats-Unis. *Deep Throat* deviendra l'un des films les plus vus de tous les temps et générera un bénéfice dépassant les 600 millions de dollars. L'industrie du cinéma pornographique explose, passant de trente films clandestins en 1950 à deux mille cinq cents en 1970. En 1973, l'homosexualité sort de la liste des maladies recensées par le DSM (Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux). En 1974, comme traitement au défaut d'érection, le Soviétique Victor Konstantinovich Kalnberz brevète le premier implant pénien, construit autour d'une structure faite de baleines en polyéthylène, créant un pénis naturel en érection permanente. Ces implants seront abandonnés au bénéfice de leurs variantes chimiques car ils seront jugés « physiquement inconfortables et émotionnellement déconcertants ». En 1977, l'Etat de l'Oklahoma pratique la première injection létale, composée de barbituriques similaires à la « pilule rouge », au cours d'une exécution capitale. Une méthode analogue avait été appliquée dans le programme Action T4 d'hygiène raciale de l'Allemagne nazie, où furent euthanasiées entre soixante-quinze et cent mille personnes atteintes de déficiences physiques ou psychiques. Par la suite, ce procédé fut abandonné, en raison de son coût pharmaceutique élevé, et remplacé par la chambre à gaz, ou la mort par inanition. En 1983, le transsexualisme est inclus dans le DSM en tant que trouble mental de « dysphorie de genre ». En 1984, Tom F. Lue, Emil A. Tanagho et Richard A. Schmidt posent pour la première fois un « pacemaker sexuel » dans le pénis d'un patient : un système d'électrodes est implanté près de la

prostate, permettant de déclencher une érection par un contrôle à distance. Au cours des années 80, sont découvertes et commercialisées de nouvelles hormones comme la DHEA ou l'hormone de croissance, ainsi que de nombreuses substances anabolisantes qui seront utilisées, légalement et illégalement, dans le sport. En 1988, l'usage pharmaceutique du Sildenafil (commercialisé sous la marque Viagra par le laboratoire Pfizer) est autorisé pour traiter la « dysfonction érectile » du pénis. Il s'agit d'un vasodilatateur sans effet aphrodisiaque qui induit la production d'oxyde nitrique dans les corps caverneux du pénis et la relaxation musculaire. A partir de 1996, les laboratoires américains se lancent dans la production synthétique de l'oxyntomoduline, hormone liée au sens de la satiété qui affecte les mécanismes psychophysiologiques régulateurs de l'addiction et pourrait être commercialisée pour provoquer une perte de poids. Au début du nouveau millénaire, quatre millions d'enfants sont traités à la Ritaline pour hyperactivité et pour le syndrome nommé « déficit d'attention », et plus de deux millions d'enfants consomment des psychotropes destinés à contrôler la dépression infantile.

Nous sommes face à un nouveau type de capitalisme chaud, psychotropique et punk. Ces récentes transformations imposent l'agencement de nouveaux dispositifs microprosthétiques de contrôle de la subjectivité avec des plateformes techniques biomoléculaires et médiatiques. Cette « économie-monde ¹ » dépend de la production et de la circulation de centaines de tonnes de stéroïdes synthétiques, de la diffusion globale de flux d'images pornographiques, de l'élaboration et dissémination de nouvelles variétés de psychotropes synthétiques légaux et illégaux

1. J'utilise ici l'expression bien connue d'Immanuel Wallerstein, *Capitalisme et économie-monde, 1450-1640*, Flammarion, Paris, 1980.

(Lexomil, Spécial K, Viagra, speed, crystal, Prozac, ecstasy, poppers, héroïne, Oméprazole...), du flux des signes et de circuits de transmission numérique d'information, de l'extension à la totalité de la planète d'une forme d'architecture urbaine diffuse dans laquelle des mégacités bidonvilles¹ côtoient des nœuds de haute concentration de sexe-capital.

Ce ne sont que quelques-uns des indices de l'apparition d'un régime postindustriel, global et médiatique, dont la pilule et *Playboy* sont paradigmatiques, et que je nommerai dorénavant *pharmacopornographique*, prenant pour référence les processus de gouvernement de la subjectivité sexuelle, dans ses modes moléculaires (pharmaco-) et sémiotiques (-porno). Si ses lignes de force puisent leurs racines dans la société scientifique et coloniale du XIX^e siècle, ses vecteurs économiques ne deviennent visibles qu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale. D'abord dissimulés sous les apparences de l'économie fordiste, ils sont révélés dans les années 70 par l'effondrement progressif de cette dernière.

Au cours du XX^e siècle, la psychologie, la sexologie et l'endocrinologie ont établi leur autorité matérielle, transformant les concepts de psychisme, libido, conscience, féminité et masculinité, hétérosexualité et homosexualité en réalités tangibles, substances chimiques, molécules commercialisables, corps, biotypes humains, valeurs marchandes gérables par les multinationales pharmacopornographiques. L'hégémonie de la science, en tant que discours et pratique technique, découle de ce que Ian Hacking², Steve Woolgar et Bruno Latour³ appellent son

1. Mike Davis, *Planète Bidonvilles*, Ed. Ab irato, Paris, 2005.

2. Ian Hacking, *Representing and Intervening. Introductory Topics in the Philosophy of Natural Science*, Cambridge University Press, Cambridge, 1986.

3. Bruno Latour et S. Woolgar, *La Vie de laboratoire. La construction des faits scientifiques*, La Découverte, Paris, 1979.

« autorité matérielle », c'est-à-dire sa capacité à inventer et produire des artefacts vivants. Si la science est la nouvelle religion de la modernité, c'est par sa puissance performative : elle a la capacité de créer, et pas simplement de décrire, la réalité¹. La grande réussite de la technoscience contemporaine est de transformer notre dépression en Prozac, notre masculinité en testostérone, notre érection en Viagra, notre fertilité/stérilité en Pilule, notre sida en trithérapie. Sans qu'il soit possible de démêler ce qui vient en premier, de la dépression ou du Prozac, du Viagra ou de l'érection, de la testostérone ou de la masculinité, de la pilule ou de la maternité, de la trithérapie ou du sida. Cette production en *autofeed-back* est le propre du pouvoir pharmacopornographique.

La société contemporaine est habitée par des subjectivités toxico-pornographiques : subjectivités se définissant par la ou les substance(s) qui dominant leur métabolisme, par les prothèses cybernétiques qui leur permettent d'agir, par le type de désirs pharmacopornographiques qui orientent leur action. Nous ne parlerons plus de sujets souverains et aliénés, mais de sujets Prozac, sujets cannabis, sujets cocaïne, sujets alcool, sujets Ritaline, sujets cortisone, sujets silicone, sujets hétérovaginaux, sujets double-pénétration, sujets Viagra...

Il n'y a rien à dévoiler dans la nature, pas de secret caché. Dans l'hypermodernité punk, il ne s'agit plus de révéler la vérité occulte de la nature, mais d'explicitier les processus culturels, politiques et techniques à travers lesquels le corps comme artefact acquiert un statut naturel. *L'oncomouse*, rat

1. La science n'est pas la seule à posséder ce pouvoir performatif. L'art et l'activisme sont similaires à la science de laboratoire. Ils ont, eux aussi, le pouvoir de créer (et non pas seulement de décrire, découvrir ou représenter) des artefacts. Nous verrons plus loin que l'art, la philosophie et la littérature peuvent fonctionner comme des contre-laboratoires virtuels de production de la réalité.

de laboratoire biotechnologiquement conçu pour être porteur d'un gène cancérigène¹, ronge le Dasein de Heidegger. Buffy, la chasseuse de vampire mutante, dépèce la femme en devenir de Simone de Beauvoir. Le gode, paradigme de toute prothèse de téléproduction du plaisir, avale la bite de Rocco Siffredi. Il n'y a rien à dévoiler du sexe, ni de l'identité sexuelle. La vérité du sexe n'est pas dévoilement, elle est *sexdesign*.

COOPÉRATION MASTURBATOIRE

Les théoriciens du postfordisme (Virno, Hardt, Negri, Corsani, Marazzi, Moulier-Boutang, etc.) ont établi que le processus productif du capitalisme actuel a pour matière première le savoir, l'information, la culture, les relations sociales². Pour la théorie économique plus récente, le moteur de la production n'est plus dans l'entreprise mais « dans la société dans son ensemble, la qualité de la population, la coopération, les conventions, les apprentissages, les formes d'organisation qui hybrident marché, entreprise et société³ ». Negri et Hardt parlent de « production biopolitique », utilisant la notion culte de Foucault pour nommer

1. Donna Haraway, « When ManTM is on the Menu », *Incorporations*, édité par Jonathan Cray et Sanford Kwinter, Zone Books, New York, 1992.

2. Christian Marazzi, *La Place des chaussettes. Le tournant linguistique de l'économie et ses conséquences politiques*, Editions de l'Éclat, Paris, 1998 ; Enzo Rullani et L. Romano, *Il postfordismo. Idee per il capitalismo prossimo venturo* (a cura di), Etas Libri, Milano, 1998 ; Paolo Virno, *Grammaire de la multitude. Pour une analyse des formes de vies contemporaines*, Editions L'Éclat, Paris, 2002 ; Christian Azaïs, Antonella Corsani et Patrick Dieuaide (eds.), *Vers un capitalisme cognitif*, L'Harmattan, Paris, 2001 ; Carlo Vercellone (ed.), *Sommes-nous sortis du capitalisme industriel ?*, La Dispute, Paris, 2003 ; Yann Moulier-Boutang, *Le Capitalisme cognitif, la nouvelle grande transformation*, Editions Amsterdam, Paris, 2007.

3. Yann Moulier-Boutang, « Eclats d'économie et bruits de lutte », *Multitudes*, 2, mai 2000, p. 7. Voir aussi, dans le même numéro : Antonella Corsani, « Vers un renouveau de l'économie politique ».

les formes complexes actuelles de la production capitaliste qui recouvrent aussi bien la « production de symboles, de langage, d'information », que la « production d'affects ¹ ». Ils appellent « travail biopolitique » les formes de production liées aux soins apportés au corps, à la protection de l'autre et à la création de relation humaine, au travail « féminin » de la reproduction ², aux relations de communication et d'échange de savoirs et d'affects. Mais, le plus souvent, analyse et description de cette nouvelle forme de production s'arrêtent biopolitiquement à la ceinture ³.

Et si, en réalité, c'étaient les corps insatiables de la multitude, leurs bites, leurs clitoris, leurs anus, leurs hormones, leurs synapses neurosexuels, si le désir, l'excitation, la sexualité, la séduction et le plaisir de la multitude étaient les moteurs de création de valeur ajoutée de l'économie contemporaine ? Et si la coopération était une « coopération masturbatoire », et pas simplement une coopération de cerveaux ?

L'industrie pornographique est aujourd'hui le grand moteur de l'économie informatique : il existe plus d'un million et demi de sites pour adultes accessibles depuis n'importe quel point de la planète. Des seize mille millions de dollars annuels que génère l'industrie du sexe, une grande partie provient des portails porno sur Internet.

1. Toni Negri et Michael Hardt, *Multitudes*, Editions 10/18, Paris, 2006, p. 135.

2. *Ibid.* p. 137. Marazzi, *op. cit.*

3. Quelques pistes en ce sens viennent des réflexions de Précaires à la Dérive, d'Anne Querrien ou d'Antonella Corsani. Voir : « Un proyecto de mujeres de Precarias a la deriva. Precarias, cuidadoras, putas, atentas... en busca de una batalla común. » <http://www.sindominio.net/karakola/precarias.htm>. Antonella Corsani, « Quelles sont les conditions nécessaires pour l'émergence de multiples récits du monde ? Penser le revenu garanti à travers l'histoire des luttes des femmes et de la théorie féministe », *Multitudes*, 27, Hiver, 2007 ; Antonella Corsani, « Beyond the Myth of Woman : The Becoming-Transfeminist of (Post-)Marxism », in *SubStance*, Issue 112 (volume 36, numéro 1), 2007 ; Linda McDowell, « Life without Father and Ford : The New Gender Order of Post-Fordism », *Transactions of the Institute of British Geographers*, 16, p. 400-419.

Chaque jour, trois cent cinquante nouveaux portails porno permettent l'accès virtuel à un nombre d'utilisateurs exponentiellement croissant. S'il est vrai que ces sites appartiennent en majorité à des multinationales (Playboy, Hotvideo, Dorcel, Hustler...), les portails amateurs constituent le vrai marché émergent du porno sur Internet. L'initiative de Jennifer Kaye Ringley, en 1996, qui installe plusieurs webcams dans son espace domestique et émet sur son portail Internet un enregistrement en temps réel de sa vie quotidienne, supprime le modèle de l'émetteur unique. Les *JenniCams* produisent, dans un style documentaire, une chronique audiovisuelle de la vie sexuelle et font payer des abonnements similaires à ceux d'une chaîne de télévision. Aujourd'hui, n'importe quel usager du Net possédant un corps, un ordinateur, une caméra vidéo ou une webcam, une connexion Internet et un compte en banque, peut créer sa propre page porno et accéder au cybermarché de l'industrie du sexe. Irruption du corps autopornographique comme nouvelle force de l'économie mondiale. L'accès récent des populations relativement paupérisées de la planète aux moyens techniques de production de cyberpornographie a provoqué pour la première fois la rupture d'un monopole jusqu'alors détenu par les grandes multinationales du porno. Après la chute du mur de Berlin, les premiers à accéder à ce marché furent les travailleurs sexuels de l'ancien bloc soviétique, puis ceux de la Chine, de l'Afrique et de l'Inde. Face à cette autonomisation du travailleur sexuel, les multinationales du porno s'allient progressivement avec des compagnies publicitaires, espérant attirer les cybervisiteurs par l'accès gratuit à leurs pages.

L'industrie du sexe constitue non seulement le marché le plus rentable d'Internet, mais aussi le modèle de rentabilité maximale du marché cybernétique global (uniquement

comparable à la spéculation financière) : investissement minimum, vente directe du produit en temps réel de façon unique, produisant la satisfaction immédiate du consommateur. Tout portail sur Internet se modèle et s'organise selon cette logique masturbatoire de consommation pornographique. Si les analystes financiers qui dirigent Google ou eBay suivent avec attention les fluctuations du marché cyberporno, c'est que l'industrie du sexe fournit un modèle économique de l'évolution du marché cybernétique dans son ensemble.

Si nous considérons les industries pharmaceutiques (extension légale de l'appareil scientifique médical et cosmétique, ou trafic de drogues déclarées illégales), l'industrie pornographique et l'industrie de la guerre comme les secteurs porteurs du capitalisme postfordiste, nous devons donner un nom plus cru à cette « matière première ». Osons cette hypothèse : les matières premières du processus productif actuel sont l'excitation, l'érection, l'éjaculation, le plaisir, le sentiment d'autosatisfaction, de contrôle omnipotent, et de destruction totale. Le véritable enjeu du capitalisme actuel est le contrôle pharmacopornographique de la subjectivité, dont les produits sont : sérotonine, testostérone, anti-acides, cortisone, antibiotiques, œstradiol, alcool et tabac, morphine, insuline, cocaïne, citrate de sildenafil (Viagra), et tout le complexe matériel et virtuel participant à la production d'états mentaux et psychosomatiques d'excitation, de détente et de décharge, d'omnipotence et de contrôle total. Ici, l'argent lui-même devient un signifiant abstrait psychotrope. Le sexe est le corrélaire du capital, la guerre, le miroir de la production. Le corps dépendant et sexuel, le sexe et tous ses dérivés sémiotiques sont désormais la ressource principale du capitalisme postfordiste.

Alors que l'ère dominée par l'économie de l'automobile a été nommée « fordisme », nous appellerons « pharmacopornisme » cette nouvelle économie, dominée par l'industrie de la pilule, la logique masturbatoire et la chaîne d'excitation-frustration sur laquelle elle se fonde. L'industrie pharmacopornographique est l'or blanc et visqueux, la poudre cristalline du capitalisme biopolitique.

Negri et Hardt, relisant Marx, ont montré que « au cours du XIX^e et du XX^e siècle, l'économie globale se caractérise par l'hégémonie du travail industriel, même si, en termes quantitatifs, celui-ci reste minoritaire par rapport à d'autres formes de production, comme l'agriculture ¹ ». Le travail industriel était hégémonique en vertu de pouvoirs de transformation qu'il exerçait sur toute autre forme de production.

La production pharmacopornographique caractérise aujourd'hui une ère nouvelle de l'économie politique mondiale, non par sa prépondérance quantitative, mais parce que le contrôle, la production et l'intensification des affects narcotico-sexuels sont devenus le modèle de toute autre forme de production. Le contrôle pharmacopornographique infiltre et domine ainsi tous les flux du capital, de la biotechnologie agraire à l'industrie high-tech de la communication.

A l'ère pharmacoporniste, l'industrie du gouvernement sexopolitique du corps synthétise et définit un mode spécifique de production et de consommation, une temporalisation masturbatoire de la vie, une esthétique virtuelle et hallucinogène de l'objet vivant, une architecture qui transforme l'espace intérieur en extérieur et la ville en intériorité et « junkspace ² » via des dispositifs d'autosurveillance

1. Michael Hardt et Toni Negri, *Multitudes*, op. cit., p. 133-134.

2. Sur l'élaboration de cette notion, voir Rem Koolhaas, « Junkspace », *October*, 100 Spring, 2002, p. 175-190.

et de diffusion ultra-rapides de l'information, un mode continu de désirer et de résister, de consommer et de détruire, d'évoluer et de s'autodétruire.

POTENTIA GAUDENDI

Pour comprendre comment et pourquoi, dès la fin du XIX^e siècle, la sexualité et le corps, le corps excitable, font irruption au cœur de l'action politique, jusqu'à devenir les objets d'une minutieuse gestion gouvernementale et industrielle, il est nécessaire d'élaborer un nouveau concept philosophique équivalent, dans le domaine pharmacopornographique, au concept de la force de travail dans le domaine de l'économie classique. Je nomme *potentia gaudendi* ou « force orgasmique » la puissance (actuelle ou virtuelle) d'excitation (totale) d'un corps¹. Cette puissance est une capacité indéterminée, elle n'a pas de genre, elle n'est ni masculine ni féminine, ni humaine ni animale, ni animée ni inanimée, elle ne s'oriente principalement ni vers le féminin ni vers le masculin, elle n'établit pas de séparation entre hétérosexualité et homosexualité, entre l'objet et le sujet, elle ne connaît pas non plus la différence entre être excité, exciter ou s'exciter-avec. Elle ne privilégie pas un organe par rapport à un autre : le pénis ne possède pas davantage de force orgasmique que le vagin, l'œil ou le doigt de pied. La force orgasmique est la somme de la potentialité d'excitation inhérente à toute molécule vivante. La force orgasmique ne cherche pas sa résolution

1. Je travaille ici à partir de la notion de « puissance d'agir ou force d'exister » élaborée par Spinoza à partir de la notion grecque de *dynamis* et de ses corrélations dans la métaphysique scolastique. Cf. Baruch Spinoza, *L'Éthique* (1677), Le Seuil, Paris, 1988 ; Gilles Deleuze, *Spinoza*, Cours de Vincennes, 1978-1980. Disponible sur la page web de l'Université Paris-VIII consacrée à Deleuze.

immédiate, elle n'aspire qu'à se déployer dans l'espace et le temps, vers tout et vers tous, en tous lieux et à tout moment. C'est une force de transformation du monde en plaisir-avec. La *potentia gaudendi* réunit toutes les forces somatiques et psychiques, sollicite toutes les ressources biochimiques et toutes les structures de l'âme.

Dans le capitalisme pharmacopornographique, la force de travail révèle son véritable substrat : force orgasmique, *potentia gaudendi*. Le capitalisme actuel met au travail la puissance de jouir en tant que telle, que ce soit sous sa forme pharmacologique (molécule digestible qui agira dans le corps du consommateur), de représentation pornographique (signe sémiotique convertible en données numériques, transférable sur des supports informatiques, télévisuels ou téléphoniques) ou de service sexuel (entité pharmacopornographique vivante dont la force orgasmique et le volume affectif sont mis au service d'un consommateur pendant un temps donné, selon un contrat plus ou moins formel de vente de services sexuels).

La *potentia gaudendi* n'est pas seulement caractérisée par son impermanence et sa grande malléabilité, mais aussi et avant tout par l'impossibilité de la posséder et de la conserver. La *potentia gaudendi*, comme fondement énergétique du pharmacopornisme, ne se laisse pas réifier, ni transformer en propriété privée. Je ne peux ni posséder ni conserver la *potentia gaudendi* de l'autre, mais encore, je ne peux ni posséder ni conserver celle qui apparaît comme mienne. La *potentia gaudendi* existe exclusivement comme événement, relation, pratique, devenir.

La force orgasmique est à la fois la plus abstraite et la plus matérielle de toutes les forces de travail, inextricablement charnelle et digitale, visqueuse et numérisable. Gloire fantasmatique ou moléculaire transformable en capital.

Le corps pansexuel vivant est le substrat de la force orgasmique : irréductible à un organisme pré-discursif, ses limites ne coïncident pas avec l'enveloppe charnelle qui l'entoure. Cette vie ne peut être comprise comme une donnée biologique : elle n'existe pas hors les entrelacs de production et de culture propres à la technoscience. Ce corps est une entité technovivante multiconnectée incorporant la technologie¹. Ni organisme, ni machine : technocorps. McLuhan, Buckminster Fuller et Wiener en ont l'intuition dès les années 50 : les technologies de communication fonctionnent comme extension du corps. Aujourd'hui, la situation paraît beaucoup plus complexe : le corps individuel fonctionne comme une extension des technologies globales de communication. Pour reprendre les termes de la féministe américaine Donna Haraway, le corps du XXI^e siècle est une plateforme technovivante, le résultat d'une irréversible implosion des notions de sujet et objet, de naturel et d'artificiel. Le terme même de « vie » est devenu archaïque pour identifier les acteurs de cette nouvelle technologie. A la notion foucaultienne de « biopouvoir », Donna Haraway substitue celle de « technobiopouvoir ». Il n'est plus question d'un pouvoir sur la vie, du pouvoir de gérer et de maximiser la vie, comme le voulait Foucault, mais d'un pouvoir et d'un contrôle s'exerçant sur un tout technovivant connecté².

Dans le circuit de technoproduction d'excitation, il n'y a ni corps vivants ni corps morts, mais connecteurs présents ou absents, actuels ou virtuels. Images, virus, programmes informatiques, internautes, voix qui répondent au téléphone rose, médicaments, les animaux de laboratoire sur lesquels ils

1. Donna J. Haraway, *Modest-Witness@Second-Millennium. FemaleMan@-Meets-OncoMouse*[®], Routledge, New York, 1997, p. 31.

2. Donna J. Haraway, *Manifeste cyborg et autres essais, Sciences-Fictions-Féminismes, Exils*, Paris, 2007, p. 31-38.

sont testés, embryons congelés, cellules mères, molécules d'alcoïdes actifs... ne présentent pas, dans l'économie globale actuelle, de valeur en tant que « vivants » ou « morts », mais en tant qu'ils peuvent ou non être intégrés à une bioélectronique de l'excitation globale. Haraway nous rappelle que « les figures du cyborg, aussi bien que la graine, la puce électronique, le gène, la base de données, la bombe, le fœtus, la race, le cerveau et l'écosystème, proviennent d'implosions du sujet et de l'objet, du naturel et de l'artificiel ¹ ». Tout techno-corps, y compris un techno-corps « mort », peut déclencher la force orgasmique, devenant ainsi porteur de puissance de production de capital sexuel. Cette force qui se laisse convertir en capital ne réside ni dans le *bios*, ni dans le *soma*, tel qu'on les conçoit d'Aristote à Darwin, mais dans le *technoeros*, le corps techno-vivant enchanté, et sa cybernétique amoureuse. D'où cette conclusion : la biopolitique (politique de contrôle et de production de la vie) aussi bien que la thanatopolitique (politique de contrôle et de gestion de la mort) fonctionnent comme des pharmacopornopolitiques, gestions planétaires de la *potentia gaudendi*.

Le sexe, les organes sexuels, la jouissance et l'impuissance, la joie et l'horreur se déplacent au centre de la gestion technopolitique dès lors qu'entre en jeu la possibilité de tirer profit de la force orgasmique. Si les théoriciens du postfordisme s'intéressent au travail immatériel, au « travail non-objectivité ² », au « travail affectif ³ », nous, théoriciens du capitalisme pharmacopornographique, nous intéressons au travail sexuel comme processus de subjectivation, à la possibilité de faire du sujet une réserve

1. Donna J. Haraway, *op. cit.*, p. 30.

2. Paolo Virno, *Grammaire de la multitude...*, *op. cit.*, chapitre 3 : « La multitude comme subjectivité », p. 85.

3. Michael Hardt et Toni Negri, *Multitudes*, *op. cit.*, p. 134.

inépuisable d'éjac planétaire transformable en abstraction, en données numériques, en capital.

Cette théorie de la « force orgasmique » ne doit pas être lue à travers un prisme hégélien paranoïaque ou rousseauiste utopique/dystopique : le marché n'est pas un pouvoir extérieur qui vient exproprier, réprimer ou contrôler les instincts sexuels de l'individu. Au contraire, nous sommes confrontés à la plus vicieuse des situations politiques : le corps ne connaît pas sa force orgasmique tant qu'il ne la met pas au travail.

La force orgasmique en tant que force de travail s'est vu progressivement réguler par un strict contrôle technobiopolitique. Le corps sexuel est le produit d'une division sexuelle de la chair selon laquelle chaque organe est défini par sa fonction. Une sexualité implique toujours un gouvernement précis de la bouche, de la main, de l'anus, du vagin. Jusqu'à récemment, la relation d'achat/vente et de dépendance qui unissait le capitaliste à l'ouvrier régissait aussi la relation entre les genres, conçue comme relation entre éjaculateur et facilitateur de l'éjaculation. D'où la définition : le féminin, loin d'être une nature, est la qualité que prend la force orgasmique lorsqu'elle peut être convertie en marchandise, en objet d'échange économique, c'est-à-dire en travail. Un corps masculin peut évidemment occuper (et occupe déjà, de fait) une position de genre féminin sur le marché du travail sexuel, et par conséquent voir sa puissance orgasmique réduite à une capacité de travail.

Le contrôle de la puissance orgasmique ne définit pas uniquement la différence de genre, la dichotomie féminin/masculin. Elle régit également, de façon plus générale, la différence technobiopolitique entre hétérosexualité et homosexualité. La restriction technique de la masturbation

et l'invention de l'homosexualité comme pathologie va de pair avec la constitution d'un régime disciplinaire au sein duquel la force orgasmique collective est mise au travail en fonction de la reproduction hétérosexuelle de l'espèce. Mais, après 1947, le corps sexuel mollécularisé s'introduit dans les rouages du capital et fait muter ses modes de production. La condition biopolitique se transforme drastiquement lorsqu'il devient possible de tirer des bénéfices de la masturbation, via le dispositif pornographique, et de contrôler techniquement la reproduction sexuelle, via les anticonceptifs et l'insémination artificielle.

Si nous pensons avec Marx que « la force de travail n'est pas le travail réellement réalisé, mais la simple puissance de travailler ¹ », il faudra alors dire que tout corps, humain ou animal, réel ou virtuel, féminin ou masculin, possède cette puissance masturbatoire, puissance de faire éjaculer, *potentia gaudendi*, et donc puissance productrice de capital fixe, force qui participe au processus productif sans se consumer dans ce même processus. Jusqu'à maintenant, nous avons connu une relation directe entre pornification du corps et niveau d'oppression. Au cours de l'histoire, les corps les plus pornifiés ont été le corps de la femme, le corps enfantin, le corps racialisé de l'esclave, le corps du jeune travailleur, le corps homosexuel. Mais il n'y a pas de relation ontologique entre anatomie et *potentia gaudendi*. Le mérite revient à l'écrivain français Michel Houellebecq d'avoir su élaborer une fable dystopique de ce nouveau pouvoir du capitalisme global, qui a fabriqué la mégasalope et le mégaqueutar : le nouveau sujet hégémonique est un corps (souvent codifié comme masculin, blanc et hétérosexuel) pharmacopornographiquement supplémenté (au Viagra, à la coke, à la pornographie, etc.), consommateur de services

1. Paolo Virno, *op. cit.*, p. 18.

sexuels paupérisés (souvent exercés par des corps codifiés comme féminins, enfantins, racialisés) :

« Quand il le peut, l'Occidental travaille ; souvent son travail l'ennuie ou l'exaspère, mais il feint de s'y intéresser : on observe cela. A l'âge de cinquante ans, las de l'enseignement, des mathématiques et de toutes choses, je décidai de découvrir le monde. Je venais de divorcer pour la troisième fois ; sur le plan sexuel, je n'avais pas d'attente particulière. Mon premier voyage fut pour la Thaïlande ; tout de suite après, je suis parti à Madagascar. Depuis, je n'ai plus jamais baisé avec une Blanche ; je n'en ai même plus jamais éprouvé le désir. Croyez-moi, ajouta-t-il en posant une main ferme sur l'avant-bras de Lionel, la bonne chatte douce, docile, souple et musclée, vous ne la trouverez plus chez une Blanche ; tout cela a complètement disparu ¹. »

La puissance ne se trouve pas seulement *dans* le corps (« féminin », « enfantin » ou « non-blanc ») en tant qu'espace traditionnellement imaginé comme prédiscursif et naturel, mais dans un ensemble de représentations qui le rendent sexuel et désirable. Il s'agit en tout cas d'un corps toujours pharmacopornographique, un organisme technovivant effet d'un ample dispositif culturel de représentation et de production.

Le but d'une théorie critique contemporaine serait d'explicitier notre condition de travailleurs/consommateurs pharmacopornographiques. Si la théorie actuelle de la féminisation du travail fait omission du *cum-shot*, dissimule l'éjaculation vidéographique derrière l'écran de la communication coopérante, c'est que, à la différence de Houellebecq, les philosophes de la biopolitique préfèrent ne pas révéler leur qualité de clients du pharmacopornomarché global.

1. Michel Houellebecq, *Plateforme*, Flammarion, Paris, 2001, p. 119.

Dans le premier volume de *Homo Sacer*, Giorgio Agamben reprend le concept de « vie nue » de Walter Benjamin pour définir le statut biopolitique du sujet après Auschwitz, dont le paradigme serait le prisonnier du camp de concentration ou l'immigrant illégal détenu dans un centre de rétention provisoire : être réduit à son existence physique, dépouillé de tout statut juridique ou de citoyenneté¹. A cette notion de « vie nue », nous pourrions ajouter celle de vie pharmacopornographique, ou « vie à poil » : le propre du corps dépouillé de tout statut légal ou politique est d'être utilisé comme source de production de *potentia gaudendi*. Le propre du corps réduit à la « vie nue », aussi bien dans les sociétés démocratiques que dans les régimes fascistes, est précisément de pouvoir être objet d'une exploitation pharmacopornographique maximale. Les mêmes codes de représentation pornographique opèrent dans les images des prisonniers d'Abou Ghraïb, la représentation érotisée des adolescents thaïlandais, la publicité de L'Oréal, McDo, et les pages de *Hot Magazine*. Tous ces corps fonctionnent déjà, et de manière inépuisable, comme des sources charnelles et numériques de capital éjaculatoire. A la distinction aristotélicienne entre *zoe* et *bios*, entre vie animale dépourvue de toute intentionnalité et vie digne, dotée de sens, d'autodétermination, substrat du gouvernement biopolitique, il faudrait substituer aujourd'hui la distinction entre *raw* et *biotech*, entre cru et biotechnologiquement produit, ce dernier terme désignant la condition de la vie à l'ère pharmacoporniste. La réalité biotechnologique privée de toutes conditions civiques (le corps du migrant, du déporté, du colonisé, de l'actrice ou de l'acteur porno, de la travailleuse sexuelle, de l'animal de

1. Giorgio Agamben, *Homo Sacer*. 1, *Le Pouvoir souverain et la vie nue*, Le Seuil, Paris, 1997.

laboratoire, etc.), est celle du *corpus* (et non plus *homo*) *pornographicus* dont la vie (condition technique plus que purement biologique), dépourvue du droit de citoyenneté, droit d'auteur et droit au travail, est construite par et exposée à des appareils d'autosurveillance et de médiatisation globale. Nul besoin de faire appel au modèle dystopique du camp de concentration ou d'extermination – aisément dénonçables comme dispositif de contrôle – pour trouver la « vie nue », elle est au centre de nos démocraties postindustrielles, formant partie d'un *bordel-laboratoire global intégré multimédia* où le contrôle des flux et des affects s'effectue sous la forme pop de l'excitation-frustration.

EXCITER ET CONTRÔLER

La transformation progressive de la coopération sexuelle en force productive principale ne pourrait s'effectuer sans le contrôle technique de la reproduction. De telle sorte qu'il n'y a pas de porno sans pilule et sans Viagra. Ou, inversement, il n'y a ni Viagra ni pilule sans porno. Le nouveau type de production sexuelle implique un contrôle détaillé et strict des forces de reproduction de l'espèce. Il n'y a pas de pornographie sans une surveillance et un contrôle pharmacopolitique parallèles. Sur ce corps pharmacoporno opèrent les forces de l'industrie de la reproduction : contrôle de la production d'ovules, techniques de rapports programmés, transfert embryonnaire, mise en paillettes du sperme, fécondation *in vitro*, insémination artificielle, surveillance de la grossesse, programmation technique de l'accouchement, etc. Dès lors, la division sexuelle du travail traditionnelle se délite progressivement. Le capitalisme pharmacopornographique inaugure une ère nouvelle dans

laquelle le business le plus intéressant est la production de l'espèce en tant qu'espèce, de son âme et de son corps, de ses désirs et de ses affects. Le biocapitalisme contemporain ne produit « rien » : rien d'autre que l'espèce. Bien que nous ayons l'habitude de parler de société de consommation, les objets de consommation ne sont que les confettis d'une production virtuelle psychotoxique. Nous consommons de l'air, des rêves, de l'identité, de la relation, de l'âme. Ce capitalisme pharmacopornographique fonctionne en réalité grâce à la gestion biomédiatique de la subjectivité, au travers de son contrôle moléculaire et de la production de connexions virtuelles audiovisuelles.

L'industrie pharmaceutique et l'industrie audiovisuelle du sexe sont les deux piliers sur lesquels s'appuie le biocapitalisme contemporain, les deux tentacules d'un circuit intégré gigantesque et visqueux. Voici le pharmacoporno-programme de la seconde moitié du xx^e siècle : contrôler la sexualité des corps codifiés comme femmes et faire éjaculer les corps codifiés comme hommes. La pilule, le Prozac et le Viagra sont à l'industrie pharmaceutique ce que la pornographie, avec sa grammaire de pipes, pénétrations et *cum-shot*, est à l'industrie culturelle : le jackpot du biocapitalisme postindustriel.

Au sein du biocapitalisme, une maladie est la conséquence d'un modèle médical et pharmaceutique, résultat d'un support technique et institutionnel capable de l'expliquer discursivement, de la matérialiser et de la traiter de façon plus ou moins opérationnelle. D'un point de vue pharmacopornopolitique, un tiers de la population africaine touchée par le VIH *n'est pas réellement malade*. Les milliers de séropositifs qui meurent chaque jour sur le continent africain sont des biocorps précaires dont la survie n'a *pas encore* été capitalisée par l'industrie pharmaceutique

occidentale. Pour le système pharmacopornographique, ces corps ne sont *ni* morts *ni* vivants. Ils existent à l'état pré-pharmacopornographique ou, ce qui revient au même : leur vie n'est pas susceptible de produire un bénéfique éjaculatoire. Ils sont des corps exclus du régime technobiopolitique. Les industries pharmaceutiques émergentes d'Inde, Brésil ou Thaïlande luttent âprement pour avoir le droit de distribuer leurs thérapies antirétrovirales. De même, s'il faudra attendre 2010 pour une éventuelle commercialisation du vaccin contre la malaria (cinq millions de morts par an sur le continent africain), c'est que les pays qui en ont besoin ne pourraient pas le payer. Pendant ce temps, les multinationales occidentales se lancent dans de coûteux programmes de production de Viagra ou de nouveaux traitements contre le cancer de la prostate. Si l'on met de côté les calculs de rentabilité pharmacopornographique, la dysfonction érectile et le cancer de la prostate ne sont en rien prioritaires dans les pays où l'espérance de vie du corps humain, attaqué par la tuberculose, la malaria et le sida, ne dépasse pas 55 ans ¹.

Dans le capitalisme pharmacopornographique, le désir sexuel et la maladie sont produits et cultivés sur une même plateforme : ils n'existent pas sans les supports techniques, pharmaceutiques et médiatiques capables de les matérialiser.

Nous vivons dans une ère toxico-porno. Le corps post-moderne devient collectivement désirable grâce à sa gestion pharmacologique et à sa promotion audiovisuelle. Deux secteurs dans lesquels les Etats-Unis détiennent, pour le moment et peut-être plus pour longtemps, l'hégémonie mondiale. Ces deux forces de création de capital ne

1. Michael Kramen et Christopher M. Snyder, « Why Is There No AIDS Vaccine? », The Center for Global Development, National Bureau of Economic Research, Université de Harvard, juin 2006.

dépendent pas d'une économie de la production, mais d'une économie de l'invention. Comme le signale Philippe Pignare, « l'industrie pharmaceutique est l'un des secteurs économiques où le coût de la recherche et du développement est très élevé, tandis que les coûts de fabrication sont extrêmement bas. A la différence de l'industrie automobile, rien n'est plus facile que de reproduire un médicament, d'assurer sa synthèse chimique massive, alors que rien n'est plus difficile et plus coûteux que de l'inventer¹ ». De la même manière, rien de moins coûteux, matériellement parlant, que de filmer une pipe, une pénétration vaginale ou anale avec une caméra vidéo. Les drogues, comme les orgasmes et les livres, sont relativement faciles et bon marché à fabriquer. La difficulté réside dans sa conception et sa circulation politique². Le biocapitalisme pharmacopornographique ne produit pas des choses. Il produit des idées mobiles, des organes vivants, des symboles, des désirs, des réactions chimiques et des affects. En biotechnologie et en pornocommunication, il n'y a pas d'objets à produire, il s'agit d'*inventer* un sujet et de le produire à l'échelle globale.

1. Philippe Pignare, *Le Grand Secret de l'Industrie pharmaceutique*, La Découverte, Paris, 2004, p. 18.

2. Maurizio Lazzarato, *Puissance de l'invention. La psychologie économique de Gabriel Tarde contre l'économie politique*, les Empêcheurs de penser en rond, Paris, 2002.

3.

Testogel

« Je suis comme toujours dans l'écriture à la fois le savant et le rat qu'il éventre pour l'étude. »

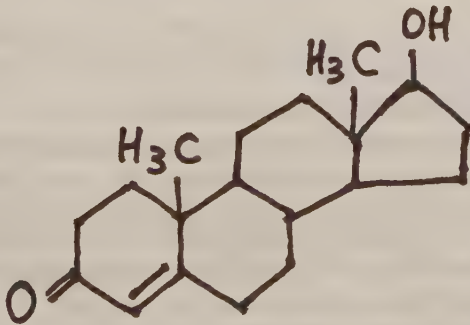
Hervé GUIBERT

Quelques mois avant ta mort, Del, mon maître *gender hacker*, m'offre un carton de 30 sachets de 50 mg de testostérone en gel. Je les garde dans une boîte en verre, longtemps, comme s'il s'agissait de scarabées disséqués, de balles empoisonnées extraites d'un cadavre, de fœtus d'une espèce inconnue, de dents de vampire capables de vous sauter à la gorge juste pour les avoir regardées. A cette époque, je passe mon temps entourée d'amis trans. Certains prennent des hormones en suivant un protocole de changement de sexe, et d'autres les trafiquent, se les administrent sans chercher à changer de sexe légal, ni à passer par un suivi psychiatrique. Ils ne s'identifient pas comme « dysphoriques de genre », et se proclament « pirates du genre », *gender hackers*. J'appartiens à ce groupe d'utilisateurs de la testostérone. Nous sommes des utilisateurs *copyleft* : nous considérons les hormones sexuelles comme des biocodes libres et ouverts, dont l'usage ne doit être ni réglementé par l'Etat, ni confisqué par les compagnies pharmaceutiques. Quand je décide de prendre ma première

dose de testostérone, je n'en parle à personne. Comme s'il s'agissait d'une drogue dure, j'attends d'être seule chez moi pour l'essayer. J'attends que la nuit tombe. Je sors un sachet de la boîte en verre, et je la referme aussitôt, pour être sûre qu'aujourd'hui, pour ma première fois, je ne consommerai qu'une seule et unique dose. J'ai à peine commencé que je me comporte déjà comme si j'étais accro à une substance illícite. Je me cache, je me surveille, je me censure, je me retiens. Le lendemain soir, presque à la même heure, je m'administre une deuxième dose de 50 mg. Troisième jour, troisième dose. Au cours de ces jours et de ces nuits, j'écris le texte qui accompagnera le dernier livre de photos de Del. Je ne parle à personne, je ne fais qu'écrire. Comme si l'écriture seule pouvait être le témoin fiable de ce processus. Tous les autres vont me trahir. Je sais qu'ils vont me juger pour avoir pris de la testostérone. Les uns, parce que je vais devenir un homme parmi les hommes, parce que j'étais bien quand j'étais une fille. Les autres, pour avoir pris de la testostérone en dehors d'un protocole médical, sans vouloir devenir un homme, pour avoir fait de la testostérone une drogue dure, comme n'importe quelle autre, pour donner mauvaise presse à la testostérone juste au moment où la loi commençait à intégrer les transsexuels, à garantir le remboursement des doses et des opérations par la Sécurité sociale.

L'écriture est le lieu où réside mon addiction secrète, en même temps que la scène où mon addiction scelle un pacte avec la multitude. La quatrième nuit, je ne dors pas. Je suis lucide, énergique, éveillée, comme la première nuit où j'ai baisé avec une fille, quand j'étais gamine. A quatre heures du matin, j'écris encore, sans le moindre signe de fatigue. Assise devant l'ordinateur, je sens les muscles de mon dos innervés par un câble cybernétique qui sort du sol de la ville et grandit en passant par mon crâne, jusqu'à se

connecter aux planètes les plus éloignées de la terre. A six heures du matin, après avoir passé dix heures sans bouger de ma chaise, à ne boire que de l'eau, je me lève et descends me promener en ville avec Justine, la chienne. C'est la première fois que je sors de chez moi à six heures du matin, sans but précis, un jour d'automne. La bouledogue est perplexe, elle n'aime pas sortir si tôt, mais elle me suit. J'ai besoin de respirer l'air de la ville, de sortir de l'espace domestique, de marcher dehors, où je me sens comme chez moi. Je descends la rue de Belleville jusqu'au marché chinois, les éboueurs africains construisent des digues avec de vieux tapis pour dévier l'eau des égouts. J'attends l'ouverture du bar les Folies, prends un café, dévore deux croissants et je remonte la rue. J'arrive chez moi en sueur. Je remarque que ma sueur a changé. Je m'affale dans le sofa, je regarde i-Télé, seulement des infos, et pour la première fois en trois jours je m'endors profondément, inondée de cette sueur testostéronée, à côté de Justine.



STRUCTURE CHIMIQUE
DE LA TESTOSTÉRONE

SHOOT

La testostérone que je m'administre porte le nom pharmaceutique de Testogel. Elle a été produite par les laboratoires Besins à Montrouge. Voici la description technique de ce médicament :

« TESTOGEL 50 mg est un gel transparent ou légèrement opalescent et incolore, conditionné en sachets de 5 grammes. Il contient de la testostérone, une hormone masculine sécrétée naturellement par l'organisme. Ce médicament est indiqué dans les affections liées à un déficit en testostérone. Avant de commencer un traitement avec TESTOGEL, le déficit en testostérone doit être établi par une série de signes cliniques (régression des caractères sexuels secondaires, modification de la constitution corporelle, asthénie, diminution de la libido, dysfonction érectile, etc.). Ce médicament vous a été prescrit pour un usage personnel et ne doit pas être confié à d'autres personnes.

Attention : TESTOGEL ne doit pas être utilisé par les femmes.

Précautions d'emploi pour les utilisateurs de TESTOGEL 50 mg, gel en sachets :

Possible transfert de testostérone.

A défaut des précautions requises, un transfert de la testostérone vers une autre personne peut avoir lieu lors d'un contact cutané intime et prolongé avec la zone d'application du gel. Ce transfert peut être évité en couvrant la zone d'application d'un vêtement, ou en se douchant avant tout contact.

Les précautions suivantes sont conseillées :

Se laver les mains à l'eau et au savon après l'application du gel.

Recouvrir la zone d'application d'un vêtement une fois que le gel a séché.

Se doucher avant tout contact intime.

Pour les personnes qui ne sont pas traitées avec TESTOGEL 50 mg :

En cas de contact avec la zone d'application non lavée et non recouverte par des vêtements, laver immédiatement à l'eau et au savon la surface cutanée sur laquelle a pu se produire un transfert de testostérone.

Consulter un médecin au cas où apparaissent des signes comme : acné, modification de la pilosité.

Il est préférable de respecter un intervalle d'environ six heures entre l'application du gel et la douche ou le bain. Cependant, une toilette occasionnelle intervenant une à six heures après l'application du gel ne devrait pas modifier notablement le cours du traitement.

Pour garantir la sécurité de sa partenaire féminine, il est conseillé au patient de respecter un intervalle prolongé entre l'application et la période de contact, de porter un tee-shirt qui couvre le site de l'application pendant la période de contact, ou de se doucher avant tout rapport sexuel. »

Je lis la notice du Testogel, consciente d'avoir en main un manuel de microfascisme, en même temps qu'inquiète des effets directs ou secondaires possibles de la molécule sur mon corps. Le laboratoire présuppose que l'utilisateur de testostérone est un « homme » qui ne produit pas d'androgènes en quantité suffisante de façon naturelle et qui est, évidemment, hétérosexuel (les mises en garde concernant le transfert de la testostérone par voie cutanée font référence à une partenaire féminine). Cette notion d'homme renvoie-t-elle à la définition chromosomique (XY), génitale (possesseur d'un pénis et de testicules bien différenciés) ou légale (la mention « Sexe : M » figure sur sa carte d'identité) ? Si l'administration de testostérone synthétique est prescrite dans les cas de déficit en testostérone, quand et selon quels critères est-il possible d'affirmer qu'un corps est déficitaire ? L'examen de mes signes cliniques indiquent-ils un manque de testostérone ? N'est-il pas vrai que ma barbe n'a jamais poussé et que mon clitoris ne dépasse pas un cen-

timètre et demi ? Quelle serait la taille idéale d'un clitoris et son degré d'érectilité ? Et les signes politiques ? Comment mesure-t-on les signes politiques ? Quoi qu'il en soit, pour obtenir légalement une dose de testostérone synthétique, il est nécessaire de cesser de se définir comme femme. Avant même que les effets de la testostérone ne se manifestent dans mon corps, la condition de possibilité pour m'administrer la molécule est d'avoir renoncé à mon identité féminine. Excellente tautologie politique. Comme la dépression ou la schizophrénie, masculinité et féminité sont des fictions médicales définies rétroactivement et par rapport à la molécule avec laquelle on les traite. La catégorie « dépression » n'existe pas sans la molécule synthétique de la sérotonine, de la même façon que la masculinité clinique n'existe pas sans la testostérone synthétique.

Je décide de conserver mon identité juridique de femme et de prendre de la testostérone sans passer par un protocole de changement de sexe. C'est un peu comme de mordre la bite qui t'encule, la bite du régime pharmacopornographique. Cette position est évidemment une arrogance politique. Si je peux me le permettre, en ce moment, c'est que je n'ai pas besoin de sortir chercher du travail, que je vis dans une ville de plus de 8 millions d'habitants, que je suis blanche, que je n'ai pas l'intention de devenir fonctionnaire. Ma décision n'entre pas en conflit avec la position de tous les transsexuels qui ont décidé de signer avec l'Etat un contrat de changement de sexe pour accéder simultanément à la molécule et à l'identité masculine légale ¹. En réalité, mon geste manquerait de

1. Le 1^{er} mars 2007, le gouvernement espagnol reçoit la requête des lobbies transsexuels pour accéder au changement de sexe légal (changement de nom sur la carte d'identité) sans être obligés de passer par une opération chirurgicale. Cependant, cette loi exige la transformation hormonale et sociale de la personne pendant une période d'au moins deux ans comme condition du changement de sexe (en réalité, change-

force sans les légions de transsexuels silencieux pour lesquels la molécule, le protocole, le changement d'identité juridique sont essentiels. Eux et moi : unis par des litres de gel invisible ; sans eux, tout cela n'aurait aucun sens.

« MÉDICAMENT RÉSERVÉ À L'HOMME ADULTE

La posologie conseillée est de 5 g de gel (équivalant à 50 mg de testostérone) une fois par jour, à appliquer à heure fixe, de préférence le matin. Le médecin adaptera les doses en fonction du patient, sans dépasser 10 g de gel par jour. Appliquer le produit sans frotter sur la peau propre, sèche et saine, en couche fine sur les épaules, les bras ou l'abdomen. Une fois le sachet ouvert, tout son contenu doit être appliqué immédiatement sur la peau. Laisser sécher 3 à 5 minutes avant de s'habiller. Se laver les mains à l'eau et au savon après l'application. Ne pas appliquer sur la zone génitale (pénis et testicules) : en raison de sa teneur élevée en alcool, le gel pourrait provoquer des irritations locales.

RESPECTER LA POSOLOGIE INDIQUÉE PAR LE MÉDECIN.

Si vous avez accidentellement dépassé la dose de TESTOGEL 50 mg, consultez votre médecin. »

Le prospectus ne mentionne pas la prescription en cas de thérapie hormonale de changement de sexe. Indubitablement, dans ce cas, les doses doivent être différentes. La seule mention d'une addiction possible à la testostérone est cette référence discrète : « consultez votre médecin si vous avez dépassé la dose prescrite de Testogel ». Je recense mentalement tous mes amis qui consomment plus de 50 mg par jour : H.J., P.P., R.Z., F.U., K.B., B.S... Je ne pourrai pas dire que je ne le savais pas.

ment de nom ou changement de genre seraient des termes plus exacts) légal. Cette mesure est actuellement critiquée en Espagne par divers mouvements transsexuels et transgenres.

« Si vous avez oublié d'utiliser TESTOGEL 50 mg, gel en sachets :

Ne prenez pas une double dose pour compenser cet oubli.

POSSIBLES EFFETS SECONDAIRES DE TESTOGEL 50 mg, gel en sachets :

Comme tout produit actif, TESTOGEL 50 mg, gel en sachets, peut entraîner des effets secondaires. On observe parfois des réactions cutanées au site d'application, tels que irritation, acné, peau sèche. TESTOGEL peut provoquer maux de tête, alopecie (chute des cheveux), apparition d'une tension mammaire accompagnée ou non de douleurs, altérations de la prostate, altération de la formule sanguine (augmentation des globules rouges et des lipides dans le sang), hypersensibilité cutanée et démangeaisons. D'autres effets secondaires ont été observés dans le traitement à la testostérone par voie orale ou injectable : hypertrophie de la prostate (augmentation bénigne de la prostate), progression d'un cancer prostatique non détecté, prurit (démangeaisons) de tout le corps, rougeurs au visage et au cou, nausées, ictère (coloration en jaune de la peau et de muqueuses) augmentation de la libido (désir sexuel), dépression, nervosité, douleurs musculaires, altération de l'équilibre électrolytique (teneur en sel du sang), oligospermie (diminution du nombre de spermatozoïdes), érections fréquentes ou prolongées.

Certains signes cliniques comme l'irritabilité, la nervosité, une prise de poids, des érections trop fréquentes ou persistantes, peuvent indiquer que les effets du produit sont trop forts. Parlez-en à votre médecin, qui adaptera la dose quotidienne de TESTOGEL.

A l'attention des sportifs et des femmes :

Les sportifs et les femmes doivent être avertis que ce produit contient un principe actif (la testostérone) susceptible de produire un résultat positif lors d'un contrôle antidopage. »

Les sportifs *et* les femmes ? Faut-il détecter ici un syllogisme caché selon lequel tous les sportifs sont des hommes, ou doit-on comprendre que les femmes, même si elles pratiquent un sport, restent toujours plus femmes que sportives ? C'est une façon de tracer une frontière politique à l'usage de la testostérone. En fait : prévenir les sportifs *et* les

femmes que la testostérone peut être considérée comme une substance stimulante et illégale. Hors la loi. Pour les femmes, sportives ou non, prendre de la testostérone est une forme de dopage.

« Gardez ce prospectus. Vous aurez peut-être besoin de le relire. »

La liste des effets secondaires et indésirables pourrait être longue mais j'impose une limite à la paranoïa culturelle, et je range le prospectus dans le dossier destiné à cet effet : « Recherche T. » J'aurai certainement besoin de le relire.

Le Testogel, dit le prospectus médical, ne doit en aucun cas être donné à une personne à laquelle il n'a pas été prescrit (par exemple, comme Del me l'a passé, comme je l'ai passé à King E., comme King E. l'a passé à V. King, etc.), clause commune à la plupart des médicaments antibiotiques, antiviraux, corticoïdes, etc. Dans le cas de la testostérone, le contrôle du « passage de la substance » semble plus compliqué, non seulement parce qu'elle peut faire l'objet d'un trafic et d'une consommation sans prescription médicale, mais surtout parce que le Testogel appliqué sur un corps peut « passer » à un autre corps, de façon imperceptible, par la mise en contact des peaux. La testostérone est une des rares drogues qui se diffuse par la sueur, de peau à peau, de corps à corps.

Comment contrôler le trafic, surveiller la microdiffusion d'infimes gouttes de sueur, l'importation et l'exportation de vapeurs, la contrebande d'exhalaisons, comment empêcher le contact des buées cristallines, comment contrôler le diable transparent, glissant de la peau de l'autre vers la mienne ?

RENDEZ-VOUS AVEC T.

Paris, 25 novembre 2005. J'attends qu'il soit dix heures du soir pour prendre une nouvelle dose de Testogel. J'ai pris une douche pour ne pas avoir à me laver après l'application. J'ai préparé une chemise bleue d'ouvrier, une cravate et un pantalon noir pour sortir me promener avec Justine, après. Je n'ai senti aucun changement depuis hier. J'attends les effets de cette drogue, sans savoir exactement ce qu'ils seront, ni comment ou quand ils se manifesteront. Je passe les deux dernières heures sur Skype, à parler avec Del, nous choisissons les photographies qui seront publiées dans son nouveau livre. Celles que je préfère sont prises dans des lieux publics, comme cette série de la fête SM au Club Casanova, à la fin des années 90. Trois corps se donnent rendez-vous dans des toilettes aux murs tapissés de boiseries : deux lesbiennes habillées s'occupent d'un troisième corps, à demi nu. Avec une badine de cuir noir, elles fouettent un dos offert, appuyé contre une porte, chemise à carreaux enroulée autour du cou et Levis 501 aux genoux. Dans cette série, l'objectif varie son point de vue, s'approche et s'éloigne de la peau, des objets, cherche ou esquive les regards, montre ou dissimule les affects. Une des photographies dédaigne la scène principale pour se focaliser sur les figures géométriques du carrelage. Le Club Casanova est une cathédrale lesbienne, l'agencement de ces signes secrets dessine le labyrinthe d'une Chartres saphique, montrent le chemin d'un plaisir encore jamais expérimenté. Puis l'objectif revient vers les corps. Au deuxième plan, une butch et une femme nues fouillent parmi les chemises suspendues d'une garde-robe improvisée. Bill, au

premier plan, incarnation suprême de la butch : cheveux courts, rock, style années 50, visage lisse, cigarette légèrement inclinée à gauche, petite médaille autour du cou, le grain dense de la photo en noir et blanc ne permet pas d'en voir le détail, Perfecto noir et torse nu, rien en bas, rien qu'un jockstrap blanc où la bosse d'un packing se dessine, et une ceinture noire cloutée à laquelle est suspendu un trousseau de clés brillantes. A sa gauche, une butch menue appuie sa tête rasée contre un extincteur. Nous ne parlons que des photos. Bien que ce soit Del qui m'ait offert les sachets de Testogel, je ne lui dis pas que je raccroche pour aller prendre ma dose. Je dis seulement qu'il faut que je raccroche. Il réussit à me retenir quelques minutes de plus en me faisant des compliments, et j'arrive en retard à mon rendez-vous de dix heures avec T. Une minute plus tard, j'y suis : j'ai ouvert le paquet argenté et le gel froid, transparent, a disparu sous la peau de mes bras. Ne reste qu'une fraîcheur de menthe qui aspire mes épaules vers le ciel.

Il n'existe aucune autre drogue aussi pure que la testostérone en gel. Elle n'a pas d'odeur. Pourtant, le lendemain de l'application, ma sueur devient plus acide, plus douceâtre. Emane de moi une odeur de poupée en plastique chauffée au soleil, de liqueur de pomme oubliée au fond d'un verre. C'est mon corps qui réagit à la molécule. La testostérone n'a pas de goût, pas de couleur. Elle ne laisse pas de traces. La molécule de testostérone se dissout dans la peau comme un fantôme traverse un mur. Elle entre sans prévenir. Elle pénètre sans marquer. Pas besoin de la fumer, la sniffer, se l'injecter, ni même de l'avalier. Il suffit de l'approcher de la peau, pour que d'un simple voisinage avec le corps, elle disparaisse et se dilue dans mon sang.

4.

Histoire de la technosexualité

Discontinuité de l'histoire, du corps, du pouvoir : Foucault décrit le passage, de la fin du XVIII^e siècle, d'une « société souveraine » à une « société disciplinaire », comme le déplacement d'une forme de pouvoir, qui décide et ritualise la mort, vers une nouvelle forme de pouvoir, qui calcule techniquement la vie en termes de population, de santé et d'intérêt national. *Biopouvoir* est le nom de cette nouvelle forme de pouvoir producteur, diffus et tentaculaire : débordant du domaine juridique et du cadre punitif, il devient une force qui pénètre et constitue le corps de l'individu moderne. Ce pouvoir ne se comporte plus comme une loi coercitive, un ordre négatif, mais plus versatile et accueillant, acquiert la forme d'une technologie politique générale, se métamorphosant en architectures disciplinaires (prison, caserne, école, hôpital...), textes scientifiques, tableaux statistiques, calculs démographiques, modes d'emploi, recommandations d'usage, calendriers de régulation de la vie et projets d'hygiène publique. Un art moderne de gouverner la vie se constitue ainsi, où le sexe et la sexualité occupent, selon Foucault, une place centrale : processus d'hystérisation du corps féminin, pédagogie

sexuelle des enfants, régulation des conduites de procréation et psychiatrisation des plaisirs pervers constituent, selon lui, les axes de ce projet qu'il caractérise, non sans ironie, comme un processus de modernisation de la sexualité ¹.

Suivant les intuitions de Michel Foucault, Monique Wittig et Judith Butler, j'appelle *sexopolitique* ² une des formes dominantes de cette action biopolitique qui émerge avec le capitalisme disciplinaire. Le *sexe*, sa vérité, sa visibilité, ses formes d'extériorisation, la *sexualité*, les voies normales et pathologiques du plaisir, et la *race*, sa pureté ou sa dégénérescence, sont trois puissantes fictions somatiques qui obsèdent le monde occidental à partir du XIX^e siècle, jusqu'à constituer l'horizon de toute action théorique, scientifique et politique contemporaine. Ce sont des fictions somatiques, non parce qu'elles sont dépourvues de réalité matérielle, mais parce que leur existence dépend de ce que Judith Butler appelle la « répétition performative ³ » de processus de construction politique.

Désormais, le sexe fait partie des plans du pouvoir, si bien que le discours sur la masculinité et la féminité, ainsi que les techniques de normalisation des identités sexuelles, se transforment en agents de contrôle et de modélisation de la vie : à l'intérieur d'un espace d'empiricité, d'une classification taxonomique et psychopathologique, les identités sexuelles sont inventées en 1868. Krafft-Ebing élabore une encyclopédie des sexualités normales et perverses, puis ces identités deviennent pour la première fois objet de surveillance et de répression judiciaire ⁴. A la fin du XIX^e siècle,

1. Michel Foucault, *Histoire de la sexualité. La volonté de savoir*, Gallimard, Paris, 1976, p. 136-139.

2. Beatriz Preciado, « Multitudes Queer », *Multitudes* 12, Paris, 2002, p. 17-25.

3. Voir la notion de répétition performative chez Judith Butler, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, La Découverte, Paris, 2005, p. 256-266.

4. Richard von Krafft-Ebing, *Etudes médico-légales : Psychopathia Sexualis. Avec recherches spéciales sur l'inversion sexuelle*, Editions Georges Carré, Paris, 1895.

les lois de criminalisation de la sodomie se répandent en Europe. La « différence sexuelle » est codifiée visuellement, comme une vérité anatomique. Les trompes de Fallope, les glandes de Bartholin et le clitoris sont conçus comme des entités anatomiques. Une des différences politiques constitutives de l'Occident (être homme ou femme) se résume à cette équation banale : avoir ou ne pas avoir un pénis d'un centimètre et demi à la naissance. Les premières expériences d'insémination artificielle sont réalisées sur des animaux. On intervient à l'aide d'instruments mécaniques sur la production du plaisir féminin ; alors que, d'une part, on interdit et contrôle la masturbation, d'autre part on médicalise l'orgasme féminin, perçu comme une crise d'hystérie. L'orgasme masculin est mécanisé et domestiqué par le biais d'une codification pornographique naissante... La machinerie est en route. Le corps, docile ou enragé, est prêt.

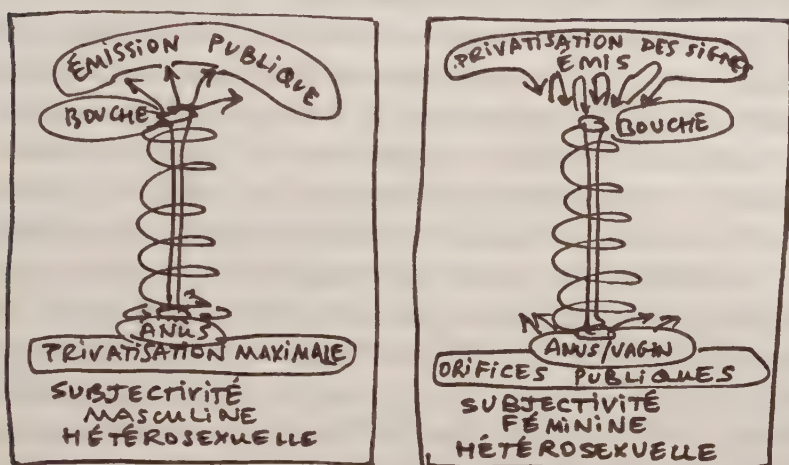
Nous pourrions appeler « empire sexuel » (sexualisant la chaste expression de Hardt et Negri¹) ce système de construction biopolitique qui prend pour centre somatique d'invention et de contrôle de la subjectivité le « sexe » de l'individu moderne. La sexopolitique disciplinaire occidentale de la fin du XIX^e siècle et d'une bonne partie du XX^e ne se réduit pas à une régulation des conditions de reproduction de la vie, ni aux processus biologiques qui « concernent la population ». Le corps hétérosexuel devient l'artefact qui remportera le plus de succès gouvernemental dans la sexopolitique du XIX^e siècle. La « *pensée straight* » – pour reprendre l'expression élaborée par Monique Wittig dans les années 80 pour désigner l'hétérosexualité, non comme pratique sexuelle, mais comme régime politique²

1. Toni Negri et Michael Hardt, *Empire*. Exils Editeur, Paris, 2000.

2. Monique Wittig, *La Pensée straight*, Balland, Paris, 2001, p. 65-76.

– garantit la relation structurelle entre la production de l'identité de genre et la production de certains organes (au détriment d'autres) comme organes sexuels et reproductifs. Une tâche importante de ce travail disciplinaire consistera à exclure l'anus des circuits de production du plaisir. Deleuze et Guattari : l'anus est le premier organe privatisé, banni du champ social, celui qui a servi de modèle à toutes privatisations postérieures, en même temps que l'argent exprimait le nouvel état d'abstraction des flux¹. L'anus, comme centre de production de plaisir (et, en ce sens, proche de la bouche ou de la main, organes eux aussi fortement contrôlés au XIX^e siècle par la régulation sexopolitique antimasturbation et antihomosexualité) n'a pas de genre. Ni masculin ni féminin, il produit un court-circuit dans la division sexuelle. Centre de passivité primordiale, lieu abject par excellence, proche du détritius et de la merde, c'est un trou noir universel dans lequel s'engouffrent les genres, les sexes, les identités, le capital. L'Occident dessine un tube pourvu de deux orifices : une bouche, émettrice de signes publics, et un anus impénétrable, autour desquels il enroule une subjectivité masculine et hétérosexuelle, qui acquiert le statut de corps social privilégié.

1. Gilles Deleuze et Félix Guattari, *L'Anti-Œdipe, Capitalisme et schizophrénie*, Editions de Minuit, Paris, 1972, chapitre 3.



Jusqu'au XVII^e siècle, l'épistémologie sexuelle du régime souverain est dominée par ce que l'historien Thomas Laqueur appelle « un système de ressemblances » : l'anatomie sexuelle féminine est constituée comme une variation faible, intériorisée et dégénérée, du seul sexe possédant une existence ontologique, le sexe masculin¹. Les ovaires sont considérés comme des testicules intériorisés et le vagin comme un pénis inversé qui sert de réceptacle au sexe masculin. L'avortement et l'infanticide, pratiques courantes, ne sont pas régulées par l'appareil juridique de l'Etat, mais par les différents micropouvoirs économique-politiques auxquels le corps en gestation se trouve rattaché (tribu, maison féodale, pater familias...). Deux expressions sociales et politiques hiérarchiquement différenciées se répartissent la surface d'un modèle « mono-sexuel » : « l'homme », canon de l'humain, et « la femme », réceptacle reproducteur. L'assignation du sexe dépend non seulement de la

1. Thomas Laqueur, *La Fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*, Gallimard, Paris, 1992.

morphologie externe des organes sexuels, mais avant tout de la capacité reproductrice et du rôle social. Une femme à barbe capable de gestation, de mettre au monde et d'allaiter son enfant, indépendamment de la forme et de la taille de sa vulve, sera considérée comme femme. Dans cette configuration somatopolitique, le sexe et la sexualité (pensons que le terme de « sexualité » ne sera pas inventé avant 1880) ne constituent pas encore des catégories de savoir ni des techniques de subjectivation susceptibles de surpasser la segmentation politique séparant l'esclave de l'homme libre, le citoyen du métèque, le seigneur du serf. Demeurent des différences entre masculinité et féminité, et entre plusieurs modes de production du plaisir sexuel, mais qui ne déterminent pas encore les cristallisations de la subjectivité politique.

Projet d'une nouvelle science générale des corps sexués, théorie des signes analysant les désirs : ainsi s'est constituée à partir du XVIII^e siècle une nouvelle épistémologie visuelle sexopolitique qui ne repose plus sur des « ressemblances » mais sur un « système d'oppositions ». Se dessine alors une nouvelle anatomie sexuelle, dans laquelle le sexe féminin cesse d'être inversion ou intériorisation du sexe masculin, pour devenir un sexe entièrement différent, dont les formes et les fonctions répondent à une logique propre. Pour Laqueur, l'invention d'une esthétique de la différence sexuelle est nécessaire à l'établissement d'une hiérarchie anatomico-politique entre les sexes (masculin, féminin) et les races (Blancs, non Blancs) face au soulèvement des mouvements révolutionnaires et de libération qui demandent l'élargissement de l'horizon de la sphère publique aux femmes et aux étrangers. La vérité anatomique opère ici comme légitimation d'une nouvelle organisation politique du social.

La mutation qui donnera lieu au régime disciplinaire commence avec l'avènement de la différence sexuelle, la répression technique de la masturbation et l'invention du sujet sexuel¹. Le point culminant de ces technologies rigides et lourdes de production d'identités sexuelles sera atteint en 1868, avec la pathologisation de l'homosexualité et la normalisation bourgeoise de l'hétérosexualité. L'avortement et l'infanticide post-partum seront désormais surveillés et sévèrement punis par la loi. Le corps et ses produits appartiennent au *pater familias* et, par extension, à l'Etat et à Dieu.

A l'intérieur de ce système de reconnaissance, toute divergence corporelle par rapport à la norme (taille et forme des organes sexuels, pilosité faciale, forme et taille des seins) est considérée comme monstruosité, violation des lois de la nature, ou perversion, violation des lois morales. Alors que la différence sexuelle est élevée à une catégorie non seulement naturelle mais encore transcendantale (dépassant les contextes historiques et culturels), apparaissent les oppositions entre homosexualité et hétérosexualité, entre sadisme, masochisme et pédophilie, entre normalité et perversion. Jusqu'alors simples pratiques sexuelles, elles deviennent des identités et des conditions politiques qui doivent être étudiées, répertoriées, poursuivies, punies, guéries. Chaque corps, nous dit Foucault, devient un « individu à corriger² ». Sont ainsi inventés l'enfant masturbateur et le monstre sexuel. Sous ce nouveau regard épistémosexuel, la femme à barbe devient soit l'objet d'une observation scientifique, soit une attraction de foire dans le nouvel agglomérat urbain. Ce double mouvement de surveillance médico-

1. Thomas Laqueur, *Solitary sex : A cultural History of Masturbation*, Zone Books, New York, 2003.

2. Michel Foucault, *Les Anormaux, Cours au Collège de France, 1974-1975*, Gallimard, Paris, 1999, p. 53.

juridique et de spectacularisation médiatique, exacerbé par les techniques informatiques et numériques de vision et de diffusion de l'information, sera l'une des caractéristiques du régime pharmacopornographique, dont l'expansion commence au milieu du xx^e siècle.

Les dispositifs sexopolitiques disciplinaires qui accompagnent cette nouvelle esthétique de la différence sexuelle et des identités sont des techniques mécaniques, sémiotiques et architecturales de naturalisation du sexe. On peut regrouper ici : atlas d'anatomie sexuelle, traités d'optimisation des ressources naturelles en fonction de la croissance de la population, textes juridiques sur la pénalisation du travestisme ou de la sodomie, mères de famille qui attachent les mains de la fillette masturbatrice, fers écartant les jambes de la jeune hystérique, pellicule d'argent où s'inscrit l'image photographique de l'anus dilaté d'un homosexuel passif, camisole de force immobilisant le corps indomptable de la femme masculine¹... Nous sommes confrontés à des systèmes durs et externes de production de la subjectivité. Ces appareils opèrent comme une orthopédie politique, exosquelettes disciplinaires. Ces dispositifs de production de la subjectivité sexuelle prennent la forme d'architectures extérieures au corps. Selon Foucault, le modèle de ces techniques de subjectivation pourrait être l'architecture de la prison (le panoptique, en particulier), de l'asile ou de la caserne. A l'aube du xx^e siècle, l'expansion tentaculaire de l'architecture domestique et de la division privé-public, l'invention des appareils gynécologiques et de l'orthopédie sexuelle (corset, spéculum, vibromasseur médical), les nouvelles techniques médiatiques de contrôle et de représentation (photographie, cinéma, débuts de la pornographie), le développement des

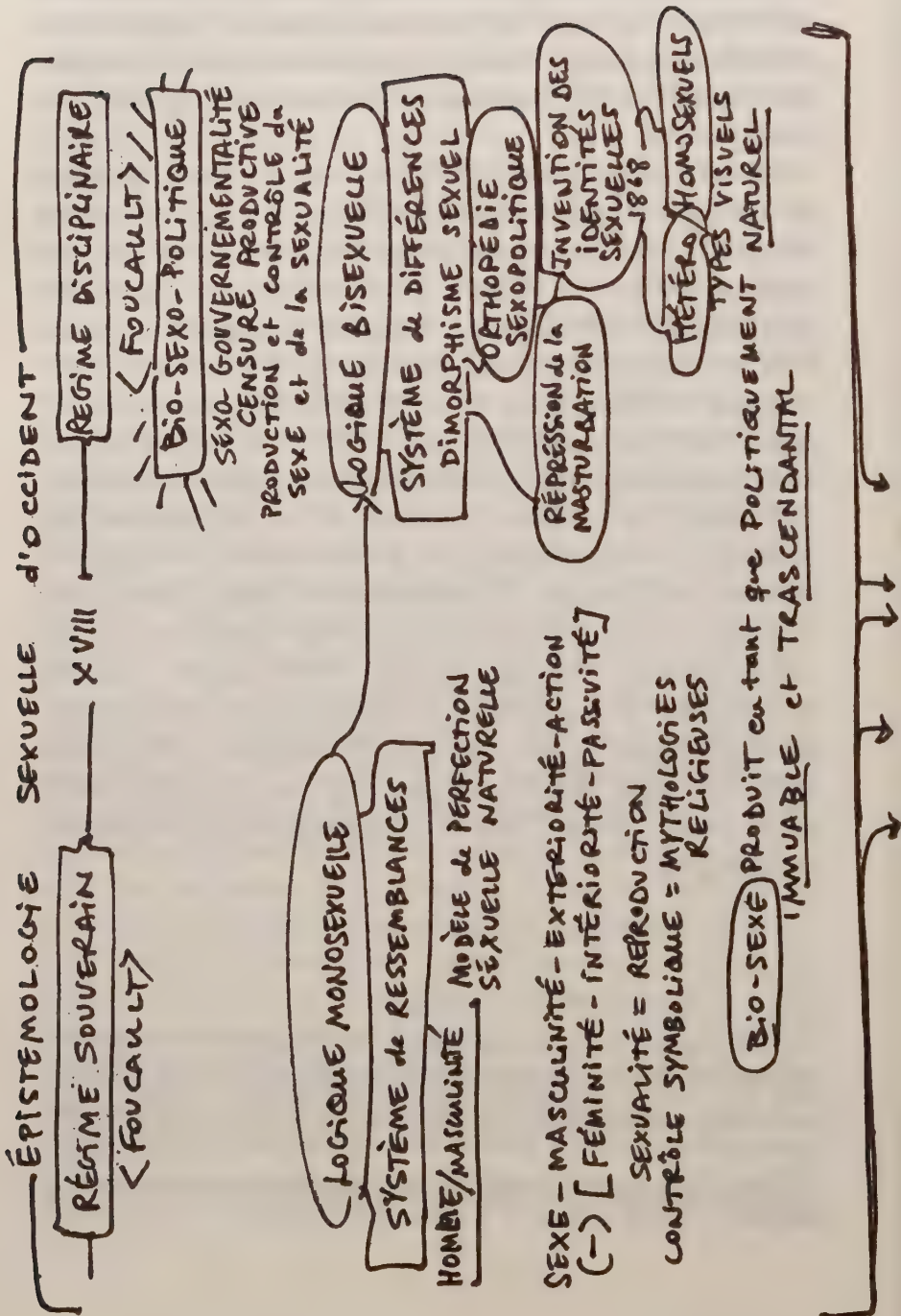
1. Pour une histoire visuelle de l'hystérie : Georges Didi-Huberman, *Invention de l'hystérie. Charcot et l'iconographie photographique de la Salpêtrière*, Macula, Paris, 1982.

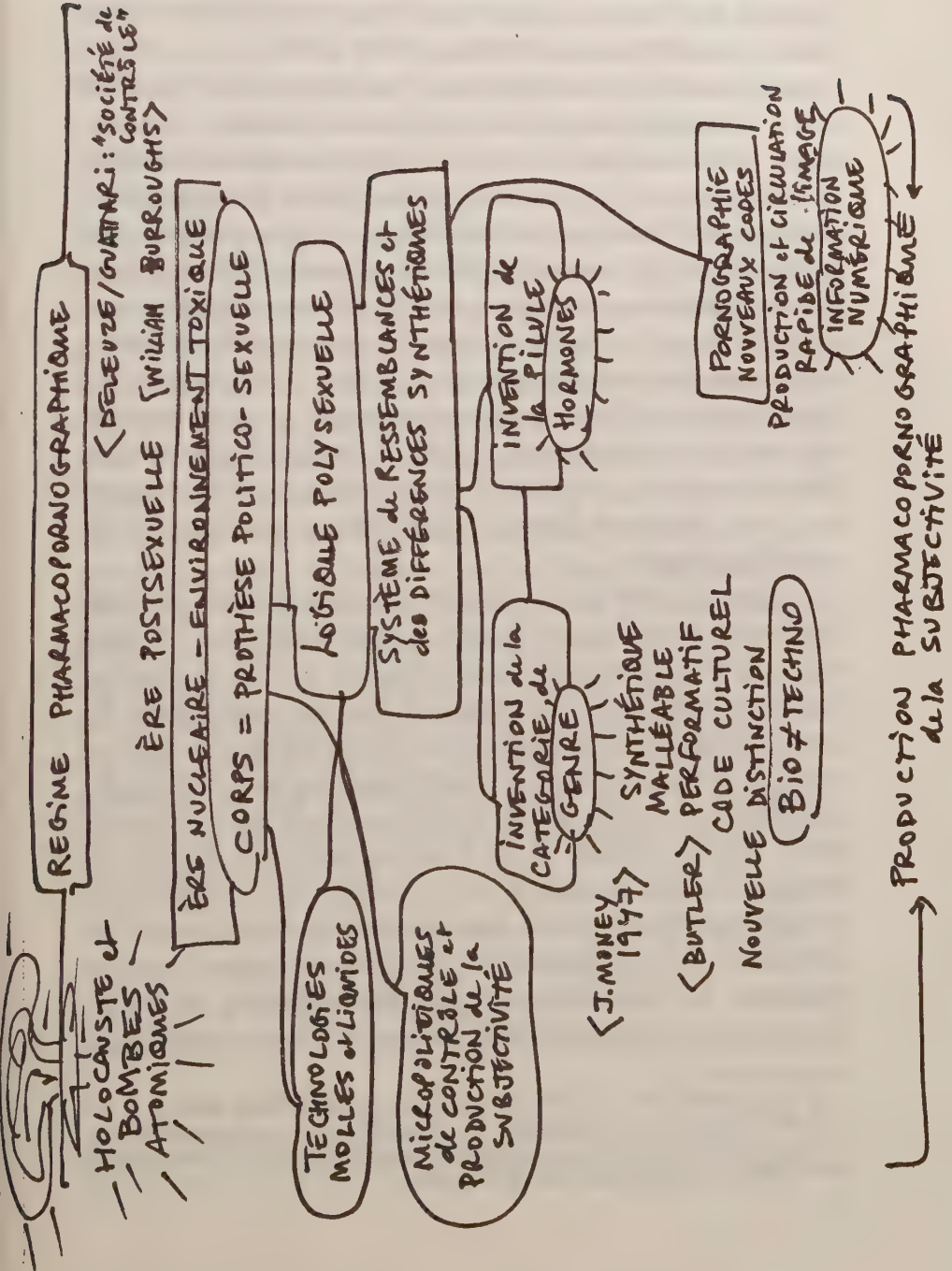
techniques psychologiques d'introspection et de confession, et enfin, la gestion du commerce sexuel, parallèle au contrôle domestique hétérosexuel, par les bordels métropolitains ou coloniaux¹ : autant de dispositifs de subjectivation sexopolitique.

S'il est vrai que jusqu'ici l'analyse de Foucault, quoique chronologiquement inexacte, semble d'une grande acuité critique, il n'est pas moins vrai que sa perspicacité perd en intensité au fur et à mesure que son analyse se rapproche de la société contemporaine. Foucault néglige l'émergence d'un ensemble de transformations profondes des technologies de production de corps et de subjectivité qui se succèdent à partir de la Seconde Guerre mondiale, et qui nous obligent à conceptualiser un troisième régime de subjectivation, un troisième système de savoir-pouvoir, ni souverain ni disciplinaire, ni pré-moderne ni moderne. Deleuze et Guattari, s'inspirant de William Burroughs, appellent ce « nouveau monstre » de l'organisation du social dérivant de ce contrôle biopolitique « société de contrôle² ». Je préfère la nommer : société pharmaco-pornographique, faisant dialoguer Burroughs et Bukowski. Voilà les deux devises de ce nouveau contrôle sexo-micro-informatique : Shoot et éjaculation politiquement programmés.

1. Voir deux exemples de critique de la structure coloniale de la Prostitution européenne : Christelle Taraud, *La Prostitution coloniale, Algérie, Tunisie, Maroc 1830-1962*, Payot, Paris 2003, et « Urbanisme, hygiène et prostitution à Casablanca dans les années 1920 », *French Colonial History*, vol. 7, 2006, p. 97-100 ; Louise White, *The Comforts of Home : Prostitution in Colonial Nairobi*, Chicago University Press, Chicago 1990.

2. Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Pourparlers*, Editions de Minuit, Paris, 1990, p. 240-247.





Les années suivant l'explosion de la bombe H sont agitées par une discontinuité symétrique de celle qui avait brisé le modèle monosexuel au XVIII^e siècle.

Le contexte somatopolitique postérieur à la Seconde Guerre mondiale semble dominé par un ensemble de nouvelles technologies du corps (biotechnologie, chirurgie, endocrinologie...) et de la représentation (photographie, cinéma, télévision et cybernétique...) qui infiltrent et pénètrent la vie comme jamais auparavant. Technologies biomoléculaires, numériques et transmission d'information à grande vitesse : c'est l'ère des technologies molles, légères, visqueuses, des technologies gélatineuses, injectables, inhalables, incorporables – la testostérone que je m'administre, par exemple, appartient à ce type de technologies molles. Nous sommes en présence de ce que nous pourrions appeler, avec Zygmunt Bauman, une forme sophistiquée de contrôle « liquide ¹ ».

Si dans la société disciplinaire les technologies de subjectivation contrôlaient le corps depuis l'extérieur, comme un appareil ortho-architectonique, dans la société pharmacopornographique les technologies font désormais partie du corps, se diluent dans le corps, se convertissent en corps. La relation corps-pouvoir ² devient tautologique : la technopolitique prend la forme du corps, prend corps, s'incorpore. Un des signes de la transformation du régime de somatopouvoir, au milieu du XX^e siècle, sera l'électrification, la numérisation et la molécularisation des dispositifs de contrôle et de production de la différence sexuelle et des identités. Les mécanismes orthopédico-sexuels et architectoniques disciplinaires sont progressivement absorbés par

1. Zygmunt Bauman, *Liquid Modernity*, Cambridge, Polity Press, 2000.

2. Sur la notion de somatopouvoir voir : Michel Foucault, « Les rapports de pouvoir passent à l'intérieur des corps », Entretiens avec L. Finas (1977), *Dits et écrits II, 1976-1988*, Gallimard, Paris, 2001, p. 228-236.

des techniques micro-informatiques, pharmaceutiques et audiovisuelles légères et à transmission rapide. Si dans la société disciplinaire, l'architecture et l'orthopédie nous servent de modèle pour comprendre la relation corps-pouvoir, dans la société pharmacopornographique, le modèle d'action sur le corps est la microprosthétique : le pouvoir passe à travers une molécule qui finit par s'intégrer à notre système immunitaire. La silicone prend la forme des seins, un neurotransmetteur modifie notre façon de percevoir et d'agir, une hormone exerce son action systémique sur la faim, le sommeil, l'excitation sexuelle, l'agressivité ou la décodification sociale de notre féminité ou de notre masculinité. Nous assisterons graduellement à la miniaturisation, à l'internalisation et à l'introversion (mouvement de torsion vers l'intérieur, vers l'espace considéré comme intime, privé) réflexive des dispositifs de surveillance et de contrôle propres au régime sexopolitique disciplinaire. La spécificité de ces nouvelles technologies pharmacopornographiques molles est de prendre la forme du corps qu'elles contrôlent, de se transformer en corps, jusqu'à devenir inséparables et indistinctes de ce corps, pour muter en subjectivité. Le corps n'habite plus les lieux disciplinaires : il est habité par eux, sa structure biomoléculaire et organique est leur ultime ressort. Horreur et exaltation de la puissance politique du corps.

5.

Où le corps de V.D. devient un élément
du contexte expérimental

Je l'avais vue deux fois avant ta mort, mais jamais avec toi. La première, c'était pour la sortie de *Baise-Moi*, et la deuxième, cinq ans plus tard, cinq jours avant ta mort, le 27 septembre 2005, au concert de Lydia Lunch au Divan du Monde, à Paris. Et c'est mon corps, entité prothétique du pouvoir, plateforme microexcitable de résistance, qui tombe amoureux. Ça arrive comme ça.

Printemps 2000. Sous la pression d'une association d'extrême droite, le Conseil d'Etat du gouvernement socialiste décide de retirer le visa d'exploitation en salle du film *Baise-Moi*. Une république de censeurs terrorisés par leur propre addiction pornographique et par l'éventuelle visibilité de leurs bites flasques attaquent le film pour dire, connards de merde, « non à la pornographie ». Ils empêchent sa diffusion en salle, l'interdisent dans tous les cinémas et le confinent à la diffusion en DVD. Ils le sortent du domaine public pour le réduire à la consommation domestique, tout ça parce que les garçons et les filles du futur risquent de comprendre que si quelqu'un te la met sans ton consentement, tu peux prendre un flingue et

ouvrir un trou qui va de l'anus au cerveau dans le corps de l'hétéro-petit-coq abuseur.

En réalité, ils disent non au seul féminisme qui pourrait nous sauver, féminisme qui pourrait les déloger de leur hégémonie pharmacopornographique. Je vais au MK2 Odéon, à Paris, où un petit comité de soutien, créé par Catherine Breillat, attend les réalisatrices. Je travaille à cette époque avec divers groupes, des lesbiennes rebelles, des pédés qui en ont plein le cul du ghetto gay et du dollar rose, des trans qui n'en peuvent plus des protocoles médicaux. C'est le début des politiques *queer* en Europe, et comme tout début, il s'accompagne d'une vitalité joyeuse et innocente. Pendant des mois, je me consacre à temps complet à organiser ce que je pense être une révolution pansexuelle imminente : la dissolution de l'identité sexuelle en une multiplicité de désirs, pratiques et esthétiques, l'invention de nouvelles sensibilités, de nouvelles formes de vie collective... Tout cela me semble alors possible, réel, inévitable. Nous sommes quelques activistes *queer* à nous réunir chez moi, rue Jean-Pierre Timbaud, pour faire un tract, deux cents photocopies, il n'y a pas d'argent pour en faire plus. L'idée est de drainer la force pornopolitique du film vers la maison *queer*, pas parce que les deux protagonistes sont lesbiennes ou autre banalité de ce genre, mais parce qu'elles cassent tout sur leur passage, parce que ce sont deux filles franco-arabes qui liquident un bataillon de Blancs, en même temps qu'elles se tapent tous les beaux mecs qu'elles croisent. Certes, le fait qu'elles soient deux super-bombes aide la cause *queer*. Je me sens un peu absurde quand je vois V.D. pour la première fois, à la sortie du ciné. J'ai les mains pleines de photocopies, si bien que je ne peux que lui en donner une, tout en la félicitant. Je suis impressionnée par ses bras de paysanne nordique, son pas

définitivement guerrier. V. est défoncée, à l'alcool, à la coke, aux amphètes, je suppose. Coralie aussi, mais je les vois très sûres de leur affaire, capables de clouer le bec à n'importe quel idéologue d'extrême droite. Elles sont deux chiennes sans maître, elles aboient sur la meute d'intellectuels républicains qui dénoncent la violence sexuelle des protagonistes du film. Quand je leur déclare que Nadine et Manu sont les héroïnes d'une possible révolution *queer*, elles me regardent, sans expression. Terrorisme de genre, de classe et de race en intraveineuse : ça, par contre, ça leur dit quelque chose. A la voir parmi ces gens, que je connais ou que je ne connais pas, j'ai tout de suite envie de la baiser. Me faire V.D. Ce doit être un sentiment assez répandu. Elle me plaît, au-delà de toute référence concrète au fait qu'elle soit, semble-t-il, hétérosexuelle. Ou peut-être pour ça, et pour le plaisir de savoir qu'un jour elle cessera de l'être pour devenir ma pute. La pute des lesbiennes et des trans, la chef des hommes-petites filles. J'imagine que ça a quelque chose à voir avec le titre de son livre, avec les actrices du film, avec cette façon qu'elles ont de se taper tout ce qui passe. Ce sentiment ne m'impressionne pas, et même il me fait un peu honte parce qu'il a quelque chose d'une réponse inconsciente à un mécanisme publicitaire, comme si le pouvoir performatif de ses mots, « B-a-i-s-e-m-o-i », venait s'attaquer directement à ma bite en plastique, à mon désir synthétique de la baiser. Pourtant je ne comprends pas pourquoi c'est précisément ELLE qui me plaît. Et pas Coralie, avec sa beauté de grande dame de bordel asiatique à moitié nazi, ni Raffaella, rageuse et sautillante comme un pitbull lesbien, ni Karen, qui se laisse caresser par la foule comme une reine de sable que délitent peu à peu les vagues d'une mer agitée. Toutes ses chiennes m'entraînent vers elle. Elles sont son harem, ses amazones,

ses louves chaudes et irascibles, ses dames de compagnie assassines, ses gardes du corps tatouées, ses putes révolutionnaires, mais c'est elle que je veux. Elle est la chienne alpha. Elle est pour moi. Ce qui m'étonne, c'est la certitude avec laquelle sa présence me frappe. Mais je ne fais rien pour me l'envoyer, je suis trop occupée par les politiques *queer*. Je viens de publier le *Manifeste* dans ta collection et, malgré sa bizarrerie éditoriale, il marche pas mal. On m'invite aux quatre coins de France, surtout des associations gay et lesbiennes, je voyage dans plus de vingt villes où me reçoivent des présidentes et des présidents d'associations avec des noms de Club Med gay ou trans : femmes-entre-elles, la-voie-des-femmes, trans-formation, lafleur-bleue, ama-zones, le chemin de Sapho, les violettes... je fais aussi des présentations dans de grandes librairies, mais seulement le jour de la Gay Pride. La bonne dose de discrimination positive. Je ne gagne pas un sou avec tous ces voyages, les associations mettent des mois à rembourser les billets de train, et je finis toujours par payer quelque chose de ma poche. La ruine. Mais j'apprends à penser en public, j'apprends à aimer les foules, à recevoir leur amour vaste et impersonnel. Voilà comment, à cette époque, je suis occupée par l'organisation d'ateliers *drag king*, par des conférences sur le féminisme américain, sur la théorie *queer*, sur la lecture butlerienne de Foucault et Derrida, par mes séminaires sur l'histoire de la sexualité à l'ère de l'électricité. Trop prise pour avoir une vie sexuelle.

Le problème, c'est que quand je la rencontre de nouveau, cinq ans ont passé. Pendant ce temps, je me suis éloignée des politiques *queer* et elle s'est investie dans une entreprise hétérosexuelle en faillite où elle a fini par tout perdre. Après la rupture avec R.S., après la mort de K., V.D. « aimerait bien se faire foudroyer, ou qu'on lui mette

une balle dans la nuque, qu'on l'achève comme un animal¹ ». Serai-je capable de lui donner ce qu'elle cherche ?

Septembre 2005. Cinq jours avant ta mort. J'entre dans la salle, je la vois. Elle est blonde, maintenant. Elle a l'air beaucoup plus jeune que la première fois, comme si pendant ces années elle avait marché à rebours, vers son adolescence. Elle se tient près de la scène, avec une caméra. Son regard m'arrive en premier, précède son corps. Le mouvement de ses fans, en forme d'essaim de guêpes, transforme la salle entière en un tourbillon qui avance vers moi. J'ai les cheveux longs. J'ai caché une bonne partie de ma tête sous un bonnet noir d'hiver, comme pour éviter que mes idées se dispersent ou qu'on les voie de l'extérieur. Je suis atroce mais masculine, ça me rend sûre de moi. Nous échangeons un timide baiser sur la joue : son odeur est intense, animale. On se dit quelques mots. Impossible d'accéder, dans ma mémoire, aux détails de cette conversation. Quelques instants demeurent dans mon cerveau comme un fragment de cinéma muet. Je sais que ces phrases furent prononcées : « maintenant je suis lesbienne » et « j'ai eu envie de baiser avec toi dès la première fois que je t'ai vue ».

Nous nous rencontrons à un moment fractal, au bord d'une tragédie technogrecque : elle vient de commencer à sortir avec des filles, et moi, je viens de commencer à prendre de la testostérone. Elle devient lesbienne et moi, je deviens autre chose qu'une fille. Elle aime les seins et moi, j'aime les bites. Mais elle est ce que je cherche. Et moi, je suis ce qu'elle cherche. Elle a la bite qu'il me faut et j'ai les seins qu'elle veut. Chacune de ces lignes de vie aurait pu avancer dans une direction différente, mais elles ont convergé vers nous et se sont croisées ici, exactement, sous sa peau, sous la mienne.

1. Virginie Despentes, *Bye Bye Blondie*, Grasset, Paris, 2004.

Nous nous revoyons, deux jours après le concert de Lydia Lunch. Tu es encore vivant. J'ignore encore, alors, que le sol qui nous soutient s'apprête à chavirer, brusquement. Viendront ta mort, mon addiction à la testostérone, l'amour de V.D.

PREMIER CONTRAT SEXUEL

Notre premier contrat est explicite : elle est la pute, je suis le transsexuel. Elle m'emmène dans un hôtel à Pigalle. Ce n'est ni le jour, ni la nuit. Une soirée d'hiver, translucide. En entrant dans la chambre, elle me paie, cette nuit, elle veut que je sois son esclave. Elle allume la télévision, comme pour convoquer des témoins de ce qui va se passer. Sans perdre de temps elle me dit : « Demain tu t'en iras avant que je me réveille. » Elle pose son sac sur la chaise, se déshabille, puis se laisse tomber sur le lit. Elle étire ses bras, dessine des S avec son corps. Je la regarde, sans savoir si je dois ou non me déshabiller à mon tour. Je n'enlève rien. Je m'allonge à côté d'elle. C'est un samedi, la Star Academy va se défaire d'une nouvelle victime. Elle commente les chances des participants, comme si elle était encore habillée. Elle préfère le candidat le plus âgé, avec ses lunettes à verres orange, le plus rock de tous ; elle parie sur lui. Moi, j'observe la chambre dans ses moindres détails. Je la regarde du coin de l'œil. Sous les faisceaux de lumière aléatoire de la télévision, je vois la forme des aréoles de ses seins, une allergie ou un eczéma sur le plexus solaire, le reste de sa peau très blanche, les poils du pubis sont courts et légèrement blonds. J'imagine ensuite mes propres tétons sous le pull, mon pubis entièrement rasé, une coupure du côté droit, l'alchimie de la testostérone dans mon sang, je

m' imagine alternativement avec et sans bite, les deux corps se succèdent comme dans un jeu de balançoire. Mais je sais qu'au moment de me déshabiller, elle ne verra qu'un seul de ces deux corps. Cette réduction à une image fixe m'effraie. Je garde mes vêtements quelques minutes de plus, pour profiter encore un peu de cette double possibilité. Quand je me déshabillerai, elle ne saura pas si j'ai ou non une érection. Pour moi, cette érection est une évidence, aussi bien dans le corps sans bite que dans le corps avec bite.

Puis elle se penche sur moi, maîtrise mes jambes, sans toucher le pelvis, monte à califourchon sur ma taille, sans s'attarder sur ma poitrine. Je sors la langue. Elle la cherche avec sa bouche. Quand les lèvres s'approchent jusqu'à se toucher, ma langue s'aiguise comme une flèche. Sa bouche baise ma langue, monte et descend rapidement. Elle a trouvé mon érection. Une mèche de ses cheveux blonds entre parfois dans cette mécanique. Elle l'écarte de la main, avec délicatesse, en profite pour baiser la pointe de ma langue en relevant la tête. Elle change de rythme. Ma langue sort de sa bouche, elle s'empare de ce muscle en faisant un anneau de sa paume. Ses ongles sont impeccablement rouges. Ses gestes sont précis, *classe*. Les corps tournent ensemble, les bassins se rapprochent, magnétiquement, sexes en même temps unis et séparés par le tissu du pantalon. Ensuite, c'est moi qui prends sa bouche avec ma langue. Encore et encore, jusqu'à ce que la salive tombe sur sa poitrine. Les corps tournent de nouveau, se soulèvent légèrement. Ma bouche suit ce chemin de salive, descend jusqu'à son sexe. Elle gémit comme une pute : « chérie, chéri. » Je la suce tout en lui tirant la tête en arrière, je dis : « demain je m'en irai quand je voudrai, salope ». La lumière violacée de la télévision inonde la chambre. Je lui dis ça,

mais, en réalité, j'ai peur d'elle. Peur qu'elle me jette à la rue en pleine nuit. Peur qu'elle se lève et qu'elle se mette à m'engueuler. Peur qu'elle arrache les prises électriques avec ses ongles. Pendant ce temps-là, elle a étiré ses bras pour s'accrocher à la tête de lit. Elle est prête à jouir. Je me lève et la laisse comme ça, comme un animal dépecé. Je pense à partir, maintenant, pour augmenter mon quota de masculinité. Au lieu de quoi j'enfile un harnais, avec un gode 22 × 4. Je reviens sur elle pour la baiser. Et je la baise. Passe un moment indéterminé, ni long, ni court, jusqu'à ce qu'on jouisse toutes les deux, moi d'abord puis elle, ma pute. Alors, elle s'endort. Je bouge ses bras, entièrement désarmés. Je me lève, lave mon gode à la salle de bains. Je le retire du harnais pour le savonner. La mousse coule entre mes mains. Je le rince à l'eau puis le colle au carrelage par la ventouse, laissant cet organe en érection comme jailli du mur, dans l'attente d'un éventuel visiteur. Je le rangerai quand il sera tout à fait sec. Je reviens dans la chambre. Elle dort, elle n'a pas changé de position ; ses paupières frémissent mais son visage est immobile. Ils viennent de virer un adolescent blond de la Star Ac, la moitié du public pousse des cris de désespoir. Je m'allonge à côté d'elle. Je ne peux pas dormir. J'attends que le jour se lève pour partir. Mais je m'endors à l'improviste : dans ce rêve, c'est moi qui suis sa pute, je le sais. Quand je me réveille, le lendemain matin, elle est déjà partie. Je détache le gode du mur de la salle de bains, je m'habille et je quitte l'hôtel.

CHIENNES ALPHA

Jusqu'ici, je ne peux pas dire que mon insurrection de genre m'ait jamais mis en position de victime. En fait, mon

amour avec V.D. est le point culminant d'une carrière sexuelle de conquistador sans bite, initiée dès ma plus tendre enfance. A partir du CM1 je ne sors qu'avec les filles les plus *sexe* de la classe, et je ne suis pas disposé à renoncer à ce statut. Quand j'ai quatorze ans, ma première psychanalyste m'explique qu'au fond, je veux faire un bras de fer avec Dieu. Je ne vois pas pourquoi elle insiste, au nom de ma santé mentale, pour que je renonce à mon désir de ne baiser que le top de la féminité, les chiennes alpha, les superputes, un désir qu'elle qualifie de « mégalomane ». Elle considère ce désir comme excessif parce que je ne suis pas un biohomme, sans quoi il porterait simplement le titre d'« estime de soi ».

Depuis l'enfance je possède une bite fantasmatique d'ouvrier. Je réagis à tous les culs que je vois bouger. Peu m'importe que ce soit un cul de minette ou de maman, de bourgeoise ou de paysanne, de pédé, de nonne, de lesbienne ou de salope. La réponse est immédiate dans mon sexe cérébral. Toutes les filles, les plus belles, les plus hétérosexuelles, celles qui attendent le prince charmant plein de testostérone naturelle, sont en réalité destinées, à leur insu, à devenir des chiennes pénétrées par mes godes. Jusqu'à l'âge de douze ans j'étudie dans un collège catholique non mixte. Un vrai paradis lesbien. Les meilleures petites sont pour moi. Avant même d'avoir eu le temps de traverser la rue pour rencontrer les garçons du collège d'en face, elles ont déjà mis la langue dans ma bouche. Elles sont miennes. Je dois pourtant préciser que cette gravitation de la gent féminine autour de moi n'est pas due à ma beauté. A quatre ans on me diagnostique une déformation maxillo-faciale qui s'accentuera radicalement pendant mon adolescence, jusqu'à devenir grotesque. Avec les années je deviens un monstre myope au menton prononcé, aux bras et aux

jambes trop longs et dramatiquement maigres. Mais pendant une bonne partie de mon enfance et de mon adolescence, sans doute grâce à quelque secret inconnu, les filles se sentent attirées par moi. Elles disent qu'elles ne sont pas lesbiennes, se lamentent, elles pleurent après s'être laissé tripoter les seins, elles ôtent leur culotte dans ma chambre et puis arrêtent de me parler, elles me dénoncent aux professeurs après s'être enfermées dans les toilettes avec moi en me demandant de leur raconter des histoires cochonnes. Mais elles gardent les lettres que je leur envoie, elles collectionnent les petits carreaux de céramique où j'écris leur nom au feutre rose. Elles se battent comme des guerrières possédées pour accaparer mon attention dans la cour de récréation. Elles sont à moi. Marquées pour toujours au feu de la Révolution. Un jour, j'ai dix ans, quelqu'un appelle chez moi et dit à ma mère « votre fille est une gouine », puis raccroche. A partir de ce moment, ma mère lit mes cahiers, me fait les poches, fouille tous les jours dans mon portefeuille pour s'assurer que je ne cache rien de bizarre. Elle se transforme en détective privé à la solde du régime hétéro-patriarcal pour désactiver mon terrorisme de genre débutant : surveillance et inspection domestique, interrogatoires, interdictions, réclusion, censure... Voilà les méthodes sophistiquées que le système met à la disposition d'une simple ménagère de l'Espagne post-franquiste pour extirper le désir masculin qui habite mon corps de fille.

Ma mère et moi nous nous disputons souvent. Elle me demande si je me drogue, si je couche avec des garçons, si je prends la pilule, si je lui vole l'argent qu'elle cache dans l'armoire entre les draps. Je réponds non à toutes ses questions. Elle insiste. Me dit que les filles comme moi avortent. Que si mon père l'apprend il me tuera. Je dis non à tout ce qu'elle avance. Elle avale ses propres couleuvres.

Je crois qu'elle m'accuse d'être une pute pour éviter de se confronter à ce qu'elle sait déjà. Elle me prévient que si je sors avec des types de l'ETA elle m'attachera et ne me laissera plus sortir de la maison. Elle me torture jusqu'à ce qu'enfin je le lui dise. Simplement. Comme une confirmation de ses peurs les plus profondes. Bien pire que d'être une pute quelconque, que de coucher avec tout le monde, que d'avorter. Moi aussi je suis terrorisée. Mais, après avoir résisté à son implacable système de surveillance hétérosexuelle, je me délecte de ce moment de vérité. Je lui dis, avec une cruauté glaciale : j'aime les filles. Et immédiatement après, sans lui laisser le temps de répondre : je suis lesbienne, gouine, hommasse, je suis un mec et tu ne t'en rends pas compte. Je ne veux pas porter les jupes que tu m'achètes. Je ne veux pas de ces chaussures. Je ne veux pas de chemises à froufrous. Je ne veux pas d'épingles à cheveux. Je ne veux pas de chemises de nuit. Je ne veux pas me laisser pousser les cheveux. Je ne veux pas mettre de soutien-gorge. Je ne veux pas parler comme une fille. Je ne veux pas d'amoureux. Je ne veux pas me marier. Je ne veux pas peigner mes poupées. Je ne veux pas être belle. Je ne veux pas rester à la maison le soir. Je ne veux pas que tu me traites comme une fille. Je dis : je suis un garçon, tu vois ? – et je soulève ma chemise, lui montre mes tétons qui pointent sur une poitrine encore plate – et je mérite le même respect que mon père.

Ce sont, pour parler comme Judith Butler, « les abus du performatif¹ » qui m'ont constitué : je suis né pendant la dictature dans une petite ville espagnole dominée par le franquisme catholique, on m'a assigné le sexe féminin, on a fait de l'espagnol ma langue maternelle, on m'a élevé pour

1. Voir : Judith Butler, *Excitable Speech. A Politics of the Performative*, Routledge, New York, 1997.

être une petite fille modèle, on m'a payé des études chères et des cours particuliers de latin.

J'habite aujourd'hui plusieurs métropoles occidentales (quatre à huit millions d'habitants, banlieues comprises) dans lesquelles je survis sexuellement et politiquement grâce à un tissu microcommunautaire underground. Ma vie est faite de circulations entre différents lieux qui sont à la fois des centres de production de discours dominants et des périphéries culturelles. Je transite entre trois langues que je ne considère ni comme miennes, ni comme étrangères. J'incarne une condition gouine-transgenre constituée de biocodes multiples, dont certains sont normatifs, d'autres des espaces de résistance et d'autres, des lieux possibles d'invention de subjectivité. Dans tous les cas, il s'agit d'environnements artificiels, îles synthétiques de subjectivation incrustées dans le tissu sexo-urbain dominant.

Vingt ans plus tard, quand je retourne dans la ville où je suis née pour aller voir mes parents, je croise parfois des filles que j'ai aimées dans mon enfance. Elles se sont mariées, ont eu des enfants, se teignent les cheveux de couleurs naturelles, portent des manteaux en cuir et luttent activement contre le relâchement des muscles du cou. Elles me saluent avec une surprise terrorisée. Elles me disent : « tu n'as pas changé ». Je suis toujours le petit mec qu'elles ont connu à l'école de filles. Elles, en revanche, les plus bourgeoises comme les plus prolétaires, ont déjà vécu les meilleures années de leur vie hétérosexuelle et s'appêtent à aborder la quarantaine, exclusivement soutenues par l'espoir d'un rajeunissement technique. Les unes sont heureuses d'avoir des enfants, ou se justifient de ne pas en avoir eu, les autres semblent indifférentes, certaines sont encore amoureuses de leur mari, ou prétendent l'être. Mais, d'une certaine façon, dans une faille temporelle, elles

sont encore mes petites, mes chiennes. Elles ont encore le temps de la révolution.

ADDICTION

Je ne la vois pas pendant quelques jours. Elle m'écrit en me disant que ça ne peut pas continuer, que ça ne va pas être possible, qu'après P. elle ne peut pas rentrer encore dans une relation comme ça, où il y a tant de niveaux de connexion, où tout coule comme de l'eau. Le cinquième jour sans elle, je m'administre de nouveau une dose de 50 mg de testostérone. Cette nuit-là, je ne dors pas. Je me lève plusieurs fois pour relire ses e-mails. Je les filtre, les examine, je les lis comme les moines médiévaux lisaient la Bible. Grâce dans le déchiffrement. *Quis potest fallere amantem?* Je reste des heures assis sur le sofa, dans l'obscurité, et j'entre dans un état proche de l'autohypnose. Je remarque que les 4 dernières doses de 50 mg interagissent, pour la première fois, formant un bloc chimique qui me défonce. La peau, à l'intérieur de ma bouche, est devenue plus épaisse. Ma langue est comme un muscle érectile. Je sens que je pourrais fracasser la vitre avec mon poing. Je pourrais sauter jusqu'au balcon d'en face et baiser la voisine si elle m'attendait en écartant les cuisses. Mais, cette fois, la testostérone, comme un biosupplément énergétique activé dans un programme culturel féminin, me pousse à ranger et à nettoyer frénétiquement mon appartement, toute la nuit. Premièrement, une catégorisation profonde et efficace. Je ne fais presque pas de bruit. Les mouvements sont précis. Les yeux, les bras et les jambes avancent et reculent successivement, droite, gauche, avant, arrière : dans ma bibliothèque je déplace tous les Foucault amoncelés au rayon

cyberpolitique et les range à la lettre F, je remets le Tomatis à sa place, deux Elias, deux Bourdieu, le Jo Spence, un Ragan, trois Haraway, un Virno, une pile de Butler en trois langues, deux Davis, le Nina Roberts, je mets les Lemebel en première ligne, la photo de Pedro et Paco déguisés en Fridas Kahlo, leurs cœurs blessés unis par des sondes transparentes, je jette la traduction anglaise de Flaubert à la poubelle, je récupère le *Rester vivant* de Houellebecq dans la chambre, pour le mettre sur mon bureau. Je soulève toutes les chaises, je déplace le sofa, le lit, le meuble de la télé et un coffre pour passer le balai et la serpillière imbibée de savon antibactérien. Je me livre à une opération de désinfection. La chienne ne me suit pas dans ce délire testostéroné. Elle ne bouge pas du lit, même quand je le soulève de 30 cm au-dessus du sol pour enlever ce qu'il y a dessous. En moins de 25 minutes, j'ai fait tout l'appartement. Il est 5 h 35. J'ouvre les fenêtres. L'air de la nuit entre comme un vampire qui souffle son haleine directement dans les couloirs de mon néocortex. Et, comme les autres fois, je recommence à sentir ce désir irréprensible de sortir, de sentir la ville s'éveiller sous mes pieds. Je sors.

Ainsi passent plusieurs jours T.

A la fin, sa réponse arrive : « Viens. »

Elle m'emmène au Terrasse Hotel pour faire de moi sa pute. Je suis complètement défoncée à la testostérone. J'expérimente, spectateur de mon propre corps, l'ouverture de nouveaux centres cellulaires de réception de l'excitation, de l'agressivité, de la force. Mais ce n'est pas un état permanent. La faiblesse peut m'attaquer n'importe quand : je peux de nouveau me sentir amoureuse, fragile, et ce comme une simple certitude somatique, sans avoir besoin de me raconter des histoires. Nous sommes à peine entrées dans l'hôtel qu'elle se dirige vers la réception, donne son

nom anonyme, ouvre son sac Chanel de grande dame, sort sa carte de crédit et paie tout d'avance, y compris deux Coca et deux Toblerone du minibar qui seront consommés ultérieurement. Je ne fais pas le moindre geste pour payer. C'est le contrat : elle paie et je la baise. Elle me paie pour que je fasse d'elle ma pute.

Nous montons à pied jusqu'au troisième étage. Dans l'escalier elle me dit : « Je veux pouvoir te sucer, ici, tout de suite. » Elle ouvre la porte de la chambre. Se déshabille sans me parler. Puis se touche les tétons en gémissant. Ses tatouages sont des bas-reliefs d'encre sur sa peau si blanche. Viens. Viens. On baise au Terrasse Hotel du XVIII^e arrondissement, où elle et C.T.T. ont filmé la scène de *Baise-Moi* dans laquelle Karen et Raffaella dansent ensemble. Avant, sur la plage, avec la mer en fond et la voiture sur le sable, Manu a dit à Nadine : « Je propose qu'on reste ensemble. » Pendant qu'elles dansent, la musique répète : « It's to see what I want to see, it's to feel what I want to feel ». Ce plaisir ne ressemble à aucun autre, pas même au plaisir de se masturber devant la télévision ou au plaisir de fumer, c'est le plaisir de savoir qu'elles resteront ensemble quoi qu'il arrive. Ensuite elles sortent voler des cartes de crédit, elles butent une fille à un guichet. Au retour, elles choisissent deux mecs, montent avec eux dans la chambre, celle-là même où V. et moi sommes en train de baiser, et elles se regardent, d'un lit à l'autre, partagent le plaisir de se faire pénétrer en même temps.

Ce jour-là, dans la même chambre que Karen et Raff, on baise nues pour la première fois. Son bassin se colle au mien, sa vulve est branchée à la mienne, nos sexes se mordent comme les gueules de deux chiennes qui se reconnaissent. Pendant qu'on baise, je sens que toute mon histoire politique, toutes mes années de féminisme

avancent directement vers le centre de son corps pour s'y déverser, comme si elles trouvaient sur sa peau leur unique, leur véritable plage. Quand je jouis, Wittig et Davis, Woolf et Solanas, la Pasionaria et Kate Bornstein, bouillonnent avec moi. Elle est couverte de mon féminisme comme d'une éjaculation fine, un océan de paillettes politiques.

Je me réveille plus tard, sa main est dans mon vagin. Emergeant de mon bassin, son corps entier est devenu ma bite. Mais les veines de ses bras ont beaucoup plus de classe que les veines d'une biobite. J'attrape son bras à deux mains, je le frotte de haut en bas comme pour une branlette contrasexuelle. Puis je remonte jusqu'à son épaule droite, son cou, j'enfonce deux doigts dans sa bouche. Elle les suce, sans retirer sa main de mon corps. Le plaisir découle de cet agencement des puissances, hiérarchie de fonctions dont la stabilité est nécessairement précaire. Nous continuons comme ça, tel un animal bicéphale en équilibre, jusqu'à ce que je jouisse dans sa main, jusqu'à ce que ma main jouisse dans sa bouche.

Nous sortons de l'hôtel. Les coudes me brûlent. La baiser, c'est plus dur que de travailler à l'usine, plus dur que de conduire un camion chargé de nitroglycérine dans un film de cow-boys. Elle m'arrache la peau, à chaque fois.

6.

Technogénre

L'invention de la catégorie de *genre* (*gender*) constitue l'indice de rupture et le point d'émergence du régime pharmacopornographique de la sexualité. Loin d'être une création du discours féministe des années 60, cette notion appartient au discours biotechnologique de la fin des années 40. Le genre, la masculinité et la féminité pharmacoporno sont des artefacts issus de la Seconde Guerre mondiale qui prendront leur plein essor commercial après la guerre froide, au même titre que la nourriture en conserve, l'ordinateur, les chaises en plastique, l'énergie nucléaire, la télévision, la carte de crédit, le stylo-bille jetable, le code-barres, le matelas gonflable ou le satellite de communication.

Le psychologue pour enfants John Money, chargé du traitement des bébés intersexués, est le premier à utiliser, en 1947, la notion de *gender*, qu'il développera cliniquement, avec Anke Ehrhardt et Joan et John Hampson, pour évoquer la possibilité de modifier, par des moyens hormonaux ou chirurgicaux, le sexe des bébés nés avec des organes génitaux et/ou de chromosomes que la médecine, avec ses critères visuels et discursifs, ne peut classer comme strictement

féminins ou masculins¹. A la rigidité du sexe, John Money oppose la plasticité technologique du genre. Quand il utilise la notion de « genre » pour nommer le « sexe psychologique », il pense essentiellement à la possibilité d'utiliser des technologies pour modifier le corps selon un idéal régulateur préexistant, prescripteur de ce que doit être un corps humain féminin ou masculin². Le genre (postontologique, postmétaphysique) doit être pensé ici comme le renversement du sexe (ontologique, métaphysique). Là où la possibilité de construction technique de la différence sexuelle est reconnue comme point de départ, l'identité est élevée au niveau d'une parodie somatique. Si, dans le système disciplinaire du XIX^e siècle, le sexe était naturel, définitif, immuable et transcendantal, le genre apparaît désormais comme synthétique, malléable, variable, susceptible d'être transféré, imité, produit et reproduit techniquement.

Curieusement, cette dimension de production technique se perd, au bénéfice d'un constructivisme *light*, quand le féminisme des années 70 reprend la notion de genre pour en faire un instrument d'analyse critique de l'oppression des femmes. Le genre apparaît progressivement dans les textes anthropologiques ou sociologiques de Margaret Mead ou Ann Oakley, comme la « construction sociale et culturelle de la différence sexuelle³ ». Définition source de deux écueils résiduels dont les effets désastreux sont toujours à l'œuvre dans les actuelles « politiques de genre » étatiques ou européennes : le sexe, vérité anatomique, n'est pas sujet à construction culturelle, tandis que le genre énonce spéci-

1. Money, Hampson et Hampson, *op. cit.*, 1957, p. 333-336.

2. Joanne Meyerowitz, *How Sex Changed, A History of Transsexuality in the United States*, Harvard University Press, Cambridge, 2002, p. 98-129.

3. Un des premiers textes où cette différence est clairement thématifiée est : Ann Oakley, *Sex, Gender and Society*, Temple Smith, London, 1972. Voir aussi Christine Delphy, *L'Ennemi principal*, « Penser le genre : problèmes et résistances », Nouvelles Questions Féministes, Paris, 2001.

fiquement la différence sociale, culturelle et politique des femmes dans une société et à un moment historique donné. Dans ce contexte, rien d'étonnant à ce que le féminisme se retrouve dans la voie sans issue des débats essentialisme/constructivisme, où les politiques d'Etat s'imposent sans difficulté pour récupérer la rhétorique féministe dans un programme étendu de contrôle social.

C'est dans les années 80 que Teresa de Lauretis, avec Judith Butler et Denise Riley, interroge le cadre épistémologique des discours féministes. De Lauretis nous avertit : on ne peut parler de « théorie » féministe que lorsque celle-ci interroge ses propres fondements et interprétations critiques, ses termes, pratiques linguistiques et de production de visibilité. De Lauretis se demande quel est le sujet politique produit par le féminisme comme discours et pratique de représentation. Dénuée de toute autocomplaisance, sa conclusion est une mise en garde extrêmement lucide : le féminisme fonctionne, ou peut fonctionner, comme un instrument de normalisation et de contrôle politique quand il réduit son sujet « aux femmes ». Sous l'apparente neutralité et universalité du terme « femme » se dissimule une multiplicité de vecteurs de production de subjectivité : race, classe, sexualité, âge, différence corporelle ou géopolitique, etc. En termes lauretiens : le sujet du féminisme est inévitablement *excentrique*, il ne coïncide pas avec « les femmes » mais se présente au contraire comme force de déplacement, pratique de transformation de la subjectivité ¹.

L'appareil cinématographique – modes spécifiques d'enregistrement, projection, montage, signification et décodage – sert de modèle à de Lauretis pour penser la

1. Teresa de Lauretis, « Eccentric Subjects : Feminist Theory and Historical Consciousness », *Feminist Studies* 19 (Printemps 1990), p. 115-150.

production de la subjectivité sexuelle et de genre. Autant dire que le système pharmacopornographique fonctionne comme une machine de représentation somatique où texte, image et corporalité se propagent à l'intérieur d'un circuit cybernétique étalé. Selon cette interprétation sémiotico-politique de De Lauretis, le genre est l'effet d'un système de signification englobant modes de production et décodage de signes visuels et textuels politiquement régulés. Le sujet, à la fois producteur et interprète de ces signes, est constamment impliqué dans un processus corporel de signification, de représentation et d'autoreprésentation. Transposant la critique du pouvoir disciplinaire de Foucault et la sémiotique cinématographique de Metz au féminisme, de Lauretis écrit : « Le genre n'est pas un simple dérivé du sexe anatomique ou biologique, mais plutôt d'une construction socioculturelle, une représentation, ou mieux encore, un effet du croisement des représentations discursives et visuelles qui émanent des différents dispositifs institutionnels : famille, religion, système éducatif, moyens de communication, médecine ou législation ; autant que de sources moins flagrantes, tels que langage, art, littérature, cinéma et théorie. »

On comprendra alors qu'elle préfère le terme de « genre » pour déconstruire la stabilité métaphysique du terme « femmes », et « technologie » plutôt qu'« oppression ». Les enjeux de cette différence conceptuelle entre genre et femme, entre technologie et oppression ne se limitent pas à des questions nominales, de traduction ou de sémantique, bien qu'ils s'y cumulent aussi. Ils concernent directement les structures de subjectivation. Si cette distinction a quelque pertinence, elle suffirait à bouleverser toute grammaire du féminisme, et même, toute l'histoire politique de la différence des sexes. Là où le féminisme des

années 70 voyait l'oppression des femmes, de Lauretis, exorcisant les fantômes femme-victime et homme-oppresseur, verra le fonctionnement d'un ensemble de technologies de genre qui, opérant de manière hétérogène sur les hommes et les femmes, produisent non seulement des différences de genre (homme/femme) mais aussi des différences sexuelles (homo/hétéro, pervers/sain, sado/maso), raciales, corporelles, de classe ou d'âge, etc.

S'ouvre alors pour le féminisme un nouveau champ d'étude : l'analyse des différentes *technologies de genre* produisant (toujours de manière précaire et instable) des sujets d'énonciation et d'action. Il va de soi que la recherche sur ces technologies de genre ne peut en aucun cas se réduire à une étude statistique ou sociologique de la situation des femmes dans les différents domaines de la production de discours, de représentation ou de corporalité¹. Il n'est plus question d'envisager le genre comme une différence culturelle (parfois technique, parfois purement rituelle ou performative) qui viendrait modifier une base (le sexe) biologiquement donnée. C'est la subjectivité dans son ensemble qui se fabrique dans les circuits techno-organiques codifiés en termes de genre, de sexe, de race, de sexualité à travers lesquels circule le capital pharmacopornographique.

Ce bouleversement critique du langage féministe, qui devait par la suite prendre le nom de « théorie queer », est aussi le fait de la définition du genre telle qu'introduite par Butler : le genre est un système de règles, conventions, normes sociales et pratiques institutionnelles qui produisent *performativement* le sujet qu'elles prétendent décrire. A travers une lecture croisée d'Austin, Derrida et Foucault, Butler en

1. Teresa de Lauretis, *Technologies of Gender, Essays on Theory, Film and Fiction*, Indiana University Press, Bloomington, 1987.

vient à considérer le genre non plus comme essence ou vérité psychologique, mais comme pratique discursive et corporelle performative par laquelle le sujet acquiert intelligibilité sociale et reconnaissance politique. Ce qui m'intéresse ici (en dialogue avec cette analyse butlerienne), c'est d'interroger la dimension sémio-technique de cette production performative : pousser l'hypothèse performative dans le corps, jusqu'aux fluides, la faire passer dans les cellules.

Comme la pilule ou l'*oncomouse*, le genre est un artefact des laboratoires du pharmacopornisme. Les technologies du genre, du sexe, de la sexualité et de la race sont les véritables secteurs économique-politiques du pharmacopornisme. Technologies de production des fictions somatiques. Masculin ou féminin ne signifient plus désormais une vérité anatomique à caractère empirique, mais la possibilité de construire la différence par des moyens techniques. L'histoire de la sexualité prend dès lors la forme d'un gigantesque Disneyland pharmacopornographique dans lequel les tropes du naturalisme sexuel sont animés par des dispositifs endocrinologiques, chirurgicaux ou médiatiques à l'échelle globale.

Alors que Money trafique le corps des bébés pour les forcer à entrer dans la catégorie « genre masculin » ou « genre féminin », le docteur Henry Benjamin administre œstrogènes et progestérone à un nouveau type de patient pour la médecine d'Etat : un adulte qui dit ne pas s'identifier au genre qui lui a été assigné à la naissance. Curieusement, les critères d'assignation du genre et ceux de réassignation en cas de transsexualité travaillent selon deux modèles métaphysiques du corps quasi irréconciliables. D'un côté, les critères d'assignation du sexe permettant de décider si un corps est « féminin » ou « masculin » au moment de la naissance (ou *in utero*, par l'échographie)

dépendent d'un modèle de reconnaissance visuelle prétendument empirique, où les signifiants (chromosomes, taille des organes génitaux, etc.) se présentent comme des vérités scientifiques. Ici, rendre visible un corps implique qu'on lui assigne, de manière univoque et définitive, le genre masculin *ou* féminin. Nous sommes face à une ontologie optique : le réel, c'est le visible. A l'opposé, l'idée selon laquelle il existe un véritable « sexe psychologique » distinct de celui qui a été assigné à la naissance, la conviction intime d'être un « homme » ou une « femme », relève d'un modèle de l'invisibilité radicale, du non représentable, paradigme proche de celui de l'inconscient freudien, c'est-à-dire d'une ontologie immatérielle. Le réel ne s'offre pas aux sens, il est par définition ce qui échappe à l'appréhension sensorielle. Ces deux modèles peuvent fonctionner ensemble grâce à un seul axe bioplatonicien qui les attache tout en les opposant. Il faudrait imaginer les idéaux biopolitiques de la masculinité et de la féminité comme des essences transcendantales auxquelles sont suspendus esthétiques de genre, codes normatifs de reconnaissance visuelle, convictions psychologiques invisibles incitant le sujet à s'affirmer comme masculin ou féminin, homme ou femme, hétérosexuel ou homosexuel, bio ou trans. Mais les critères visuels qui régissent l'assignation du sexe à la naissance n'ont pas de réalité matérielle, pas plus que les critères psychologiques qui conduisent à se considérer « intérieurement » homme ou femme. Ce sont des idéaux régulateurs, des fictions politiques qui trouvent dans la subjectivité individuelle leur support somatique ¹.

Se manifeste soudain, en pleine guerre froide, une nouvelle distinction ontologico-sexuelle entre « bio » (corps

1. Voir : Judith Butler, *Défaire le genre*, Editions Amsterdam, Paris, 2006, chapitre 3.

conservant le genre assigné à la naissance) et « trans » (corps faisant appel aux technologies hormonales, chirurgicales, prothétiques, et/ou légales pour modifier cette assignation)¹. J'utiliserai désormais cette nomenclature, entendu que ces deux statuts de genre, bio et trans, sont techniquement produits. L'un et l'autre relèvent de méthodes communes de reconnaissance visuelle, production performative et contrôle morphologique. La différence entre « bio » et « trans » s'articule en fonction de la résistance à la norme, de la conscience des processus techniques (pharmacopornographiques) produisant la masculinité et la féminité et de la reconnaissance sociale dans l'espace public. Ceci n'implique aucun jugement de valeur : le genre « trans » n'est ni meilleur, ni plus politique que le genre « bio ». Certains transsexuels affirment être nés « enfermés dans le corps du sexe opposé » et que les dispositifs techniques mis à leur service par la médecine contemporaine ne sont qu'une manière de révéler leur sexe *authentique* et *véritable*. D'autres, comme Kate Bornstein, Del LaGrace Volcano ou Susan Stryker², affirment leur condition de *gender queer*, déviants de genre, et refusent les assignations homme et femme, les déclarant impositions normatives. La différence (plus politique que somatique) entre corps biogenres et corps transgenres semble pour le moment abyssale et dramatique. Elle deviendra obsolète dans les siècles à venir.

La notion de *gender* inventée par Money est avant tout un instrument de rationalisation de l'être vivant dont le corps n'est qu'un des paramètres. Le genre est une notion néces-

1. Cette distinction biohomme/biofemme et trans-homme/trans-femme apparaît à la fin du xx^e siècle dans les communautés transsexuelles des Etats-Unis et d'Angleterre, plus politisées que celles des autres pays d'Europe et d'Orient.

2. Kate Bornstein, *Gender Outlaw : On Men, Women, And the Rest of Us*, Routledge, New York, 1994 ; Susan Stryker, « My words to Victor Frankenstein Above The Village of Chamounix : Performing Transgender Rage », *GLQ : A Journal of Lesbian and Gay Studies*, vol. 1, n° 3, 1994, p. 227-254.

saire pour l'apparition et le développement d'une série de techniques pharmacopornographiques de normalisation et de transformation des êtres vivants – comme la photographie des « déviants », l'identification cellulaire, l'analyse et la thérapie hormonale, la lecture chromosomique ou la chirurgie transsexuelle et intersexuelle. Ce qui revient à dire qu'en termes ontopolitiques, il n'y a que des technogénres. Techniques photographiques, biotechnologiques, chirurgicales, pharmacologiques, cinématographiques ou cybernétiques constituent performativement la matérialité des sexes.

Avant l'apparition et le perfectionnement des techniques hormonales et chirurgicales, l'invention de la photographie, à la fin du XIX^e siècle, marque une étape cruciale dans la production du nouveau sujet sexuel et de sa vérité visuelle. Certes, ce processus de production de la différence sexuelle par les techniques de représentation du corps avait déjà commencé au XVII^e siècle, avec le dessin anatomique et pornographique¹, mais c'est la photographie qui donnera à cette production technique du corps valeur de réalisme visuel. Prenons par exemple une des images classiques de la représentation des « hermaphrodites » et des « invertis » de cette époque : un corps, dénommé « X » dans les histoires médicales, apparaît couché, jambes écartées, recouvert d'une combinaison blanche, relevée jusqu'à la poitrine, laissant voir le haut du bassin. Les organes sexuels sont exposés au regard photographique par une main externe. L'image rend compte de son propre processus de production discursive. Elle partage les codes de la représentation pornographique qui apparaissent à la même époque : la main du médecin cache et exhibe les organes sexuels, établissant ainsi une relation de pouvoir entre le sujet et l'objet de la représentation. Le visage et surtout les yeux du patient

1. Thomas Laqueur, *op. cit.*, p. 154-163.

ont été effacés : le déviant ne peut être agent de sa propre représentation. La vérité du sexe prend le caractère d'une révélation visuelle, processus auquel la photographie participe comme un catalyseur ontologique explicitant une réalité qui ne pourrait pas se manifester autrement.

C'est un siècle plus tard, en 1980, que l'anthropologue Susan Kessler dénonce les codes esthétiques (par exemple : taille et forme du pénis et du clitoris) qui dominent les protocoles médicaux d'assignation du sexe aux nouveau-nés. Si les critères visuels d'assignation sexuelle ne paraissent pas avoir excessivement changé depuis la fin du XIX^e siècle, les possibilités techniques actuelles de modification du corps introduisent des différences substantielles dans le processus d'assignation et de production de la féminité et de la masculinité à l'ère pharmacopornographique : le processus de normalisation (assignation, réassignation) qui ne pouvait autrefois s'effectuer que par la représentation discursive ou photographique, s'inscrit désormais dans la structure même du vivant par les techniques chirurgicales, endocrinologiques et génétiques.

Afin de s'assurer que leur développement « sexuel » extérieur est identifiable comme féminin, les nouveau-nés déclarés « intersexués » car dotés d'un « micropénis » (selon les critères somatopolitiques visuels) sont amputés, leurs organes génitaux reconstruits en forme de vagin et font l'objet d'une thérapie de substitution hormonale¹. Loin de la rigidité et de l'extériorité des techniques de normalisation du corps des systèmes disciplinaires de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e, les nouvelles techniques de genre du biocapitalisme pharmacopornographique sont

1. Susan Kessler, « The Medical Construction of Gender : Case Management of Intersex Infants », *signs : Journal of Women in Culture and Society*, 16, I, 1990 ; Susan Kessler et Wendy McKenna, *Gender : An Ethnomethodological Approach*, John Wiley, New York, 1990.

flexibles, pénétrantes et assimilables. Le genre du *xxi*^e siècle fonctionne comme un dispositif abstrait de subjectivation technique : on le colle, on le coupe, on le déplace, on le cite, on l'imité, on l'avale, on l'injecte, on le greffe, on le numérise, on le copie, on le conçoit comme design, on l'achète, on le vend, on le modifie, on l'hypothèque, on le transfère, on le télécharge, on l'applique, on le transcrit, on le falsifie, on le fabrique, on le permute, on le dose, on l'administre, on l'extrait, on le contracte, on le soustrait, on le nie, on le renie, on le trahit... Il transmute.

Le régime pharmacopornographique de la sexualité – on ne le répétera jamais assez – ne peut fonctionner sans la circulation d'une énorme quantité de flux sémiotiques : flux d'hormones, de silicone, flux digital, textuel et de représentations... En définitive, sans un trafic constant de biocodes de genre. Dans cette économie politique du sexe, la normalisation de la différence dépend du contrôle de la réappropriation et de l'utilisation de ces flux de genre. Nul pouvoir politique sans le contrôle des biocodes de production du genre. La démocratisation effective des corps se mesure toujours à ces critères essentiels : la participation et l'accès aux biocodes, à sa circulation et son interprétation.

Après la Seconde Guerre mondiale, la cartographie sexuelle de l'Occident, avec sa division sexuelle pérenne et sa classification des sexualités normales et déviantes, dépend de la gestion légale et mercantile des molécules qui dominent la production des phénotypes (signes externes) que nous reconnaissons culturellement comme féminins et masculins, normaux ou déviants, sexuels ou neutres (pilosité faciale, taille et forme des organes génitaux, timbre de la voix...), de la gestion technopolitique et de la reproduction de l'espèce, du contrôle pharmacologique de nos systèmes immunitaires et de leur résistance à l'agression, la maladie et la mort.

Prenons un corps-paradigme : dans le système sexodisciplinaire du XIX^e siècle, la « femme à barbe » était considérée comme une anomalie monstrueuse, son corps devenait visible à l'intérieur du cadre spectaculaire du cirque et des « freak shows ». Dans le système pharmacopornographique, elle devient un cas clinique d'« hirsutisme » et, en tant que tel, utilisatrice potentielle du système de santé, consommatrice de molécules manufacturées (*Androcure* pour neutraliser la production de testostérone), vouée à la normalisation hormonale. *Gender loop*: féminité-poils-invisibilité-visibilité-cirque-hirsutisme-androcure-cosmétique-invisibilité-féminité. Son corps circule dans des espaces distincts : naguère au cirque ou dans l'ombre, sa place relève aujourd'hui de la clinique esthétique, de ses techniques cosmétiques d'épilation et de régulation hormonale.

Au regard de cette mutation du corps vivant, les contours du problème se font plus nets. Le genre à venir n'est ni métaphore, ni idéologie, il n'est pas réductible à une performance : il est une techno-écologie politique. La certitude d'être homme ou femme est une fiction somatopolitique produite par un ensemble de technologies de domestication du corps, de techniques pharmacologiques et audiovisuelles qui fixent et délimitent nos potentialités somatiques et fonctionnent comme des prothèses de subjectivation. Le genre est un programme opérationnel capable de faire proliférer des perceptions sensorielles sous forme d'affects, désirs, actions, croyances et identités. Un des résultats caractéristiques de cette technologie de genre est la production d'un savoir intérieur sur soi-même, d'un sens du soi sexuel se présentant comme réalité émotionnelle évidente à la conscience. « Je suis homme », « je suis femme », « je suis hétérosexuel(le) », « je suis homosexuel(le) » : unités de savoirs spécifiques sur soi-même,

noyaux biopolitiques durs autour desquels il est possible d'agréger tout un ensemble de discours et pratiques performatifs.

On pourrait appeler « programmation de genre » une technologie psycho-politique de modélisation de la subjectivité permettant de produire des sujets qui se pensent et agissent comme corps individuels, se connaissant eux-mêmes comme espaces et propriétés privées, avec identité de genre et sexualité fixes. La programmation de genre dominante travaille avec la prémisse suivante : un individu = un corps = un sexe = un genre = une sexualité. Mais faire le genre, comme nous l'a appris Butler, équivaut toujours à prendre le risque de le démonter¹. Faire le genre implique un ensemble d'opérations de naturalisation/dénaturalisation et d'identification/désidentification. Le dispositif *drag king*, l'auto-expérimentation hormonale ne sont que deux de ces opérations de déraillement.

Il existe une multiplicité de modèles de *genderization*, programmations de genre, selon le moment historique, le contexte politique et culturel. Quelques-uns ont perdu leur potentiel de subjectivation (les systèmes de *genderization* matriarcaux, par exemple, ou la pédophilie grecque) quand les *techno-écologies politiques* à l'intérieur desquelles ils fonctionnaient ont disparu. D'autres sont en pleine mutation. C'est le cas du nôtre.

Au sein du régime pharmacopornographique, le genre se construit dans ces réseaux de matérialisation biopolitique ; il est reproduit et consolidé socialement par sa transformation en spectacles, images mobiles, données numériques, molécules, cybercodes. Il n'y a de genre féminin ou masculin que devant un public, c'est-à-dire comme construction somato-discursive de caractère collectif, face à une communauté

1. Judith Butler, *Défaire le genre*, op. cit.

scientifique ou à un réseau. Le genre est public, communauté scientifique, réseau.

La testostérone correspond, avec l'ocytocine, la sérotonine, la codéine, la cortisone, les œstrogènes, l'Oméprazole, etc., à l'ensemble des molécules disponibles actuellement pour fabriquer la subjectivité et ses affects. Nous sommes technobiopolitiquement équipés pour baiser, reproduire l'espèce et contrôler techniquement sa reproduction. Nous vivons sous le contrôle de technologies moléculaires, des camisoles de force hormonales destinées à maintenir les structures de pouvoir de genre : corps hyper-œstrogénés-viols-testostérone-amour-grossesse-pulsions sexuelles-abjection-shoot et éjaculation. Et l'Etat tire son plaisir de la production et du contrôle de notre subjectivité pornogore. Violence de genre = violence du système de genre.

L'objectif de ces technologies pharmacopornographiques est la production d'une prothèse politique vivante : un corps suffisamment docile pour mettre sa *potentia gaudendi*, sa capacité totale et abstraite de créer du plaisir, au service de la production de capital. Hors cette écologie somatopolitique, régulatrice du genre et de la sexualité, il n'y a ni hommes ni femmes, de même qu'il n'y a ni hétérosexualité ni homosexualité.

On nous équipe moléculairement pour que soit garantie la complicité avec les formations répressives dominantes. Mais le corps pharmacopornographique, comme avant lui le corps sexo-discipliné du XIX^e siècle, et à la différence de ce que Foucault diagnostiquait avec pessimisme¹, n'est pas docile. Le corps pharmacoporno n'est pas un simple effet des systèmes de contrôle, mais d'abord et avant tout « puissance de vie », *potentia gaudendi*, qui aspire à se transférer en tout et

1. Michel Foucault, *Surveiller et punir*, Editions Gallimard, Paris, 1975, p. 159-199.

à tous, envie d'éjaculer avec l'univers, force de transformation du tout planétaire technoculturel interconnecté.

Nos sociétés contemporaines sont des laboratoires sexopolitiques gigantesques où sont produits les genres. Le corps, les corps de tous et de chacun d'entre nous, sont les enclaves précieuses où s'effectuent sans cesse des transactions de pouvoir. Mon corps = le corps de la multitude. Ce que nous appelons sexe, aussi bien que genre, masculinité, féminité, sexualité, sont des « techniques du corps¹ », extensions biotechnologiques propres au système sexopolitique dont l'objectif est la production, la reproduction et l'expansion coloniale de la vie hétérosexuelle humaine sur la planète.

A partir des années 40, les nouveaux idéaux biopolitiques de la masculinité et de la féminité sont créés « en laboratoire ». Ces artefacts (nous) ne peuvent exister à l'état pur, mais uniquement à l'intérieur de nos *techno-écosystèmes sexuels clos*. En tant que sujets sexuels, nous habitons des parcs d'attractions biocapitalistes. Nous sommes des hommes et des femmes de laboratoire, effets d'une sorte de bioplatonisme politico-scientifique. Mais nous sommes vivants : nous matérialisons à la fois le pouvoir du système pharmacopornographique et la possibilité de son échec.

Si le concept de genre introduit une rupture, c'est précisément qu'il constitue le premier moment réflexif de cette économie de construction de la différence sexuelle. A partir de là, plus de retour en arrière. Money est à l'histoire de la sexualité ce que Hegel est à l'histoire de la philosophie et Einstein à la conception de l'espace-temps. Le début de la fin, l'explosion du sexe-nature, de la nature-histoire, du

1. Marcel Mauss, « Techniques du corps », *Sociologie et anthropologie*, PUF, Paris, 2001.

temps et de l'espace comme linéarité et extension. Avec la notion de genre, le discours médical dévoile ses fondations arbitraires, son caractère constructiviste, et ouvre en même temps la voie à de nouvelles formes de résistance et d'action politique. Quand j'évoque une rupture introduite par la notion de genre, je ne prétends pas désigner le passage d'un paradigme politique à un autre, radicalement distinct, ni une rupture épistémologique qui provoquerait une forme de discontinuité radicale. Il s'agit plutôt d'une superposition de strates dans lesquelles s'entrelacent et se chevauchent différentes techniques d'écriture de l'être vivant. Le corps pharmacopornographique n'est pas matière vivante passive mais interface techno-organique, système techno-vivant segmenté et territorialisé par différents modèles politiques (textuels, informatiques, biochimiques). Il n'y a pas une succession de modèles qui seront supplantés historiquement par d'autres, ni ruptures, ni discontinuités radicales, mais une simultanée interconnectée, action transversale de modèles somatopolitiques multiples qui opèrent et constituent la subjectivité, selon diverses intensités, divers indices de pénétration et divers degrés d'efficacité.

Je ne donnerai qu'un exemple de cette juxtaposition de fictions somatiques opérant sur notre corps : comment concevoir qu'au début du XXI^e siècle, la rhinoplastie (opération du nez) soit considérée comme une opération de chirurgie esthétique alors que la vaginoplastie (construction chirurgicale d'un vagin) et la phalloplastie (construction chirurgicale d'un pénis) sont considérées comme des opérations de changement de sexe¹? Nous pourrions dire que

1. Dean Spader, « Mutilating Gender », *The Transgender Studies Reader*, Susan Stryker et Stephen Whittle (Eds.), Routledge, New York, 2006, p. 315-332.

deux régimes de pouvoir nettement distincts traversent le corps et construisent de manière différenciée le nez et les organes sexuels. Alors que le nez est régulé par un pouvoir pharmacopornographique où un organe est considéré propriété individuelle et marchandise, les organes génitaux sont encore enfermés dans un régime pré-moderne et quasi souverain de pouvoir qui les considère propriété de l'Etat (et par extension, dans ce modèle théocratique, de Dieu) et dépendants d'une loi transcendantale et immuable. Mais dans la société pharmacopornographique le statut des organes s'altère rapidement, de telle sorte qu'une multiplicité changeante de régimes de production opèrent simultanément sur un même corps. Nous ne sommes plus des corps sans organes, mais des organes sans corps. Ceux qui survivront à la mutation en cours verront leur corps changer de système sémiotico-technique, autrement dit, ils cesseront d'être le corps qu'ils étaient jusque-là.

Quelques codes sémiotiques de la féminité appartenant à l'écologie politique pharmacopornographique :

Les Quatre filles du docteur March, le courage de la mère, la pilule, cocktail hyperchargé d'œstrogènes et de progestérone, l'honneur des vierges, *la Belle au bois dormant*, la boulimie, le désir d'enfant, la honte de la défloration, *la Petite Sirène*, le silence face au viol, *Cendrillon*, l'immoralité ultime de l'avortement, les gâteaux, savoir faire une bonne pipe, le Lexomil, la honte de ne pas l'avoir encore fait, *Autant en emporte le vent*, dire non quand on veut dire oui, rester à la maison, avoir des petites mains, les ballerines d'Audrey Hepburn, la codéine, prendre soin de ses cheveux,

la mode, dire oui quand on veut dire non, l'anorexie, savoir en secret que celle qui te plaît vraiment c'est ta copine, la peur de vieillir, la nécessité d'être constamment au régime, l'impératif de la beauté, la kleptomanie, la compassion, la cuisine, la sensualité désespérée de Marilyn Monroe, la manucure, ne pas faire de bruit quand on marche, ne pas faire de bruit quand on mange, ne pas faire de bruit, le coton immaculé et cancérigène du Tampax, la certitude de la maternité comme lien naturel, ne pas savoir crier, ne pas savoir se battre, ne pas savoir tuer, ne pas savoir grand-chose ou en savoir beaucoup mais ne pas pouvoir le dire, savoir attendre, l'élégance discrète de Lady Di, le Prozac, la peur d'être une chienne en chaleur, le Valium, la nécessité du string, savoir se retenir, se laisser enculer quand il le faut, se résigner, la juste épilation du pubis, la dépression, la soif, les petites boules à la lavande qui sentent bon, le sourire, la momification vivante du visage lisse de la jeunesse, l'amour avant le sexe, le cancer du sein, être une femme entretenue, que ton mari t'abandonne pour une fille plus jeune...

Quelques codes sémiotiques de la masculinité appartenant à l'écologie politique pharmacopornographique :

Rio Grande, le football, *Rocky*, porter la culotte, savoir casser la gueule à quelqu'un, *Scarface*, savoir élever la voix, *Platoon*, savoir tuer, les moyens de communication, l'ulcère à l'estomac, la précarité de la paternité comme lien naturel, le bleu de travail, la sueur, la guerre (version télévisuelle incluse), Bruce Willis, l'Intifada, la vitesse, le terrorisme, le sexe pour le sexe, bander comme Rocco Siffredi, savoir

boire, gagner de l'argent, Oméprazol, la ville, les bars, les putes, la boxe, le garage, la honte de ne pas bander comme Rocco Siffredi, le Viagra, le cancer de la prostate, le nez cassé, la philosophie, la gastronomie, avoir les mains sales, Bruce Lee, payer une pension à son ex-femme, la violence conjugale, les films d'horreur, le porno, le jeu, les paris, les ministères, le Gouvernement, l'Etat, la direction de l'entreprise, la charcuterie, la pêche et la chasse, les bottes, la cravate, la barbe de trois jours, l'alcool, l'infarctus, la calvitie, la Formule 1, le voyage sur la Lune, se soûler, se pendre, les grosses montres, les cals dans la main, serrer l'anus, la camaraderie, les éclats de rire, l'intelligence, le savoir encyclopédique, l'obsession sexuelle, le donjuanisme, la misogynie, être un skin, les serial killers, le heavy metal, abandonner sa femme pour une plus jeune, la peur de se faire enculer, ne plus voir ses enfants après le divorce, l'envie de se faire enculer...

Longtemps, j'ai cru que seuls mes semblables étaient vraiment dans la merde. Parce que nous ne sommes pas et ne serons jamais les Quatre Filles du docteur March, ni les héros de Rio Grande. Aujourd'hui, je sais que cette merde nous concerne tous, y compris les Quatre Filles du docteur March et les héros de Rio Grande.

LE CRÉPUSCULE DE L'HÉTÉROSEXUALITÉ COMME NATURE

Monique Wittig avec Foucault. Butler avec Negri. Nous pouvons dire que la féminité hétérosexuelle est, avant tout, un concept économique désignant une position spécifique, au sein des relations biopolitiques de production et d'échange, basée sur la réduction du travail sexuel, du travail de gestation, d'éducation et de prise en charge des corps, à

une activité non rémunérée au sein du capitalisme industriel¹. Le propre de ce système économique sexuel est de fonctionner par la « coercition performative² » : processus sémiotiques, linguistiques et corporels de répétitions régulées imposées par des conventions culturelles. Impossible d'imaginer l'essor du capitalisme sans l'institutionnalisation du dispositif hétérosexuel comme mode de transformation en plus-value des services sexuels, de gestation, de prise en charge réalisés historiquement par les femmes, et non rémunérés. Nous pourrions évoquer une dette du travail sexuel non payé que les hommes hétérosexuels auraient contractée historiquement vis-à-vis des femmes, de la même façon que les pays riches se permettent de parler de la dette extérieure des pays pauvres. Si la dette pour services sexuels était soumise à intérêts, toutes les femmes de la planète recevraient une rente à vie qui leur permettrait de passer le restant de leurs jours sans travailler.

Cependant, l'hétérosexualité n'a pas toujours existé. La transformation du capitalisme entraîne une mutation du régime sexuel. Si nous prêtons attention aux signes de technification et d'informatisation du genre qui émergent à partir de la Seconde Guerre mondiale, nous pouvons même affirmer que l'hétérosexualité est appelée à disparaître un jour. De fait, elle est en train de disparaître. Commencera alors l'ère postsexuelle, effet secondaire de la machine pharmacoporno. Ce qui ne signifie pas qu'il n'y aura plus de relations sexuelles entre biohommes et bio-femmes, mais que les conditions de la production sexuelle (production des corps et des plaisirs) sont en train de changer drastiquement, et qu'elles deviennent sans cesse plus

1. Monique Wittig, *La Pensée straight*, op. cit., p. 58-59.

2. Judith Butler, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, La Découverte, Paris, 2005, p. 256-266.

semblables à la production des corps et des plaisirs déviants, soumises aux mêmes régulations pharmacopornographiques. Autrement dit, toutes les formes de sexualité et de production du plaisir, toutes les économies libidinales et biopolitiques sont sujettes aux mêmes technologies moléculaires et numériques de production du sexe, du genre et de la sexualité.

Le parc technovivant dont nous faisons partie n'est pas un tout cohérent et intégré. Les deux pôles de l'industrie pharmacopornographique (pharmaco et porno) fonctionnent davantage en opposition qu'en convergence. Alors que l'industrie pornographique produit en majorité des représentations normatives (sexe = pénétration avec biopénis) et idéalisées de la pratique hétérosexuelle et homosexuelle, offrant comme justification de l'asymétrie entre biohommes et biofemmes une différence anatomiquement fondée (biohomme = biopénis, biofemme = biovagin), l'industrie pharmaceutique, biotechnologique et les nouvelles techniques de reproduction assistée, même si elles continuent de fonctionner dans un cadre légal hétéronormatif, redessinent sans cesse les frontières entre les genres et font du dispositif politique économique hétérosexuel dans son ensemble un moyen obsolète de gestion de la subjectivité.

La dialectique entre pharmaco et porno se manifeste déjà dans les contradictions entre divers biocodes (low-tech ou high-tech) de la subjectivité qui procèdent de plusieurs régimes de production du corps. Par exemple, les familles (hétérosexuelles, homosexuelles ou monoparentales) où la reproduction a été effectuée par fécondation *in vitro* avec du sperme de donneur anonyme continuent de fonctionner dans un système politico-légal hétérosexuel où les idéaux performatifs de la masculinité et la filiation n'ont pas été

remis en question. Par ailleurs, les biocodes de production de subjectivité (tant sémiotiques que pharmaceutiques, du Viagra à la testostérone en passant par l'esthétique du corps gay ou les pratiques sexuelles avec organes synthétiques) circulent sur le marché pharmacopornographique sans qu'il soit possible de fixer les processus de production de subjectivité que ceux-ci déclenchent. Des biocodes (langage, styles vestimentaires, hormones, prothèses) qui appartiennent jusqu'ici aux configurations féminines, masculines, hétérosexuelles ou homosexuelles, ou plus récemment transsexuelles, peuvent alors s'exprimer de façon grotesque et décalée, détachés d'une identité sexuelle ou d'une subjectivité biopolitique précise, d'une forme de vie ou d'un programme identitaire. Les codes visuels qui régissent la récente transformation du visage de Courtney Love, figure emblématique du rock, ne diffèrent en rien de ceux mis en œuvre pour rajeunir le visage de la Reine d'Espagne, de l'actrice Pamela Anderson, de Chen Lili, la femme transsexuelle nommée au titre Miss Univers 2004, de la star lesbienne Ellen DeGeneres ou pour remodeler le visage d'une biofemme anonyme de la classe ouvrière qui gagne le droit de participer à l'émission télévisée américaine *Extrême Makeover* (Relooking Extrême). Ainsi, nous assistons à une horizontalisation des techniques de production du corps qui n'établit aucune différence entre identités de classe, de race ou sexuelles, entre la culture musicale rock, la haute société et l'industrie porno. De ce décalage pharmacopornographique, on peut déduire que l'hétérosexualité sera bientôt une esthétique pharmacopornographique parmi d'autres, une sexualité rétro dont différentes générations à venir pourront imiter, dénigrer ou exalter le style, sexualité éventuellement exportable à d'autres latitudes mais absolument révolue et décadente dans nos sociétés judéo-chrétiennes démocratiques.

Quarante ans après l'invention de la pilule, tous les corps sexuels sont assujettis à une plateforme pharmacopornographique commune. Aujourd'hui, un biohomme s'administre un complément hormonal à base de testostérone pour augmenter son rendement sportif, et une adolescente se fait poser un implant sous-cutané qui libère un composé d'œstrogènes et de progestérone pendant trois ans comme méthode contraceptive; une biofemme qui se définit comme homme peut signer un protocole de changement de sexe et accéder à une thérapie endocrinienne à base de testostérone qui lui permettra de développer barbe et moustaches, d'augmenter sa musculature et de passer socialement pour un homme en moins de huit mois; une biofemme de soixante ans découvre que l'ingestion, pendant plus de vingt ans de vie, de sa pilule contraceptive fortement dosée a engendré une insuffisance rénale ou un cancer du sein qu'elle devra traiter avec une chimiothérapie semblable à celle des victimes de Tchernobyl; un couple hétérosexuel a recours à la fécondation *in vitro* après avoir découvert que l'homme du couple, à cause de sa consommation élevée de tabac et d'alcool, ne peut produire des spermatozoïdes suffisamment mobiles pour féconder l'ovule de sa compagne, la même testostérone fait tourner les roues du Tour de France et sert à transformer les corps transsexuels F2M, de femme à homme...

Tout cela indique que les diverses identités sexuelles, les différentes manières de pratiquer le sexe et de produire du plaisir, les formes plurielles et parfois irréconciliables d'exprimer le genre, coexistent avec un « devenir-commun ¹ » des technologies de production du genre, du sexe et de la sexualité. Désormais, la mutation est imparable.

1. Voir la notion de devenir-commun chez Negri et Hardt, *Multitudes*, *op. cit.*, p. 142.

7.

Devenir T.

Victor, l'amant que j'abandonnerai pour V.D., travaille pendant six mois pour une entreprise de téléphone rose. Il sort tous les jours à sept heures du soir, et rentre à une heure du matin. Nous nous levons vers onze heures, petit-déjeunons en lisant le journal avec MTV en fond sonore, sortons au parc promener Justine, et de retour à la maison, nous baisons jusqu'à cinq heures du soir. Nous sommes à la limite d'être deux mecs. Deux gays, à la différence que nous n'avons pas une thune, pas de travail fixe, ni de maison, ni rien. Nous n'avons ni backrooms, ni bites, mais il y a plus de godes chez nous que de queues dans les saunas parisiens. Pendant ces mois de l'année 2004, la question du manque structurel d'espace public de sexe pour les lesbiennes, les *kings* et les mecs trans à Paris, même si elle pose un vrai problème, ne nous pèse pas. Nous baisons à deux toute la journée. Dès que nous avons une minute de libre. Le processus d'initiation à la silicone peut être long. Au début, c'est moi qui le baise. Une beauté de contrebandier arabe, l'élégance d'un lascar lecteur d'Artaud, il a le calme d'un chien du pharaon. Yeux noirs, visage parsemé de taches de rousseur, il est le coup du siècle. Son vagin

king avale tout. Peu importe la taille. Pas besoin de commencer par les tailles moyennes, on va directement au XL.

Victor est un soumis indépassable. Il se laisse enfileur tout ce que je trouve. Il sourit quand il jouit et ne se fatigue jamais. Tous les jours, à cinq heures et demie, le bus 69 l'emmène à son travail de masturbateur vocal. Quand il sort de la maison, sa peau est hyperoxygénée, mais ses jambes tremblent. Il somnole dans l'autobus avant d'arriver au boulot, puis fait la pute au téléphone pendant six heures. Ça marche particulièrement bien depuis qu'il s'est spécialisé dans la clientèle sadomasochiste. Les contrats qu'il passe avec moi dans le privé finissent par servir à soulager la misère sexuelle d'une bande de masturbateurs qui passent la journée pendus au téléphone. C'est ce que la gauche radicale négriste nomme le « travail biopolitique », autrement dit : branler la bite planétaire. Il s'agit de la transformation de nos ressources sexuelles en travail, de notre sensibilité en objet de commerce, de notre mémoire érotique en texte payé au nombre de signes, de nos contrats sexuels en scénarios anonymes répétés par des acteurs indifférents. Durant les sept heures où Victor « travaille biopolitiquement », moi, j'écris. J'ai accumulé presque mille pages sur l'impact du féminisme dans le discours esthétique et politique contemporain, payée par l'Etat français, juste ce qu'il faut pour manger et régler mes factures. Le SMIC de la philosophie. Je m'enferme dans mon bureau avec Enrique Morente à fond, je m'installe à ma table de travail comme un pilote dans son cockpit et je lis Foucault, Sloterdijk, Buckminster Fuller, ou alors j'écris un article pas payé sur la ségrégation sexuelle de l'espace public. La proximité entre le sexe et la philosophie me calme. Ce sont des heures précieuses, dans une solitude diaphane, une paix abstraite. Une

balance, constituée de deux masses également flottantes, s'équilibre dans mon cerveau ; la lecture coule vers l'écriture, et réciproquement. Sans angoisse. Je suis sur le point de terminer *Anus Public, an interview with nobody*, un entretien où personne ne me pose les questions auxquelles je réponds, sur les raisons qui m'ont fait abandonner les politiques *queer*. Je n'ai pas l'intention de publier ce texte. Je le juge encore insuffisant, trop tendre pour la brutalité du siècle, trop ostensiblement égoïste face à la douleur collective imminente, à la disparition progressive du vivant. La télévision m'aide à sortir de l'île lecture-écriture. Des nouvelles du monde hétérosexuel : i-Télé. P. en chemise léopard et lunettes miroirs, et B.B., avec son look de jésuite pop, débattent sur la vie de Janis Joplin. Evidemment qu'elle était lesbienne. A ce moment, j'ignore que monsieur chemise léopard est celui qui a déjà brisé le cœur de mon futur amour. C'est ce qui me permet de continuer à mener une vie normale, de façon automatique, sans préoccupation. Quand Victor rentre, j'ai préparé à dîner. Il nous reste parfois assez d'énergie pour baiser trente ou quarante minutes. Ou bien nous baisons juste avec la bouche, baisers interminables, émettant des signaux électriques reçus partout ailleurs dans le corps. Il nous arrive de nous endormir immédiatement après avoir dîné avec Justine. Ces mois forment un long tunnel de journées de sexe *king*, de rituels tantriques, à se faire des *packings* entre frères, des jours d'inceste et de sommeil vampirique que je traverse dans un état de semi-conscience, avec la certitude que quelque chose ou quelqu'un finira par me sortir de ce paradis infernal. Je n'aurais jamais imaginé que V.D., ta mort et la testostérone seraient le bout du tunnel. Dans ce cas, et qui sait si uniquement là, ou de manière générale, l'ignorance complète du futur était la condition de possibilité pour

continuer à vivre dans le présent. De même qu'il est nécessaire d'oublier pour rester vivant, il est nécessaire de ne pas connaître l'avenir pour pouvoir attendre dans la candeur que le temps passe. A l'apogée de sa carrière, l'architecte Adolf Loos brûle tous ses dessins, ses lettres, ses journaux, ses fétiches. Il brûle tout. Il construit avec ce feu des archives de fumée, une masse d'oubli dense à partir de laquelle il lui sera possible de vivre à nouveau. Personne ne retomberait amoureux s'il existait une mémoire psychosomatique précise de la dernière rupture, ou si nous connaissions à l'avance les circonstances exactes de la fin de l'amour qu'on s'apprête à commencer. Si j'avais su que ta mort, l'amour de V.D., et l'addiction à la T., étaient la fin du tunnel, alors l'excitation, la peur, le désir irrépessible m'auraient empêché de vivre. Il semble que – contrairement à ce que pensaient Freud et Marx – ne pas être dans la certitude, ne pas savoir, s'énoncent comme des conditions de la survie biopolitique.

Entre-temps, je jouis de ce que j'ai. Le plaisir unique d'écrire en anglais, en français, en espagnol, de me promener d'une langue à l'autre comme en transit entre masculinité, féminité et transsexualité. Le plaisir de la multiplicité. Trois langages artificiels s'amplifient, enchevêtrés, luttent pour devenir ou ne pas devenir une seule langue. Se mélangent. Ne trouvent leur sens que dans ce mélange. Production entre espèces. J'écris sur ce qui m'importe le plus, dans une langue qui ne m'appartient pas. Ce que Derrida appelait le monolinguisme de l'autre¹ : aucune des langues que je parle ne m'appartient, et pourtant, il n'y a pas d'autre façon de parler, pas d'autre façon d'aimer. Aucun des sexes que

1. Jacques Derrida, *Le Monolinguisme de l'autre ou la prothèse de l'origine*, Galilée, Paris, 1996.

j'incarne ne possède de densité ontologique, et pourtant, il n'y a pas d'autre façon d'être corps. Dépossession dès l'origine.

ÉTAT-SOFA-CORPS-MOLÉCULE

Pendant les deux mois qui précèdent ta mort je me réveille systématiquement, toutes les nuits, à quatre heures du matin. L'heure où les vaches mettent bas, où les chouettes vont chasser. La TV5 française diffuse la série complète des documentaires de la BBC, les origines de la vie sur la planète. L'histoire de la vie organique se déploie devant moi, nuit après nuit, avec une lenteur insomniaque. Ça me calme de penser qu'un jour, j'ai été bactérie et qu'un jour, je redeviendrai bactérie. L'instinct de survie et l'instinct de mort se confondent. Mon moi bactérien m'aide à dormir. Pendant plus de deux mille ans, il a plu sur la terre, jusqu'à ce que ces bassins vides qu'étaient devenus les océans, évaporés après l'explosion d'un météorite géant, se remplissent à nouveau d'eau. Je me dis que si les océans ont pu être asséchés puis remplis, mon cœur aussi peut se vider de politique et se remplir encore. Je ne sais pas encore que bientôt mon cœur se remplira de ta mort et, presque simultanément, de l'amour de V.D.

Pendant la journée, mon existence oscille entre activité frénétique et vide total. Dans les périodes de vide, je passe la majeure partie de mon temps assise sur le sofa. Je ne cherche pas une position confortable, ni un geste élégant, je laisse tomber mon volume informe sur la surface rectangulaire du sofa, et j'attends. Pendant ces heures horizontales, je transpire, je tremble, parfois, rarement, je pleure et, de temps en temps, je parviens à m'endormir. Je ne sors de

chez moi que pour promener Justine. J'achète le journal, mais je ne le lis pas. J'achète à manger, mais je ne mange pas. La chienne, elle, mange. Ce sofa pourrait être un lit d'hôpital psychiatrique. Oui, c'est ça, une délégation domestique des institutions médicales et juridiques de la République française, pays dont je ne suis même pas citoyenne. Le sofa est un tentacule du système de contrôle, installé dans l'espace intérieur, sous forme de meuble de compagnie. C'est un appareil politique, un espace public de surveillance et de désactivation qui présente l'avantage, comparé à d'autres institutions classiques telles que la prison ou l'hôpital, de maintenir la fiction que cet appartement, ces 47 mètres carrés fermés à clé, sont mon territoire privé. Glissement de la paranoïa, du sofa vers ma peau. Mon corps pourrait être un centre de réclusion à perpétuité, un dispositif conscient du système de contrôle implanté dans ma structure biologique, un avatar du pharmacopouvoir qui porterait mon nom. Mon corps, mes cellules sont l'appareil politique par excellence, un espace public-privé de surveillance et d'activation qui présente l'avantage, comparé à d'autres institutions classiques telles que le lycée ou l'armée, de maintenir la fiction selon laquelle ma subjectivité et son support biochimique, ces cellules, ce mètre quatre-vingts apparemment impénétrable, est mon unique et ultime possession individuelle. Comment m'échapper de cette prison intime ? Que puis-je connaître ? Que dois-je faire ? En quoi m'est-il permis d'espérer ?

Je cherche des clés de survie dans les livres. Je m'accroche à la biographie de Foucault, aux *Trois écologies* de Guattari, à la biographie de Benjamin, à ses écrits, à Violette Leduc, Genet, Wittig de nouveau, Edmund White. Mais, surtout, il y a tes livres. Je ne pense pas à t'appeler quand je suis au plus mal. De temps en temps, tu laisses un message agressif sur

mon répondeur. « Quand est-ce que tu vas écrire quelque chose qui vaille la peine ? » « Toi ou moi. Cesse de m'attaquer. » Je ne réponds pas. Jamais. Je ne sais pas de quoi tu me parles. Je ne sais pas quoi te dire. Si tu savais ce qui m'arrive. Mais tu n'en as pas la moindre idée. Tes messages stupides me calment parce qu'ils me permettent d'esquiver la question : je ne t'appelle pas, pour ne pas te dire que je vais me mettre à la testostérone. Je devrais t'en parler et te prévenir : maintenant que je vais me transformer en l'un des tiens, nous allons pouvoir réaliser le vieux rêve de nous enculer mutuellement. J'ignore que ces jours sont les derniers avant ta mort, et je ne t'appelle pas.

Je passe des journées entières à réviser les archives du féminisme américain des années 70. Quelques voix restent pour toujours gravées dans ma mémoire. D'autres disparaissent définitivement. Demeure Faith Ringgold, et sa manière de dire au journaliste que la seule façon de survivre à l'ennemi, c'est de se foutre de sa gueule, les yeux dans les yeux. Elle ne rit pas, au contraire, elle lui crie dessus, l'interrompt quand il parle, ne lui prête pas la moindre attention. Le rire est une forme de résistance, de survie, un moyen de rassembler ses forces. Les cris aussi. Quand on appartient à un groupe opprimé, il faut apprendre à rire à la gueule de l'ennemi, dit Ringgold. Le problème, c'est que les choses ne sont plus si claires. On finit par ne plus trop savoir qui est l'opresseur et qui est l'opprimé. Ou, plus exactement, c'est difficile de se savoir à la fois opresseur et opprimé : j'imagine que, dans ce cas, il faudrait rire de soi-même.

La voix de Jill Johnston s'imprime en moi : « Tant que toutes les femmes ne seront pas lesbiennes, il n'y aura pas de révolution politique. » Nancy Angelo et Candance Compton. « Ecoutez-moi bien. Vous ne croyez pas que je vais terminer ma vie entre ces quatre murs ? On ne peut pas

m'y forcer. Ecoutez-moi. J'en ai marre de vivre bouclée dans ce corps. J'en suis malade. » Mon âme est un fourreau sexuel dans lequel mon corps est recroquevillé, un coffre fermé, une tombe, un piège. Je suis un message politique fasciste qui voyage à la dérive. Mon corps est le message, mon âme est la bouteille. Exploder. C'est la seule chose qui me fait bander.

Chaque jour, j'essaie de couper un des fils qui m'attachent au programme culturel de féminisation dans lequel j'ai grandi, mais la féminité colle à moi comme une main graisseuse. Comme la main chaude de ma mère, comme le son océanique de l'espagnol dans mes rêves. Comme Faith Wilding dans sa performance du *Womanhouse Project*, je continue d'attendre que quelqu'un me prenne dans ses bras, j'attends que la vie commence, j'attends qu'on m'aime, j'attends que le plaisir arrive, j'attends... Mais je suis aussi un homme trans. Avec ou sans T. A cette liste d'attentes féminines, il faut que j'ajoute la liste interminable des façons d'espérer l'avènement de la masculinité : j'attends que ma barbe pousse, j'attends de pouvoir me raser, j'attends qu'une bite me pousse dans le bas-ventre, j'attends que les filles me regardent comme si j'étais un homme, j'attends que les hommes me parlent comme à l'un des leurs, j'attends de pouvoir me taper toutes les petites chattes, j'attends le pouvoir, j'attends la reconnaissance, j'attends le plaisir, j'attends... Je me demande à quel moment il est trop tard pour revenir sur ce processus de production du genre. Peut-être qu'au-delà d'un certain seuil, ce processus devient irréversible. Quelle est la temporalité propre à cette production ? Quelle est sa ligne de construction, sa direction ?

Valerie Solanas, en 1983, dans son *Scum Manifesto*, avait vu les choses avec une certaine précision ¹. Quarante années

1. Valerie Solanas, *Scum Manifesto*, AK Press, New York, 1996.

se sont écoulées, un seul élément semble avoir changé : toutes les caractéristiques grotesques que Solanas attribue à l'homme dans la société capitaliste de la fin du xx^e siècle paraissent aujourd'hui s'être étendues aux femmes. Hommes et femmes sont les bioproduits d'un système sexuel schizoïde tendant à l'autodestruction. Les hommes et les femmes sont des créatures « déficientes, émotionnellement limitées », des créatures « égocentriques, renfermées sur elles-mêmes, incapables d'empathie, d'identification, d'amour, d'amitié, d'affection ou de tendresse », des « unités isolées », des créatures que le système rigide classe-sexe-genre-race oblige à une autosurveillance et à un contrôle de soi constants. Ils consacrent à cet agencement brutal de leur subjectivité un temps comparable à l'étendue totale de leur vie. Une fois que toute leur puissance vitale a été mise au service de la contention de leur propre multiplicité corporelle, ce sont des créatures physiquement affaiblies, incapables de trouver leur satisfaction dans la vie et politiquement mortes avant d'avoir rendu leur dernier souffle. Je ne veux pas du genre féminin qui m'a été assigné à la naissance. Je ne veux pas non plus du genre masculin que la médecine transsexuelle me promet et que l'Etat finira par m'accorder si je me comporte comme il faut. Je n'en veux pas.

DEVENIR MOLÉCULAIRE DE LA POLITIQUE

Quand je m'applique une dose de testostérone en gel, ou que je m'injecte une dose liquide, ce que je m'administre, en réalité, c'est une chaîne de signifiants politiques matérialisée pour acquérir la forme d'une molécule assimilable par mon corps. Je ne m'administre pas seulement l'hormone, la molécule, mais bien le concept d'hormone : une série de

signes, de textes et de discours, le processus à travers lequel l'hormone en est venue à être synthétisée, la séquence technique par laquelle elle s'est matérialisée en laboratoire. Je m'injecte une chaîne carbonée stéroïde hydrophobe et cristalline, et avec elle un bout d'histoire de la modernité. Je m'administre une série de transactions économiques, un ensemble de décisions pharmaceutiques, de tests cliniques, de groupes d'opinion. Je me connecte aux réseaux baroques d'échange et aux flux économiques et politiques de brevetage du vivant. Je suis reliée par T. à l'électricité, aux programmes de recherche génétique, à l'hyper-urbanisation, au massacre des forêts de la biosphère, à l'invention de nouvelles espèces en laboratoire, à la brebis Dolly, à l'avancée du virus Ebola qui dévaste le continent africain, à la mutation du virus HIV, aux mines anti-personnel et à la transmission d'information *broadband*. Je deviens ainsi l'un des connecteurs somatiques via lesquels circulent le pouvoir, le désir, la liberté, la soumission, le capital, les débris et la rébellion.

Comme corps, et c'est le seul intérêt d'être sujet-corps, d'être un système technovivant, je suis la plateforme qui rend possible la matérialisation de l'imagination politique. La molécule de testostérone fait de moi, en un instant, quelque chose de radicalement différent d'une biofemme. Même quand les changements générés par la molécule sont socialement imperceptibles. Je suis l'autocobaye d'une expérimentation des effets de l'augmentation intentionnelle du taux de testostérone dans un corps de biofemme. Le rat s'humanise. L'humain devient rongeur. Et moi : *testo-girl*, *techno-boy*. Je suis un port d'insertion de $C_{19}H_{28}O_2$. Je suis à la fois le terminal d'un des appareils de contrôle du pouvoir étatique et un point de fuite par lequel s'échappe la volonté de contrôle du système. Je suis la molécule et l'Etat, je suis

le rat de laboratoire et le sujet scientifique qui mène la recherche, je suis le résidu d'une opération chimique et la matière première à partir de laquelle s'élabore une nouvelle espèce dans la ligne, toujours aléatoire, de l'évolution de la vie. Je suis T.

LE DIABLE EN GEL

Après la cinquième administration de Testogel j'ai commencé à distinguer des variations d'amplitude dans l'excitation, la tension musculaire, la tendance de mon corps à s'extérioriser. Toutes les substances sont des poisons. L'unique différence séparant un poison d'un médicament, c'est la dose. Mais quelle est la bonne dose de testostérone ? Celle que produit mon corps, ou une autre ? Que serait la justice hormonale ? Et s'il y a une justice hormonale, devrais-je appliquer cette justice à moi-même ?

La testostérone, c'est le diable dans un gel transparent.

Dans un corps de biofemme, dans mon corps, l'administration par voie cutanée de 50 mg de testostérone en gel deux fois par semaine pendant trois mois n'est pas facile à détecter à l'œil nu. Elle modifie substantiellement la composition hormonale de mon corps. *Modus molecularis*. Il s'agit d'une transformation possible de ma propre ontologie endocrinienne. Les changements ne sont pas purement artificiels. La testostérone externe vient s'insérer dans un champ moléculaire de possibilités déjà présentes dans mon corps. Il n'y a pas de rejet mais, au contraire, assimilation, incorporation. *Mit-sein*. Etre-avec-la-testostérone.

La testostérone ne modifie pas radicalement la perception de la réalité, ni le sens de l'identité. Cette dose de testostérone n'est pas suffisante dans un corps de biofemme

pour produire des changements extérieurs reconnaissables en termes de ce que la médecine dominante appelle « virilisation » (barbe et moustache, masse musculaire apparente, changement de voix...). Elle ne modifie pas la manière dont les autres décodent mon genre. J'ai toujours été un corps androgyne et les microdoses de testostérone que je m'administre ne changent pas cette situation. Cependant, elles produisent des changements subtils mais déterminants dans mes affects, dans la perception interne de mon propre corps, dans l'excitation sexuelle, dans mon odeur corporelle, dans la résistance à la fatigue.

La testostérone n'est pas la masculinité. Rien ne permet d'affirmer que les effets produits par la testostérone sont masculins. La seule chose que nous pouvons dire, c'est que jusqu'à présent, ils ont été en majorité la propriété exclusive des biohommes. La masculinité n'est qu'un des possibles sous-produits politiques (et non biologiques) de l'administration de testostérone. Ce n'est ni le seul, ni, à long terme, celui qui sera socialement dominant.

La consommation de testostérone, comme celle d'œstrogènes et de progestérone dans le cas de la pilule, ne dépend pas de je ne sais quelles constructions culturelles du genre qui viendraient influencer la manière dont nous agissons et pensons. Nous sommes directement confrontés à la production de la matérialité du genre. Tout est affaire de doses, de température de fusion, de pouvoir rotatoire de la molécule, de régularité, de milligrammes, de forme et de mode d'administration, d'habitude, de *praxis*. Ce qui m'arrive pourrait être décrit en termes d'une « révolution moléculaire ». En élaborant ce concept pour désigner la révolte de Mai 68, Félix Guattari ne pensait certainement pas aux biofemmes qui s'administreraient de la testostérone. Il était pourtant attentif aux modifications structurelles générées

par des changements micropolitiques tels que la consommation de drogues, la transformation des conduites sexuelles et l'invention de nouveaux langages¹. Dans ce contexte, ce terme pourrait désigner une sorte d'homéopathie politique de genre. Il ne s'agit pas de passer de femme à homme ou d'homme à femme, mais d'infecter les bases moléculaires de la production de la différence sexuelle, étant donné que ces deux états, homme et femme, n'existent qu'en tant que « fictions politiques », en tant qu'effets somatiques des processus techniques de normalisation. Il s'agit d'intervenir intentionnellement dans ce processus de production, pour aboutir à des formes viables d'incorporation du genre, de produire une nouvelle plateforme sexuelle et affective, ni masculine ni féminine, au sens pharmacopornographique du terme, qui permettrait la transformation de l'espèce.

Pour un corps accoutumé à réguler son métabolisme hormonal autour de la production d'œstrogènes, l'augmentation intentionnelle du taux de testostérone dans le sang constitue une reprogrammation endocrinienne. La moindre modification hormonale affecte la totalité des fonctions du corps : l'envie de manger et de baiser, la régulation de la circulation sanguine et l'assimilation des minéraux, le rythme biologique de régulation du sommeil, la capacité d'effort physique, le tonus musculaire, le métabolisme, le sens de l'odorat et du goût. En définitive, toute la physiologie chimique de l'organisme. Aucune de ces modifications ne peut être qualifiée de masculine. Mais, de tous les effets psychiques et corporels causés par l'auto-intoxication à base de testostérone en gel, le sentiment de la transgression des limites du genre qui m'a été socialement

1. Félix Guattari, *Plan sur la planète. Capitalisme mondial intégré et révolutions moléculaires*, in *Minorités dans la pensée*, Jean-Pierre Faye (Ed.), Payot, Paris, 1979.

imposé est, sans aucun doute, le plus intense. Le nouveau métabolisme de la testostérone dans mon corps ne serait pas effectif en termes de masculinisation sans l'existence d'un programme politique préalable, qui interprète ces variations comme partie intégrante d'un désir, contrôlé par le régime pharmacopornographique, de changement de sexe. Sans ce désir, sans le projet de transiter d'une fiction du sexe à une autre, l'application de testostérone ne serait jamais, comme le Prozac, la coke ou le speed, qu'un bon shoot.

8.

Pharmacopouvoir

« *Pharmacée* (*Pharmakeia*) est un nom commun qui signifie l'administration du *pharmakon*, de la drogue : du remède et/ou du poison. "Empoisonnement" n'était pas le sens le moins courant de *pharmacée* [...] Socrate compare à une drogue (*pharmakon*) les textes écrits que Phèdre a apportés avec lui. Ce *pharmakon*, cette « médecine », ce philtre, à la fois remède et poison, s'introduit déjà dans le corps du discours avec toute son ambivalence [...] Le *pharmakon* serait une substance, avec tout de que ce mot pourra connoter, en fait de matière aux vertus occultes, de profondeur cryptée refusant son ambivalence à l'analyse, préparant déjà l'espace de l'alchimie, si nous ne devons en venir plus loin à la reconnaître comme l'antisubstance elle-même : ce qui résiste à tout philosophème, l'excédant indéfiniment comme non-identité, non-essence, non-substance, et lui fournissant par là même l'inépuisable adversité de son fond et de son absence de fond. Opérant par séduction, le *pharmakon* fait sortir des voies et des lois générales, naturelles ou habituelles [...] Le propre du *pharmakon* consiste en une certaine inconsistance, une certaine impropriété, cette non-identité à soi lui permettant toujours d'être contre soi retourné. »

Jacques DERRIDA ¹

1. Jacques Derrida, « La pharmacie de Platon », *La Dissémination*, Editions du Seuil, Paris, 1972, p. 86, 87 et 148.

SORCELLERIE NARCO-SEXUELLE

L'hégémonie du pouvoir pharmacopornographique, qui ne sera explicite qu'à la fin du xx^e siècle, prend ses racines dans l'origine du capitalisme moderne, les transformations de l'économie médiévale de la fin du xv^e siècle, lesquelles ouvriront la voie aux économies industrielles, à l'Etat-Nation et aux régimes de savoir scientifique et technique. Un détour par les traditions enthéogéniques¹ est donc indispensable pour comprendre comment de nouveaux rapports corps-pouvoir, plaisir-connaissance, drogue-subjectivité se sont instaurés en Occident.

Cultivateurs, collecteurs et préparateurs de plantes médicinales sont condamnés pendant l'Inquisition. Sorcières, alchimistes et accoucheuses sont déclarés hérétiques et déviants sataniques. Le processus d'expropriation des savoirs populaires, de criminalisation des pratiques d'« intoxication volontaire » et de privatisation des germoplasmas végétaux ne fait que commencer. Il atteindra son point culminant, à l'époque moderne, avec la persécution des producteurs, consommateurs ou trafiquants de drogue, la transformation progressive des ressources naturelles en brevets pharmaceutiques et la confiscation par les institutions juridico-

1. Enthéogénique (du grec *entheos*, transe, possession). Néologisme proposé en 1979 par l'helléniste Carl Ruck, l'ethnobotaniste Gordon Wasson et le philosophe Jonathan Ott, qui désigne les substances psychoactives capables d'induire des états de transe extatique ou de possession chamanique. Ce terme ne recouvre pas une même réalité que le mot psychédélique relatif à la culture occidentale des années 60. Voir Denis Richard, Jean-Louis Senon et Marc Valleur, *Dictionnaire des drogues et des dépendances*, Larousse, Paris, 2004, p. 267.

médicales de tout savoir auto-expérimental d'administration de substances¹.

La majorité des préparations médiévales à caractère hallucinogène étaient assimilées par voie topique, dissoutes dans une pommade à base de graisse (humaine ou animale) dont on s'enduisait la nuque, les aisselles ou le ventre. Les onguents s'appliquaient de manière très similaire à la testostérone en gel que je m'administre aujourd'hui. Les historiens contemporains des traditions pharmacologiques médiévales et de l'Inquisition estiment que la plupart des visions et actes magiques condamnés comme sataniques par les tribunaux d'Inquisition étaient dus à l'absorption intentionnelle ou accidentelle de substances psychoactives. Compulsant les registres des inquisiteurs de l'époque et les traités ancestraux d'herboristerie, les chercheurs actuels ont pu identifier les différentes substances hallucinogènes et narcotiques d'extraction végétale alors en usage.

Nombre de ces recettes d'onguents et de breuvages mentionnent parmi leurs ingrédients des solanacées psychoactives comme la jusquiame, le stramoine, la belladone et la mandragore. Toutes comportent des extraits de plantes comme le pavot (opium, héroïne, morphine) et le chanvre (marijuana, haschich) ; des crapauds dont la peau, on le sait désormais, contient un psychotrope puissant ; et une certaine « farine de céréales moisie » provenant probablement de l'ergot de seigle parasité par le champignon dont le LSD sera extrait par la suite. Les visions hallucinogènes dignes des rhétoriques de Deleuze et Guattari (devenir animal, devenir végétal, avoir des rapports sexuels avec des animaux, converser avec les arbres, faire des voyages astraux, etc.) pourraient être dues à l'effet psychotrope que l'ingestion ou l'applica-

1. Richard Stallman, « Biopiracy or Bioprivateering? », *Multitudes* n° 1, Paris, mars 2000, p. 114-117.

tion cutanée de ces plantes aux vertus hallucinogènes et aphrodisiaques cause dans l'organisme. En 1960, un professeur de l'Université de Göttingen suivit scrupuleusement la formule de préparation d'une pommade provenant d'un livre du xv^e siècle, puis fit l'expérience, avec d'autres collègues, de s'en badigeonner la nuque et les aisselles. Tous les chercheurs rapportent avoir été plongés dans « une somnolence de vingt-quatre heures, pendant laquelle ils ont rêvé de vols audacieux, danses frénétiques et autres aventures étranges semblables à celles des orgies médiévales ».

Durant les périodes de sécheresse et de disette intense, on utilisait, pour augmenter la production du pain, des céréales de substitution comme le seigle, susceptible de contenir des mycotoxines, métabolites produits par les moisissures du pain, qui exercent un effet toxique sur l'organisme des mammifères, causant hallucinations et vomissements. Nous savons aujourd'hui que les victimes de l'Ignis Sacer (feu sacré de saint Antoine) subissaient les effets hallucinogènes de l'Acide Lysergique Diéthylamide (connu à partir de 1938 sous l'abréviation LSD), une mycotoxine qui apparaît pendant la cuisson du pain contaminé par l'ergot de seigle, et autres mycotoxines, telles que les alcaloïdes de la belladone, tirés du fruit de la racine de la mandragore. Il faudra attendre encore quelques siècles pour retrouver certaines de ces mycotoxines dans le principe de fabrication des antibiotiques ¹.

A Carcassonne, pendant les procès de l'Inquisition, de 1330 à 1340 (première occurrence du nom *Sabbat*) la transcription du jugement d'une femme accusée de sorcellerie relate : « elle rencontra un bouc gigantesque qu'elle salua et auquel elle s'abandonna. En échange, le bouc lui fit

1. Voir : Antonio Escohotado, *Histoire élémentaire des drogues. Des origines à nos jours*, Editions du Lézard, Paris, 1998.

connaître les plantes vénéneuses, cuites dans le chaudron, sur un feu maudit, les plantes empoisonnées... Elle se consacre depuis à la confection de certains ingrédients et breuvages nuisibles ». Auparavant, le *Fuero Juzgo* (ordonnance juridique de la monarchie wisigothe) encadre la chasse contre l'« infâme secte de sorcellerie » et contre l'usage ancestral de certaines drogues. La Loi Salique (424 ap. J.-C.) et le Concile d'Agde (506 ap. J.-C.) luttèrent déjà pour l'extermination des sorcières et pour l'excommunication « des ensorceleurs, des vampires et de ceux qui les consultent ¹ ». Désormais, préparation et auto-administration de toute substance active non approuvées par les hiérarques du culte chrétien et par les nouveaux pouvoirs économiques sont punies par le bûcher.

Voilà comment herboristes, rebouteuses, bardes, druides, prêtres et prêtresses d'autres cultes, comme tous ceux qui osaient faire usage de drogues (à des fins thérapeutiques, rituelles ou simplement récréatives) furent répertoriés dans la catégorie des « infâmes » et persécutés, sans distinction aucune, pour « sorcellerie ». L'Inquisition fonctionne comme une instance de contrôle et de répression aussi bien du savoir pharmacologique des femmes de la classe populaire, que de la *potentia gaudendi* contenue dans les composants chimiques de ces plantes et leur préparation.

L'activiste féministe et sorcière païenne Starhawk considère que la persécution des sorcières en Europe (qui s'étend aux colonies américaines) de 1430 à 1740 fait partie d'un processus plus large d'éradication des savoirs et des pouvoirs populaires tout en travaillant à consolider un savoir expert hégémonique indispensable à l'implantation progressive du capitalisme à l'échelle globale ².

1. Simon Brailowsky, *Las Sustancias de los sueños : Neuropsicoformacologia*, FCE-CONACYT, Mexico, 1995, p. 6.

2. Starhawk, *Femmes, magie et politique*, les Empêcheurs de penser en rond, Paris 2003, p. 271.

Le *Malleus Maleficarum*, grammaire de l'Inquisition et de ses techniques d'extraction du savoir, condamne particulièrement la sexualité des femmes, le rapport sexuel improductif (sodomie et masturbation) et toute expérimentation de substances psychoactives¹. L'Inquisition, signale Starhawk, punit l'agressivité et la jouissance des femmes et leur impose passivité, soumission et silence dans les pratiques sexuelles². Tout se tient : l'émergence du capitalisme proto-industriel et de ses formes scientifiques de production et de transmission du savoir, l'extermination d'une partie de la population détentrice d'un savoir pharmacologique, l'apparition de nouveaux modes de segmentation, délimitation et clôture des terres, le développement de l'élevage bovin qui soutiendra la future industrie textile, l'expansion coloniale en Amérique, Afrique, Indes et Extrême-Orient et l'invention en Europe de formes serviles et esclavagistes du travail.

Contrairement à une idée reçue, les femmes n'ont pas attendu le xx^e siècle pour s'incorporer au marché du travail. Leurs pratiques de savoir et de production de richesse ont été soigneusement évincées des circuits de l'économie médiévale pour consolider, sur cette exclusion, le capitalisme naissant. Angela Davis nous a fait comprendre que la condition de femme blanche, telle que nous la connaissons aujourd'hui, est une invention du capitalisme moderne : la création des idéaux bourgeois de l'épouse et mère s'accompagne de la dégradation économique du foyer, et de la paupérisation esclavagiste du travail domestique³.

Starhawk met en corrélation cette analyse économique avec la criminalisation de la sorcellerie :

1. Arthur Evans, *Witchcraft and the Gay Counter-Culture*, Fag Rag Books, Boston, 1981.

2. Starhawk, *op. cit.*, p. 293.

3. Angela Y. Davis, *Femmes, race et classe*, Ed. Des Femmes, Paris, 1983, chapitre 2.

« Les persécutions des sorcières », affirme Starhawk, « sont liées à un autre des importants changements de la conscience qui se sont produits pendant les xvi^e et xvii^e siècles. La montée du professionnalisme dans de nombreuses sphères de la vie a signifié que les activités et les services que les gens avaient pratiqués pour eux-mêmes ou pour leurs voisins ou leur famille étaient désormais pris en charge par des corps d'experts payés, qui avaient une licence ou un autre moyen de reconnaissance de leur qualité de gardiens d'un corps de savoir réservé et garanti officiellement. L'Église catholique avait servi pendant des siècles de modèle de corps qui dispensait les grâces garanties. Les sorcières et les hérétiques étaient accusées de propager ou de recevoir des grâces d'une origine non répertoriée, auxquelles manquait le sceau de garantie officiel, en bref de transmettre un savoir non reconnu. Les pouvoirs des sorcières, qu'ils soient utilisés pour faire du mal ou pour soigner, étaient taxés de démoniaques parce qu'ils émanaient d'une source non instituée ¹. »

On l'a vu, les femmes s'occupaient à l'époque médiévale des soins du corps et de sa guérison grâce à un savoir traditionnel, fondé sur l'utilisation d'herbes dans la pratique rituelle. Ces femmes qui soignent, savantes ou accoucheuses, représentent une menace pour les ordres professionnels au sein desquels se fédèrent les nouveaux savoirs experts, bientôt validés comme scientifiques, tels que la médecine, qui s'organise en corporation à partir du xvi^e siècle ². On crée des licences pour réglementer l'exercice de la profession médicale. Elles excluent les femmes des savoirs pharmacologiques.

À la fin du Moyen Âge, le drainage des lacs et des marais, la taille des forêts et la clôture des terres et l'instauration de la

1. Le prix Nobel de chimie est décerné à Adolf Butenandt en 1939. La relation de Butenandt avec le programme nazi et son utilisation de prisonniers juifs comme cobayes humains est toujours sujet à controverses. Cf. Jonathan Petropoulos et John K. Roth (ed.), *Gray Zones : Ambiguity and Compromise in the Holocaust and its Aftermath*, Bergham Books, New York, 2006, p. 339-360.

2. Starhawk, p. 275.

propriété privée du sol agricole et du bétail démolissent d'un même coup la communauté païenne, où résidaient les forces mythiques de l'imaginaire populaire, et l'écosystème dans lequel poussaient plantes et substances utilisées dans l'« art de la sorcellerie ». La persécution des sorcières peut donc être interprétée comme une guerre des savoirs experts contre les savoirs populaires et non professionnalisés, une guerre des savoirs patriarcaux contre les savoirs narco-sexuels, traditionnellement exercés par les femmes et les sorciers non autorisés. Il s'agit d'exterminer ou de confisquer une certaine écologie du corps et de l'âme, un traitement hallucinogène de la douleur, du plaisir ou de l'excitation, et d'éradiquer les formes de subjectivation produites par l'expérience collective et corporelle des rituels, processus de transmission de symboles et d'assimilation de substances hallucinogènes ou sexuellement actives. Par les accusations d'hérésie et d'apostasie (reniement de Dieu), la chasse aux sorcières ne fait que dissimuler la criminalisation des pratiques d'« intoxication volontaire » et d'auto-expérimentation sexuelle ou de substances hallucinogènes. C'est sur cet oubli contraint que viendra s'ériger la modernité électrique et hormonale.

FICTIONS SOMATIQUES

L'INVENTION DES HORMONES SEXUELLES

« Suaves fermentations de la subjectivité creuse en elle-même. »

Peter SLOTERDIJK¹

Tout ce que nous sommes aujourd'hui, notre mode d'appréhension de nous-mêmes en tant que corps indivi-

1. Peter Sloterdijk, *Ecumes*, Sphères III, 2003.

duels, libres et désirants, commence avec l'imprimerie, la Révolution industrielle, le magnétisme et sa transformation en électricité, le transport rapide, la communication à longue distance, l'organisation de la cité moderne et sa grille territoriale, le déplacement de millions de corps humains noirs d'Afrique vers l'Europe et l'Amérique comme muscles et sexes pensants utilisables pour produire plaisir et richesse, la commercialisation de corps blancs comme prothèses de travail industriel salarié, la transformation de la surface de la planète en une seule et interminable voie ferrée... Pas étonnant, dans ce contexte dominé par la communication, le voyage, les échanges, la connexion et la dissémination, qu'un intérêt croissant se manifeste pour la circulation des fluides et la transmission de l'information à l'intérieur du corps, qui donnera lieu à l'invention de l'hormone comme sécrétion communicante.

Du début du xx^e siècle à ce jour, les processus d'imagination, conceptualisation et production technique des hormones s'effectuent sur des animaux, puis sur des cobayes humains, appartenant en général à des institutions de réclusion disciplinaire (armée, prison, hôpital psychiatrique, école...) ou à des populations colonisées dont la souveraineté politique est confisquée par une domination coloniale, politique ou économique extérieure. Corps de rat, lapin, poule, taureau, porc, corps sous-humain de « nègre », de « fou », de « pédé », de « criminel »... Nos modèles de genre – modèles conceptuels aussi bien que matérialisations biopolitiques – sont fabriqués au croisement de l'humain et de l'animal. Cela laissant sans doute pressentir une rétro-alimentation complexe : humain et animal sont en réalité les effets technobioculturels de ces pratiques de matérialisation discursive qui les unissent et les séparent dans un

même mouvement¹. Une fois de plus, tout commence dans les laboratoires.

En 1767, l'anatomiste Hunter transplante des gonades sur des rats castrés, ce qui le conduit à établir une relation entre testicules et masculinité. Un siècle plus tard, Arnold Adolf Berthold, physiologiste de l'université de Göttingen, se livre à une série d'expérimentations sur des coqs en leur ôtant les testicules pour les greffer sur un autre endroit du corps. Son traité sera l'un des premiers à recourir à la rhétorique hétérosexuelle de la supériorité masculine et de la complémentarité des sexes pour expliquer les variations des sécrétions internes². Ce qui m'intéresse ici, en marge de l'opérette hétéro-scientifique qui lui fait voir chez les coqs pourvus de testicules « des guerriers lancés à la poursuite des poules » et chez les castrés, des chapons « languides et pacifiques », c'est la manière dont est pensée pour la première fois la sécrétion interne comme information diffuse. Son traité conclut à la nécessité de l'existence d'une transmission chimique et non nerveuse de l'information contenue dans les testicules, puisque ces sécrétions paraissent se distribuer, via la circulation sanguine, dans l'ensemble du corps, indépendamment de l'endroit où les testicules ont été réimplantés. Le modèle du sexe sans fil (*wireless sex*) est lancé.

Vers la fin du XIX^e siècle, il paraît plausible que les « sécrétions internes » de certains organes soient à l'origine du fonc-

1. Donna J. Haraway, *Modest-Witness@Second Millenium : FemaleMan©-Meets-Onco Mouse*[©], Routledge, New York, 1997.

2. Ce traité d'anatomie et physiologie de Berthold a été abondamment commenté par des lectrices féministes contemporaines telles que Nelly Oudshoorn ou Anne Fausto-Sterling, en raison de l'intensité de ses métaphores de genre. De nombreux récits et critiques de l'histoire culturelle des pratiques scientifico-techniques ayant conduit à l'invention des hormones comme artefacts pharmacologiques sont disponibles. Cf. Anne Fausto-Sterling, *Corps sexués...* et Nelly Oudshoorn, *Beyond the Natural Body : an archeology of Sex Hormones*, Routledge, New York, 1994. Cf. aussi Chandak Sengoopta, *The Most Secret Quintessence Of Life, Sex, Glands and Hormones 1850-1950*, Chicago University Press, Chicago et Londres, 2006, p. 33-36.

tionnement des processus physiologiques en différents endroits du corps¹. Charles-Edouard Brown-Séquard, fondateur de l'« organothérapie », focalise son attention sur les glandes sexuelles et décide d'employer « de l'extrait d'organes d'animaux » à des fins thérapeutiques. Les extraits de testicules, pensait Brown-Séquard, pourraient garantir jeunesse et vigueur éternelle aux mâles. Dans le même ordre d'idées, des philtres contenant des extraits d'ovaires de cobayes sont utilisés pour soigner diverses formes de maladies utérines, ainsi que des cas d'hystérie². Cependant, ce que Brown-Séquard a de singulier, ce qui va le situer à la limite des conventions scientifiques de son temps, c'est son désir d'auto-expérimentation et la revendication publique de ces procédés. La manière dont, fasciné par le supplément promis par ces extraits, il utilise son propre corps comme champ d'expérimentation clinique. L'historien de la science Sengoopta nous rappelle qu'en 1889 Brown-Séquard « provoque la ruine de sa carrière en annonçant à ses collègues de la Société de Biologie de Paris qu'il s'est injecté sous la peau un extrait aqueux de testicules broyés de cobaye et de chien³ ». Les résultats, clame-t-il, sont « spectaculaires » : net regain de vigueur et lucidité accrue. Il ajoute que les patientes féminines à qui il a administré des préparations d'ovaire de cobaye broyé ont également ressenti une amélioration physique et mentale. Bien que plusieurs médecins aient réagi avec scepticisme aux affirmations de Brown-Séquard, l'organothérapie devait acquérir une énorme popularité. « Au bout d'une décennie, pourtant, ces nouveaux traitements furent discrédités. Brown-Séquard dut

1. Nelly Oudshoorn, « Hormones, technique et corps. L'archéologie des hormones sexuelles 1923-1940 », *Annales HSS*, juillet-octobre 1998, 4-5 N, p. 775-793.

2. *Ibid.*, p. 779.

3. Chandak Sengoopta, *op. cit.*, p. 36-37. Voir aussi Anne Fausto-Sterling, *op. cit.*, p. 182.

admettre que les effets des injections d'extraits testiculaires étaient de courte durée et résultaient probablement du pouvoir de suggestion ¹. » L'expérience ratée de Brown-Séguard servira cependant à élaborer une théorie de la transmission d'information à distance, où les sécrétions sont comprises pour la première fois comme « messages chimiques ² ».

1905 : Freud écrit ses *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, le docteur Ernest Henry Starling invente le concept d'hormone. Pendant que Freud imagine une géographie invisible, qu'il nomme « inconscient » : espace virtuel à la fois souterrain et parallèle au corps, où se jouent le désir, les affects et l'identité sexuelle du sujet, la science et l'Etat s'attaquent au corps et à la sexualité pour les transformer en noyaux de gestion technique de l'individu moderne. Pendant que Freud invente la sexualité comme entité indépendante du sexe anatomique, Starling et Bayliss étudient les réactions humaines en tant qu'effets de substances émises depuis différentes parties du corps. Ils découvrent une substance stimulant la sécrétion pancréatique : la « sécrétine », qui sera le paradigme d'un nouveau type de fonctionnement corporel qu'ils nomment « hormone », du grec *horman* exciter, déclencher.

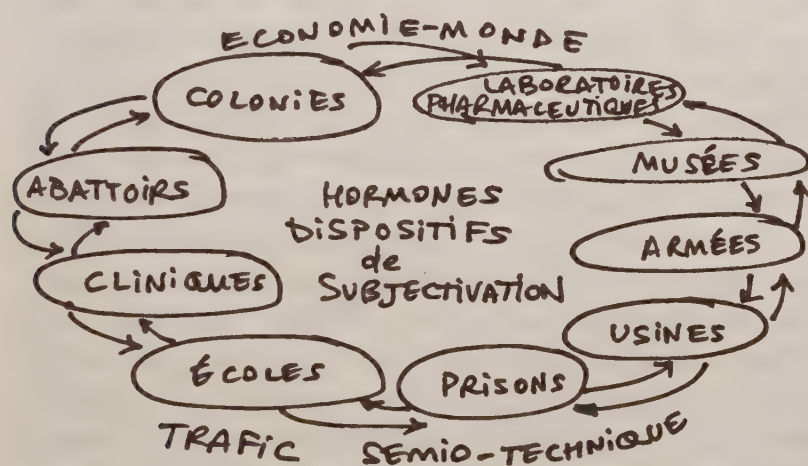
Dans une époque de pleine expansion des technologies des transports et de télécommunications, Starling et Bayliss conçoivent les hormones selon une théorie précoce de l'information : « ces messages chimiques, ou hormones, comme nous pourrions les appeler, doivent être transportés par le sang depuis l'organe où elles se produisent jusqu'à l'organe dans lequel elles agissent ³ ». Pendant que Freud contemple le sujet comme un terrain dont les strates cachées

1. Nelly Oudshoorn, *op. cit.*, p. 779.

2. Anne Fausto-Sterling, *op. cit.*, p. 184.

3. Ernst Starling, *The Croonian Lectures on the Chemical Correlations of the Body*, Women's Printing Society, London, 1905, p. 6.

doivent être mises au jour par une patiente excavation linguistique, Starling et Bayliss esquissent une charte communicationnelle de l'individu moderne : entrelacs complexe de circuits densément connectés qui émettent, reçoivent et décodent l'information biochimique. Face à l'archéologie freudienne du moi, apparaît un nouveau sujet hormonal, électrochimique, médiatique et ultra-connecté.



Au cours des cinquante ans pendant lesquels s'élabore la notion d'hormone, entre 1860 et 1910, James Clerk Maxwell annonce l'existence des ondes radiophoniques et Heinrich Rudolph Hertz démontre que les variations rapides de courant électrique peuvent être projetées dans l'espace sous forme d'ondes similaires à la lumière ou à la chaleur, permettant l'invention de la télégraphie et de la radio. Presse et diffusion postale deviennent des phénomènes populaires. La théorie hormonale correspond à cette tentative de penser le corps comme système de communication. L'endocrinologie résultera de cette modélisation du corps selon une théorie de la diffusion et du traitement de l'information, dans un monde

qui se globalise progressivement. Pour Starling et Bayliss, l'hormone se caractérise par sa capacité d'« agir à distance » : émise d'un endroit du corps, elle influence le fonctionnement d'un autre endroit. Modèle de communication, l'hormone implique la téléaction : faculté de modification d'un organe par l'émission à distance d'une information biocodifiée. Pensée comme un télétransmetteur, l'hormone est transport, diffusion, exportation, usage extra-domestique, évasion, fugue, exode, échange, lecture, traduction, décodage, carte postale, message téléphonique. Semblable à l'opération de l'écriture dans la déconstruction derridienne, l'hormone est télécinématique. Nous sommes face à une nouvelle manière de comprendre le pouvoir et la subjectivation, distincte de celle proposée par Foucault dans sa description des dispositifs disciplinaires orthopédiques et architectoniques de la prison ou du panoptique. La première théorie hormonale est une *media theory*, une théorie de la communication dans laquelle le corps n'est plus simplement un moyen par lequel l'information est émise, diffusée et recueillie, mais l'effet matériel de ces échanges sémiotiques.

Le dispositif de subjectivation que nous pouvons reconstruire à partir de la théorie hormonale du début du xx^e siècle est un ensemble de réseaux institutionnels et techniques où se produisent des artefacts vivants qui, à l'intérieur d'un contexte culturel déterminé, acquièrent une reconnaissance politique¹. Le sujet pharmacopornographique émerge d'une architecture scientifico-technique connectant des éléments aussi hétérogènes que bateaux négriers, testicules de baleine, soldats impuissants, institutions pénitentiaires,

1. Il n'y a pas de différence entre dispositif et être vivant, comme le prétend Agamben, mais au contraire : l'être technovivant émerge d'un processus d'agencement technique. Voir Giorgio Agamben, *Qu'est-ce qu'un dispositif?*, Paris, Rivages, 2007.

esclaves engrossées, textes biochimiques et monnaie. Les industries pharmaceutiques du début du xx^e siècle, qui travaillent avec une théorie expérimentale selon laquelle les hormones sont produites et emmagasinées dans les gonades, ont besoin de se procurer de grandes quantités d'ovaires et de testicules (animaux ou humains). Les laboratoires pharmaceutiques s'installent à proximité des abattoirs et « signent des contrats avec eux pour pouvoir s'assurer une provision régulière de glandes animales ¹ ». Désireux d'en finir avec la pénurie d'extraits glandulaires, Alan Parkes, physiologiste anglais, admet s'être procuré « des ovaires de baleine bleue » avec l'aide du British Museum ². Les laboratoires attendent l'exécution de condamnés à mort pour récupérer leurs testicules ³. Se créent ainsi les premiers réseaux de trafic régulier de matériaux organiques entre gynécologues, scientifiques de laboratoire, industries pharmaceutiques, prisons et abattoirs. Les hormones résultent de ce trafic. Elles *sont* ce trafic. Chaque fois que je m'administre une dose de testostérone, j'accepte ce pacte. Je suis la baleine bleue et ses ovaires géants. Je deviens le taureau égorgé à l'abattoir, le condamné à mort dont les testicules sont récupérés pour la science. J'établis un contrat selon lequel mon désir se nourrit – et aliemente rétroactivement – les chaînes globales qui transforment les cellules vivantes en capital.

En 1926, cet intense trafic de flux, tissus et organes, consacré à détecter les matières premières permettant de « fabriquer » des hormones, conduit deux gynécologues allemands à avancer que les indices les plus élevés d'hormones se trou-

1. Nelly Oudshoorn, *op. cit.*, p. 782. A.E. Clarke, « Research Materials and Reproductive Science in the United States, 1910-1940 », in L. Gerald Geison (ed.) *Physiology in the American Context, 1850-1940*, American Physiological Society, New York, 1987 p. 329-331.

2. Nelly Oudshoorn, *op. cit.*, p. 783.

3. David Hamilton, *The Monkey Gland Affair*, Chatto and Windus, Londres, 1986

veraient dans l'urine humaine¹. Ce coup de baguette magique désacralise les gonades en tant que support organique des hormones et vient radicalement modifier les espaces institutionnels qui détenaient jusqu'alors le pouvoir sur la recherche hormonale. Les groupes pharmaceutiques, qui avaient des contrats avec les abattoirs pour se procurer des testicules ou des ovaires d'animaux sacrifiés, perdent leur position dominante. La découverte selon laquelle l'urine est une réserve d'hormones modifie les relations de pouvoir entre les groupes de production. Dorénavant, les cliniques gynécologiques sont en première ligne pour la production expérimentale, car il est facile de s'y procurer des urines de corps de femmes enceintes². Pour l'urine masculine, les laboratoires pharmaceutiques se tournent vers des institutions non médicales, des lieux où l'on trouve une grande concentration de corps bioproducteurs : lycées, usines, prisons. « En 1931, le chimiste allemand Adolf Butenandt recueille 25 000 litres d'urine dans les locaux de la police berlinoise. Il réussit ainsi à isoler 50 mg d'une substance cristalline qu'il appelle pour la première fois " androstérone ", pensant qu'il s'agit de l'hormone masculine par excellence³. »

Le processus d'isolation et de production technique des hormones permet d'établir une cartographie des espaces sexopolitiques disciplinaires et d'y localiser les différentes institutions de réclusion et de contrôle de la féminité et de la masculinité en tant qu'enclaves techniques de production du genre.

1. Hansz O. Haterius, *The Female Sex Hormones*, *The Ohio Journal of Science*, V. 37, numéro 6, nov. 1937, p. 397-98.

2. Jacques Derrida, « La pharmacie de Platon », *La Dissémination*, Editions du Seuil, Paris, 1972, p. 86, 87 et 148.

3. Le prix Nobel de chimie est décerné à Adolf Butenandt en 1939. La relation de Butenandt avec le programme nazi et son utilisation de prisonniers juifs comme cobayes humains est toujours sujet à controverses. Cf. Jonathan Petropoulos et John

Un trafic de fluides humains s'établit ainsi entre différentes institutions disciplinaires de réclusion, qui appartiennent au final à un système commun de production du corps-capital : la clinique gynécologique, l'hôpital, l'usine, la prison, le laboratoire, l'industrie pharmaceutique, les camps de concentration... Les fluides des corps de femmes devront eux aussi transiter d'un espace disciplinaire difficile d'accès (l'espace domestique) à des espaces où les mécanismes de gestion publique sont bien ancrés (l'hôpital, le centre gynécologique) pour revenir plus tard à l'espace apparemment privé du foyer, où les hormones se diffuseront massivement, sous forme de pilule. Les corps racialisés sur les routes de l'esclavage ou de l'extermination raciale, les corps stigmatisés comme « handicapés » ou sexuellement anormaux viendront rapidement s'insérer dans cette capitalisation du vivant au travail dans la production de l'animal et de l'homme, du normal et du déviant, de l'humain civilisé et de l'humain civilisable. Une grande partie des tests cliniques d'hormones seront donc effectués dans des enclaves coloniales (la pilule sera, par exemple, testée sur la population noire de Puerto Rico), dans des enclaves psychiatriques (homosexuels et transsexuels seront décrétés malades mentaux et soumis à de violents protocoles chirurgicaux et hormonaux), dans des enceintes pénitentiaires et correctionnelles, et ce jusqu'à ce que les techniques hormonales puissent être absorbées par l'anonymat quotidien des espaces domestiques et des écoles.

La transsexualité animale constitue le modèle d'étude et de production des hormones, même si la notion de transsexualité n'apparaît que plus tard, sous la plume du médecin américain Harry Benjamin : « A la fin du XIX^e siècle les cher-

cheurs commencent à étudier les substances chimiques contenues dans les glandes sexuelles au moyen de techniques de castration et de transplantation... et ils appellent hormone masculine ou féminine les substances isolées dans les gonades qui provoquent, après castration, la réapparition de l'organe respectivement masculin ou féminin ¹. » Toute modification apparue après castration et faisant suite à l'administration d'une substance est considérée comme significative. Il s'agit de pratiques faciles et relativement peu coûteuses, réalisées sur des souris, des lapins ou des poules. Pour l'expérimentation des hormones dites féminines, on étudie la modification des organes reproducteurs internes : croissance de l'utérus et kératinisation des cellules épithéliales du vagin. Dans le cas des hormones dites masculines, on juge par exemple significative « la repousse de la crête chez les coqs castrés » et des « vésicules séminales chez les souris ». Le concept psychologique de transsexualité popularisé par Benjamin en 1966 découle paradoxalement de ce jeu de couper-coller dans le corps animal, bien que la notion de « sexe psychologique » entre en conflit avec celle d'« animalité ».

A partir des années 30, la classification hormonale devient plus complexe : il semble clair pour la première fois qu'il n'y a pas d'hormones spécifiques à un sexe ou à l'autre, mais que tous les corps produisent aussi bien œstrogènes que testostérone, la différence résidant dans la quantité variable de cette production. Néanmoins, terminologie et utilisation technique des hormones masculines et féminines demeurent identiques.

Dans ce contexte, les hormones, d'abord l'œstrogène et la progestérone, puis la testostérone, passent du statut de molécule à celui de *pharmakon*, de chaînes de carbone silencieuses à entités biopolitiques pouvant être légalement introduites

1. Nelly Oudshoorn, *op. cit.*, p. 779-80.

dans un corps humain de manière intentionnelle et délibérée, réalités sujettes à des protocoles rattachés à un ensemble d'institutions, convertis en langage, image, produit, capital, désir collectif. C'est ainsi qu'elles parviendront jusqu'à moi.

CONTRÔLE-POP MODES DE LA SUBJECTIVATION PHARMACOPORNOGRAPHIQUE

Suite à l'augmentation graduelle de leur consommation depuis leur invention à la fin des années 40, œstrogène et progestérone, bases moléculaires de la production de la pilule contraceptive, sont aujourd'hui les substances synthétiques les plus fabriquées par l'industrie pharmaceutique mondiale et les plus utilisées de toute l'histoire de la médecine ¹. Ce qui étonne n'est pas cette production massive et industrielle des hormones dites « sexuelles », mais que ces molécules soient utilisées en priorité et presque exclusivement sur des corps de femmes, du moins jusqu'au début du XXI^e siècle. La bioféminité, telle que nous la connaissons aujourd'hui en Occident, n'existe pas sans un ensemble de dispositifs médiatiques et biomoléculaires. On dira donc, sans grand risque, que les biofemmes, comme les hormones, sont des artefacts industriels modernes, techno-organismes de laboratoire. Ce déséquilibre pharmacologique dans la production du genre se modifie à partir de 1998, avec la découverte des effets de la molécule de sildénafil sur le pénis. Quand Françoise d'Eaubonne a inventé en 1969 le terme de « phallocratie » pour désigner la domination symbolique et politique du phallus dans la culture occidentale, elle ne pouvait imaginer que ce

1. Cf. J. A. Hardon et J. Janssen, *Marketing fertility. Women, Menstruation and the Pharmaceutical Industry*, Wenos, Amsterdam, 1989.

même phallus deviendrait l'objet d'une intense vigilance, et qu'il ne tarderait pas à se trouver au centre d'une normalisation biopolitique croissante. Entre le milieu du xx^e siècle, où le psychiatre Harry Benjamin découvre les effets des hormones sexuelles sur la réponse génitale à l'excitation, et l'aube du xxi^e où les laboratoires Pfizer, Bayer et Lilly se disputent, sous les appellations Viagra, Levitra ou Cialis, la commercialisation d'une molécule vasodilatatrice pouvant provoquer une érection durable, la masculinité cesse d'être la chasse gardée de privilèges naturels pour devenir un domaine de capitalisation et d'ingénierie politique. La première décennie du nouveau millénaire érige autour du pénis une anxiété politique et une spéculation économique sans précédent. Plutôt que de « phallocratie », il faudrait aujourd'hui parler de « phallocontrôle », cet ensemble de dispositifs pharmacopornographiques luttant pour dessiner les frontières de la nouvelle masculinité. S'achève le temps du monopole féminin de la victimisation : nous entrons dans une ère où le contrôle technomoléculaire du genre s'étendra à tout et à tous. Le xxi^e siècle sera le siècle de la production et du contrôle pharmacopornographique de la masculinité. Viagra et testostérone sont les devises de cette nouvelle production moléculaire.

Au cours du xx^e siècle, la recherche hormonale est marquée par un déséquilibre politique : l'intérêt pour les testicules et les hormones masculines a pour but de viriliser et de sexualiser les corps d'hommes, associant dès le début testostérone et jeunesse, force, désir sexuel, vigueur et énergie vitale ; tandis que les projets de recherche concernant les hormones considérées comme féminines ne visent qu'à contrôler la sexualité des femmes et leur capacité de reproduction.

Dans les deux cas, l'objectif est la normalisation et la capitalisation du vivant : l'industrie pharmaceutique investit dans

la recherche sur les hormones féminines en espérant y trouver une abondante source de profit. Comme le remarque l'historienne de la science Nelly Oudshoorn : « à la fin des années 30, dans le processus de sélection des sujets d'étude, les femmes et la reproduction deviennent le principal objectif de la recherche, juste après la transformation des matières premières. L'organisme masculin en tant que sujet d'étude disparaît peu à peu du triangle gynécologie-laboratoire-industrie pharmaceutique ¹ ».

Depuis 1870, l'ablation des ovaires est une opération courante pour remédier à certains « dérèglements de la menstruation et diverses maladies nerveuses attribuées aux ovaires ² ». Alors que l'ablation des testicules est une technique réservée aux castrations de type pénal (pratiquée, par exemple, aux Etats-Unis sur des sujets noirs accusés d'avoir violé des femmes blanches) ³, eugénique (chirurgicale ou chimique) des « malades » et « débiles mentaux », et thérapeutique des « psychopathes sexuels ». Les techniques biopolitiques de castration restent à distance du corps mâle hétérosexuel blanc de classe moyenne : sa masculinité et ses enclaves organiques, testicules et pénis, étant culturellement trop précieuses pour être purement et simplement extirpés ⁴.

C'est au début du xx^e siècle que l'industrie pharmaceutique s'intéresse pour la première fois à la production de préparations d'extraits ovariens dans le traitement de l'hystérie et des problèmes de fécondité des biofemmes, et d'extraits

1. N. Oudshoorn, *op. cit.*, p. 788.

2. Harold Speert, *Obstetrics and Gynecology. A History and Iconography*, Informa Wealthcare, New York, 2004, p. 407.

3. Les fondements de la castration pénale pour crime sexuel sont liés tant à la production de la race qu'à celle du genre. Voir Angela Davis, *op. cit.*, chapitre 11.

4. Voir Piotr O. Scholz, *Eunuchs and castrati : a cultural history*, Princeton, Marcus Weiner publishers, 2001 ; Gary Taylor, *Castration : An abbreviated history of Western Manhood*, Routledge, New York, 2002.

testiculaires d'origine animale dans le traitement de l'impuissance ou de la fatigue sexuelle. Pendant la grande guerre, les laboratoires allemands sont pionniers dans l'expérimentation des dérivés de la testostérone animale sur des chiens, mais aussi sur des corps humains. Outre-Rhin, dans les années 30, récolte et transformation de l'urine étaient effectuées par les laboratoires Schering AG, qui deviendront après les années 60 leader de la production et de la vente de la pilule contraceptive Yasmin.

Dans les pays riches, à partir de la Seconde Guerre mondiale, les maladies infectieuses cèdent la place aux maladies liées au vieillissement, à la gestion de la sexualité, à la modification des affects et au contrôle du psychisme, à la construction du soi, à la régulation de la reproduction et au système immunitaire du corps en milieu hostile. Production et commercialisation des hormones synthétiques trouvent ici leur vraie fonction pharmacopornographique.

La testostérone fait irruption dans les milieux du sport à partir de 1950. Les laboratoires du docteur Ziegler en Allemagne produisent du Dianabol (variante orale des stéroïdes anabolisants, peu efficace puisque la molécule de testostérone est attaquée par les enzymes de l'estomac) et surtout, de la Methandosterolone (variante injectable, plus efficace). Dans les années 60, les stéroïdes anabolisants passent sur le marché pharmaceutique avec l'hormone de croissance. Dès lors, tous les stéroïdes, testostérone, anabolisants, etc., sont en vente sur le marché pharmaceutique médical et sur les marchés – libres ou noirs – parallèles ¹.

1. Aujourd'hui, la page web de l'Institut Américain de la Santé (AHI) avertit ses lecteurs que la testostérone est une « drogue susceptible de créer une accoutumance », et par-dessus tout que « la consommation masculine d'androgènes à hautes doses réduit la capacité naturelle de produire cette hormone et peut causer une gynécomastie » (croissance des seins chez les hommes, que dans le milieu des culturistes, consommateurs par excellence d'androgènes, on appelle les *bitch tits*, mamelles de chienne).

Le panoptique comestible

Au moment où commencent à circuler dans les sociétés occidentales la notion de genre, la bombe H, les implants mammaires en silicone, les prothèses électriques, l'ordinateur et les meubles en formica, est fabriquée une nanotechnique pionnière de modification hormonale domestique, portable et comestible : la première pilule contraceptive est inventée presque par erreur par Gregory Pincus et les laboratoires Searle en 1951, sous la forme de la molécule de norethindrone, variante synthétique et assimilable par voie orale de la molécule active de progestérone. L'examen des réseaux économiques et techniques qui ont abouti à la production de la pilule nous font découvrir qu'elle est mise au point dans le cadre d'une recherche expérimentale pour l'aide à la procréation de familles blanches catholiques stériles¹. Les processus de recherche et d'évaluation de son efficacité technique révèlent ses racines coloniales : l'action de la première pilule contraceptive sera étudiée dans l'île de Puerto Rico, sur des corps de femmes de la population noire locale. Elle est testée simultanément sur divers groupes de patients psychiatriques du Worcester State Hospital et sur les pensionnaires de la prison d'Etat de l'Oregon entre 1956 et 1957 : cette recherche vise à contrôler la natalité chez les femmes, et diminuer la libido et les « tendances homosexuelles » chez les hommes. L'analyse transversale des espaces géopolitiques et institutionnels, ainsi que des impli-

On ne peut plus les acheter librement sur le marché. Mais on peut obtenir de nombreuses variantes de stéroïdes anabolisants sur diverses pages de vente par internet.

1. Sur l'invention de la pilule, voir : Andrea Tone, *Devices and desire. A history of contraceptives in America*, Hill and Wang, New York, 2001, p. 203-285.

cations raciales, sexuelles et de genre dans l'utilisation des premières molécules d'œstrogène et de progestérone synthétiques, permet de définir la pilule non seulement comme une méthode de gestion des naissances, mais aussi et surtout comme une méthode de production et de purification de la race, une technique eugéniste de contrôle de reproduction de l'espèce¹. En ce sens, la pilule fonctionne comme une pièce sémiotico-matérielle clé (à la fois machine et discours) dans la grammaire hétéro-coloniale de la culture occidentale, obsédée par la contamination des lignées, la pureté de la race, la séparation des sexes et le contrôle des genres².

Il est particulièrement frappant, ici, que la pilule opère depuis le début comme une technique, non seulement de gestion de la reproduction, mais aussi de contrôle et de production de genre. La première pilule inventée, quoique efficace comme contraceptif, est refusée par l'Institut Américain de la Santé (AHI) parce qu'elle supprime totalement les règles et remet donc en question, selon le comité scientifique américain, la féminité des Américaines. Une deuxième pilule est donc mise au point, dont l'efficacité est égale, à cette seule différence près : elle est capable de reproduire techniquement le rythme des cycles menstruels naturels.

S'il est possible d'évoquer, avec Judith Butler, une « production performative du genre », il faut préciser que ce qui est codifié, imité, et répété coercitivement, ici, ce n'est pas seulement une représentation théâtrale ou un code sémiotique, mais bien la totalité biologique du vivant. Je nommerai « biodrag » ce processus, en référence aux pratiques et cultures *drag* – *drag queens* (homme biologiquement défini qui pratique une forme visible de féminité) et *drag kings*

1. Sur la pilule et la purification raciale, voir : Dorothy Roberts, *Killing the Black Body, Race, reproduction and the Meaning of Liberty*, Vintage, New York, 1997.

2. Sur la « vie pure » comme objectif du technobiopouvoir, voir : Donna J. Haraway, *op. cit.*, 1997, p. 60-62.

(femme biologiquement définie qui pratique une forme visible de masculinité) – : production pharmacopornographique de fictions somatiques de féminité et de masculinité. Ce qui est représenté et imité techniquement par la pilule n'est déjà plus un code vestimentaire ou un style corporel, mais un processus biologique : le cycle menstruel.

Les processus de féminisation liés à la production, la distribution et la consommation de la pilule montrent que les hormones sont des fictions sexopolitiques, des métaphores technovivantes qui, susceptibles d'être avalées, digérées, assimilées, incorporées, sont des artefacts pharmacopornographiques capables de créer des formations corporelles s'intégrant à des organismes politiques plus vastes, comme les institutions médico-légales, les Etats-Nations ou les réseaux globaux de circulation du capital.

L'administration massive et à hautes doses d'œstrogènes et de progestérone aux corps de biofemmes occidentales de l'après-guerre permet de produire et reproduire la féminité à l'état pur. Cette nouvelle féminité microprosthétique est une technique pharmacopornographique brevetée, commercialisable, transférable et implantable dans n'importe quel corps vivant. Les œstrogènes et la progestérone administrées à haute dose pendant cette époque se révèlent peu à peu cancérogènes et responsables de diverses altérations cardiovasculaires, sans que la consommation de la pilule diminue pour autant (au contraire : sa consommation a augmenté de façon exponentielle depuis les années 70), sans non plus que soient modifiées les consignes de l'Organisation mondiale de la Santé.

La quantité d'œstrogène et de progestérone contenue dans un traitement mensuel est passée de 150 microgrammes d'œstrogène et jusqu'à 200 milligrammes de progestérone dans les années 70, à 10 microgrammes de l'un et 15 milli-

grammes de différentes variantes de l'autre dans les contraceptifs actuels. Afin d'améliorer la sécurité l'actuelle micropilule (méthode la plus prescrite pendant les périodes d'allaitement) administre un dosage moins important pendant un plus grand nombre de jours, diminuant les jours de pilule placebo, pendant lesquels se produisent ce que nous pourrions appeler les *techno-règles*, c'est-à-dire un saignement techniquement induit qui produit l'illusion du cycle naturel. Il s'agit de méthodes techniques *biodrag* dont l'objectif est la « mimesis du cycle physiologique normal¹ ». De la deuxième pilule de Pincus jusqu'à l'actuelle micropilule, ces techniques d'invention hormonale fonctionnent selon un principe de biocamouflage : premièrement ils interrompent le cycle hormonal naturel, puis ils provoquent techniquement un cycle artificiel restituant l'illusion de la nature. La première de ces actions est contraceptive, la seconde est corollaire d'une intention de production pharmacopornographique du genre : faire en sorte que le corps des technofemmes du *xx^e* siècle perpétue l'illusion d'être l'effet de lois naturelles immuables, transhistoriques et transculturelles.

Une étude récente, menée par l'université de Boston, met en évidence la relation entre la consommation de la pilule contraceptive, la baisse des niveaux de biodisponibilité de la testostérone (réduite de 40 à 60 %) et la chute de la libido chez les femmes. L'étude prévient que la prise d'œstrogène synthétique peut modifier la production hormonale globale, et propose l'administration de gel de testostérone à microdoses pour augmenter « la fonction sexuelle des femmes consommatrices de la pilule² ». Mais l'administration de

1. « Mimicking the normal physiological cycle », in : Anna Glasier, « contraception – past and future », Lothian Primary Care NHS Trust and University of Edinburgh Department of Reproduction and Development, Edinburgh, EH41NL, Scotland, octobre 2002.

2. Katrina Woznicki, « Birth Control Pills May Produce Protracted Effects on Tes-

testostérone aux femmes reste aujourd'hui encore un tabou hormonal à caractère politique. La production de la féminité dans le régime pharmacopornographique opère selon une logique paradoxale : d'une part on administre la pilule aux biofemmes de manière généralisée, et de l'autre on cherche un moyen pharmacologique de pallier la dépression et la frigidity¹. La biofemme du XXI^e siècle résulte de ce court-circuit somato-politique; sa subjectivité se module dans l'étroite marge d'agencement créée par ces champs de force divergents.

La formation de la société pharmacopornographique se caractérise par l'apparition, au milieu du XX^e siècle, de deux nouveaux vecteurs de production de la subjectivité sexuelle. D'un côté, comme nous l'avons vu, l'introduction de la notion de « genre » comme dispositif technique, visuel et performatif de sexuation du corps, la réorganisation du système médico-juridique, éducatif et médiatique qui jusque-là articulait les notions de normalité et de perversion autour du binôme hétérosexualité/homosexualité et qui, à partir de ce moment, contempera la possibilité de modifier techniquement le corps de l'individu pour « fabriquer une âme » masculine ou féminine. De l'autre côté, nous assistons à l'infiltration progressive des techniques de contrôle social propres au système disciplinaire à l'intérieur du corps individuel. La question n'est plus seulement de punir les infractions sexuelles des individus, ni de surveiller et corriger leurs déviations via un code de lois externes ou de disciplines inté-

tosterone », *MedPage Today Staff Writer*, Janvier 03, 2006; Panzer et al, « Impact of Oral Contraceptives on Sex Hormone-Binding Globulin and Androgen Levels : A Retrospective Study in Women with Sexual Dysfunction », *The Journal of Sexual Medicine*, janvier 2006, 3, p. 104-113.

1. Cette logique est comparable à la relation entre répression de la masturbation et production de la crise hystérique par des moyens mécaniques dans le régime sexodisciplinaire du XIX^e siècle. Voir l'analyse de cette production paradoxale dans Beatriz Preciado, *Manifeste contrasexuel*, Baland, Paris, 2000, p. 73-88.

riorisées, mais de modifier leurs corps, en tant que plateformes vivantes d'organes, de flux, de neurotransmetteurs, de possibilités de connexion et d'agencements, pour en faire à la fois l'instrument, le support et l'effet d'un programme politique. Nous sommes certes toujours face à une forme de contrôle social, mais il s'agit ici d'un *contrôle pop*, un contrôle en mousse, multicolore, aux oreilles de Mickey et décolleté de Brigitte Bardot, par opposition au contrôle froid et disciplinaire du panoptique dépeint par Foucault.

Souvenons-nous que le panoptique est un modèle d'architecture industrielle (et non uniquement carcérale) inventé en 1786 par l'ingénieur naval Samuel Bentham, frère du philosophe Jeremy Bentham, pour répondre à une commande du prince russe Grigori Potemkin. Il s'agissait tout d'abord d'une « Maison d'inspection » industrielle conçue pour optimiser la surveillance, le contrôle et la production des ouvriers dans une cité-usine. La structure architecturale de Bentham, formée de deux anneaux concentriques, contient en son centre un mirador, autour duquel se distribuent de façon radiale une série de cellules. Chaque cellule est dotée de deux fenêtres : l'une, vers l'extérieur, pour laisser entrer la lumière, et l'autre, tournée vers la tour de contrôle. Les occupants des cellules sont isolés les uns des autres par des murs, et sujets à la surveillance (audiovisuelle) d'un garde posté dans la tour, une place qui, dans l'imaginaire de Foucault, serait idéalement vide ou occupée par l'œil abstrait de Dieu. « Le panoptique n'est pas seulement l'œil du pouvoir », comme le signale Christian Laval, « sorte de figure imaginaire qui surplombe le peuple atomisé, c'est aussi, par réversion, l'œil du peuple qui doit rester constamment tourné vers la classe dirigeante afin que cette dernière ne trahisse pas les intérêts du grand nombre. Ce double sens de la surveillance trouve son principe dans

d'une école, d'un hôpital, d'une caserne ou d'une usine) qui automatise le mouvement, contrôle le regard, temporalise l'action et ritualise les pratiques quotidiennes. La finalité de telles architectures n'est pas d'héberger, ni de représenter l'individu, mais plutôt, en bon dispositif performatif, de produire le sujet qu'elles disent abriter. Le condamné, l'élève, le malade, le soldat, l'ouvrier, sont les résidus politiques de ces technologies de subjectivation.

L'historien d'art Aby Warburg nous a légué une méthode iconographique pour penser la transmission et la survivance de formes par le biais des différentes mutations culturelles. Dans son *Atlas Mnémosyne* (1924-1929), Warburg compose une possible histoire visuelle de l'Europe faite de 2 000 images parmi lesquelles on trouve aussi bien sculptures romaines que cartes de diverses époques, schémas darwiniens de l'évolution animale, fresques de la Renaissance, peintures à l'huile chrétiennes ou photographies du début du xx^e siècle. En s'inspirant de cette méthode de traçabilité visuelle, il est possible de reconnaître, non sans effroi, le vestige du modèle de Bentham dans le design original de la plaquette de pilules contraceptives commercialisée à partir des années 60. Dans leur dérive interne, les motifs architecturaux de Bentham reprennent leur place à une autre échelle : la pilule contraceptive est le panoptique comestible. L'orthopédie sociale mute en microprosthétique pharmacopornographique.

Dispositif léger, portable, individualisé et affable, il permet de modifier le comportement, temporaliser l'action, réguler l'activité sexuelle, contrôler la croissance de la population et modeler l'apparence sexuelle (en la reféminisant synthétiquement) des corps qui se l'auto-administrent. La tour de contrôle a été remplacée par les yeux de la consommatrice docile qui, sans avoir besoin d'un regard extérieur, régule sa

propre ingestion en suivant un calendrier de la plaquette circulaire ou rectangulaire. Le fouet est remplacé par un système pratique d'administration orale. La cellule est désormais le corps même de la consommatrice, qui se voit biochimiquement modifié sans que, une fois le composé hormonal ingéré, on puisse en déterminer les effets exacts, ni leur provenance. Punitives et sermons éducatifs se sont transformés en récompenses et promesses de liberté et d'émancipation sexuelle pour la femme. La pilule (comme le Prozac, le Viagra, le Tepazepam ou la Ritaline) est un laboratoire étatique miniaturisé installé dans le corps de chaque consommatrice. L'effondrement des institutions de réclusion annoncé par Deleuze et Guattari est la réalisation d'un contrôle plus radical par des moyens démocratiques et technocapitalistes. Il n'est plus nécessaire d'enfermer l'individu afin de le soumettre à des expérimentations biochimiques, pédagogiques ou pénales, puisque l'expérimentation sur l'âme humaine peut s'effectuer à l'intérieur de l'enclave du corps individuel, sous la supervision attentive et intime de l'individu lui-même. Et tout cela arrive *librement*, au bénéfice de l'*émancipation* sexuelle du corps contrôlé.

Les différences qui séparent panoptique et pilule sont importantes. Elles soulignent, à un siècle de distance à peine, la mutation d'un système disciplinaire en programme pharmacopornographique. Dans un cas, nous avons affaire à une architecture politique externe définissant la position du corps dans un espace collectivement régulé, créant des positions de pouvoir spécifiques (surveillant/surveillé, patient/médecin, professeur/étudiant...) et permettant de générer un savoir (visuel, statistique, démographique) concernant les individus contrôlés. Dans l'autre, nous avons affaire à un dispositif qui, sans cesser d'augmenter son efficacité, a réduit son échelle jusqu'à devenir

une technique biomoléculaire individuellement consommable par voie orale. A l'ère pharmacopornographique, le corps avale le pouvoir. Contrôle démocratique et privé, comestible, buvable, inhalable, facile à administrer, dont la diffusion à travers le corps social n'a jamais été si rapide, ni si indétectable. Les représentations dominantes de l'ère pharmacopornographique (pilule, prothèse, fellation et double pénétration) ont en commun une même relation entre corps et pouvoir : désir d'infiltration, d'absorption, d'occupation totale. Nous pourrions céder à la tentation de représenter cette relation selon un modèle dialectique de domination/oppression, comme un mouvement unidirectionnel dans lequel le pouvoir, extérieur, miniaturisé et liquide, infiltre le corps docile des individus. Non. Ce n'est pas le pouvoir qui s'infiltre de l'extérieur, c'est le corps qui désire le pouvoir, c'est lui qui cherche à l'avaler, à le manger, à se l'administrer, à se l'enfiler, plus, toujours plus, par tous les trous, par toutes les voies possibles d'application. Se faire le pouvoir. Le corps dit *Baise-Moi*, tout en cherchant des formes d'autocontrôle et d'auto-extermiation. Spinoza avec Despentès : « Pourquoi les hommes désirent-ils leur propre esclavage ? »

La plaquette mensuelle de pilules, avec l'impératif d'administration quotidienne, la possibilité d'oubli ou de gestion incorrecte, sa temporalité rituelle, son design pop multicolore proche des boîtes Campbell immortalisées en 1960 par Andy Warhol, évoque un calendrier chimique où chaque jour est signalé par l'indispensable présence d'une pastille. Sa présentation sous forme circulaire invite à suivre le mouvement du temps sur un cadran, comme sur une horloge, l'alarme qui annonce l'heure de l'ingestion opère comme un dispositif d'autosurveillance domestique

de la sexualité féminine ¹. Version moléculaire, endocrinologique et high-tech d'un mandala, du livre des heures ou de l'examen de conscience quotidien des *Exercices* de Loyola, cette microprothèse hormonale permet, en plus de réguler l'ovulation, de produire l'âme du sujet hétérosexuel « femme moderne ». L'âme chimiquement régulée de la petite pute hétérosexuelle assujettie aux désirs sexuels du biomacho occidental. Hors ce microfascisme pop, moléculaire et ultra-individualisé, il est difficile d'expliquer comment la pilule a pu être privilégiée médicalement et juridiquement comme contraceptif devant d'autres méthodes moins toxiques, présentant moins d'effets secondaires et exigeant une attention quotidienne bien moindre, comme la vasectomie (stérilisation masculine), le RU-486, la pilule du lendemain, ou l'avortement par aspiration utérine au stade précoce de la gestation ².

Mais la pilule dépend d'une décision individuelle d'administration et de calcul temporel de la prise, elle induit inexorablement l'accident, elle compte sur l'accident, elle le programme, elle pense l'accident comme possibilité *sine qua non* de la sexualité féminine. La logique hétérosexiste qui domine la pilule répond à cette double exigence contradictoire : toute femme doit être à la fois fertile (et l'être via l'insémination hétérosexuelle) et capable de réduire la possibilité de sa fertilité de manière asymptotiquement proche de zéro, sans pour autant l'annuler complètement (auquel cas la possibilité d'une relation hétérosexuelle, avec son équation $\text{sexe} = \text{reproduction}$, semblerait manquer d'intérêt), de

1. Les premières plaquettes de pilule, designées dans les années 60, étaient équipées d'une alarme intégrée.

2. Je discute de la pilule avec V.D. qui a incontestablement plus d'expérience que moi en tant que consommatrice. Elle propose de la remplacer par une méthode drastique de démocratisation de l'avortement gratuit : transformer tous les McDonald's en centres gynécologiques d'avortement libre, anonyme et gratuit.

manière à ce que la conception accidentelle reste possible. Un seul problème : la gestion individuelle et autonome par la femme introduit une possibilité d'agencement politique.

A partir des années 50, la construction de la bioféminité est devenue processus de travestissement somatopolitique (*bio-drag*). Il s'agit d'un processus de surcodification moléculaire, transformation de la structure de la vie et non de simple déguisement ou de masque comme le prétendent volontiers les théories postmodernes du genre ¹. Les seins, par exemple, dont le poids, la forme et la consistance ont acquis une pertinence esthétique (au sens médical du terme), se transformant progressivement en centre somatique de production du genre ². Ils se présentent dès lors comme lieu de nouvelles pathologies telles que l'hypomastie (syndrome des petits seins) ou le cancer du sein qui apparaît en même temps que les techniques de mastectomie (ablation chirurgicale du sein), et de reconstruction mammaire par des implants synthétiques, et dont les incidences augmentent exponentiellement à partir des années 60 ³. Bombe H, pilule contraceptive, implants de silicone, cancer du sein... De l'ablation à la reconstruction en passant par l'augmentation, le sein du xx^e siècle fonctionne avant tout comme une prothèse. Autrement dit, tout biosein existe en relation avec sa propre prothèse synthétique. Ainsi, il conviendrait de parler de techno-sein, pour les biofemmes autant que pour les transsexuels opérés, plutôt que de sein féminin naturel face au sein prosthétique.

1. L'exemple extrême de théorie postmoderne du genre serait, par exemple, développée par Jean Baudrillard dans *Simulacres et simulation*, Galilée, Paris, 1981 ; à ne pas confondre avec la définition performative du genre de Judith Butler ou de Sue Ellen Case.

2. Sander L. Gilman, *Making the Body Beautiful. A Cultural History Of Aesthetic Surgery*, Princeton University Press, Princeton, 2000.

3. Elisabeth Haiken, *Venus Envy. A History of Cosmetic Surgery*, the John Hopkins University Press, Baltimore, 1999.

Depuis le début du xx^e siècle, les nouveaux matériaux synthétiques, les structures architecturales, les techniques de collage artistique et de montage cinématographique se déplacent vers le domaine de la transformation corporelle¹. Par exemple, la paraffine est l'une des premières substances utilisées pour la construction des « *island flaps* », les enveloppes des implants mammaires mais aussi testiculaires (spécifiquement utilisés pour les soldats qui ont perdu un ou les deux testicules pendant la guerre) de même que pour la reconstruction du « nez syphilitique ». Dans les années 20, la paraffine laissera place à la gomme arabique, au caoutchouc, à la cellulose, à l'ivoire, à différents métaux. En 1949, l'Ivalone, un dérivé de l'alcool polyvinylique, est employé pour effectuer le premier implant mammaire par injection sous-cutanée. Les premières destinataires de ces implants rudimentaires sont les travailleuses sexuelles japonaises de l'immédiat après-guerre, dont le corps devra subir un processus de standardisation conforme aux critères de consommation hétérosexuelle de l'armée américaine². La mutation du corps s'effectue à l'échelle globale ; les corps qui avaient été affectés par les radiations de plutonium de la bombe H le seront désormais par les polymères de polysiloxane. A partir de 1953, la silicone pure devient le matériau privilégié dans la production des implants prothétiques. Peu après, l'entreprise Dow Corning commercialise le premier tube de gel silicone à usage clinique. Quoique hautement toxique, son utilisation perdurera jusqu'au début des années 90.

1. Voir l'étude insolite sur la relation entre l'esthétique surréaliste et l'assassinat du Dahlia noir qui donnera son titre au roman de James Ellroy : Mark Nelson et Sarah Hudson Bayliss, *Exquisite Corpse, Surrealism and the Black Dahlia Murder*, Bulfinch, London, 2006.

2. Marilyn Yalom, *A History of Breast*, Ballantine Publishings Group, New York 1997, p. 236-238.

Contrairement à l'idée qu'on pourrait s'en faire, la dimension *biodrag* de production pharmacopornographique du corps (ou de *camp* somatique), ne dépend pas de l'utilisation de matériaux synthétiques dans la reconstruction d'une normalité corporelle présumée naturelle. Une des premières techniques de reconstruction du sein apparaît à la fin du XIX^e siècle, quand le docteur Vincent Czerny récupère la masse volumineuse d'un lipome qui pousse dans le dos de sa patiente pour compenser une ablation de sein, effectuant ainsi une autogreffe¹. Des années plus tard, suivant le même principe, on développe les auto-implants de graisse corporelle pour les opérations de lifting et de remodelage corporel.

La différence entre bio et techno n'est pas une différence entre organique et inorganique. Ici, il ne s'agit pas d'évaluer le passage du biologique au synthétique, mais de signaler l'apparition d'un nouveau type de corporalité. Les récentes techniques de production du corps ne sont pas fidèles à une taxonomie classique selon laquelle à chaque organe, à chaque tissu correspond une fonction et un emplacement uniques. Loin de respecter la totalité formelle ou matérielle du corps, la biotechnologie et les techniques prothétiques combinent des modes de représentation provenant du cinéma et de l'architecture, comme le montage ou la modélisation en 3D. La nouvelle technologie chirurgicale, qui a rendu possible l'application des idéaux pharmacopornographiques de la sexualité (gestion technique de la masculinité et de la féminité, médicalisation de l'orgasme et du désir sexuel, télé-contrôle de la fonction fantasmatique de la sexualité, etc.), autorise des processus de construction tectonique du corps, selon lesquels les organes, les tissus, les fluides et, au bout du compte, les molécules, se transforment en

1. Sander L. Gilman, *op. cit.*, p. 249.

matières premières à partir desquelles se fabrique une nouvelle apparence de nature.

Contrôle microprosthétique

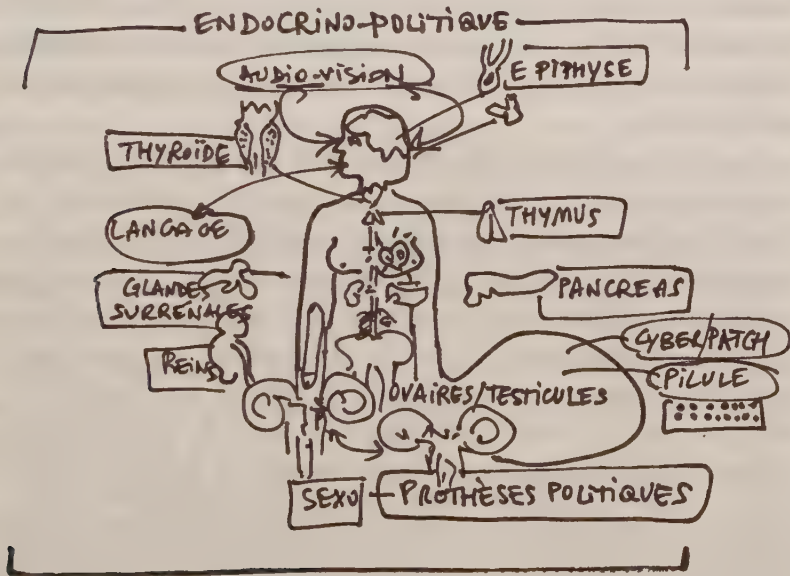
Les industries pharmaceutiques, laissant de côté la recherche sur la production d'une pilule masculine, se sont orientées vers le développement de nouvelles méthodes d'administration d'hormones aux femmes qui permettraient de réduire la marge d'agencement que réserve la prise individuelle de la pilule. La plupart des essais cliniques actuels ont pour objectif la production d'une technique d'administration hormonale évitant la voie orale. Les avantages suivants sont avancés : réduction de l'assimilation des stéroïdes par le foie, réduction du risque d'oubli et assimilation améliorée par l'émission dans le sang de doses constantes d'hormones. Les premiers combinés œstrogène-progestérone injectables une fois par mois apparaissent dans les années 90. Durant la décennie suivante, nous assistons à une commercialisation progressive des implants à base de progestogène : depuis les six bâtonnets de progestérone siliconée implantés sous la peau du bras (Norplant) jusqu'à deux bâtonnets (Norplant 2, Jadelle) ou un seul (Implanon). Ces implants, dont la durée de diffusion hormonale varie pour l'instant d'un à cinq ans, deviennent, une fois installés sous la peau, invisibles et indétectables (lorsqu'ils ne sont pas irrécupérables!). De nouveau, il est possible d'identifier ici le devenir liquide et microprosthétique des techniques de contrôle de la sexualité, jadis rigides, extérieures, visibles et lourdes.

L'Implanon n'est pas très différent du système intra-utérin (stérilet) classique, en particulier du modèle qui diffuse de la progestérone dans la cavité utérine. La différence réside dans

le lieu d'insertion dans le corps. L'Implanon, installé sous la peau du bras, produit l'illusion d'une moindre intervention sur la sexualité, étant donné que le dispositif ne touche pas directement les organes culturellement considérés comme sexuels. D'autres dispositifs récemment commercialisés sont l'anneau vaginal (que l'on doit insérer dans le vagin pendant 21 jours, puis retirer 5 jours pour produire une simulation de règles naturelles), et surtout, de plus en plus utilisé, le patch contraceptif transdermique. Ils contiennent l'un et l'autre de l'éthinylestradiol combiné avec de la progestérone.

A l'autre extrémité de l'équation du genre, l'augmentation de l'administration de testostérone synthétique comme thérapie de substitution chez les biohommes de plus de cinquante ans a ouvert des perspectives nouvelles de recherche et de commercialisation hormonales. Le laboratoire allemand Schering, leader mondial de la contraception avec la pilule Yasmin, se trouve depuis quelque temps dans une situation de compétition commerciale de plus en plus intense. Désireux de rester en tête sur ce marché en expansion, Schering lance en 2004 les premiers essais cliniques pour évaluer l'efficacité de divers contraceptifs par implant ou injection chez les hommes, visant à diminuer la concentration des niveaux de sperme. Cette contraception masculine est fondée sur des principes proches de ceux de la pilule féminine, elle agirait grâce à une composition à base de progestogène pour supprimer la production de spermatozoïdes, qui serait combinée avec une thérapie de substitution à base de testostérone pour maintenir les niveaux de libido et d'érection. Si nous étudions la composition de cette éventuelle pilule pour biohommes d'un point de vue pharmacopornographique, une question se pose inévitablement : pourquoi, tout au long du xx^e siècle, n'a-t-on produit aucune méthode de contraception orale destinée aux bio-

hommes ? Et pourquoi aucune pilule contraceptive féminine n'est-elle aujourd'hui combinée avec des microdoses de testostérone pour « maintenir le niveau de libido » ou l'intensité et la fréquence des orgasmes ? En tout cas, le défi pharmacopornographique du XXI^e siècle sera de commercialiser un maximum de composés hormonaux pour biohommes (souvent à base de testostérone, mais avec un risque cancérogène réduit) sans remettre en question le caractère naturel de la masculinité.



Pour compenser la relation établie scientifiquement entre hormones et cancer, les nouvelles pilules se présentent comme des instruments de beauté et de féminisation : gestion moléculaire de la reféminisation corporelle¹. Les

1. Les gynécologues que j'ai visités ces quinze dernières années, indifférents à l'affirmation de ma sexualité lesbienne, exclusivement dildoiqque ou anale, me proposent, avec une étonnante fréquence, la pilule comme moyen contraceptif. Ils font

compagnies pharmaceutiques évoquent aujourd'hui leur désir de produire une pilule contraceptive à base de « modulateurs sélectifs des récepteurs d'œstrogènes (SERMS) qui diminuera le risque de cancer du sein » – quelque chose comme le beurre qui diminue le taux de cholestérol ou la méthadone comme drogue de substitution pour réduire l'addiction à l'héroïne. On assiste parallèlement à la commercialisation croissante de la pilule dite abortive ou du lendemain, le RU-486, en particulier dans les pays comme la Chine, sujets à un régime sexopolitique où le contrôle de la natalité est un principe moral supérieur à des principes comme le « respect de la vie » (quelle vie ? la vie technique ?) qui domine toujours nos régimes pharmacopornographiques occidentaux.

La pilule, dispositif clé performatif du régime pharmacopornographique, évolue, d'une simple technique de contrôle de la natalité à un véritable programme de production cosmétique de féminité : elle apparaît de plus en plus comme une thérapie de traitement de l'acné, de l'hirsutisme (pilosité corporelle et faciale chez la femme), ou pour augmenter le volume et améliorer la forme des seins. On fabrique ainsi de nouvelles pilules à base de progestérone comme la Drospirénone commercialisée en Allemagne qui, grâce à ses propriétés antiminéralocorticoïdes, promet réduction de la rétention d'eau et perte de poids. De même, les thérapies hormonales séduisent aujourd'hui un public de consommatrices désirant réduire la fréquence et l'intensité de leurs règles. Il ne s'agit plus tant d'une utilisation contra-

l'éloge de ses vertus pour « réguler le cycle menstruel », « améliorer la qualité de la peau » ou « soulager les douleurs des règles », sans mentionner ses effets secondaires, excepté le risque cancérigène de son interaction avec le tabac (auquel cas le tabac semble le vrai responsable, et non la pilule). Il s'agit en réalité de m'administrer la dose pharmacopornographique nécessaire d'œstrogène et de progestérone pour me transformer en femelle soumise et à gros seins, à l'humeur dépressive mais stable, à la sexualité passive ou frigide.

ceptive que de la gestion des cycles menstruels (les nouveaux implants permettent, par exemple, une élimination totale des règles pour une durée d'un à cinq ans). Nous l'avons vu, cette possibilité n'est pas nouvelle ; il s'agit au contraire d'un des effets secondaires de la première pilule inventée par Pincus et Carl Djerassi en 1951. Pendant cette décennie, témoin de l'éloignement progressif du dispositif sexopolitique disciplinaire, ces effets semblent incompatibles avec la métaphysique du sexe qui établissait une équation inexorable entre féminité, fertilité et maternité. En pleine expansion du modèle sexopolitique pharmacopornographique où une multitude de consommateurs ont de plus en plus accès à la production moléculaire de leur genre et de leur sexualité selon les fluctuations du marché pharmaceutique, implants et micropilules annoncent un nouveau type d'hétérosexualité *high-tech* : la techno-*Barbie*, éternellement jeune et super-sexualisée, quasi totalement infertile et sans règles, mais toujours prête pour l'insémination artificielle, accompagnée d'un super-macho stérile dont les érections sont techniquement produites par une combinaison Viagra et codes audiovisuels pornographiques émis par voies informatiques.

Avec la création, dans les années 70, des thérapies de substitution hormonale postménopause à base d'œstrogènes et de progestérone (sous forme de gel, très similaire au Testogel que je m'administre, mais aussi en patch ou en spray nasal), et leur expansion à partir des années 90, la techno-femme du XXI^e siècle devient une consommatrice potentielle d'hormones synthétiques pendant près de cinquante ans de sa vie : aux quarante ans de traitement contraceptif s'ajoutent désormais dix ou quinze ans de traitement postménopause. Nous connaissons, dans un futur proche, d'autres méthodes à ce jour expérimentales : le vaccin contraceptif, également

appelé immunocontraception, qui immunise l'organisme contre le développement de l'embryon ou contre l'acceptation du spermatozoïde par l'ovule. On pourrait pousser très loin l'inventaire de ces microtechnologies de gestion de la subjectivité sexuelle, en tout cas une chose est claire : dans l'attribution des fonds de financement de la recherche clinique, ces méthodes de contraception entrent en concurrence avec l'urgence de développer des méthodes de prévention ou un vaccin contre le virus HIV.

L'hormone ennemie : testostérone et terrorisme de genre

Le XXI^e siècle s'ouvre sur la première tentative de commercialisation d'un patch à la testostérone pour biofemmes. En 2004, après plusieurs années de tests cliniques, la Food and Drug Administration des Etats-Unis refuse à Procter et Gamble l'autorisation de mise sur le marché d'Intrinsa, le premier patch administrant 300 microgrammes de testostérone par jour aux biofemmes comme thérapie de substitution de l'*Hypoactive Sexual Desire Disorder* (HSDD), désordre sexuel hypoactif ou manque de désir sexuel¹. Le produit serait destiné, selon les laboratoires Procter et Gamble, aux « femmes qui ont subi une ablation des ovaires », mais ils espèrent indirectement atteindre un public bien plus large : toutes les consommatrices de la pilule qui souffrent d'une baisse de niveau de testostérone. L'évaluation des risques hormonaux, effectuée par la Food and Drug Administration, n'est évidemment pas établie selon les mêmes critères que

1. Pendant que je finis les corrections de ce livre, Intrinsa vient de recevoir une licence d'exploitation pharmaceutique à partir de mars 2007 au Royaume-Uni et dans le reste de l'Europe.

l'évaluation concernant l'utilisation d'œstrogènes ou de progestérone dans les cas d'ablation des ovaires ou comme traitement substitutif à la ménopause. De nombreux articles, dont un publié dans le pourtant timoré *Times*, dénoncent le « caractère politique » de cette décision médicale et insistent sur l'influence qu'ont pu exercer les nombreux « membres conservateurs » du comité de la Federal Drug Administration. Ce comité a considéré que « malgré les résultats prometteurs de cette substance pour améliorer la vie sexuelle des patientes, son utilisation ne semble pas justifiée ». Plus étonnant encore, le comité qualifie l'usage de la testostérone par les femmes de *lifestyle drug*, « drogue récréative », un peu comme l'ecstasy ou le poppers, mais pour femmes ménopausées. Au lieu de « l'orgasme renforcé » promis par Intrinsic (formulé à base de testostérone), la FDA propose un éventail de drogues légales pour stimuler la fonction sexuelle chez les biofemmes : des crèmes vaginales aux propriétés vasodilatrices (Orexia, Provesta, Vigorelle, Estravil...). Tandis que les biohommes sont instantanément consommateurs légaux de Viagra et de testostérone, on met à disposition des biofemmes des crèmes à l'efficacité douteuse (et dont le coût s'élève en moyenne à 60 dollars le tube) à base de compléments diététiques naturels tels que L-Arginine, Damiana Leaf, Herba Leonori, Gingko Biloba... qui ne sont pas considérés comme des « médicaments destinés à soigner les maladies » et dont l'efficacité n'a pas besoin d'être contrôlée par la FDA.

Pendant, le marché potentiel d'Intrinsic est énorme. Une étude de marché récemment menée aux USA par une compagnie pharmaceutique portant sur les stimulants sexuels chez les biofemmes livre les résultats suivants : 46 % des femmes disent n'avoir jamais eu d'orgasme et 64 % des femmes hétérosexuelles mariées considèrent avoir une vie

sexuelle insatisfaisante. Encore un signe de mutation sexopolitique : alors que le régime disciplinaire des XVIII^e et XIX^e siècles pathologisait et médicalisait le désir sexuel des femmes, le considérant comme une cause d'hystérie, de masturbation, de nymphomanie, de perversion ou d'homosexualité, le nouveau régime pharmacopornographique sanctionne pour la première fois le manque de désir et de plaisir sexuel chez la femme, et prévoit sa production technique. Voilà le nom de cette nouvelle maladie (ou fiction somatopolitique) : FDS, Female Sexual Dysfunction (dysfonction sexuelle féminine). Selon ces estimations, 10 millions de femmes aux Etats-Unis seraient candidates à une thérapie du désir et du rendement sexuel, en plus des 30 millions de femmes ménopausées qui pourraient accéder progressivement à la catégorie de consommatrices potentielles du produit. Quelles pourraient être les raisons de la FDA pour refuser un marché aussi porteur ? Le capitalisme pharmacopornographique se heurte aux limites des genres, qui continuent de fonctionner selon des modèles de féminité et de masculinité hérités du XIX^e siècle. Ces barrières tomberont dès qu'il sera possible de pallier les effets secondaires de la testostérone chez les femmes (« virilisation », « hirsutisme »), indésirables dans un régime hétérosexuel, par des moyens pharmacologiques et techniques commercialisables.

Le futur surhomme T

Alors que l'administration de micro-doses de testostérone à des biofemmes est restreinte, la testostérone est préconisée depuis plus de trente ans dans les thérapies de substitution hormonales pour biohommes. La méthode d'administration la plus commune est l'AndroGel, une diffu-

sion en gel de testostérone comparable au Testogel que je m'administre, produite par Unimed Pharmaceuticals dans l'Etat d'Illinois.

Les stéroïdes anabolisants, dérivés plus ou moins proches de la testostérone, sont utilisés depuis les années 30 pour traiter l'hypogonadisme, condition physiologique dans laquelle les biotesticules ne produisent pas une quantité considérée suffisante de testostérone. La testostérone fonctionne comme substance de fabrication de la masculinité. Mais elle n'est pas une molécule qui vient combler un manque. La testostérone synthétique a pour vocation d'instituer le sujet masculin qu'elle supplémente ; mais la possibilité d'incorporation dans une multiplicité de corps, et sa transmission d'épiderme à épiderme, ouvre aussi la voie à une dérive postidentitaire.

Le gouvernement nazi, puis le gouvernement américain sont les premiers à expérimenter l'administration de doses de testostérone sur des animaux, ainsi que sur leurs propres soldats, sur la population civile dans les camps de concentration et sur les prisonniers de guerre. Technologies du genre et technologies de la guerre, même business. C'est dans les années 80 que l'usage pharmaceutique de la testostérone se généralise. En 2006, aux Etats-Unis, quatre millions de biohommes font l'objet d'une thérapie de substitution hormonale à base de testostérone. Cliniquement, « ils n'en produisent pas une quantité suffisante » (nous verrons bientôt que la quantité normale relève davantage de la conjecture politique que de la certitude scientifique).

En 2005, le leader pharmaceutique mondial Pfizer réalise avec le Viagra un bénéfice de deux milliards et demi de dollars. C'est un marché sans précédent, parce que marché virtuel de *bio-drag* dont la pornographie seule se rapproche : 13 millions d'Américains de plus de 45 ans souffriraient de ce

que l'on appelle désormais le *Low-T syndrom*, syndrome d'insuffisance de testostérone. Symptômes : baisse de libido, dysfonction érectile, fatigue, dépression, etc. En définitive, la vie ordinaire de n'importe quel biohomme moyen.

L'institutionnalisation du corps masculin et du corps féminin dans les circuits de production du savoir et des artefacts biomédicaux est en effet asymétrique ¹. Le corps des femmes, y compris celles qui apparaissent comme normales, les féminines, les hétérosexuelles ni frigides ni hystériques, ni putes ni nymphomanes, les bonnes mères potentielles, est de toute façon objet de surveillance et de régulation. Par définition, le corps féminin n'est jamais complètement normal hors des techniques qui font de lui un corps social hétérosexuel docile, dont la reproduction est sous contrôle.

Pour le discours scientifique contemporain, il est devenu évident que l'œstrogène, la progestérone et la testostérone sont des substances transversales produites par tous corps, indépendamment du sexe (assigné politiquement à la naissance) et que, comme les molécules sécrétées par le pancréas, l'hypothalamus, la parathyroïde, la thyroïde, le thymus et le corps pinéal, elles fonctionnent de manière systémique et décentralisée. Les biofemmes aussi produisent de la testostérone, dans les ovaires comme dans les glandes surrénales. En outre, nous savons aujourd'hui que chez les biofemmes la testostérone pourrait être responsable du développement musculaire, de la croissance des os et du désir sexuel.

La singularité (et non la différence ²) se fait dans les micro-quantités hormonales présentes dans chaque corps,

1. L'andrologie (étude de la physiologie et de la pathologie du système reproducteur et sexuel masculin) ne se développe qu'à partir des années 60 dans les pays nordiques et les Etats-Unis. De telle manière que la recherche sur la reproduction masculine reste à l'état larvaire quasiment jusqu'à la fin des années 90, où le contrôle de l'érection apparaît de nouveau comme une préoccupation thérapeutique.

2. Notons ici l'opposition entre ces deux logiques : différence/identité, singularité/multiplicité. Je prends évidemment partie pour la deuxième.

dans le nombre de récepteurs hormonaux et dans l'interaction systémique avec les autres hormones et récepteurs. Après avoir examiné plusieurs manuels d'endocrinologie clinique, nous pouvons affirmer que la question de la quantité « normale » de testostérone produite par les biohommes et les biofemmes semble toute relative, ou du moins sujette à d'importantes variations d'interprétation. Par exemple, les valeurs moyennes de testostérone dans le sang des corps considérés politiquement comme mâles varient entre 437 et 707 nanogrammes par décilitre. Mais certains corps ne produisent que 125 nanogrammes par décilitre et leur assignation sexuelle est masculine. Selon un autre manuel d'endocrinologie clinique, la quantité « normale » de production de testostérone chez un biohomme adulte varie entre 260 et 1 000 nanogrammes par décilitre de sang. Elle peut monter jusqu'à 2 000 nanogrammes pendant l'adolescence. Chez les biofemmes, elle est de 15 à 70 nanogrammes par décilitre de sang. A ce chaos épistémique, il faut ajouter quelques données absurdes qui proviennent de la recherche scientifique : la testostérone augmente le désir de fumer, mais la consommation de cigarettes fait baisser la production de testostérone ; la testostérone augmente l'agressivité et la libido, alors que baiser et réagir avec agressivité augmentent les niveaux de testostérone. Le stress inhibe la production de testostérone... Finalement, nous sommes face à un vaste domaine de non-savoir et d'intervention techno-politique possible.

Devant cette complexité, une implacable rhétorique politique de genre, semblable à celle élaborée par Berthold au début du xx^e siècle, domine toujours la classification hormonale et sa gestion technique. Alors que les programmes expérimentaux qui déterminent la production de doses commercialisables de testostérone, œstrogène ou progesté-

rone, s'appuient sur une théorie ultra-constructiviste du sexe et de la sexualité, les critères de commercialisation et de distribution publique de ces molécules continuent à répondre à une métaphysique naturaliste du genre qui affirme l'existence biologique et historiquement immuable de deux sexes (homme et femme), de deux genres (masculin et féminin) et, plus récemment, de deux sexualités (hétérosexuelle et homosexuelle), hors desquels se déploie un champ de déviance et de pathologie.

Pour le moment, aucun Etat occidental n'a accepté la légalisation de l'administration libre de la testostérone aux biofemmes, étant donné que l'on prendrait alors le risque d'assister, socialement et politiquement, à une virilisation sémio-technique de la population féminine. Deux légers problèmes somatopolitiques qui modifieraient le décodage visuel et auditif du genre : pilosité faciale et changement de la voix. Il est ahurissant qu'en Occident, au début du *xxi*^e siècle, dans une société high-tech à l'extrême dans la gestion de la reproduction, le décodage du genre se réduise à la pilosité faciale et au timbre de la voix. Nous pouvons donc dire que la barbe et la voix, et non le pénis et le vagin, et non les chromosomes X et Y, sont les signifiants culturels du genre dominants dans notre société. Cessons de parler d'hommes et de femmes, et disons simplement : corps velu ou corps imberbe, corps à voix aiguë ou à voix grave. Ce ne sont pas des détails mais de signifiants sexopolitiques cruciaux qui pourraient remettre en question la virilité comme prérogative naturelle des biohommes. Le problème ultime : révéler le caractère techniquement construit des genres, de la masculinité aussi bien que de la féminité.

Pendant que je suis mon protocole d'autoadministration de testostérone, plusieurs gouvernements européens, parmi lesquels le gouvernement français et la Généralité de Cata-

logne, étudient l'utilisation de techniques de « castration chimique » comme traitement pénal (plutôt que thérapeutique) des criminels sexuels (et particulièrement des pédophiles). L'intention du président français Nicolas Sarkozy, rendue publique le 21 août 2007, de créer une loi qui prescrive l'utilisation de thérapies de castration chimique pour les délinquants sexuels, est une étape franchie dans l'escalade des volontés politiques pour produire et contrôler la sexualité masculine. Quels sont les processus de transformation corporelle qu'entraîne réellement ladite castration chimique ? Quand, comment et sur quels corps a-t-on déjà utilisé des moyens similaires de gestion pharmacologique de l'identité ? Quelles sont les fictions politiques de la masculinité et de la féminité sous-jacentes à ce projet de loi, et quel type de sujet cherchons-nous à produire collectivement ?

Fouillons dans nos archives pharmacopolitiques : la castration chimique consiste à administrer un cocktail plus ou moins chargé d'antiandrogènes (acétate de cyprotérone, progestogènes ou régulateurs de la gonadotropine), c'est-à-dire de molécules inhibant la production de testostérone. Si l'un des effets des antiandrogènes peut être la baisse du désir sexuel (considéré dans ce cas comme excitation et réponse érectile), on omet souvent de signaler que les effets secondaires de ces drogues sont : diminution de la taille du pénis, développement des seins, modification de la masse musculaire, accumulation des graisses dans la région des hanches. Appelons les choses par leur nom : il s'agit d'un processus de « féminisation hormonale ». Nous ne devons pas nous étonner de découvrir que des substances aux effets antiandrogènes similaires sont utilisées (volontairement) par les transsexuels commençant un processus de féminisation et de changement de sexe.

Malgré sa volonté renaturalisante, le régime pharmacoporno ne cesse de révéler ses fondations ultra-constructi-

vistes. Explorant l'histoire politique de cette technique moléculaire, nous apprenons qu'il fut utilisé dans les années 50 dans le traitement répressif de l'homosexualité masculine : ce fut par exemple la thérapie appliquée par la justice anglaise à Alan Turing, un des inventeurs de la science informatique moderne. Accusé d'« homosexualité, indécence grave et perversion sexuelle », il fut contraint de se soumettre à une thérapie hormonale¹. Signe d'une certaine confusion scientifique, le même médicament fait partie des recherches actuelles sur la « bombe gay », composé hormonal avec lequel l'armée américaine entend transformer ses ennemis en homosexuels.

Ce que ces faits mettent en évidence, c'est que la castration chimique (ou plutôt, la féminisation hormonale) est un dispositif pharmacopolitique visant moins à réduire les agressions sexuelles qu'à modifier le genre de l'agresseur présumé. Il convient de signaler que ces thérapies sont exclusivement pensées en fonction de la figure masculine de ce que Sarkozy appelle le « prédateur sexuel ». Pour châtier et contrôler la sexualité masculine, on la transforme symboliquement et corporellement en féminité. Ce qui aboutit à un double effet, que nous connaissons déjà : criminalisation politique de la sexualité masculine et victimisation de la sexualité féminine.

L'érection et, par extension, la masculinité, pensée comme une pulsion involontaire qu'il convient de contrôler politiquement, est toujours l'effet d'une régulation chimique : produite ou augmentée par des vasodilatateurs ou contrôlée et réprimée en cas de castration chimique². La sexualité féminine se construit, parallèlement, comme un

1. Alan Turing s'est finalement suicidé en juin 1954. Voir : Andrew Hodges et Douglas Hofstadter, *Alan Turing : The Enigma*, Walker & Company, New York, 2000.

2. N'oublions pas que François Evrard, à propos duquel s'est déclenchée cette

territoire passif sur lequel s'exerce la violence de la sexualité masculine. Mais, soyons-en conscients, il n'y a là aucun destin biologique, rien que des programmes pharmacopolitiques.

Une démocratisation de la consommation des hormones jusqu'à ce jour considérées comme sexuelles exigerait une modification radicale de nos topographies sexuelles et de genre. La testostérone, c'est de la dynamite pour le régime hétérosexuel. Il ne s'agirait plus seulement d'affirmer l'existence de quatre ou cinq sexes comme le souhaitent quelques scientifiques et théoriciens de la sexualité ¹, mais d'accepter le caractère radicalement techno-construit, irréductiblement multiple, plastique et mutable des corps et des plaisirs.

La pilule et le féminisme d'Etat

Le coup de maître du régime pharmacopornographique est d'avoir utilisé les rhétoriques révolutionnaires du mouvement féministe des années 60 afin de faire passer la nouvelle gestion pharmacopornographique du corps pour une étape de la libération sexuelle (dans le cas de la pilule). Parallèlement, le féminisme abolitionniste confie la gestion de la production de représentations pornographiques et du marché de la prostitution à l'Etat en exigeant l'abolition de la prostitution et la pénalisation de la pornographie ². Dans le cas de la pornographie, le résultat de ces mesures est la réduction de

polémique légale en France, avait une plaquette de Viagra dans sa poche au moment du viol.

1. Cf. Anne Fausto-Sterling, « The Five Sexes : Why Male And Female Are Not Enough », *The Sciences*, mars 1993, p. 20-24.

2. Le cas le plus représentatif de l'utilisation du féminisme comme technique étatique de contrôle de la prostitution et de la pornographie a eu lieu dans les années 90 au Canada, où l'Etat sollicite les rhétoriques féministes pour mettre en place sa politique abolitionniste.

l'industrie du sexe à une économie souterraine, la marginalisation et la paupérisation de ses travailleurs. Concernant la « politique de planning familial », le résultat est l'administration massive d'œstrogène et de progestérone à toute biofemme en âge d'être fertile. Nous pouvons affirmer, non sans une certaine angoisse, que le féminisme libéral abolitionniste a pu fonctionner comme un des appareils idéologiques parastatiques du régime pharmacopornographique. Dans cette situation, il ne nous reste que peu d'options : il est nécessaire de mettre en pratique un féminisme moléculaire et post-pornographique contre le féminisme d'Etat. Il faut se réapproprier la grammaire et les techniques dont le féminisme libéral nous a spoliés pour déclencher une nouvelle révolution pharmacopornographique.

Comme méthode contraceptive, le féminisme aurait pu décréter obligatoire la masturbation technique, promulguer la grève sexuelle des femmes hétérosexuelles et fertiles, le lesbianisme de masse, la ligature des trompes obligatoire dès l'adolescence, l'avortement libre et gratuit, voire l'infanticide, si nécessaire. Un scénario encore plus prometteur : il était possible, d'un point de vue biotechnologique, d'exiger l'administration à toutes les femmes en âge de tomber enceinte d'une microdose mensuelle de testostérone, à la fois comme contraceptif et comme méthode de régulation politique du genre. Cette mesure en aurait terminé une fois pour toutes avec la différence sexuelle et l'hégémonie hétérosexuelle. Cela ne signifie pas que les biofemmes (testostéronées) auraient cessé de baiser avec les biohommes, mais cet acte n'aurait pas pu continuer d'être interprété comme purement hétérosexuel. Il n'aurait eu aucune fin reproductrice ; en outre il n'aurait plus été question de la rencontre entre deux personnes de sexe opposé, mais plutôt de sexe gay avec possibilité de pénétration vaginale. Le féminisme de l'après-guerre aurait aussi pu s'intéresser à la gestion du corps des

biohommes et déclarer d'intérêt national : la castration, l'homosexualité, l'utilisation obligatoire du préservatif, l'obturation du canal séminal, l'administration généralisée d'une androcure (qui diminue la production de testostérone chez les biohommes), etc. Oui, il y avait d'autres possibilités, mais le féminisme libéral a conclu un pacte avec le système pharmacopornographique.

Testo-traffic

Comme drogue, la testostérone est relativement facile à vendre et à acheter. Elle circule en grande partie sur le marché noir sportif. Elle peut être administrée par injection sous-cutanée, en gel, en patch, comme implant à micro-diffusion, en inhalateur nasal, ou en aérosol. En 2006, les journaux sportifs appellent la testostérone « la vraie gagnante du Tour de France » et n'hésitent pas à affirmer que « la testostérone est la drogue des champions ». Pendant ces derniers mois, plusieurs sportifs de haut niveau ont été positifs au test de testostérone synthétique dans le sang. Ça me fait doucement rigoler de lire des interviews où ils déclarent : « cette testostérone est la mienne, elle est naturelle, à moi ». Pauvres imbéciles. C'est comme si Pamela Anderson essayait de faire passer ses prothèses de silicone taille 115 E pour des seins naturels, sous prétexte qu'elle est une biofemme. Guère difficile d'aller visiter une page web pour culturistes et d'y commander 10 doses de testostérone à 250 mg l'unité pour 75 dollars, port compris. C'est le paradoxe du contrôle juridique strict qui domine le régime pharmacopornographique : tout est à vendre.

Appliquée à un corps de femme, la testostérone distord la relation dudit corps avec la ligne du temps et sa valeur sur le

marché hétérosexuel. La logique temporelle des genres est asymétrique. La féminité se dévalue trois fois plus vite que la masculinité. Autrement dit, une femme (bio ou techno) de quarante-cinq ans sort du marché hétérosexuel alors qu'un homme peut atteindre soixante-cinq ans avant de devenir obsolète. Pour calculer l'âge réel d'une femme dans l'économie hétérocapitaliste, il faut lui ajouter quinze ans, afin de la rapprocher de son équivalent masculin, puis lui soustraire deux années pour chaque supplément de beauté (taille des seins, minceur, longueur et épaisseur des cheveux, etc.) et en ajouter deux pour chaque handicap social (divorce, nombre d'enfants : chacun compte deux ans de plus, chômage, etc.). Prenons un exemple : Julie a trente-deux ans, c'est une biofemme divorcée avec un enfant à charge, elle se tient en forme, fait du yoga, elle est jolie mais n'a pas un corps parfait, elle est mince et travaille dans une compagnie d'assurances : $32+15+2+2-2-2-2 = 45$. C'est la dure réalité. Elle devra cesser de croire qu'elle est une fraîche créature de trente-deux ans, parce que son âge réel, dans l'économie hétérocapitaliste, est de quarante-cinq ans. Bye bye, Julie. Une autre possibilité serait de passer sur le marché de l'économie lesbienne parallèle, où l'âge réel diminue prodigieusement. Une femme qui, dans l'économie hétérocapitaliste, a atteint les 45 ans, peut réintégrer le marché lesbien avec un statut quasiment adolescent. Bingo.

Contemplons un instant la possibilité d'une révolution moléculaire des genres : que se passerait-il si les biofemmes commençaient à s'administrer collectivement et massivement des doses suffisantes de testostérone pour être identifiées socialement comme biohommes? Quelle serait la valeur de la masculinité naturelle? Cette expérience politico-hormonale devient encore plus pertinente si l'on pense que ces futurs techno-hommes, ou cette nouvelle espèce de

biofemmes mutantes identifiables comme corps masculins, seraient capables d'engendrer et d'accoucher sans perdre ce que la psychanalyste Julia Kristeva appelle, sans que quiconque ne remette publiquement en question sa santé mentale ou politique, « le génie féminin » : la maternité biologique. Après six mois d'utilisation, à raison de 400 mg par mois, la pilosité faciale et le changement de voix deviennent irréversibles. En revanche, il suffit d'interrompre l'administration de testostérone pendant quelques mois pour que, sans perdre la barbe ou la voix, les règles reparassent et, avec elles, les possibilités de fécondation, gestation et d'accouchement. Imaginons le « génie féminin » avec barbe et moustache, genre Marx, ou peut-être quelque chose de plus contemporain, comme Manu Chao, mais avec une cavité organique capable de reproduction. *Welcome to the freak mother house*. La fécondation serait possible aussi bien par échange sexuel de flux reproducteurs que par insémination médicalement contrôlée. Prenons par exemple deux corps masculins, un techno-homme conservant vagin et utérus, et un biohomme l'inséminant par pénétration vaginale au moyen d'un biopénis doté de spermatozoïdes fertiles (ce qui semble de plus en plus rare dans l'écologie sexuelle contemporaine). Vue de l'extérieur, cette scène correspond à l'esthétique pornographique gay du xx^e siècle, mais, en réalité, elle surpasse le sexe gay et le sexe hétérosexuel pour viser un futur techno-sexe. Evidemment, comme techno-homme, il serait également possible de se faire inséminer avec le sperme d'un donneur dans des conditions médicales. De toute façon, nous serions face à une nouvelle espèce de bioreproducteurs masculins. Ne seraient-ils pas la nouvelle élite culturelle et politique ? Faudrait-il dire, pour paraphraser Kristeva, que cette espèce sera dotée d'un « techno-génie féminin » ?

L'autre jour Kael T. Block, un photographe français trans, nous a envoyé la première photographie de cette nouvelle espèce de gestateurs d'élite. Un jeune homme brun, avec barbe et moustache, défie la caméra en baissant légèrement son pantalon pour montrer un ventre à 6 ou 7 mois de grossesse. Une ombre de duvet ponctue le profil du ventre qui, contrairement à la courbe tracée par la bière sur le bidon du macho de base, s'arrondit harmonieusement depuis la poitrine pour s'affiner vers le pubis. Malgré cela, rien de féminin n'émane de ce corps : l'image manque d'innocence enfantine, de cette douceur talquée caractérisant les rares femmes enceintes qui accèdent à la représentation dans la presse féminine. Nous découvrons le techno-mâle reproducteur post-sexuel. S'ouvrent ainsi de nouvelles perspectives de luttes et re-significations pharmacopornographiques.

Depuis que je m'administre de la testostérone, je regarde les hommes et les femmes qui passent chaque jour à côté de moi, dans le métro, au supermarché, au musée, comme des corps dont le décodage politique a été abusivement et brutalement déterminé selon la quantité de testostérone qu'ils produisent ou qu'ils s'administrent. Dans la queue pour aller voir *King Kong* au cinéma avec V.D., je m'amuse à prendre chacune des silhouettes humaines passant dans mon champ visuel, et à augmenter ou diminuer mentalement leur niveau de testostérone. Les biohommes ressemblent simplement à des femmes plus ou moins testostéronées auxquelles on aurait ajouté une plus-value politique, à qui on aurait dit depuis l'enfance : « Tu vaux plus qu'elles, le monde est à toi, elles sont à toi, ta bite règne sur tout ce qui existe. » Les biofemmes deviennent des hommes chirurgicalement et endocrinologiquement modifiés : entrelacs plus ou moins sophistiqués de collagène synthétique, implants de silicone, œstrogène actif et manque de légitimité politique.

9.

Testomane

La semaine dernière, pendant une nuit de travail sous Testogel, les barrières cèdent et je parviens enfin à concevoir dans le détail les étapes de la formation des genres, jusqu'à la condition sexuée. Chaque élément trouve sa place, les mécanismes s'enchaînent :

Masculin × Homo × Sado × Testostérone × Œstrogène
= Trans = (α)

Féminin × Hétéro × Maso × Œstrogène × Testostérone

Sniffer de la cocaïne. Ingérer de la codéine. S'injecter de la morphine. Fumer de la nicotine. Prendre du Prozac. Manger des amphétamines. Prendre de l'Heptamyl. Boire de l'alcool. Se mettre au Subutex. Revenir au Special K. Se shooter à l'héroïne. Se défoncer à la novocaïne. Tomber dans le crack. Fumer du cannabis. Gober un ecsta. Prendre une aspirine. Aspirer du crystal meth. Prendre du Lexomil... S'appliquer du Testogel : toxicité aristocratique.

Qui voudrait changer d'état mental quand on peut changer de sexe? Qui voudrait changer d'humeur quand on peut changer d'identité? Telle est la supériorité sexopolitique des stéroïdes.

Nous devons savoir si nous voulons changer le monde pour en faire l'expérience avec le même système sensoriel que celui que nous possédons déjà, ou si nous voulons modifier le corps, ce filtre de la perception par lequel passe le monde ? Qu'est-ce qui est préférable, changer de personnalité et conserver mon corps, ou changer de corps et conserver ma manière actuelle d'éprouver la réalité ? Faux dilemme. Ma personnalité surgit de ce déphasage entre corps et réalité.

Pouvoir-filles-orgasmes-adrénaline-luxe-reconnaissance sociale-succès-glucose-acceptation familiale-inclusion-puissance-tension-camaraderie-ascension économique. Voilà, en l'espace de six mois, la plus-value politique procurée à une biofemme par l'ingestion de testostérone.

La testostérone est gratification immédiate, plateforme abstraite de production de pouvoir, mais sans la descente abrupte de la coke, sans le trou dans l'estomac qui suit la dissipation des effets du crystal, sans l'autocomplaisance grotesque que déclenche le Prozac. Il n'existe qu'une seule drogue comme la testostérone : l'héroïne. Les deux sont politiquement onéreuses : exclusion, marginalisation, désocialisation... Et, dans le cas de la testostérone, cancer (comme pour quasi toutes les substances industrielles) et calvitie (un moindre mal, qu'on peut compenser avec une prothèse).

Je pense à m'appliquer une nouvelle dose, la dernière, encore une fois la dernière. Est-ce que je vais devenir testomane ?

Partant de ma propre expérience, de mon exercice d'intoxication hormonale volontaire, je développe une théorie (complètement absurde) de l'attirance hétérosexuelle. La chose me paraît inexplicable depuis l'enfance. Comprendre l'hétérosexualité comme technique de « sup-

plémentation hormonale », car telle est la théorie vers laquelle mes essais me portent, ne m'enchantent guère. Cette hypothèse saugrenue met en évidence une vérité qui m'inquiète. Et si les biofemmes dites « hétérosexuelles » cherchaient à se frotter aux hommes (bio ou techno) pour se procurer leur dose de testostérone dans la sueur de leur partenaire ? Aussi simple que ça. Les biomeufs couchent avec les keums (bio ou techno) pour obtenir leur dose de T. par friction contre leur peau. Ce qui expliquerait aussi la masculinisation progressive des travailleuses sexuelles, qui développent plus de duvet facial que les biofemmes salariées, par exemple, comme caissières chez Monoprix. A force de contacts répétés avec la sueur testostéronée des clients, leur taux de testostérone dans le sang finirait par augmenter. C'est peut-être un délire, l'effet sur mon cerveau d'un excès de lectures endocrinologiques, ou c'est peut-être une explication fiable du fonctionnement d'un des circuits hormonaux de notre tissu politique. Deux possibilités : je suis en train de devenir folle, ou je suis possédée par ton esprit.

TON SPERME ET MES OVULES

Je te sens à côté de moi, comme si tu étais vivant. Je me souviens : tu viens me chercher à la maison, rue Jean-Pierre Timbaud. Tu ne montes pas. Tu ne veux pas voir la sociologue, elle t'insupporte. Tu dis qu'elle est comme une prof de province qui veut tout le temps savoir si tu as fait tes devoirs. Tu m'attends au café à côté du Centre de Rééducation du Genou. Nous commandons deux cafés. Nous ne buvons pas d'alcool. Nous nous réservons, au cas où il y aurait un peu de coke, du crystal ou des ecstas au bar où

nous irons ce soir. Tu n'es pas dans un bon jour. Pas rasé, avec le même tee-shirt blanc, le même pull en coton bleu clair et le même jean qu'il y a deux jours. *Je te trouve sexe*¹. Tu exhales la testostérone. Tu dis que tu n'as pas baisé depuis longtemps. Que tu es en train de devenir lesbienne. Moi, je ne pense qu'au sexe. Pourtant, je ne baise avec personne en ce moment. Tu prends deux cafés doubles, l'un après l'autre. Moi, deux noisettes. Tu ne me regardes pas dans les yeux quand tu me parles. Tu regardes mes mains, tu fais des boulettes avec la nappe en papier, que tu me jettes dessus. Je te demande d'arrêter de m'asticoter. Je te mets un coup de poing dans l'épaule, doucement, un coup sec, comme pour te dire de revenir à la vie. Nous parlons de mélanger ton sperme avec mes ovules. Je ne sais pas comment on en vient à avoir cette conversation. Personne n'a rien demandé à personne. Tu es en train de lire *Règles pour le parc humain* de Sloterdijk. Si l'explosion des deux premières bombes atomiques à Hiroshima et à Nagasaki, en 1945, marque le début d'une Apocalypse géopolitique, l'apparition de Dolly, la première brebis clonée, marque le début d'une Apocalypse biologique. L'humain n'existe pas sous le signe du divin, mais du monstrueux. L'humain, c'est L'Humain[©] dis-tu. Tu te crois plus important que Heidegger, que Habermas et que Sloterdijk, et tu l'es. Il n'y a que moi qui sois à ta hauteur. Toi et moi, nous anticipons le monstre futur. Nous parlons de reproduction artificielle. Tu dis que ça ne devrait pas s'appeler « reproduction » mais « production artificielle » : fabrication d'une espèce entièrement nouvelle. L'espèce des postjuifs et des postcatholiques, l'espèce de ce qui vient après cette schizosexualité d'être homo ou hétéro, mec ou fille. Nous sommes réalistes. Il faudrait commencer par filtrer ton

1. En français dans le texte.

sperme séropositif. Tu dis que toute cette procédure, analyses, filtration, congélation, insémination, coûte trop cher, et que nous n'avons pas les moyens. Nous pourrions demander une bourse au Centre national du Livre, en expliquant que nous projetons d'écrire une autofiction politique sur le processus de recombinaison génétique de ton sperme sidéen et de mes ovules de gouine trans. Considérant la quantité de litres de sperme que tu as éjaculés jusqu'à ce jour, on pourrait vraisemblablement inséminer la moitié de la planète. Si tu avais vendu ton sperme avant d'être séropositif, tu aurais maintenant assez d'argent pour payer la filtration et l'insémination. Ou nous pourrions racheter un échantillon non contaminé de ton sperme. Mais, avant d'avoir le sida, disséminer tes gènes ne t'aurait sûrement pas intéressé. Nous parlons de filtrer ton sperme pour séparer les spermatozoïdes porteurs du virus d'immunodéficience acquise des autres. Séparer les cellules faibles des fortes. Les mauvaises des bonnes. Je sais que tu me hais d'envisager la possibilité de la filtration, même si c'est toi qui insistes pour qu'on le fasse comme ça. Tu me hais parce que je suis incapable de vouloir ce sperme malade, tel quel, de te faire une branlette, tout de suite, pour mettre ton sperme contaminé dans ma chatte; tu me hais parce que, comme toi, j'ai peur de la mort. Que se passerait-il si c'était un de tes spermatozoïdes porteurs du sida qui contenait le gène du futur sauveur de la planète? Nous nous demandons si le désir, le besoin, l'obsession, la honte de filtrer ta semence est eugéniste, s'il faut éliminer une possibilité de vie parce qu'elle est porteuse d'un virus mortel. Oui, ce désir est eugéniste, il l'est, et au fond ni toi ni moi ne supportons l'idée de la reproduction. Ni celle de ta lignée, ni de la mienne. La paternité et la maternité sont toujours un compromis entre un nazisme eugéniste et la compulsion de

la répétition. Mais qu'est-ce qui est le plus eugéniste ? Produire le bien techniquement, ou laisser la vie lutter à mains nues avec la mort, jusqu'à ce que l'une des deux gagne ? Au bout du compte, si l'un de tes spermatozoïdes porteurs du virus réussit à féconder un de mes ovules, si nos chromosomes finissent par se recombinaison et que la cellule ainsi formée parvient à se diviser, à former un blastomère capable de s'implanter dans mon utérus testostéroné, alors nous devons considérer que ces deux gamètes ont passé avec succès l'épreuve de la vie. Le corps qui viendra sauver la planète surgira éventuellement de cet acte monstrueux et absurde : avoir donné la possibilité à tes spermatozoïdes séropositifs de nager vers la vie cachée dans mon corps mutant. Canguilhem, plus fort que Sloterdijk : « Les réussites sont des échecs retardés, les échecs sont des réussites avortées. C'est l'avenir des formes qui décide de leur valeur. Toutes les formes vivantes sont des monstres normalisés ¹. »

DERNIÈRES BAGARRES

Idem velle atque idem nolle vera amicitia est ².

SALLUSTE

Douze jours ont passé depuis ta mort. Je te vois sortir d'une boucherie de Belleville. La même moustache, exactement, le même relief de la cicatrice sur la lèvre supérieure. Je t'aperçois de nouveau en promenant Justine au parc des Buttes Chaumont : ta silhouette, derrière un arbuste, la même manière de porter le jean, la même touffe

1. Georges Canguilhem, *La Connaissance de la vie*, Paris, Vrin, 1965, p. 160.

2. « Vouloir la même chose et ne pas vouloir la même chose, telle est la véritable amitié », Salluste, *La Conjuration de Catilina*, 20, 4.

de poils noirs et denses qui dépasse du col de ton tee-shirt blanc. Ton fantôme fouille ma mémoire et exhume ce qu'il trouve : tu m'appelles. Je vois les lettres de ton nom s'inscrire en bleu brillant sur l'écran noir de mon téléphone. Je ne réponds pas. J'attends que tu laisses un message. C'est ta voix. Ta voix, c'est le plus fort. Ta voix dit : Eh coucou, Preciado, pourquoi tu me prends pas au téléphone ? Tu fais chier, bon, rien, je voulais savoir si tu avais un livre pour la collection, c'est à toi de voir, voilà rien, c'était que ça. Je t'appelle. Je vais te chercher rue Saint-André-des-Arts. Nous mangeons au café qui fait angle avec la rue Suger. J'ai hésité sur ce que je devais porter pour te voir. J'ai passé une heure dans la salle de bains. Je me suis bien rasé le crâne. J'ai mis le pull noir à col en V et les baskets que je portais la nuit où on est sortis ensemble, et où j'ai vu un gorille poilu t'enculer pendant que tu prenais ton pied comme une minette de quinze ans. J'ai corrigé plusieurs pages que j'ai écrites ces derniers jours. Je t'apporte deux projets. Tu ne les regardes même pas. Tu me dis : Pourquoi tu ne sors pas un livre sur cette histoire de zoophilie et de pédophilie dont on discutait l'autre jour ? Tu me dis ça en souriant, tu soulèves légèrement la lèvre supérieure, ta cicatrice de lièvre retient la moitié de la lèvre près de la gencive, tire ton nez vers le bas quand tu parles. Tu te fous de moi. Je ne sais pas quoi répondre. Tu es vraiment un fils de pute. Un connard de merde. Je te dis : Ouais, et ensuite c'est toi qui viendras m'apporter du papier et des crayons en prison pour que je continue à écrire des livres radicaux. Fils de pute. Tu veux en finir avec moi. Tu en rajoutes : Ne te crois pas si importante. Ce qui se passe, c'est que tu n'as pas les couilles de l'écrire. Je te dis que ce que je veux écrire, c'est l'histoire du mouvement travesti dans les années 70, l'histoire des féministes lesbiennes radicales, du Front

d'Action homosexuelle révolutionnaire, du commando saucisson, des pétroleuses, des travestis et des transsexuelles autour desquels émerge le mouvement politique sexuel en France. Les camionneuses et les filles qui entouraient Hocquenghem. Je te dis que j'ai rencontré Hervé, qu'il a gardé quantité d'archives de cette époque, et aussi trois mamies gouines qui commencent à perdre la mémoire. Que les autres sont presque tous morts. Qu'il faut le faire vite, bientôt il ne restera rien. Tu me regardes à peine pendant que je te parle, tu t'éloignes, tu dessines des planètes dans ton carnet. Je t'avertis qu'il va me falloir un peu de thunes. Que ça ne va pas pouvoir être comme pour l'autre livre. Que 400 euros, ça paye à peine les cartouches d'encre. Tu dis : tu me cherches, tu me cherches. Tu me dis mais merde qu'est-ce que tu peux avoir à raconter sur ces pédaleries, que tu croyais que je n'étais pas comme les autres gonzesses, que moi ce qui m'intéressait c'était baiser, mais que maintenant tu te rends compte que je suis comme les autres lesbiennes, prête à devenir l'infirmière politique de tous ceux que je rencontre. Je te réponds que je ne suis pas lesbienne, que je suis *trans*, que je suis un garçon, que le fait que je n'ai pas une biobite de merde comme la tienne ne signifie pas que je ne suis pas un mec. Je te dis, arrête de me traiter comme une bouse juste parce que tu me prends pour une fille. Tu dis que je te fais de la peine, que tu as honte pour moi, qu'il ne faut pas compter sur toi pour publier ces tarlouzeries, que je ferais mieux d'appeler *Têtu* pour faire un reportage. Tu éclates de rire. Je ne veux pas te contredire. Je ne veux pas me fâcher avec toi, parce que si tu ne publies pas mes livres, qui le fera ? Mais je te hais de me parler comme ça.

La dernière fois que je te vois vivant. Nous dînons chez Tim et Philippe. Tu veux m'offrir un vieil anorak à toi. Tu

me dis en rigolant que c'est un bon style pour les lesbiennes des années 80. Tu es un crevard de merde. Tu me dis : Et alors toi, c'est terminé pour toi. 'Qu'est-ce que ça fait de se faire dépasser par Marcela Iacub ? Tu n'es qu'un pathétique connard de merde, tu es fini, tu es mort.

PERTES

Après m'être administré 250 mg par mois pendant deux mois, je commence brusquement à avoir des pertes de sang ininterrompues. Petites hémorragies marron, épaisses, qui tachent tous mes caleçons. Je n'ai mal nulle part, mais la présence de ce sang sombre et gélatineux entre mes jambes me gêne. Je pense que c'est le prix que moi, ni-femme-ni-homme-ni-transsexuel, je dois payer pour mon addiction à la testostérone.

Je vais voir une gynécologue. Je lui explique l'histoire des pertes. Je l'avertis que je prends entre 50 et 100 mg de testostérone par semaine. Je ne précise pas que c'est parfois plus, parfois moins.

« Comme méthode contraceptive ? Mais vous savez qu'il y a des moyens plus sûrs ? » me répond-elle.

Peut-être parce que nous n'avons pas engendré, toi et moi, le sauveur de la planète, dernièrement, depuis ta mort, je me surprends à désirer la fin de l'espèce humaine. Pas son progrès, ni son amélioration, mais juste la fin, la rupture de notre chaîne du vivant. Ta mort est le signe de l'arrivée de ce que certains scientifiques nomment la « sixième extinction¹ ». Tout commence avec les bactéries, il y a plus de 2 700 millions d'années : en brisant la

1. Cf. Niles Eldredge, *Life in the Balance. Humanity and the Biodiversity Crisis*, Princeton University Press, Princeton, 2000.

molécule d'eau pour produire l'hydrogène nécessaire à la formation de leurs composants cellulaires, les bactéries produisent une grande quantité d'oxygène. Ce même oxygène, en principe hautement toxique, corrosif et inflammable, aurait modifié la composition atmosphérique de la planète et permis l'apparition de la vie animale sur terre à grande échelle. Il y a 435 millions d'années a lieu la première extinction, une vaste glaciation extermine la quasi-totalité de la vie marine. Les bactéries survivent, et avec elles leur système de production de l'oxygène. Un million d'années plus tard, lors de la deuxième extinction, une bonne partie des poissons et des invertébrés marins disparaissent de nouveau. Les bactéries survivent. Un autre million d'années plus tard, la quasi-totalité des espèces sous-marines et terrestres sont anéanties au cours de la plus extrême de toutes les extinctions. Les bactéries survivent. Il y a 210 millions d'années, un bon nombre d'espèces aquatiques succombent une fois de plus, l'extinction des premiers mammifères inaugure l'ère des dinosaures. Il y a 60 millions d'années, la cinquième extinction provoque la disparition des dinosaures. De nouveau, les bactéries survivent. Peu à peu, les petits mammifères se répandent sur les plaques terrestres à la dérive, les poissons recommencent à peupler les océans. J'hésite entre me suicider, devenir serial killer, consacrer ma vie au développement transmoral de l'humanité comme espèce, sa mutation intentionnelle, ou fonder une force armée transféministe qui aurait pour mission de buter tout ce qui s'oppose à elle, sans distinction. Et tout ça par amour, charité planétaire. Petit à petit, j'apprends à apprécier ton idée de contamination sidéenne universelle comme culmination esthétique du destin punk de notre espèce. Canguilhem : « On sait assez que les espèces approchent de leur fin quand elles se sont engagées irré-

versiblement dans des directions inflexibles et se sont manifestées sous des formes rigides¹. » Nous nous préparons à une nouvelle ère d'hégémonie bactérienne. Entre-temps, la multiplication de l'humain progresse en coexistence étroite avec le virus : la polio, le sida, la grippe aviaire. Le politique m'intéresse, au même titre que le virus est fortement intéressé par l'épidémie. Le dossier du féminisme m'intéresse, au même titre que la terre est intéressée par la bactérie. Attaquer la construction du genre, les formations calcifiées de la sexualité, ne peut se faire que par prolifération virale, en même temps que par survivance bactérienne. Sur tous les fronts, dans tous les espaces. Mon corps : le corps de la multitude.

FRUSTRATION ADDICTIVE

J'aurais aimé pouvoir tomber dans une dépendance, avoir la sécurité de m'accrocher définitivement et chimiquement à quelque chose. Au fond, j'espérais que la testostérone serait cette substance. M'attacher non pas à une subjectivité, mais à la modification produite par l'ingestion d'un objet sans volonté dans mon organisme. Ne dépendre de personne pour cette ingestion. Confronter ma volonté à un objet sans volonté. Mon désir à un objet sans désir. Savoir que le *deal* se conclut entre une substance inanimée et moi. Savoir qu'il existe, dans le monde extérieur, une molécule capable de s'intégrer à mon métabolisme affectif, capable de me libérer du poids, du son, du goût, de la couleur de la réalité pure. Jusqu'à présent, je n'ai pu devenir dépendante de rien. Ni du tabac, ni de la coke, ni de l'héroïne, rien. Je me demande si je pourrais devenir accro

1. Georges Canguilhem, *op. cit.*, p. 159.

à la testostérone. Ce que je sais avec certitude, c'est qu'au niveau moléculaire, la bataille de l'addiction a déjà commencé.

Je me réveille à côté d'elle. Avant d'ouvrir les yeux, j'entends sa voix. Elle me raconte une histoire *straight*. Chaque matin les filles font une pipe à leur homme pour les satisfaire, qu'ils n'aillent pas voir ailleurs. Pour les produire en tant qu'homme, je lui réponds, pour avaler leur testostérone. Elle glisse une jambe entre les miennes, place sa tête au-dessus de mon bassin et enfonce sa langue dans mon sexe.

Elle me parle de la difficulté, pour une femme jusque-là hétérosexuelle, à détecter l'excitation dans un corps sans bite. Elle dit : « Comment être sûre que l'autre te désire ? » Je n'y avais jamais pensé. Une bite en érection facilite le décodage du désir. Une bite en érection semble dire : « Tu me fais bander, je t'enfile, j'éjacule. » Elle me raconte à quel point elle était déconcertée, la première fois qu'elle a fait l'amour avec une femme. Elle dit que maintenant elle comprend mieux les hommes, leur fragilité face à un désir manquant de signes anatomiques visibles, que devant un corps sans bite érectile, il est toujours possible de se tromper en détectant de l'excitation, d'être induit en erreur par ses sens. Comme si pour les corps dépourvus de bite érectile le langage pouvait être dissocié de l'anatomie (« Tu me plais, tu t'excites, mais il n'y a que moi qui connais cette excitation, toi tu n'en sauras rien, tu ne pourras pas la détecter contre ma volonté. »). Dans les corps sans bite érectile un espace poétique existe, un territoire du sexe comme savoir internalisé. Curieusement, les patriarches de l'hétérophilosophie, Nietzsche¹ ou Otto Weininger²,

1. Paul Patton, *Nietzsche, Feminism and Political Theory*, Routledge, Londres, 1993, et Peter J. Burgard, *Nietzsche and the Feminine*, Virginia University Press, Charlottesville, 1994.

2. Otto Weininger, *Sexe et Caractère (1903)*, Ed. L'Age d'Homme, Paris, 1975.

considéraient que ce territoire propre à la féminité était l'espace où peut s'installer le non-savoir, le simulacre et le mensonge. Je pense qu'il serait plus approprié de parler d'hyper-conscience, d'un savoir ayant le pouvoir de décider si oui ou non il veut s'extérioriser à travers une représentation. Cette connaissance du désir avant qu'il devienne détectable comme érection ouvre la possibilité du sexe comme fiction, comme virtualité. Dans la sexualité lesbienne, les signes de l'excitation se lisent sur une cartographie anatomique étendue : le regard, le mouvement des mains, la précision du toucher, le degré d'ouverture de la bouche, la quantité de sueur ou de flux. Je me souviens que la première fois que j'ai baisé avec un mec, sa bite m'a paru un objet secondaire, à la motricité involontaire, dont le fonctionnement ne pouvait être un indicateur fiable de désir ou d'excitation. Au contraire. J'avais l'impression d'être face à un signifiant imposteur, un reliquat biopolitique ancestral dont la présence ne faisait qu'éclipser le lieu d'où émerge en réalité le désir.

TESTOMANE

La relation à la testostérone change dès qu'on sort du cadre d'un protocole, médical et juridique, de changement de sexe. Dans le protocole médical, changer de sexe implique prendre une décision unique, un choix fait une fois pour toutes. Mais les choses sont plus complexes. Je ne veux pas changer de sexe, je ne veux pas me déclarer dysphorique de quoi que ce soit, je ne veux pas qu'un médecin décide quelle quantité mensuelle de testostérone me convient pour changer de voix et me faire pousser la barbe, je ne veux pas me faire enlever les ovaires et les seins. Il n'y a pas

de direction prédéfinie aux changements que la testostérone initie en moi. Ce que je sais, c'est qu'avant la testostérone, ma voix n'est pas une voix de femme, mon visage sans poils n'est pas un visage de femme, mon clitoris de moins de deux centimètres n'est pas un organe féminin. Je suis ce que je suis, et ce n'est pas la médecine qui va m'autoriser à être davantage homme que je l'ai toujours été. Je n'ai pas besoin de la permission de la monarchie espagnole ou de la République française pour me shooter à la testostérone.

Le problème est là : hors du contexte institutionnel défini par l'Etat, la testostérone n'entre plus dans une thérapie de substitution hormonale et devient une drogue illégale. Au même titre que la cocaïne ou l'héroïne. Il faut donc admettre les conséquences : je suis accro à la testostérone.

Ma relation avec V. pourrait se définir de cette manière. Dépendante de Despentès. Ma relation avec la T. pourrait se définir de cette manière. Testodépendante. Même quand je suis avec elles. Surtout quand je suis avec elles. *Manque*. Il devient évident que ma relation avec V. appartient à ce type d'unions placées sous le signe de l'addiction. *Dépender* : être accroché à. J'ai trouvé ma drogue et elle est, comme toutes les drogues, en même temps proche et insaisissable. On peut penser que n'importe quelle relation amoureuse est, d'une certaine façon, addictive. Mais je ne le crois pas. Les autres fois, ce n'était pas comme ça. Je sais d'expérience qu'il y a des formes d'amour qui opèrent selon le modèle d'un feed-back satisfaisant. Comment suis-je sûr que cet amour, celui-là et pas un autre, correspond au modèle addictif, et non à la cybernétique de la satisfaction? Premièrement, parce qu'il y a relation dissymétrique entre l'ingestion ou la présence de l'objet désiré

et la satisfaction. Deuxièmement, parce que la satisfaction prend la forme du manque. Là où la satisfaction devrait avoir lieu surgit la frustration. Quand je suis en train de l'embrasser, je pense que je veux l'embrasser, quand je parle avec elle je pense que j'ai urgemment besoin de parler avec elle. Quand elle se répand sur ma peau je pense que je veux qu'elle se répande sur ma peau, et pendant que mon corps l'absorbe je pense que je veux l'absorber, encore et encore. L'instant présent, le moment de l'assimilation est sans aucune importance face à l'impérieuse nécessité de ce qui doit venir juste après. Plus, plus, le plus vite possible. Une minute plus tard, le désir sera encore plus intense, et ainsi de suite, de plus en plus. Le désir ne se détruit pas. Il se transforme, passant à l'état inconscient dans la fatigue ou le sommeil. Je désire continuer à désirer, sans possibilité de satiété. Peu de substances m'ont amené à dépasser ce seuil addictif. L'alcool ne m'a jamais intéressé. A une époque, je prenais du crystal : surpuissant pour le cerveau. J'ai parlé français couramment, en une nuit, grâce à une surdose de crystal. Si mon accent n'a pas été modifié, ma capacité à utiliser le vocabulaire et ma relation avec la grammaire se sont améliorées radicalement ; c'était comme accéder à un nouveau niveau de conscience dans une langue étrangère. Efficace, mais pour un usage occasionnel. Je ne prends presque pas de coke, ni d'ecstasy ni de speed, ou très rarement, quand je reviens à Barcelone ou à Madrid (les métropoles espagnoles sont impossibles à traverser sans une certaine dose toxicologique), et seulement dans ce cas : ce sont des drogues-villes, la charge moléculaire nécessaire pour cohabiter et communiquer dans une cité précise. Mon métabolisme n'a jamais accepté aucune substance de substitution compensatoire. Mes seules drogues, dans toutes leurs variables romantiques ou anonymes, sont la testosté-

rone et le sexe. Formant ainsi un cercle de production mutuelle. Elles m'affectent toutes dans la mesure où elles sont susceptibles de me faire entrer en contact avec l'amorphe, avec ce qui n'a pas de forme, ou ce qui imagine une forme pour l'informe, ce qui produit du désir sans satisfaction possible. La pensée définitive, le genre définitif et le plaisir définitif sont au-delà de l'horizon du possible.

Aujourd'hui, nous glissons sans nous en rendre compte dans un de ces abîmes où nous retombons régulièrement, tous les dix ou douze jours. Entre deux doses de T. Cette aliénation cyclique pourrait devenir une de nos routines, une clé de stabilité. Par ces microruptures, forme d'éloignement préventif, notre relation symptomatiquement addictive se détruit et se régénère. Pour être précis, il faudrait dire que c'est elle qui descend, seule, dans ces dépressions où elle m'entraîne, avec ses yeux de gamine hyperactive, de rockeuse inconsolable qui ne sait plus au juste si elle vient de tuer quelqu'un ou d'apprendre qu'on va l'assassiner. La tristesse de son regard réside précisément dans la tension entre ces deux possibilités. Je la désigne comme force motrice de ce mouvement vers l'abîme, mais c'est peut-être moi, plutôt, qui touche le fond et l'y entraîne, avec un enthousiasme et une amabilité extrêmes. Ces gouffres sont nécessairement liquides : elle pleure, se plonge dans un bain chaud, met une lessive à tourner. C'est une tristesse fœtale, préculturelle, présexuelle, prématurée. Pendant ce temps, je vais faire une analyse de sang. Dans les profondeurs, quelque chose coule, circule dans un espace circonscrit, mais qui pourrait se répandre. Dans cette strate, les sentiments existent à l'état gélatineux, juste avant l'évaporation et la transformation des solutions de carbone en courant électrique. Tel est l'état du sang, de l'eau, du sperme, des sécrétions vaginales, de la salive, de l'urine, des

liquides rachidien et amniotique, de l'infusion dans laquelle flotte le cerveau, mais aussi de ce qu'on vient d'ingérer, du gel, des aliments extérieurs au corps pendant le processus d'assimilation stomacale, avant d'être transformés en matières fécales. *To fall in love, tomber amoureux*, disait Derrida : tomber dans une topographie précise, accéder par détachement ou par effondrement à une strate particulière de l'être, du corps, de la ville, de la planète, de l'évolution, de l'espèce. C'est ici qu'a lieu la conversion des échelles : amour de l'être, amour charnel, amour urbain, amour terrestre, amour géologique, amour animal, amour inter-espèces. Il ne faut pas penser ici à un rictus heideggerien, en aucune manière. Je parle d'une architecture. Pas d'une révélation, d'un dévoilement de l'être par une illumination précise, ni de faire émerger le réel à la clarté d'un projecteur. Je ne parle pas de ça. Je parle d'une perception tactile, qui se produit dans l'obscurité, de cogner le fond avec le ventre, ramper sur une masse visqueuse. Pas d'illumination, mais palpation obscure. Je parle de découvrir la surface d'une intériorité avec la peau. Il s'agit d'un retour à la vie cyber-reptilienne, une régression, savourer la vérité électriquement visqueuse de l'être, par petits coups de langue. Pas encore de longues inhalations, car on n'est pas arrivé à l'état où l'être nous est donné sous sa forme éthérée. Nous n'avons pas d'autre solution que lécher l'être. Le sucer, comme mode unique de connaissance et d'appréhension. Ici, le secret de l'addiction révèle son arithmétique. Ni lumière, ni oxygène, pas moyen de respirer l'être, aucune possibilité de trouver une satisfaction optique ou pulmonaire. C'est une question de diamètre, de texture et de fluidité. Une fois que nous sommes dans un de ces bas-fonds gélatineux, sortir est aussi difficile pour elle que pour moi. Le même degré d'anxiété, la même tristesse. Au fond, il n'y

a pas de niveaux. Le fond, c'est le fond. Nous sommes enfermées dans une architecture monade. Trouver la sortie signifie, purement et simplement, modifier le sol, solidifier les sentiments liquides pour y prendre pied, ou les évaporer pour pouvoir y respirer. Le temps de comprendre que la transsubstantiation des affects n'est pas pour aujourd'hui, et il n'y a plus qu'à appeler A.S. Personne n'est plus rapide que lui. Il vient pour la première fois le dernier jour de l'année 2005, pour fermer une époque et en ouvrir une autre. Il répond à l'appel comme un médecin aux urgences, en moins de dix minutes. Il s'occupe de plusieurs groupes de musique : rock, heavy metal, hip-hop, fusion afro-brésilienne. Il consacre un peu de son temps libre à calmer les addictions, à domicile, dans un temps record. Son arrivée modifie immédiatement le sol fangeux sur lequel nous nous traînons. Il sonne à la porte, Justine aboie, et dès qu'il entre dans l'appartement tout devient graduellement plus léger. A.S. aime parler, et il est judicieux de mettre un film ou de passer un disque à fond, pour baliser sa désorientation verbale. On sonne de nouveau à la porte. P.E. et E.N. apportent une guitare neuve dont il faut changer les cordes. P.E. ôte ses lunettes fumées, demande à E.N. une paire de tenailles, fulmine contre les Papa Roach, entonne *Sex My Money* en se moquant de la mélodie et coupe les cordes une par une. Les fibres sautent, vieux serpents électriques auxquels on aurait arraché la tête. P.E. caresse la guitare comme un aveugle. Il l'approche de son visage, y passe les doigts, exige la proximité maximum entre sa peau et le manche. Les cordes neuves ondulent entre ses doigts comme de jeunes cobras en cours de dressage, semblent chercher d'elles-mêmes les trous des chevilles. Les serpents reconnaissent le toucher rock, trouvent leur chemin vers la musique. Il les attache avec précision, sans regarder : on ne

saurait imaginer compassion plus parfaite, dévotion plus sincère que celle qui existe entre ces cordes et ses doigts. A.S. prépare un joint d'herbe pure et se met à parler. Je m'enferme dans la salle de bains pour m'appliquer une dose de T. V. met un documentaire sur le festival de Monterrey : la voix de Janis Joplin ouvre un canal universel de vibration musicale et soudain, l'amour devient respirable.

TRANS OU JUNKIE ?

Voici comment les choses se présentent, et il va falloir y faire face : si je n'accepte pas de me définir comme transsexuel, comme « dysphorique de genre », je dois admettre que je suis accro à la testostérone. Dès lors qu'un corps abandonne les pratiques que la société où il vit autorise comme masculines ou féminines, il glisse progressivement vers la pathologie. Les options biopolitiques qui s'offrent à moi sont les suivantes : soit je me déclare transsexuel, soit je me déclare droguée et psychotique. En l'état actuel des choses, il me paraît plus prudent de me déclarer transsexuel et de laisser croire à la médecine qu'elle peut proposer une cure satisfaisante pour mon « trouble d'identité de genre ». Dans ce cas, je devrai accepter que je suis né dans un corps auquel je ne m'identifie pas, déclarer que j'ai horreur de mon biocorps, de mon sexe et de ma façon d'atteindre l'orgasme. Il sera nécessaire de réécrire mon histoire, d'en modifier tous les éléments qui relèvent d'une narration féminine. Je devrai déployer une série de mensonges bien calculés : j'ai toujours eu horreur des Barbies, je ne jouais pas à la poupée, je déteste mes seins et mon vagin, la pénétration vaginale m'écœure, la seule manière pour moi d'avoir un orgasme, c'est avec un gode. Il s'agit, en défini-

tive, de me déclarer malade mental, et de confirmer ainsi les critères établis par la DMS-IV, le Manuel de diagnostic et statistique des troubles mentaux de l'Organisation mondiale de la Santé, où après 1980 la transsexualité est consignée comme une maladie mentale au même titre que l'exhibitionnisme, le fétichisme, le frotteurisme, le masochisme, le sadisme, le travestisme et le voyeurisme.

Si je n'accepte pas cette classification médicale, j'entre dans le territoire irrécupérable de la psychose. Je devrais plutôt dire qu'il me faut choisir entre deux psychoses : dans l'une (la transsexualité) la testostérone apparaît comme un médicament, dans l'autre (addiction) la testostérone devient la substance dont je suis dépendante, dépendance qui doit être soignée par d'autres moyens. Je suis tombé dans un piège politique : le problème est que ce piège prend la forme même de ma subjectivité, c'est mon propre corps. Comment avons-nous pu confier à l'Etat la gestion du désir, du fantasme sexuel, du sens d'habiter ou non son propre corps ? Ou faudrait-il dire le corps-de-l'Etat ? Si je m'auto-administre certaines doses de testostérone et que je cours le risque d'un accroissement de ma pilosité faciale, d'un changement de voix et d'une hypertrophie du clitoris sans m'identifier politiquement et socialement à un homme, je suis forcément folle. Je ne pourrai pas descendre directement à la pharmacie chercher mes doses de Testogel. Il faudra que je demande à D. de m'envoyer une ou deux boîtes de Londres, ou aller l'acheter sur expressdrugstore.com, ou sur le marché noir du sport, et prendre ce que l'on me donne. Si possible de la testostérone fabriquée en Europe occidentale, et non une de ces variantes synthétisées en Europe de l'Est pour les sportifs d'élite et les culturistes, qui pourraient me déclencher une tachycardie de plusieurs jours. Je préfère ne pas y penser. Cette semaine, je

vais retarder la dose. Je ne me l'administrerai pas avant mercredi prochain.

RAIN CHECK

Depuis qu'elle a compris qu'un jour, elle sera ma chienne, elle prend ses distances, comme pour profiter de ses derniers instants de liberté conditionnelle. A 200 mg de T. par semaine, il m'est difficile de rester trois jours sans la baiser. J'envisage de partir pour éviter d'être happée vers son corps. Je l'appelle et je lui dis de ne pas s'inquiéter pour l'infidélité, la décision, l'amour parallèle. Je vais aller passer deux mois avec D. à Los Angeles. Je ne prononce en réalité aucun de ces mots : infidélité, décision, amour. Je dis seulement : ce serait plus facile si je partais quelque temps, je pourrais te donner un *rain check*, ce serait peut-être mieux comme ça. D. va rendre visite à J. et pourra sûrement me trouver un appartement à louer dans West Hollywood. Là-bas, je n'aurai pas de mal à trouver de la testostérone, je pourrai discuter avec d'autres trans qui prennent ou non des hormones. Mais je reviendrai, c'est sûr. En tout cas en Europe. Je dois aller à Barcelone en février, je passerai peut-être par Paris. Elle reste un moment silencieuse, puis répond que Los Angeles est sa ville préférée. Me parle des palmiers. Je n'arrive pas à me concentrer pour l'écouter. Ma vie s'étend devant moi comme un chemin qui bifurque : d'un côté les palmiers de Los Angeles, de l'autre V. Deux chemins entrecoupés de doses de T. Ce n'est pas comme si j'étais paralysé au croisement. Non. C'est moi qui ai pensé partir à Los Angeles, j'ai inventé un chemin jusque-là inexistant. J'ai fait les premiers pas qui, inévitablement, m'éloignent d'elle. Dans l'Amérique des années 50,

dans ces cinémas en plein air où on regardait les films d'une décapotable, s'il se mettait à pleuvoir et qu'on devait annuler la projection, les organisateurs donnaient aux spectateurs un *rain check*, pour qu'ils reviennent gratuitement, une autre fois, par une nuit étoilée. Un *rain check* est un embryon de temps congelé, une possibilité vitale qui peut être artificiellement réactivée dans un contexte favorable. C'est un déjà-vu amoureux qu'on peut contrôler intentionnellement.

Elle m'appelle deux jours plus tard. Elle veut descendre dans le Sud, à Vauvert, écrire un livre sur son viol, sur l'époque où elle faisait la pute, sur pourquoi le XXI^e siècle sera féministe ou ne sera pas. Vers le soleil. Je cède. L'arrogance de la testostérone a plié devant l'affect pur. Je pars avec elle.

BABY CARCASS

Nous voyageons ensemble vers le Sud. Elle change de corps et de visage plusieurs fois par jour. Je change de langue pour suivre le flux. Elle m'a demandé de lui parler en espagnol pendant qu'on baise. Je lui dis à l'oreille : *lo que tu quieres es que te folle como una perra*, ou *tu piel es tan suave*. Peu importe. Ce qui la fait bander, c'est ma voix en espagnol, dit-elle. Je me souviens de jours incroyablement heureux. Quand nous sommes ensemble dans la voiture avec la musique à fond, quand je la regarde danser dans la chambre, quand nous parcourons le labyrinthe de la cathédrale de Chartres. Mais tout peut basculer d'un instant à l'autre. Tout change définitivement quand elle m'annonce qu'elle se suicidera à quarante ans. Il y a un an elle passait Noël avec P. et M. Maintenant, dit-elle, elle porte un

enfant mort sur le dos. Elle déambule avec ce poids, comme les mères antillaises de Barbès, sauf que son enfant, celui de P., est mort. Elle promène un minuscule cadavre attaché à ses épaules. Je pourrais m'effondrer, mais non. Je pourrais la prendre dans mes bras tendrement, mais non. *I am not a rockstar*. Le stress altère les niveaux d'hormones. La testostérone modifie la résistance au stress. J'ai besoin d'un shoot, seulement j'ai déjà dépassé les 250 mg hebdomadaires. Je ferme les canaux de la pensée périphérique, j'évite la cognition néfaste : si elle voulait vraiment se suicider, elle n'attendrait pas d'avoir quarante ans pour ça. *Quid moraris emori*. Son suicide est mort-né, comme son enfant avec P. Le suicide différé se nomme dépression. Si elle a une date et un rituel, c'est que la vie a encore un sens pour elle. Parce qu'elle est V.D. Sinon, elle se suiciderait aujourd'hui même. Ce soir. Ici, à Vauvert, dans les marais de Camargue. Et moi, je l'aurais définitivement dans le cul. J'ouvrirais les fenêtres pour laisser entrer le mistral, j'ouvrirais les robinets qui remplissent la baignoire d'eau chaude, j'ouvrirais une boîte de Lexomil, je me ferais un dernier shoot de T., j'ouvrirais la bouche pour boire, j'ouvrirais mon œsophage en déglutissant, j'ouvrirais les veines qui vont au cœur, j'ouvrirais mes cellules où le poison doit entrer, j'ouvrirais les chaînes de carbone, sodium, les récepteurs d'opiacés. Pour elle, les canaux qui mènent l'âme jusqu'au séjour des morts s'ouvriraient et son petit, nouveau-né à peine, viendrait la recevoir. Ce serait une fin sublime pour cette histoire, mais elle veut nous faire attendre encore quatre ans. Alors il sera trop tard. *Difficile est longum subito deponere amorem*. Je ne veux pas l'écouter. Je ne veux pas entendre les saloperies qu'elle a à me raconter sur P., sur l'enfant mort, sur son incapacité à m'aimer, à aimer tout ce qui n'est pas le petit cadavre. Je ne

veux pas. Je veux juste qu'on l'encule, qu'on nous encule, qu'on nous expose le cul à tous les trois, à elle, à moi et au bébé mort.

Sarah

Le chemin qui mène de la maison des écrivains de Vauvert à la plage des Saintes-Maries-de-la-Mer est un paradis végétal sur lequel on a déroulé une langue d'asphalte. C'est un parc naturel, habité par de nouvelles espèces technovivantes : castors, aigles, taureaux, chevaux blancs, colonies de flamants roses et voitures. Les automobiles qui glissent sur cet unique tapis gris sont des cyber-prédateurs aspirant à éliminer toute concurrence entre les organismes préhistoriques mobiles et les nouveaux agrégats ultra-rapides d'homme/machine. Dans le cyberparadis de Vauvert l'homme-automobile est devenu un organisme complexe qui habite et dévore, comme tout autre animal.

Les castors nagent avec agilité dans le fleuve, plongent sous les arbustes immergés, leur silhouette velue ondoie et, attirés par le poids métaphysique de l'autre rive, par le défi de quitter la vie aquatique pour embrasser la terre ferme, poussés par la tentation de la séparation technologique, ils sortent la tête de l'eau et posent la première patte sur l'asphalte. Sur la terre ferme, le corps poilu se fait maladroit, la queue trop lourde, les yeux encore recouverts d'un film liquide distinguent à peine l'autre rive. Les automobiles zigzaguent pour tenter d'attraper ce volume visqueux sous leurs roues. Parfois, elles les prennent de plein fouet, faisant exploser sang et tripes.

Les humains locaux accusent le castor d'être un immigrant illégal (il provient originairement des fleuves d'Amé-

rique du Sud et fut introduit en Europe au XIX^e siècle) qui s'est reproduit sans frein, fragilisant l'équilibre de l'écosystème camarguais. Ils s'emploient à l'éliminer sans pitié. Le castor ressemble au garçon arabe des environs de Paris, aux *dos mouillés* de Tijuana, aux Africains qui nagent jusqu'à Gibraltar. Traverser pour survivre. Laisser sa peau sous les roues. Les aigles volent en cercle au-dessus des voitures. C'est ainsi que l'aigle fait de l'automobile sa prothèse de chasse. Après le passage de la voiture, éventré sur l'implacable sol hivernal, le castor offre ses tripes exquises d'étranger à l'aigle natif. Je ne photographie pas la scène. Je ne veux pas inclure l'appareil photo, techno-œil ultime, dans ce rite cyberécologique. Les traces chimiques laissées par l'aigle et le castor dans ma mémoire suffiront.

En 1888, Van Gogh passa cinq jours sur la plage des Saintes-Maries, à l'Hôtel de la Poste. Il peignit quatre bateaux sans voiles, sans timon, les rames échouées dans les dunes de sable, et deux autres bateaux aux voiles tendues, qui s'éloignent sur l'eau. Sur l'un des bateaux Van Gogh a écrit « Amitié ». V. et moi nous allons presque tous les jours en voiture aux Saintes-Maries-de-la-Mer. L'église est probablement construite sur un ancien temple païen dédié au dieu égyptien Râ, le père du soleil. Les Saintes Maries de la Mer sont deux filles dans un bateau. Elles semblent flotter à la dérive sur les vagues gigantesques et écumeuses de la Méditerranée, comme les barques de Van Gogh. Chacune porte entre ses mains une boîte dorée. Mais que contiennent-elles ?

Dans la crypte des Saintes-Maries-de-la-Mer, se trouve sainte Sarah, Sarah la Noire, Sarah-Kali, Sarah la nomade, servante noire des Saintes Maries ou déesse égyptienne, Sarah, patronne des gitans. V. et moi nous descendons la voir. Nous apportons deux urnes vides. Sarah est une tête

de porcelaine noire vêtue de plus de cinquante tuniques dorées, rouges, vertes, blanches, bleues, bordées de fil d'or. Ses cheveux noirs disparaissent sous les tuniques, elles transforment la statue en un énorme vêtement à mille couches sur lequel repose une tête couronnée de brillants dorés et cristallins. V. porte dans son urne vide l'enfant qu'elle n'a pas eu avec P. Moi, je porte comme relique la bite que je n'ai pas eu besoin de me couper pour être qui je suis, celle que je n'aurai pas besoin de me greffer pour être qui je suis.

Il n'y a pas deux sexes, mais une multiplicité de configurations génétiques, hormonales, chromosomiques, génitales, sexuelles et sensuelles. Il n'y a pas de vérité du genre, du masculin et du féminin, hors d'un ensemble de fictions culturelles normatives.

Aux yeux de Van Gogh, la plaine de Camargue qui mène aux Saintes-Maries, celle-là même que V. et moi parcourons en voiture, ressemblait à un paysage de Hollande, mais sous une autre lumière. Moi, j'ai l'impression que c'est la lumière d'Espagne qui luit sur une autre plaine, le soleil même d'Égypte qui réchauffe le dos des castors immigrants du troisième millénaire.

10.

Pornopouvoir

« I sell frustration, not relief¹. »

Lydia LUNCH.

L'IMPÉRATIF PORNOGRAPHIQUE : BAISE-TOI TOI-MÊME

1. La pornographie est un dispositif masturbatoire virtuel (littéraire, audiovisuel, cybernétique...). En tant qu'industrie cinématographique, la pornographie a pour objectif la masturbation planétaire multimédia. L'image pornographique se caractérise par sa capacité de stimuler, indépendamment de la volonté du spectateur, les mécanismes biochimiques et musculaires régissant la production de plaisir. Soulignant cette capacité de l'image pornographique à s'activer dans le corps du spectateur, Linda Williams définit la pornographie comme « *embodied image* », « image incor-

1. Je vends de la frustration, pas du soulagement.

porée », image qui se fait corps, capture du corps par l'image¹.

2. La pornographie est la sexualité transformée en spectacle, en virtualité, en information digitale. Autrement dit : en représentation publique, où « publique » signifie directement ou indirectement commercialisable. Etant donné les conditions du capitalisme postfordiste, une représentation publique implique qu'elle soit échangeable sur le marché global, sous forme digitale, et transformable en capital. Une représentation acquiert le statut de pornographie lorsqu'elle provoque le devenir-public de ce qui est censé demeurer privé. On dira alors que la pornographie est un dispositif de publication du privé. Ou, mieux encore, un dispositif qui, représentant une portion de l'espace public, le définit comme privé en le chargeant d'une valeur masturbatoire ajoutée. Le mot pornographie indique une caractérisation économique-politique de la représentation.

3. La pornographie est télé-techno-masturbation. La mondialisation de l'économie pharmacoporno au moyen de la digitalisation audiovisuelle et de sa transmission ultra-rapide sur une multitude de supports techniques (télévision, ordinateur, téléphone, iPod...) génère un *effet papillon* dans la gestion globale des cycles excitation-frustration-excitation : une chatte qui s'ouvre ici, une bouche qui suce là, produisent des centaines de décharges de plaisir à l'autre bout de la planète en émettant, par leur déplacement virtuel, un flot vivant de capital.

1. Linda Williams, « Body Genres », *Film Quarterly* 44 : 4, Été, 1991. Voir aussi Linda Williams, « Corporealized observers : Visual Pornographies and the "Carnal Density of Vision" », in Patrice Petro (ed.), *Fugitive Images*, Indiana University Press, Bloomington & Indianapolis, 1999.

4. La pornographie présente les mêmes caractéristiques que n'importe quel autre spectacle de l'industrie culturelle : virtuosité, théâtralisation, spectacularisation, reproductibilité technique – transformation digitale et diffusion audiovisuelle. La seule différence, pour le moment, réside dans son statut underground. Le producteur porno David Friedman note que l'exploitation pornographique contemporaine, pensée comme pratique performative et consommation audiovisuelle, est une extension des spectacles populaires du cirque, des *freak shows* de foires et de parcs thématiques de l'ère pré-cinématographique¹. Pornographie et prostitution pourraient être considérées comme des domaines de l'industrie du spectacle condamnés à l'ostracisme et à l'illégalité au cours des XIX^e et XX^e siècles. Le passage du corps monstrueux, pervers ou déviant (*freak*, homosexuel, nymphomane, pute) du statut d'attraction de cirque à celui de malade mental ou de criminel soulignera ce processus d'exclusion des sphères publiques et économiques.

5. L'industrie pornographique est à l'industrie de la culture et du spectacle ce que le trafic de drogues illégales est à l'industrie pharmaceutique. Il s'agit des deux moteurs occultes du capitalisme du XXI^e siècle. La production pharmacopornographique fonctionne sur une ambivalence : aspect caché et marginal de l'industrie culturelle contemporaine, elle est aussi paradigme de toute autre production postfordiste. Dans le capitalisme *über-material*, toute forme de production offre des bénéfices dans la mesure où elle se

1. « The pornographic exploitation business was an extension of the circus carnival – girlie shows, freak shows, gambling games, rides, ballyhoo, hullabaloo... » David Friedman, producteur de porno, in Legs McNeil and Jennifer Osborne, *The Other Hollywood. The uncensored oral history of the porn film industry*, Regan Books, New York, 2005, p. 1.

rapproche du modèle de production pharmacopornographique.

6. Secteur souterrain de l'industrie culturelle, l'industrie du sexe dit la vérité sur toute autre production communicationnelle ou spectaculaire. Littérature, cinéma, télévision, Internet, comics, jeu vidéo, etc. désirent la pornographie, veulent produire plaisir et plus-value pornographiques sans pâtir de la marginalisation propre à la représentation porno, de la même manière que les producteurs contemporains de l'industrie pharmaceutique légale veulent produire plaisir et plus-value sexuelle et toxicologique sans pâtir de la marginalisation et de la criminalisation propres au commerce de drogues illégales.

7. Dans la pornographie, le sexe est *performance*, c'est-à-dire représentation publique et processus de répétition socialement et politiquement régulé. Considérons de nouveau cette relation entre industrie culturelle et industrie du sexe. La théoricienne Judith Butler, dans un tournant qui marqua le féminisme de la fin du xx^e siècle, définit le genre, la masculinité et la féminité en termes de performances, processus régulés de répétition, normes internalisées sous forme de style corporel, représentation et théâtralisation publique¹. Parallèlement à Butler, Annie Sprinkle introduit, dans les années 80, un nouveau déplacement performatif dans la compréhension de l'identité en définissant non plus le genre mais la sexualité en termes de performance². Pour Sprinkle, la vérité de la sexualité que la représentation pornographique prétend capturer n'est que l'effet d'un dispositif de représentation, d'un ensemble

1. Judith Butler, *op. cit.*

2. Annie Sprinkle, *Hardcore from the Heart. The Pleasure, Profits and Politics of Sex in Performance*, édité par Gabrielle Cody, Continuum, London, 2001.

de chorégraphies corporelles régulées par des codes de représentation bien précis, comparables à ceux qui prévalent dans la danse, l'action cinématographique traditionnelle ou le théâtre. Il s'ensuit que, pour Sprinkle, la pornographie n'a aucune valeur réaliste ou documentaire en dehors de celle qui émerge de sa volonté de représentation.

8. Le propre de la pornographie comme image tient davantage à des questions de scénographie, de théâtralisation et de lumière que de contenu : il suffit d'un corps (naturel ou artificiel, « vivant » ou « mort », humain ou animal), « très bien éclairé ¹ », un corps d'autant plus désirable qu'il est inaccessible, dont la valeur masturbatoire est directement proportionnelle à sa faculté de se comporter comme un fantasme étincelant et abstrait.

9. La compréhension populaire de la pornographie comme degré zéro de la représentation est fondée sur un principe sexo-transcendantal que nous pourrions nommer « platonisme spermatique », pour lequel l'éjaculation (et la mort) est la vérité unique. Dès lors, le *snuff* est le modèle onto-cinématographique de ce type de production pornographique : filmer *le réel*, l'éjaculation, la mort en temps réel, et mieux encore, faire coïncider onto-cinématographiquement mort et éjaculation. Le propre de la pornographie dominante est de produire l'illusion visuelle de l'irruption dans le réel pur. L'excitation pornographique obéit à un mécanisme boomerang : plaisir-dans-la-désobjectivation-de-l'autre/plaisir-dans-la-désobjectivation-de-soi. Regarder un sujet qui ne peut contrôler sa force de production sexuelle (*potentia gaudendi*) et le regarder au moment même où il renonce à cette force, au bénéfice

1. Roland Barthes, *Sade, Loyola, Fourier*, Editions du Seuil, Paris, 1971, p. 132.

d'un spectateur tout-puissant (soi-même, celui qui regarde) lequel, à son tour, et par le biais de la représentation, se voit dé-subjectivé, réduit à sa réponse masturbatoire. *Celui qui regarde jouit de son propre processus de dé-subjectivation.* Si nous considérons que l'objectif de tout document visuel pornographique est de faire coïncider l'éjaculation représentée avec l'éjaculation du spectateur (abstraitement compris comme biohomme, éjaculateur visuel universel), nous devons alors conclure que le plaisir du regard pornographique réside dans une contradiction vicieuse. D'une part, donner l'impression au spectateur, via la dé-subjectivation des acteurs porno, que c'est lui qui détient et contrôle la *potentia gaudendi* des acteurs; de l'autre, en réduisant le corps du spectateur à un récepteur involontaire de stimuli éjaculatoires, le mettre dans la position de la pute, la chienne, anus-récepteur universel, privé de toute décision sexuelle. Le propre de la subjectivité pornographique est d'avaler son propre sperme, être en même temps bite érigée et anus récepteur universel. Ce qui nous oriente vers le précepte pornosopique : *pornete ipsum*.

10. La pornographie dit la vérité de la sexualité, non qu'elle soit le degré zéro de la représentation, mais parce qu'elle révèle que la sexualité *est* toujours et en tout cas *performance*, exercice public de répétition régulée, mise en scène, ainsi que mécanisme involontaire de connexion au circuit global excitation-frustration-excitation. L'industrie contemporaine de l'*entertainment*, avec sa classification de la représentation en catégories « tout public » ou « classé X », nie la valeur performative de la pornographie en la réduisant à « du sexe pur », comme si d'un point de vue théâtral il existait une différence ontologique entre un baiser, une bagarre et une pénétration anale. L'hégémonie actuelle de l'industrie culturelle non-pornographique dérive de cet

axiome moral qui fait des organes dits sexuels (bite, chatte et anus en particulier) des objets extra-cinématographiques (littéralement ob-scènes, hors de la scène), dont la valeur de « vérité » ne peut être absorbée par la représentation et transformée en performance. Mais derrière cette hégémonie se cache le désir de l'industrie culturelle d'affecter les centres techno-organiques de production de la subjectivité (centres de production du plaisir et des affects, du sentiment d'omnipotence et de confort) avec la même efficacité que la pornographie. L'industrie culturelle est *envie du porno*. La pornographie n'est pas simplement une industrie culturelle parmi d'autres, elle est le paradigme de toute industrie culturelle¹. La pornographie – sexualisation de la production, informatisation du corps – et son circuit fermé excitation-capital-frustration-excitation-capital offre de façon particulièrement limpide une clef permettant de comprendre n'importe quel autre type de production culturelle postfordiste.

11. Parmi les réactions critiques, les pièges sont plus nombreux que les points de fuite. Faire sortir la sexualité du cadre du travail (salarie ou pas) ne suffira pas à la libérer du contrôle biopolitique contemporain, pas plus que de confier à l'état le soin de sa régulation pour la soustraire des sphères publiques. Impossible de retourner au romantisme d'une sexualité non publique, ni d'accéder à une forme intime et non industrialisée du corps. Ici échouent aussi bien les entreprises libérales, qu'émancipatrices ou abolitionnistes. Il s'agira désormais, au contraire, d'inventer

1. Affirmation à ne pas confondre avec la maxime si souvent débattue de Fredric Jameson, « toute image est pornographique ». Jameson utilise ici une acception critique de la pornographie pour qualifier le statut « idéologique » de l'image, face à la vérité radicale du texte historique au sens marxiste du terme. Cf. Fredric Jameson, *Signatures of the Visible*, Routledge, New York, 1990.

d'autres formes publiques, partagées, collectives et *copyleft* de sexualité qui déborderont du cadre étroit de la représentation pornographique dominante, de la consommation sexuelle normalisée. Annie Sprinkle ouvre la voie, en 1990, en utilisant le terme « postpornographie » pour présenter « *The Public Cervix Announcement* », performance où elle invite le public à explorer l'intérieur de son vagin à l'aide d'un spéculum. Cette représentation du sexe critique les codes de visibilité produits par la médecine aussi bien que par la pornographie traditionnelle. A la « vérité du sexe » pornographique, pour reprendre la formule de Foucault, Sprinkle oppose la production théâtrale et artistique de diverses fictions du sexe. Autour de l'initiative de Sprinkle prolifèrent les travaux de : Shelly Mars, Fatal Video, Virginie Despentès et Coralie Trinh Thi, Del LaGrace Volcano, Maria Beatty, Bruce LaBruce, Shu Lea Cheang, Post Op, etc. Le dénominateur commun à cette multiplicité de stratégies esthétiques et politiques (camp, Drag-King, SM, punk, cyber, etc.) est une inversion épistémologique, un déplacement radical du sujet de l'énonciation pornographique : ceux qui avaient été objets passifs de la représentation pornographique (« femmes », « acteurs et actrices de porno », « putes », « pédés et gouines », « pervers », etc.) deviennent sujets de la représentation, remettant ainsi en question les codes (esthétiques, politiques, narratifs) qui rendent visibles leurs corps et leurs pratiques sexuelles, la rigidité des modalités de rapports sexuels et les relations de genre.

Cette critique ouvre une brèche dans l'histoire de la représentation de la sexualité, faisant de la pornographie non plus le degré zéro de la représentation objective du sexe, mais plutôt un genre historique précis dont nous sommes aujourd'hui, pour la première fois, en situation de

faire l'analyse critique et qui sait, éventuellement, de laisser derrière nous.

PORNIFICATION DU TRAVAIL

Je n'ai pas besoin de te rappeler, toi qui tiens ce livre entre tes mains, que le sexe (*ton* sexe) n'a pour terrain ni le (ton) corps individuel, ni la (ta) sphère privée ni l'(ton) espace domestique. Que ni le corps individuel, ni la sphère appelée privée, ni l'espace domestique n'échappent à la régulation politique. Sexe, excitation, demande d'érection et d'éjaculation sont au centre de la production pharmacopornographique. La situation peut donc être définie en ces termes : *labor sexus est*. Dans la ville pharmacopornographique cyberétendue, le processus matériel du travail repose sur un ensemble de tractions sexuelles, instincts psychosomatiques, montées hormonales, établissement de connexions synaptiques et émission d'excrétions chimiques. Le travail est sexe. Néanmoins, l'objet du travail n'est pas de satisfaire, mais d'exciter : mettre en branle l'appareil somatique qui régule le cycle excitation-frustration-excitation. Nous travaillons à la porno-usine : une industrie technosomatique dont les carburants sont le sperme, le sang, l'urine, l'adrénaline, la testostérone, l'insuline, la silicone, les psychostimulants, les œstrogènes, mais aussi les signes numérisables et transmissibles à grande vitesse, le nombre, le texte, le son, l'image... Nous appellerons « pornification du travail » le mécanisme de devenir-sexe du travail contemporain, ou vice versa, le devenir-travail du sexe contemporain.

Ainsi, pour comprendre la praxis du travail postfordiste, il faudra étudier en détail trois domaines considérés

jusqu'ici périphériques ou marginaux par rapport aux cycles capitalistes de production et de consommation :

1. *La production, le trafic et la consommation de drogues (légalles ou illégales)*. Par « drogue », j'entends ici non seulement toute substance chimique d'origine naturelle ou synthétique affectant spécifiquement les fonctions du système nerveux central de l'organisme vivant, mais aussi, dans un sens plus large, toute substance (légalle ou illégale) biologiquement active, capable de modifier le métabolisme des cellules sur lesquelles elle agit. Quelques-uns des principes de gouvernementalité des flux psychotropes ont été ébauchés dans le chapitre « Pharmacopouvoir ».

2. *La production, la circulation et la consommation des matériels audiovisuels pornographiques*. Par « pornographie », j'entends ici tout matériel audiovisuel sexuellement actif, capable de modifier la sensibilité et la production des flux, de déclencher des cycles d'excitation-frustration et de production de plaisir psychosomatique, *in fine*, de capturer le corps.

3. *Le travail sexuel*. La transformation de la *potentia gaudendi* en marchandise, d'un corps par un contrat (plus ou moins formel) de service.

Le pouvoir de ces trois plateformes – drogues, matériel audiovisuel pornographique, services sexuels – de production de capital réside dans leur capacité à fonctionner en tant que *prothèse de la subjectivité*. Se dessine ici une *économie toxicopornologique générale* au sein de laquelle circulent organes, pilules, villes, connexions communicantes, images, textes, branlettes, litres de silicone, composés chimiques, dollars...

Les théoriciens de cette nouvelle conception du travail comme excitation ne seront plus les économistes classiques (Ricardo, Marx ou Keynes) mais les pornographes (Can-

dida Royale, Narcis Bosch, Nacho Vidal, HPG, etc.), les acteurs et actrices porno (Annie Sprinkle, Nina Roberts, Coralie Trinh Thi...), les travailleuses sexuelles (Michele T., Norma Jane Almodovar, Claire Carthonnet...), les rouages des réseaux de trafic de la drogue, des producteurs de coke aux travailleurs paupérisés des plantations d'opium, en passant par les mafias étatiques, les herboristes initiés aux traditions ancestrales de la sorcellerie, les laboratoires pharmaceutiques, les petits trafiquants et les junkies. Negri avec Rocco Siffredi ; Judith Butler avec Jenna Jameson.

Freud et sa dose de coke, la vie et la mort d'Escobar, la consommation d'amphétamines de Sartre, le cocktail d'androgènes et d'euphorisants maintenant opérationnels les soldats américains en Irak, le cancer des athlètes russes qui ont consommé les hautes doses de testostérone concentrées dans les pilules d'Oral-Turnidol[®], l'ascension et la chute de Linda Lovelace de *Gorge profonde*, les rails de poudre cristalline serpentant des podiums de la mode aux plateaux de télévision ou aux couloirs de la Bourse, les centaines de milliers de doses d'œstrogènes et de progestérone prescrits depuis quarante ans comme contraceptif aux biofemmes en âge de se reproduire, les animaux de laboratoire et ceux qui finissent dans des assiettes, le volume pharaonique d'antidépresseurs consommés par les biofemmes ménopausées, le trafic des travailleuses sexuelles illégales qui traversent les frontières européennes, le dopage dans les compétitions cyclistes, les litres de sperme versés chaque année devant les films porno, la propagation silencieuse du virus de l'immunodéficience humaine, les millions d'estomacs du troisième âge tapissés d'Oméprazole[®], la mort des adolescents qui participèrent aux essais cliniques de l'hormone de croissance, la seringue qui insémine la brebis Dolly, la candeur synthétique des muscles des culturistes...

nous apprennent plus sur les modes actuels de production capitaliste que tous les annuaires industriels de la Communauté économique européenne avec leurs indices insignifiants d'augmentation ou de baisse du chômage. Le guide international de la production, de la consommation et de la falsification du Viagra© nous en dira davantage sur la production de valeur excitation-frustration-excitation dans la société postfordiste que tous les traités d'économie classique avec leur notion obsolète du travail comme production marchande.

SEX COPYRIGHT

TECHNO-SIGNIFIANTS LUBRIQUES

Le pouvoir glisse : se déplace, au cours du siècle dernier, de la terre à la manufacture, puis vers l'information et la vie. Aujourd'hui, le pouvoir s'étend au sexe et au genre en tant que codifications précises de l'information et de la subjectivité. Dans un futur proche, cela s'effectuera sur un mode encore plus efficace par la transformation en brevets de psychotropes régulant la production des affects et des hormones sexuelles. Mais le désir, le sexe et le genre ne ressemblent ni à la terre, ni aux produits manufacturés. Le désir, le sexe, le genre ressemblent, en réalité, à l'information comme système sémiotique incarné (Haraway). Ce sont des codes vivants. Comme l'information, ils défient la propriété parce que ma possession d'un fragment (d'information, de désir, de sexe, de genre) ne t'en dépossède pas. Mon désir, ma bite en plastique, ma masculinité prothétique peuvent circuler et être partagés sans que la jouissance soit amoindrie. Bien au contraire, le *partage* multiplie le désir, le sexe, le genre. Le problème est que jusqu'ici

désir, plaisir, sexe et genre ont été pensés en termes d'essence non transférable, de propriété. On les a d'abord conçus comme substances fixes dans la nature, puis propriétés de Dieu, puis propriétés de l'Etat, plus tard propriétés privées et finalement, aujourd'hui, propriétés des multinationales pharmacopornopolitiques.

Les nouvelles corporations globales ne produisent rien. Leur objectif unique est l'accumulation et la gestion de brevets, elles aspirent à la gestion du corps et des représentations de production de plaisir. Cette politique de *copyright* qui gère la sexualisation de la production et l'informatisation de la vie est celle que j'ai appelée *pharmacopornopolitique* : il y est question de transformer ton cul et le mien, ton désir et le mien, en bénéfices abstraits. Ton clitoris et ma bite subissent le même sort que l'épi de maïs : les multinationales emploient le génie génétique pour produire de nouvelles souches transgéniques dont les semences seront infertiles. De la même façon que les multinationales contrôlent aujourd'hui, grâce à la privatisation des germoplasmes, la production mondiale de maïs, mais s'occupent – et c'est primordial – de transformer la planète entière en consommateurs potentiels des nouvelles semences transgéniques (infertiles à leur tour), l'industrie pharmacopornographique tend exponentiellement au contrôle et à la production de ton corps désirant. En parallèle avec « l'informatisation de l'agriculture ¹ » nous assistons à un processus « d'informatisation du sexe et du genre » par lequel le capital ambitionne de produire et posséder les modèles pharmacopornographiques, narcotiques et audiovisuels, moléculaires et fantasmatiques, régulateurs de la subjectivité désirante.

1. Negri et Hardt, *Multitudes*, Paris, 2006, p. 140.

Ton sexe, ton désir et ton genre sont le nouveau super-mais transgénique de l'industrie pharmacopornographique : si tu veux jouir, Viagra© ; si tu veux éviter la reproduction sexuelle, pilule ; si tu veux changer ton timbre de voix ou ta masse musculaire, androgènes ; si tu veux avoir des fantasmes sexuels, Dorcel, Hotvideo, Playboy...

PARIS HILTON AU LIT AVEC MAX WEBER

L'érotique puritaine du pouvoir – telle que Max Weber l'a identifiée dans *Ethique protestante et l'esprit du capitalisme*, avec ses valeurs de stabilité émotionnelle et morale, contrôle de soi et discrétion – qui a dominé une grande partie des écosystèmes sexuels de l'Occident depuis le XVII^e siècle, dévoile progressivement ses fondations pharmacopornographiques. Selon l'intuition de Weber, ce n'est pas le matérialisme, mais l'éthique de vie protestante qui a permis l'essor du capitalisme. Jusqu'alors châtiment divin et signe de luxe immodeste, le sacrifice au travail et la réussite économique deviennent preuves de l'amour de Dieu, circulant sous forme de capital à travers les corps, les marchandises, les territoires. De la même manière, le principe régissant la vie des corps et le fonctionnement des peuples à l'ère pharmacopornographique n'est pas l'hédonisme, la satisfaction de plaisirs sensuels, mais l'éthique post-chrétienne-libérale-punk dont le principe est de reproduire compulsivement le cycle excitation-frustration jusqu'à destruction totale de l'écosystème.

Voici un exemple de prothèse totale vivante qui annonce le devenir porno du protestantisme libéral weberien : Paris Hilton¹. Exception apparente au modèle

1. Sur Paris Hilton, voir Virginie Despentes, *King Kong Théorie*, Grasset, 2006.

de l'excellence américaine, Paris Hilton représente l'apogée de la production sexopolitique de la technobitch de luxe. Héritière d'un empire hôtelier multimillionnaire et d'une entreprise immobilière, Hilton rejette les institutions d'apprentissage traditionnel et commence à travailler dans des shows télévisés comme *The Simple Life* pour tourner par la suite ses propres films porno. Hilton n'a pas laissé tomber l'éthique protestante et l'esprit du capitalisme de Weber. Non : elle l'a incorporé pour l'amener à son plus haut niveau de production pharmacoporno-médiatique. L'insipide Hilton se tape Weber. Malgré son apparente propension au vice et à l'oisiveté, il n'y a chez elle aucun refus de l'économie capitaliste mais, au contraire, transformation, par des dispositifs de surveillance extrêmes, de la totalité de sa vie et de sa sexualité en travail, en images digitales globalement transférables. Sa réussite est d'avoir su récupérer son corps et sa sexualité comme valeurs ultimes sur le marché d'échange global du capitalisme pharmacopornographique. En ce sens, Paris Hilton pourrait être une travailleuse pharmacopornographique high-tech ; et c'est peut-être la dimension ouvrière de son immoralité qui dérange le plus le grand-père Hilton.

Si Paris Hilton s'est imposée comme figure paradigmatique du mode de production pharmacopornographique, ce n'est pas – à la différence des actrices porno des années 70-90, de Marilyn Chambers à Jenna Jameson – dû à ses qualités de bombe sexuelle, les lecteurs qui ont vu ses films pourront le confirmer. Hilton est radicalement différente des actrices porno traditionnelles : elle ne vient pas au X poussée par la nécessité économique ou un destin social implacable mais, au contraire, décide et calcule sa transformation en *star du X* en s'appuyant sur son propre empire financier. Elle ne présente, par ailleurs, aucun inté-

rêt masturbatoire significatif, ni sur le plan corporel, ni sur le plan performatif, ce qui permet de penser que, indépendamment de sa fortune et d'une puissante machinerie publicitaire, elle n'aurait jamais pu se frayer un chemin sur le marché pornographique en faisant concurrence à des actrices comme Traci Lords ou Katsumi. Si le personnage de Paris Hilton présente un intérêt théorico-politique (plus qu'uniquement masturbatoire) indiscutable, c'est qu'elle illustre la tendance contemporaine de toutes formes de travail et de production de valeur à se transformer en production pharmacopornographique, indiquant ainsi un « devenir porno » de la production de valeur dans le capitalisme actuel dans son ensemble.

Sous les valeurs puritaines que Weber croyait avoir identifiées se dissimulent les images numérisées de la vulve entièrement épilée de Paris Hilton, les muscles testostérogènes d'Arnold Schwarzenegger et la mise sous Viagra© globale des biobites molles des quinquagénaires.

SEXODROMES URBAINS

Pour le Mondial 2005 de football le gouvernement allemand d'Angela Merkel – qui sait, peut-être dans l'idée d'accélérer la fordisation de l'industrie sexuelle? – donne son feu vert à la construction d'Artemis, bordel multimédia de 3 000 mètres carrés, situé à trois stations de métro du Stade olympique de Berlin. L'intérieur de l'édifice a été décoré selon une esthétique que les promoteurs définissent comme « digne de Las Vegas ». Construit sur quatre étages, le complexe comprend une piscine, plusieurs saunas, deux salles de cinéma et un grand nombre de chambres, de sorte qu'il peut abriter simultanément cent travailleuses sexuelles

et six cent cinquante clients. Le raisonnement du gouvernement allemand révèle les fondations du capitalisme pharmacopornographique actuel : « Il est nécessaire d'offrir aux quatre millions de spectateurs qui se déplaceront jusqu'à Berlin pour le Mondial le meilleur service sexuel possible, de la même façon que leur seront offertes les meilleures prestations en termes d'hôtellerie, de restauration, de services culturels et de communication. ¹ » Notons, au passage, que le bordel comme institution d'Etat, service public proposé par le gouvernement aux habitants et visiteurs de la ville, n'est en rien une invention de Merkel, mais une structure qui subsiste depuis la cité médiévale jusqu'aux établissements coloniaux du xx^e siècle. Ainsi, par exemple, en 1434, la municipalité (allemande/austro-hongroise) de Berne met les bordels publics à disposition de l'empereur Sigismond et de sa cour pendant sa visite en ville. Malgré les nombreuses différences séparant le bordel paléo-urbain de Berne et le grand supermarché du sexe Artemis, ils jouent tous deux un rôle décisif dans le développement économique de la pharmacopornopolis moderne. Ce bordel footballistique s'inscrit d'ailleurs dans une généalogie de bordels multimédia qu'inaugurent les clubs et hôtels Playboy aux Etats-Unis à la fin des années 50 : l'édifice-bordel se transforme en un espace de production, consommation, distribution de signes audiovisuels pornographiques et offre de services sexuels fonctionnant comme une « hétérotopie », pour reprendre le terme de Foucault, espace d'exception politico-sexuel où dominant des lois et des valeurs en apparence contradiction avec celles de l'espace public dominant ².

1. Article du *Nouvel Observateur*, 4-10 mai 2006, p. 13.

2. Sur les bordels multimédia de Playboy, voir Beatriz Preciado, « Pornotopia », *ColdWar/HotHouses*, Princeton University Press, New York, 2004.

Le bordel est la raison d'être de la ville moderne. La ville moderne est un bordel. Quand une mesure politique tente « d'en finir avec la prostitution en ville » ou de « faire sortir la prostitution de la ville », ce qu'elle dit en réalité, c'est : il est nécessaire de rendre invisible ce qu'il y a d'urbain dans la ville. Ce qui équivaut, on le sait, à faire déborder la ville au-delà des limites de la ville.

Selon *le Nouvel Observateur*, Artemis est destiné « aux hordes de mâles célibataires et à leur libido galvanisée par la guerre du football ». Pourtant, ce qui caractérise les hordes de consommateurs potentiels des services sexuels proposés par Artemis n'est pas tant leur statut de « mâles célibataires » (peu importe que ces « mâles » soient ou non en couple avant de venir au Mondial), mais bien qu'ils s'identifient sexopolitiquement comme hétérosexuels : les services sexuels seraient dispensés uniquement et exclusivement par quarante mille femmes venues de tous les coins du monde (auxquelles l'Union économique européenne procurera un permis de travail temporaire sur le territoire à l'occasion du Mondial). Le gouvernement allemand, qui reconnaît la légalité du travail sexuel, édite pour l'occasion un « guide de voyage pour les femmes » à l'usage des jeunes filles de l'ancien bloc soviétique qui veulent travailler comme prostituées en Allemagne. En France, Malka Marcovich, directrice nationale de la Coalition internationale contre la Traite des Femmes et la Prostitution, lance une pétition, signée entre autres par Fadela Amara et Ségolène Royal, sous le slogan « Acheter du sexe n'est pas un sport ». Elle demande au gouvernement allemand, sans succès, la prohibition du commerce sexuel pendant la Coupe du Monde de Football.

Le rapport entre sport et prostitution pourrait fournir des clés de compréhension du régime pharmacopornogra-

phique contemporain. Par litote, Marcovich nous fournit un slogan susceptible de définir l'économie pharmacopornographique : « Acheter du sexe est un sport ». S'il n'y a pas eu jusqu'ici de fordisation radicale de l'industrie du sexe, nous pourrions dire, par contre, qu'une sévère pornification des industries fordiste et culturelle s'est opérée. Plutôt qu'imaginer la prostitution comme une pratique en marge de l'industrie du football, il faudrait considérer le sport en général, et le football en particulier, comme faisant partie d'une industrie pharmacopornographique planétaire qui contrôle réseaux Internet, clubs, discothèques, chaînes de production, distribution et diffusion pornographique, industries pharmaceutiques de production et commerce de drogues anabolisantes et d'autres molécules supplémentant le corps sportif et sexuel, aussi bien que chaînes de production et de distribution de musique, vêtements, accessoires et produits dérivés (des figurines de Zidane en mousse aux boîtes de préservatifs).

Dans le milieu du sport professionnel comme dans celui du travail sexuel, le problème n'est pas la vente du corps, contrairement à ce qu'affirment féminisme abolitionniste et intégrisme catholique. Le travail dans la société postfordiste est toujours et dans tous les cas vente de la force de communication et d'excitation que produit un corps vivant, de sa *potentia gaudendi*. La spécificité de la production pharmacopornographique est plutôt à rechercher dans l'asymétrie de genre et de race du marché actuel (9 travailleurs sexuels sur 10 sont des biofemmes, et à peine 4 sur 10 sont blancs), l'asymétrie de la rémunération économique et du statut professionnel.

Malgré les différences radicales qui existent entre la poitrine de Jenna Jameson et les cuisses de Thierry Henri, il est intéressant de noter que, bien souvent, sportifs des grandes

équipes européennes et travailleuses sexuelles mises au service des amoureux du football par Artemis proviennent des mêmes strates économiques, politiques et raciales de la planète : originaires des classes de travailleurs pauvres, ou d'anciennes colonies des Etats-Nations européens, ils se frayent une voie sur le marché pharmacopornographique contemporain (en accédant simultanément à la nationalité européenne) par la vente de leur capital d'excitation corporelle, de leur *potentia gaudendi*. Ce que l'industrie pharmacopornographique allemande met à disposition des spectateurs (physiques et virtuels) de la Coupe du Monde, ce sont les corps érotisés et sexualisés des sportifs et des travailleuses sexuelles. Le processus de pornification du travail, également présent dans l'industrie du spectacle et dans l'industrie sexuelle, extrait de la plus-value pharmacopornographique de corps racialisés et paupérisés (corps non blancs, originaires des pays dits en voie de développement) auxquels l'accès légal au territoire occidental a été radicalement fermé par d'autres voies.

LE TRAVAILLEUR PHARMACOPORNOGRAPHIQUE

A chaque époque de l'histoire, un type de travail et de travailleur définit la forme de production propre à une économie spécifique. Curieusement, ce travail et ce travailleur apparaissent rétrospectivement comme les plus précaires, aux conditions de travail les plus drastiques : le corps d'esclave utilisé(e) pour la cueillette du coton définit l'économie de la plantation, le corps du mineur définit l'économie de la machine à vapeur, le corps du travailleur ou de la travailleuse fongibles définit le camp de concentration,

le corps du travailleur ou de la travailleuse en usine définit l'économie fordiste. Le travail et le type d'exploitation spécifique qui définit aujourd'hui l'économie pharmacopornographique est le travail sexuel, et le corps paradigmatique de ce modèle de production est celui de la pute, l'actrice ou l'acteur de porno.

La différence entre production apparente (production légale de marchandises autorisées) et production réelle (production de valeur excitation-frustration) est si importante que jamais aucune autre catégorie de producteurs de capital, dans toute l'histoire, ne s'est trouvée dans une situation aussi précaire, exception faite des travailleurs esclavagés de l'économie de la plantation et des travailleurs fongibles de l'économie du camp de concentration. Les véritables travailleurs ultra-paupérisés du capitalisme pharmacopornographique sont les putes, les émigrants « non choisis », les petits trafiquants, les prisonniers, les corps voués aux travaux domestiques et aux soins corporels, les enfants et les animaux (authentiques territoires producteurs de matières premières pharmacologiques, corps destinés aux tests cliniques et à la consommation par les industries agroalimentaires). Ils se situent tous au seuil de la citoyenneté. Et au seuil de l'humain. Par conséquent, évoquer la « féminisation du travail » pour désigner la transformation du travail dans le capitalisme contemporain n'est pas seulement insuffisant, c'est aussi tendancieux. Il conviendra de parler de *pornification du travail* et de production du corps et de la subjectivité dans un régime pharmacopornopolitique global.

Le travail sexuel et le travail de reproduction ont été considérés jusqu'à présent comme des actes de gratuité, fondateurs d'une dignité supposée du sujet femme, qui se verrait radicalement rabaissée par une mercantilisation des services sexuels, tant par les institutions pharmacoporno-

graphiques que par les appareils idéologiques étatiques et religieux. Y compris les théoriciens de gauche de la « féminisation du travail », qui, évoquant les services non payés que les femmes ont effectués dans l'histoire, parlent sans problème de « l'hygiène des personnes et des choses, la gestion du foyer, l'éducation des enfants, le soin aux malades et aux personnes âgées, le tissu de réseaux de coopération et de solidarité » (Lazzarato) mais omettent les services sexuels et de reproduction, qui pourtant font partie de ce travail non rémunéré, comme si, intentionnellement ou non, ils protégeaient le domaine de la sexualité de la production économique, pour en faire une zone sacrée de l'activité humaine. Mais comment est-il possible que nul ne considère que les responsabilités politiques, l'éducation scolaire ou la création musicale sont des actes gratuits, alors que nous continuons de croire que tenir le travail sexuel et de reproduction comme services gratuits (lire : paupérisés ou politiquement obligatoires) équivaut à préserver la dignité essentielle des femmes et, plus largement, de la civilisation humaine dans son ensemble ?

La plupart des analyses du processus de transformation du capital élude chastement le noyau visqueux de la production pharmacopornographique. Les notions de « féminisation du travail » ou de « devenir-femme du travail ¹ », telles qu'élaborées par Christian Marazzi ², Maurizio Lazzarato ³, Toni Negri ⁴ et Judith Revel ⁵ occultent la véritable raison de l'apparition d'un prédicat de genre (dans ce

1. Cf. Antonio Negri, *Exil*, Editions Mille et une nuits, Paris, 1998.

2. Christian Marazzi, *op. cit.*

3. Maurizio Lazzarato, *Les Révolutions du capitalisme*, les Empêcheurs de tourner en rond/Le Seuil, Paris, 2004.

4. Antonio Negri, *Fabrique de porcelaine : Pour une nouvelle grammaire du politique*, Stock, Paris, 2006.

5. Judith Revel, « Devenir femme de la politique », *Multitudes* n° 12, Paris, 2002, p. 125-133.

cas, genre improprement réduit au féminin) pour qualifier le virage actuel du capitalisme. Rien ne permet d'affirmer que le nouveau modèle du travail postfordiste est plus « féminin » que ne l'était l'industriel. Peut-être que les femmes ne travaillaient pas comme esclaves dans les champs de coton? Peut-être n'ont-elles pas été les premières à mettre des sardines en boîte à la chaîne, ou à travailler dans l'industrie textile, ou à fabriquer des cartes à puces pour Microsoft? Dire féminin pour décrire la précarisation progressive du travail dénote un présupposé hétérocentré, une métaphysique de la différence sexuelle et une *rhétorique de genre* préalable selon laquelle « sûr, stable, définitif » implique industriel et masculin et « flexible, mutable, mobile et précaire » implique postindustriel et féminin.

Pensons cette relation de genre en rapport avec la pornification contemporaine du travail. Décrire le processus de transformation actuel du travail en termes de « féminisation » se justifie uniquement par le fait que c'est la production, virtuelle ou factuelle, de corps féminins (bio ou techno) et de *performances* féminines qui fait bander l'hétérobite globale. Mais il est également vrai qu'un nombre important d'homobites bandent pour des culs de mecs, pour d'autres bites, pour des anus lubrifiés. Ajoutons à cela les nouveaux mécanismes masturbatoires opérant sur les corps des femmes. Quoique encore sous-exploités, ils pourraient constituer bientôt une nouvelle plateforme de production de bénéfiques pharmacopornographiques. Mais, d'une façon générale, il faut se rendre à l'évidence dégoulinante : jusqu'ici, ce sont les biofemmes (et dans une moindre mesure, quelques techno-femmes et certains corps de biohommes érotisés) qui se sont acquittés de la tâche de faire durcir la queue du monde. Mais rien ne justifie ni n'indique que les biofemmes doivent être celles qui continuent à s'en charger.

L'un des indices du degré d'exploitation du travail sexuel et pornographique est l'immobilité sociale de ses travailleurs, l'impossibilité d'abandonner ce domaine de production pour accéder à d'autres formes de travail moins paupérisées. Dans les conditions actuelles de production, le travail sexuel et pornographique pousse à sa limite la force ontologique de toute relation d'exploitation : à une époque où le travail devient flexible, et la reconversion professionnelle routinière, le travail sexuel apparaît comme celui qui, de la manière la plus efficace, réduit le travailleur à une essence naturelle, le marquant au fer rouge pour le restant de ses jours, rendant très difficile son réemploi sur d'autres marchés du travail. Les travailleurs de l'industrie pharmacopornographique sont aujourd'hui comparables à une caste, une espèce maudite qui, malgré la courte durée de carrière dans les services pharmacopornographiques (cinq ans en moyenne), restent dévalués pour toute autre tâche du marché légal.

Je discute de cette question avec Nina Roberts, chef des actrices pornoterroristes françaises. Selon l'analyse de Roberts, « certaines actrices porno grossissent significativement quand elles cessent de tourner, pour éviter d'être reconnues, pour se déssexualiser, pour pouvoir sortir faire leurs courses sans qu'on les prenne pour des putes en chaleur en quête de bites bien dures ». L'idée me traverse qu'il serait plus facile pour elles de prendre de la testostérone et de changer de genre. Ainsi, elles pourraient se transformer en clients anonymes et galants, aux bras velus et à voix grave. Cette métamorphose serait une forme d'indemnisation politique : une récompense culturelle pour avoir servi à la formation du Bras Velu masturbateur hétérosexuel de base. Personne n'imaginerait que sous les traits du consommateur porno anonyme puisse se camoufler une chienne en

chaleur qui occuperait la position enviable d'œil dominant, le tout pour quelques milligrammes de testostérone par mois pendant à peine six mois. Curieusement, cette transformation inouïe leur permettrait en même temps d'accéder à la place du sujet hégémonique de la représentation et au luxe de l'invisibilité pornographique. Le changement de genre peut également s'envisager comme une occasion de relancer la carrière pornographique excessivement courte des biofemmes actrices porno. Si l'on prend en compte le fait que la trajectoire d'une actrice X est sans cesse plus courte (sous les projecteurs, rares sont celles qui dépassent les 25 ans), nous pourrions imaginer Mandy Bright, Jesse Jane, Jenna Jameson ou Nina Hartley, après masectomie, armées de dildos ventouse *real skin* taille XL, démarrant une nouvelle carrière d'exquis dandies du porno qui viendraient détrôner les Roccas et les Nachos... Je ne me répandrai pas en commentaires sur le plaisir pharmacopornographique qu'il y aurait à voir Nina Roberts en version techno-hardeur se taper toutes les stars du porno.

Pour le moment, la restriction de la catégorie syndicale et juridique de *travail* dans le cas de la prostitution à laquelle se tiennent les institutions gouvernementales d'Occident (à quelques exceptions près, que nous devons considérer comme des laboratoires politiques dissidents), et le contrôle des circuits de production et de distribution de la pornographie, qui évitent qu'elle s'impose comme une industrie cinématographique équivalente à n'importe quelle autre branche de l'*entertainment*, ne résultent pas d'une volonté de protéger les droits des femmes face à l'objectivation de leur corps sur le marché, comme l'affirment en chœur diverses voix de gauche, de droite et du féminisme. Au contraire. S'il apparaît nécessaire (dans les discours de la droite autant que dans ceux de la gauche) de nier que le sexe puisse faire

l'objet d'un travail, d'échanges économiques, de services ou de contrats, c'est que cette éventuelle ouverture de la catégorie du travail remet en question les prétendues valeurs puritaines de l'esprit du Capitalisme, ou pire encore, qu'elle rende visibles les réelles porno-valeurs de ce dernier.

Il s'agit donc bien d'une certaine manière d'éviter l'émergence publique des véritables moteurs du capitalisme pharmacopornographique, d'éviter par tous les moyens la panique sociale qu'engendrerait cette révélation : ce n'est pas le travail, mais la *potentia gaudendi*, qui soutient l'économie mondiale. Panique que déclencherait la désarticulation totale du travail comme valeur fondamentale des sociétés modernes. Panique d'admettre que, derrière l'économie de la machine à vapeur et du fordisme, se cachait et émergeait le complexe industriel géant guerre-porno-drogue-prison.

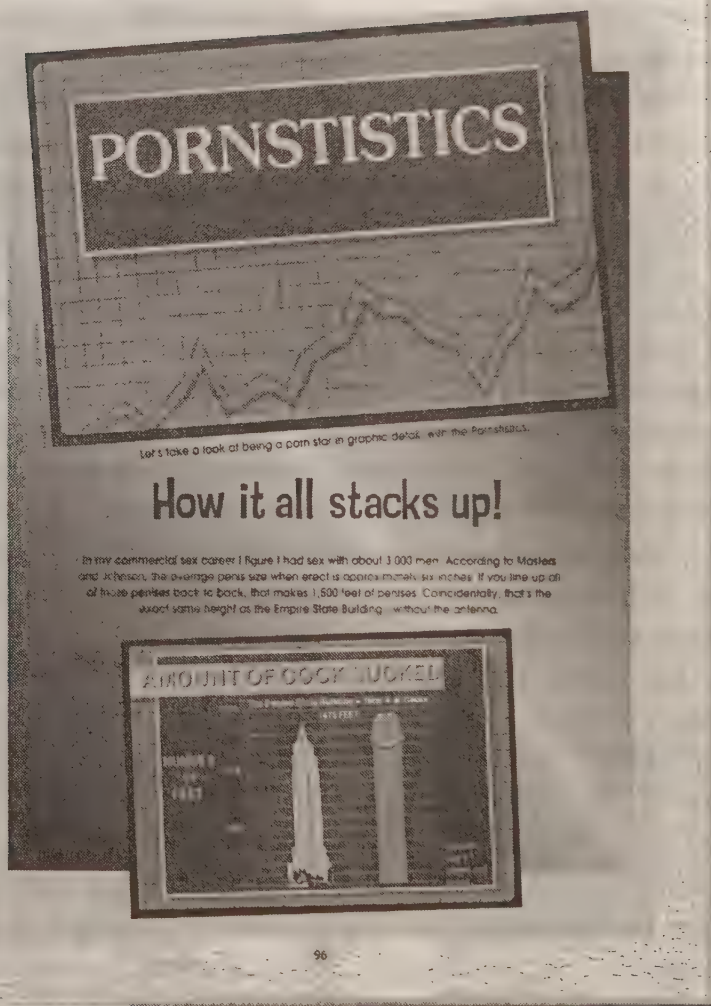
TRAVAIL ÜBER-MATERIAL

Les héritiers de l'opéraïsme italien débattent entre eux pour savoir dans quelle mesure le travail cognitif ou « immatériel » est réellement *immatériel*. Peut-être n'évoquent-ils pas suffisamment le mouvement de leurs mains le long de leurs membres en érection lorsqu'ils se masturbent en regardant les pages porno accessibles via la connexion Wi-Fi de leur portable, de l'humidité entre leurs jambes, de la viscosité de leurs sécrétions. Virno préfère appeler « linguistique » le travail immatériel, alors que Hardt et Negri, optant pour l'adjectif foucaultien, le qualifient de « biopolitique », soulignant ainsi la relation de cette production immatérielle avec le corps. Mais ce corps lui-même apparaît comme déssexualisé. Aucun n'évoque les effets merveilleux d'une

dose de Viagra© accompagnée de l'image adéquate sur leur bite de philosophes. Aucun n'ose appeler la bête par son nom : le noyau dur du travail est devenu sexuel, spermatique, masturbatoire, toxicologique, le travail doit produire l'effet d'un shoot si l'on attend de lui un bénéfice économique, il s'agit en définitive d'un type de travail que nous devrions appeler *pharmacopornopolitique* plutôt que biopolitique.

Disons-le sans ambages : dans l'économie porniste, il n'y a pas de travail qui ne soit destiné à faire bander, à maintenir en érection la bite globale, de travail qui ne provoque une sécrétion d'endorphines, de travail qui ne conforte le sentiment d'omnipotence du consommateur hétéromacho de base. Notre forme actuelle de capitalisme ou de production pourrait se définir comme économie de l'éjaculation. La seule et authentique plus-value est l'indice d'élévation de la bite, sa dureté, sa rigidité, le volume de ses éjaculations spermatiques.

Le travail pharmacopornographique contemporain ne peut, en aucun cas, être qualifié d'immatériel. Rien n'est en réalité moins immatériel que le travail sur lequel se fonde le capitalisme pharmacopornographique : plutôt qu'immatériel, on pourrait l'appeler *über-material*, supra-matériel, techno-matériel ou hyper-matériel, étant donné que sa consistance est biologique, moléculaire, à la fois charnelle et numérique, irréductiblement synaptique et numérisable ; et son objectif ultime est la production d'érection, d'éjaculation, de volume spermatique. D'ailleurs, une partie de ce travail est mesurable en litres et décilitres de flux, en nombre de réaction musculaire et de décharges chimiques. Pour souligner cette matérialité, Annie Sprinkle, lors d'une performance, comptait en centi-



Annie Sprinkle, « Pornstistics », *Postporn Modernist*, Cleis Press, San Francisco, 1998, p. 96.

mètres le nombre de queues qu'elle avait sucées alors qu'elle était travailleuse sexuelle et les comparait à la hauteur de l'Empire State Building¹. Il n'y a pas de travail sexuel immatériel, de la même façon qu'il n'y a pas de porno sans *cum shot*², qu'il s'agisse de liquide spermatique, cyprine ou lait condensé. Il n'y a pas de travail qui ne soit *travail humide*. L'extension simultanée du tissu urbain et des réseaux de prostitution, la colonisation des populations sexualisables au travers de la guerre ou du tourisme sexuel, la production technique d'un corps vivant féminisé ou masculinisé, le contrôle des réactions physiologiques par des composés pharmacologiques dont la fabrication et la vente sont surveillées et contrôlées par les organismes médico-juridiques étatiques et par les industries pharmaceutiques multinationales, l'enregistrement numérique et la diffusion intentionnelle de parcelles de vie auparavant considérées privées, la production de matériel pornographique dans l'espace domestique et sa diffusion à travers Internet... autant de signes de l'apparition d'un type de production *über-matérielle*.

Si le travail contemporain n'est pas immatériel, il n'est pas non plus, comme on a pu le prétendre, le produit d'un processus de « féminisation ». Il n'est possible d'affirmer avec Lazzarato que « le contenu et les conditions du travail aujourd'hui, imposées après de violentes restructurations, ne sont que l'extension tendancielle des caractéristiques du travail, qu'il soit salarié ou non, structurellement et historiquement assigné aux femmes³ » que *si et seulement si* nous

1. Annie Sprinkle, *Postporn Modernist*, Juno Books, New York, 1998.

2. *Cum shot* : plan de l'éjaculation, toujours externe, qui signifie la fin de l'unité narrative pornographique.

3. Maurizio Lazzarato, « Sobre la feminización del trabajo ». In : www.poderautonomo.com.ar.

entendons le terme « femme » comme signifiant désignant l'ensemble de tous les travailleurs et travailleuses (hommes et femmes, bio et techno) toxicologiques, affectifs et sexuels. Il sera donc plus pertinent d'affirmer que le contenu et les conditions du travail contemporain sont l'extension du travail toxicosexuel ou pharmacopornographique effectué par des corps apparaissant souvent marqués comme « féminins » (indépendamment de leur genre) et qui se voient aujourd'hui fortement « racialisés » et paupérisés. Leur condition commune n'est pas tant d'être des corps de biofemmes que d'apparaître comme des corps pénétrables (par le capital), des corps qui suscitent l'éjaculation au meilleur prix possible.

Tous les critères regroupés sous l'étiquette de « féminisation du travail » tels que flexibilité, disponibilité totale, haut niveau d'adaptabilité, vulnérabilité, talent d'improvisation... ne sont que la base du *curriculum vitae* inédit du travailleur ou de la travailleuse sexuelle virtuose. Les caractéristiques du travail sexuel : précarité, vente de services corporels à bas prix, dévaluation sociale du corps effectuant ce travail, exclusion du champ de la citoyenneté... deviennent centrales dans le paradigme postfordiste du XXI^e siècle. Ou, plus exactement, elles ont toujours été présentes, mais ce caractère devient structurel et explicite, dévoilant le moteur visqueux de la production. Aujourd'hui, aucune structure de production capitaliste ne fonctionne sans l'aide d'un dispositif masturbatoire et sans une certaine quantité de sperme répandu (depuis l'industrie de la culture et du spectacle jusqu'au marché de la téléphonie et de la télécommunication, en passant par la programmation informatique, l'industrie de l'armement, l'industrie pharmaceutique, etc.). Tous ces travaux se sont vus progressivement pornifiés, la précarisation et la

féménisation apparente indiquant une nouvelle mise à disposition de la force orgasmique de chaque corps au capital.

DIVISION PORNOGRAPHIQUE DU TRAVAIL

Le concept de pornification du travail renvoie à la dimension orgasmico-pulsionnelle de la production (traditionnellement accompli en tant que tâche salariée par un nombre limité d'hommes et de femmes taxés de « putes »). Ce travail se caractérise par la transformation en valeur capital (plus-value) du contact des corps (virtuel ou actuel), de l'excitation des centres biochimiques de production hormonale, de la production et de la transmission d'affects, de la réception d'une impulsion audiovisuelle, de la connexion du néocortex avec les vaisseaux sanguins qui irriguent le corps caverneux du pénis, du clitoris, de la peau, de la réaction des centres de production d'endorphines et d'ocytocine, de la réponse sous forme de plaisir immédiat ou différé d'un métabolisme biochimique précis à une certaine substance, etc.

Jusqu'à présent, l'analyse marxiste de la production utilisait l'expression « division sexuelle du travail » pour désigner le travail spécifique de la reproduction pris en charge par les biofemmes. Cette notion doit cependant être triple-ment nuancée, jusqu'à s'en trouver radicalement transformée, si nous voulons rendre compte des conditions actuelles de la production pharmacopornographique.

Première thèse : le concept de « division sexuelle du travail » fait référence à la division reproductive de l'espèce, établissant ainsi une segmentation structurelle entre les corps avec utérus capables de mener à terme le

développement d'un fœtus viable, et les corps avec ou sans utérus mais sans possibilité de gestation. Cette division, selon laquelle la différence entre travail de production et travail de reproduction serait fonction de la différence sexuelle, tient pour acquis la coïncidence entre corps de femme et corps pourvu d'un utérus fertilisable capable de reproduction sexuelle. Cependant, la relation entre féminité et reproduction est asymétrique. D'abord parce que toutes les biofemmes ne sont pas dotées d'un utérus fertilisable capable de mener à terme le développement d'un fœtus viable. Ensuite, parce que même dans le cas des corps de biofemmes capables de gestation, le temps de la reproduction n'est pas équivalent à la vie totale du sujet. Ainsi, il sera plus pertinent de parler de « division gestationnelle du travail » pour se référer à la segmentation des corps dérivée de la capacité de gestation *in utero*. De surcroît, les technologies opèrent d'ores et déjà dans le processus même de gestation. D'une part, un corps d'homme trans (ayant gardé son utérus, et par le simple arrêt d'administration de testostérone) peut être inséminé et mener à terme une gestation réussie. D'autre part, les recherches actuelles semblent annoncer la possibilité future d'une gestation en utérus artificiel, ou de l'implantation de l'embryon dans une cavité gestationnelle pseudo-utérine à l'intérieur des corps des biohommes.

Dans le concept de division sexuelle du travail, le terme « sexuelle » passe sous silence le caractère normativement hétérosexuel, hétéro *by default*, de cette reproduction, considérant comme acquis que la reproduction hétérosexuelle est la seule qui soit naturelle. Il faudrait commencer par comprendre les institutions (couple hétérosexuel, mariage, reconnaissance sociale de la paternité unique) ainsi que les pratiques d'accouplement hété-

rosexuelles (coït comme pénétration biopénis/biovagin suivi d'éjaculation) comme des techniques de reproduction assistée qui ont été légitimées sociopolitiquement et naturalisées par la tradition et la loi. Quoique plus évident dans les pratiques actuelles de reproduction assistée, le caractère de technique politique de toute reproduction sexuelle accompagne et définit, historiquement et structurellement, tout processus de filiation. Afin de nous éloigner autant que possible des configurations contemporaines relationnelles *queer*, et nous rapprocher des mythes fondateurs de la reproduction en Occident, prenons un exemple dans la Bible : les grands patriarches, souvent mariés à des femmes stériles (s'agirait-il de biohommes se présentant socialement comme femmes?), utilisent les corps vivants de leurs esclaves comme cavités reproductrices, sans que cela modifie la relation que le fruit de telles procréations entretiendra avec sa mère « stérile ». C'est le cas, pour ne pas parler de la Sainte Famille, de Jacob, dont l'épouse Rachel est stérile, et qui insémine son esclave Bilha. Les enfants de celle-ci seront considérés comme étant les enfants de Rachel. Nous pouvons dire qu'ici l'esclave effectue le double travail sexuel et reproducteur alors qu'échoue à Rachel, en tant qu'épouse stérile, le poids du travail sexuel et du soin de l'enfant, sans qu'elle perde pour autant la reconnaissance de sa « maternité naturelle ». Ici, « la filiation », comme le montre Donna Haraway, « est une technologie qui sert à produire l'effet sémiotique et matériel des relations naturelles ¹ ».

L'invention de la pilule au milieu du xx^e siècle, qui sépare hétérosexualité et reproduction, différencie et révèle la multiplicité et la spécificité des services impliqués par le travail de la reproduction : le travail spécifiquement sexuel,

1. Donna J. Haraway, *op. cit.*, 1997, p. 65.

le travail de gestation (insémination, grossesse, accouchement), et le travail propre aux soins du nouveau-né. Tout travail de reproduction n'implique pas un travail sexuel, et tout travail sexuel n'implique pas un travail de reproduction. Si la pilule a effectivement séparé sexualité et reproduction, il n'apparaît pas clairement qu'elle ait libéré les biofemmes hétérosexuelles de ces deux autres tâches. Nous pourrions même ajouter qu'en séparant la reproduction hétérosexuelle de la sexualité hétérosexuelle, la pilule a rendu le travail sexuel obligatoire dans des conditions d'hétérosexualité institutionnalisées (étant donné qu'avant la pilule il était plus facile pour une biofemme de refuser un service de travail sexuel non payé en faisant prévaloir le risque d'une grossesse non désirée), transformant le travail de reproduction en « un choix », qui devenu optionnel « dignifie » d'autant plus le statut politique des biofemmes dans le régime hétérosexuel. Pour les biofemmes, la véritable libération du travail hétérosexuel et du travail de reproduction ne peut provenir des méthodes contemporaines de contraception (outils capitalistes de contrôle et de consommation pharmacopornographiques) mais d'une transformation radicale de leur statut de genre, de sexe et de sexualité, une réappropriation des techniques sexopolitiques qui les construisent.

WHAT FLARES UP FAST, EXTINGUISHES SOON

Would you like to have stronger ejaculation?
Come on in here : Every man wishes it. Great
erection and inimitable pleasure. Use this tab
regularly and you'll have the best. Increase your
volume in just days. What flares up fast, extin-

guishes soon. The sacrifice of the wicked is an abomination to the LORD : but the prayer of the upright is his delight¹.

Campagne publi-mail de Viagra, 2006.

Une des bases discursives du régime pharmacopornographique prend la forme d'une équation phantasmatique indiscutable :

Une bite = une force orgasmique = un consommateur, ou de son complémentaire opposé :

Un corps féminisé = une force orgasmique = un travailleur sexuel.

Malgré les profondes transformations technologiques de ces vingt-cinq dernières années, le discours de gestion du corps social persiste à fonctionner avec des représentations naturalisées et disciplinaires des sexes et des genres : la rhétorique de la différence sexuelle domine ; l'hétérosexualité se présente comme l'orientation sexuelle fondamentale ; les équivalences entre masculinité et érection, féminité et pénétrabilité continuent de prévaloir. Entre-temps, cependant, dans les laboratoires du pharmacopornisme, le capital a emprunté d'autres chemins et la force orgasmique est employée sur d'autres fronts. La campagne promotionnelle de Viagra lâche le morceau : la masculinité pharmacopornographique ne se définit pas par sa capacité d'érection masturbatoire, mais plus précisément par la difficulté à maintenir l'érection. Le marché des produits chimiques et audiovisuels supplémente l'érection jusqu'à la supplanter. Dans les graphiques de croissance économique, la courbe

1. « Veux-tu avoir une éjaculation plus forte? Approche-toi : tout homme le désire. Une bonne érection et un plaisir inimitable. Utilise cette pilule régulièrement et le volume de tes éjaculations augmentera en quelques jours seulement. Ce qui éclate rapidement, s'éteint tôt. Le Seigneur maudit le sacrifice des faibles : mais la prière des justes est son délice. »

du capital suit la montée de l'érection. Et vice versa. Le mécanisme à l'œuvre dans l'équation « différence sexuelle = coït = hétérosexualité » devient explicite avec la production des premières hormones synthétiques dans les années 50, nous l'avons déjà vu, lorsque le capitalisme devine les avantages qu'il y aurait à travailler avec un corps plastique et sexuellement polymorphe pouvant être intentionnellement transformé en féminin, masculin, qui serait réactif à n'importe quelle stimulation sexuelle, aussi bien consommateur que producteur et travailleur sexuel, en même temps que détenteur d'une force orgasmique, de moyens de production de plaisir et acheteur potentiel de force orgasmique extérieure.

L'hétérosexualité traditionnelle est un programme politico-sexuel qui se dévalue sans cesse sur le marché pharmacopornographique, déplacé par les représentations gay, lesbiennes, fétichistes et SM, afin d'obéir à l'impératif d'augmentation de l'indice de production spermatique et de capital. Le secret de la réception pornographique, tel que le dévoile la King Kong Théorie, réside dans l'identification entre le spectateur et l'actrice porno¹. Par-delà la chorégraphie hétérosexuelle, le sujet pharmacoporno répond autant à l'impératif d'érection masculine qu'à celui de la soumission féminine à la pénétration : contrôler et être contrôlé, se présenter comme baiseur universel quand, en réalité, son désir ultime est d'être universellement baisé. Derrière chaque petit macho consommateur pharmacoporno se cache un corps cybernétique qui veut être pénétré comme une salope, violé et humilié par une blonde fasciste, par une amazone skinhead équipée d'un gode de

1. Sur l'identification entre le consommateur de pornographie et l'actrice porno, voir : Virginie Despentes, *King Kong Théorie*, Grasset, Paris, 2006, p. 108-109.

vingt centimètres ou par une jeune Afghane exhibant son corps et cachant son visage sous un voile. Ceci est la vérité de l'économie pharmacopornographique : *a dick is a hole*. Chaque bite est un trou.

NOUVELLE DIFFÉRENCE SEXUELLE :
DES ORIFICES PÉNÉTRABLES ET
DES EXTRÉMITÉS PÉNÉTRANTES

La prolétarianisation globale du sexe, privée de réflexion et d'action politique, démultiplie les occasions et formes d'oppression et de soumission. La division sexuelle (non gestationnelle) ne disparaît pas pour autant, mais se diversifie et se transforme. Tous les travailleurs entrent dans la production en tant que poitrines gonflées, chattes, anus et bouches pénétrables, en tant que bites flasques, érectiles ou turgescentes, en tant que corps producteurs d'œstrogène, de testostérone, de sérotonine et de sperme, en tant que connecteurs techno-organiques intégrables au circuit pharmacoporno informatique global. Tous les travailleurs entrent dans la pharmacoporno-usine en tant que « pénétrables-pénétrants », facilitateurs de sécrétion, ou sécréteurs, fournisseurs de shoot, ou corps addicts, plateformes toxicologiques productrices ou dépendantes. Ou les deux. Ces segmentations ne dépendent pas d'un type de prédisposition biologique, ni innée ni acquise. Car tout corps, possédant un anus, une bouche ou des orifices oto-rhino, est potentiellement pénétrable. Tout corps possédant une langue, des doigts ou des bras, est potentiellement pénétrant, ou peut devenir port d'insertion prosthétique (dildonique et cybernétique). Tout corps est capable de produire un langage excitant et peut être excité à travers le langage, l'image, le toucher, peut sucer ou être sucé. Tout corps est

en même temps toxique et addict, valide et handicapé, organique et techniquement supplémenté. Ici, la division du travail sexuel ne dépend pas d'une condition naturelle, mais d'une spécialisation technique du corps, une programmation somatopolitique.

Nous nous trouvons néanmoins dans une écologie sexopolitique particulière : dans notre configuration actuelle du genre, seuls les corps de biofemmes, techno-femmes et gays sont considérés *corps potentiellement pénétrables*, de la même façon qu'uniquement les corps biohommes se présentent et sont représentés comme pénétrateurs naturels et universels. Cette division biopolitique des corps produit des segmentations successives de l'espace social en fonction du genre. Cependant, ces segmentations sont progressivement déstabilisées par la technification croissante de la production du plaisir et de la reproduction sexuelle. Il va de soi dès à présent que la division sexuelle du travail se dilue, s'atténue, ou même s'inverse, dès lors que de plus en plus de biofemmes ont la possibilité d'accéder à la position de pénétrantes universelles. De même, un nombre croissant de biohommes, en situation de précarité, devront accéder à la position d'anus pénétrés, de bouches fellatrices et de mains masturbatrices ; en définitive, deviendront signe pornographique ou prothèse excitante, se transformeront en mécanismes masturbatoires audiovisuels universels. Si nous pensons cette division technique du travail sexuel dans le contexte actuel de globalisation et de flux migratoires, la conclusion suivante s'impose : une majorité de corps migrants déclarés illégaux et marqués par des lignes de racialisation et d'exclusion sociale, sont mis dans la position d'« anus global » (la notion « d'anus » indique ici la position des travailleurs pharmacoporno universellement pénétrables) tandis que les minorités blanches (hommes ou

femmes) occidentales accèdent à ou préservent leur position de pénétrants universels.

Ce qui intéresse le capital est la capacité de tout corps doté de subjectivité politique de jouir et de provoquer du plaisir dans d'autres corps dotés de subjectivité politique masturbatoire. Mais ce capitalisme n'est pas un hédonisme. Rappelons-nous le principe Weber-Hilton : l'objectif n'est pas la production de plaisir, mais le contrôle de la subjectivité politique via la gestion du circuit excitation-frustration. La finalité du porno, comme du travail sexuel, est la production de *satisfaction frustrante*. Ce n'est pas tout : la satisfaction frustrante définit toute forme de production dans l'économie postfordiste. Biopolitique et thanatopolitique deviennent alors les modes d'action d'une sexopolitique générale : gouvernement des bites, des anus et des chattes, gestion du circuit excitation-frustration. La sexopolitique vise à produire de la subjectivité par le contrôle technobiologique du corps, sa capacité de désirer, jouir, exciter et s'exciter avec.

Dans ce contexte de production et de contrôle masturbatoire, parler de libération sexuelle ou de guerre des sexes semble obsolète. Il faudra y substituer les notions de domination, résistance et terrorisme pharmacopornographiques : il est question ici de l'affrontement entre des subjectivités pan-éjaculantes et une multitude de subjectivités qui font office de prothèses masturbatoires (des anus et des vagins pénétrés, de bouches fellatrices, des mains branleuses, des corps dépendants de doses chimiques) luttant pour leur autodétermination en tant que corps technovivants capables de joie et de plaisir.

Ce nouveau prolétariat pharmacopornographique n'est pas simplement sujet économique producteur de plus-value sexuelle et toxicologique, il est aussi nouveau sujet poli-

tique. Même s'il ne peut incarner les promesses du féminisme radical (trahi par les féminismes libéraux et étatiques censeurs et abolitionnistes), du mouvement *queer* (trahi par les mouvements homosexuels et transsexuels, et par leurs alliances avec les pouvoirs médicaux, juridiques et médiatiques), des mouvements de médecines non-allopathiques et de dépénalisation des drogues (trahis par les accords pharmacologiques et menacés par les mafias étatiques et celles du trafic de drogues), il émane directement des déjections de ces mouvements anéantis. Il pousse sur leur fumier révolutionnaire.

Ici, lorsqu'on parle du travail sexuel, on ne peut plus penser le travail comme échange organique avec la nature ou production de nouveaux objets. Ostensiblement charnel et inévitablement fantasmatique, il est avant tout force de traction musculaire et vecteur technique de production de plaisir. Il revient aux théoriciens de la masturbation et de la sexualité reproductive disciplinaire le mérite d'avoir défini cette transformation moderne de la sexualité en travail ou du travail en processus de production d'excitation-frustration. Comme c'est souvent le cas, l'extrême droite est la première à mettre un doigt visqueux dans sa propre merde. Auguste Tissot et les industries des appareils techniques antimasturbatoires ont pressenti la transformation du travail productif en travail éjaculatoire. Ils ont contemplé avec effroi l'éventualité d'un déploiement total de la *potentia gaudendi* dans la sphère du travail. La morale disciplinaire était alors plus forte que le capital. L'intuition d'une extension possible et sans limites du domaine du travail à la sexualité conduit, chez Tissot, à la définition de la masturbation comme maladie et gâchis, et de la sexualité non-reproductive comme une dépense inutile de la force du travail que

l'individu moderne devrait employer aux travaux de production de biens et de reproduction de l'espèce.

A partir de la Seconde Guerre mondiale, le devenir éjaculatoire du travail productif s'accomplit. Le travail et l'action politique adoptent au cours du temps plusieurs des caractéristiques typiques de la sexualité, du loisir et de l'échange excitant ; de la même façon, la sexualité et l'excitation deviennent graduellement indifférenciables du travail et de l'action politique. Plus que chamboulée, la division traditionnelle entre privé et public est révolue : non seulement la frontière qui les séparait a perdu sa rigidité, mais le sens même des termes, l'envers ou plutôt l'endroit, a muté. La production pharmacopornographique se réalise dans le « devenir public » de ce qui jadis a été construit comme privé.

GENERAL SEX

Voici une possible définition pharmacopornographique de la sexualité : activité techno-organique correspondant au type de praxis du travail dans laquelle, selon la formule de Marx, « la production est inséparable de l'acte producteur », « activité sans œuvre », « pratique qui trouve donc en elle-même son propre accomplissement, sans s'objectiver dans une œuvre qui le dépasse ¹ ». Paolo Virno nous rappelle que Marx a recours à cette catégorie pour penser les pratiques « dont le travail débouche sur une exécution virtuose : les pianistes, les majordomes, les danseurs, les

1. Karl Marx, *Le Capital. Chapitre 6. Inédit*. 1933 post. Cité par : Paolo Virno, *Grammaire de la multitude*, chapitre 2 : « Travail, action, intellect », Editions de l'Éclat, Paris, 2002.

enseignants, les orateurs, les médecins, les prêtres, etc.¹ ». Le modèle par excellence de ce type de « production improductive » n'est pas le travail politique, comme Virno le suggère, mais le travail sexuel – à moins de considérer, et cette possibilité est plausible, le travail sexuel comme modèle ultime de tout travail politique.

Aucune pratique ne correspond aussi bien à la description de la production improductive et vertueuse de Marx que celle qui constitue aujourd'hui la base du marché sexuel urbain : la fellation. Marx et Engels considèrent que la prostitution est le complément structurel de l'institution bourgeoise du mariage monogamique. Néanmoins, ils omettent une forme essentielle du travail improductif, effectué par les travailleuses et les travailleurs sexuels dont l'activité vertueuse consiste à exciter, produire un plaisir, générer des érections, des décharges spermatiques, cypriniques ; en définitive, stimuler chez le client la production de bêta-endorphines². Le travail sexuel doit être pensé comme *poiesis* pharmacopornographique, faisant partie du type d'activités que Marx appelle « travail servile » ou « improductif », « travail pour lequel on n'investit pas de capital, mais pour lequel on dépense un revenu (exemple : les services personnels d'un majordome)³ », travail toujours vivant et corporel. Comme Virno le note, ce qui caractérise les travaux virtuoses et improductifs est leur dépendance constitutive par rapport à un contexte que Marx nomme « coopération » : nul travail virtuose et improductif sans « espace à structure publique » (audito-

1. Paolo Virno, *op. cit.*, p. 53.

2. Karl Marx, *Théories sur la plus value* (1905-1910), Editions Sociales, Paris, 1974. Frederic Engels, *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat* (1884), Université du Québec, Edition électronique.

3. Paolo Virno, *op. cit.*

rium, théâtre, communauté de lecteurs, espace domestique...) et sans *coopération intellectuelle*, sans *General Intellect* ¹. Encore une fois, et si étrange qu'à cela puisse paraître, c'est le cas du travail sexuel : la relation entre le client et le travailleur (ou travailleuse) sexuel ne peut avoir lieu que dans un espace à structure publique : il s'agit d'une relation spectaculaire, d'un rapport de représentation et de communication plus que de consommation. Le client ne consomme rien (pas d'objet ou d'œuvre), rien d'autre qu'un fantasme que le travailleur incarne physiquement ou virtuellement au travers de ce que Annie Sprinkle nomme « performance », une théâtralisation de la sexualité ayant pour objectif de déclencher le cycle excitation-frustration. Les pornographes sont, selon la formule de Roland Barthes dans *Sade, Loyola et Fourier*, des « scénographes », fabricants d'un contexte public, d'un décor théâtral dans lequel prend forme le rituel excitation-frustration ² : dispositif technique de publication de la sexualité reliant des corps à des technologies audiovisuelles et de télécommunication. Dans une situation de ce type, nous ne devrions plus parler de « coopération intellectuelle », mais plutôt de *coopération masturbatoire*.

Là où les théoriciens du postfordisme emploient la notion marxiste de *General Intellect* pour parler de la potentialité communicative de la coopération de cerveaux comme d'une nouvelle plateforme de production capitaliste, nous, théoriciens de l'ère postporno, mettons en avant la notion de *General Sex* ou « sexe public » pour penser la coopération des désirs, pulsions, flux organiques, molécules et plaisirs mobilisés par le capitalisme pharmacoporno-

1. Notion de Marx qui, dans la relecture postfordiste, recoupe le travail immatériel et de la communication.

2. Roland Barthes, *Sade, Loyola, Fourier*, *op. cit.*, p. 10.

graphique. Le travail pharmacopornographique cultive, exploite et produit le technocorps sexuel de la multitude. Le nouveau capital est constitué par l'ensemble de relations corporelles, sexuelles et de dépendance, par les modalités de production des circuits de l'excitation-frustration qui, sédimentés en force de travail sexuel, agissent tout au long du processus de production. Toute relation pharmacopornographique (sexuelle, du corps avec lui-même, de dépendance reliant une molécule à un métabolisme vivant) peut être transformée (au moins partiellement, mais pas être réduite à) en capital fixe : le travail sexuel vivant capturé et converti en propriété par l'entreprise peut devenir productif et, donc, compétitif sur le plan international. Ici, la productivité ne peut se mesurer sur la base de la quantité de production par heure travaillée, elle ne peut faire référence à une seule entreprise ou à un secteur spécifique, mais à l'ensemble de facteurs d'excitation-frustration qui constituent le corps technovivant et qui dépassent le travailleur individuel : sept minutes de *high* de cocaïne ou vingt-cinq secondes d'orgasme valent bien l'existence d'un système cybernétique efficace de répartition et d'échange de documents, archives, hypertextes, et suffisent à justifier la chaîne occulte de production et distribution vertueuse de molécules et de corps, d'images et de sons.

Le *General Sex* – érection publique, éjac globale, jouissance collective, shoot orbital – est la pulsion de s'entrebaiser qui traverse la multitude, ébranlant le corps total excitable producteur de capital. Cette façon de faire travailler le sexe commence avec la pathologisation de la masturbation au xvii^e siècle, produit ses modèles médicaux, juridiques, économiques et techniques au xix^e siècle et trouve son essor comme paradigme productif après Hiroshima et Nagasaki, avec l'invention et la commercialisation

massive de la pilule et de la vidéo porno domestique et l'industrialisation de la consommation de services sexuels.

Gestion médicale de la masturbation, invention de nouvelles « implantations perverses¹ » (homosexualité, fétichisme...), exclusion du travail sexuel du domaine légal, transformation de la travailleuse sexuelle en sujet antisocial et élévation de la femme au foyer à la catégorie de citoyenne (aux droits démocratiques réduits) d'intérêt public : autant de dispositifs nécessaires à la production de la subjectivité moderne. Face à une dispersion du pouvoir apparente, la subjectivité sexuelle prend sa forme définitive par son insertion dans un champ de forces opposées d'« extériorisation/intériorisation » : d'une part, les techniques biopolitiques tendent à l'extériorisation de la sexualité, cherchent sa transformation en objet, en espèce, en identité et en valeur (condition sans laquelle la sexualité ne pourrait pas être objet de représentation, d'échange et de publication); d'autre part, et en tension avec les forces d'extériorisation, les techniques biopolitiques parachèvent le renversement de cette extériorité sexuelle en « intériorité » inaliénable, vérité individuelle, propriété privée non-transférable. Autrement dit, il s'agit de faire de la sexualité (une fois produite en tant qu'extériorité publique par un ensemble de dispositifs de représentation) le *nec plus ultra* de la vérité privée et individuelle. Objectif final : convertir ce noyau dur (vérité privée et individuelle du sexe, identité sexuelle, excitation, plaisir sexuel) en or blanc spermatique, précieuse poudre chimique et cristalline ou code numérique qui fait tourner les industries pharmaceutiques et communicationnelles dans l'économie pharmacoporniste.

Le *General Sex* est, avant tout, communication excitante, puissance masturbatrice globale, connexion des subjectivi-

1. Michel Foucault, *Histoire de la sexualité I. La volonté de savoir*, op. cit., p. 50.

tés potentiellement éjaculantes. Mais, attention, le *General Sex* ne peut être réduit, ne doit pas être réduit, aux litres de sperme répandus, ni au capital fixe : il s'exerce dans la communication excitante, sous la forme de paradigmes performatifs (de théâtralisation de genres et jeux sexuels), et de doses psychotropiques, par d'incessantes variations moléculaires et modulations hormonales. Le *General Sex* nous apprend que la masturbation et le shoot ne sont jamais des activités solitaires, mais des vibrations de corps coopérants, effets de la pratique collective du travail sexuel ou pharmacologique sur le corps orgasmique vivant qui gicle du capital partout. Dans ce contexte d'explosion des forces (im) productives sexuelles, la coopération des corps absorbe tout autre type de travail productif, de façon à ce que toute marchandise soit simultanément incitation au plaisir sexuel et frustration de ce même plaisir. Une des clés du circuit productif excitation-frustration-excitation réside dans le caractère toxicologique du plaisir sexuel. Quand nous parlons d'une économie pharmacopornographique, il faut prendre en compte que les deux tentacules (pharmacolo et porno) exploitent une base somatopolique commune : la dimension toxicologique du plaisir. Le plaisir (en tant que satisfaction frustrante) des corps de la multitude est la source ultime de production de richesse.

LE DEVENIR CYBORG DU TRAVAILLEUR SEXUEL

Dans l'analyse que fait Marx des différentes formes d'exploitation de l'économie industrielle, la dimension productive des services sexuels et domestiques rendus aux classes dominantes par les femmes, les classes ouvrières et les corps

colonisés passe presque inaperçue (sa spécificité de genre, de classe et race). Dans un essai de 1892, Simmel développe une théorie pionnière des services sexuels : il envisage la pratique de la prostitution comme partie constitutive de l'économie urbaine. Pour Simmel, la spécificité économique du corps prostitué est de fonctionner comme un « mécanisme éjaculatoire ¹ ». Cette analyse lui permet de comparer la prostituée aux autres travailleurs techniques qui réalisent des tâches « ingrates », comme ceux qui travaillent « dans la fosse d'arsenic ou dans une fabrique de miroirs, bref dans toute entreprise présentant un danger immédiat ou une menace d'intoxication lente ». Le travail sexuel, comme le travail dans la mine, ne peut se réduire uniquement à l'acte de tailler des pipes ou des pierres, ni à l'effort de la bouche ou de la main s'acquittant de cette tâche, « mais renferme implicitement sa formation antérieure et tout son passé, de même y a-t-il dans les prestations d'innombrables ouvriers ainsi que dans celle des prostituées toutes leurs conséquences et connexions, l'attitude d'ensemble et l'avenir global du prestataire ² ». Plus tard, Norbert Elias, dans son histoire des mœurs européennes, note qu'à l'époque de la Renaissance, la prostitution était un métier comparable à celui du bourreau, c'est-à-dire « ingrat mais bien rémunéré », et une « corporation artisanale » indissociable du développement des villes modernes ³.

A la définition du travail sexuel (avec ou malgré Marx) comme « production improductive » ou « service personnel », il faut ajouter maintenant (grâce à la comparaison de

1. Georg Simmel, « Quelques réflexions sur la prostitution dans le présent et dans l'avenir », *Philosophie de l'amour*, Rivages Poche, Paris, 1988, p. 12.

2. *Ibid.*, p. 20-21.

3. Norbert Elias, *La Civilisation des mœurs*, Calmann-Lévy, Paris, 1969, pp. 388-389.

Simmel entre travail sexuel et travail de la mine, et à la caractérisation professionnelle et artisanale du métier de la prostitution selon Elias) la dimension technique et mécanisée du travail sexuel, qui ouvre ainsi la voie à une éventuelle industrialisation du sexe.

Dans la seconde moitié du *xx*^e siècle, intoxication pharmacologique, production de la sexualité et communication deviennent travail de masse. Mais à la différence du travail de l'information-communication de l'industrie culturelle, le travail sexuel et toxicologique de masse reste dans le cadre du travail au noir, souterrain, non-salarié et non-syndiqué, du côté de la marginalité et de l'illégalité. Ombre du travail communicationnel (plus invisible qu'immatériel), le travail pharmacopornographique supporte et fait tourner toute autre économie productive contemporaine.

D'une certaine manière, les industries pornographique et pharmaceutique se conforment aux critères fordistes de la sérialité et de la parcellarisation : la grammaire pornographique audiovisuelle a pour but de provoquer une éjaculation avec le nombre minimal de plans et de séquences, de la même façon que la molécule du sildénafil (principe actif du Viagra) doit initier une érection durable, accompagnée d'un volume de sperme toujours renouvelable, d'une dose suffisante de plaisir. Néanmoins, la mise en marche d'une chaîne de montage sexuelle qui permettrait l'industrialisation définitive du travail sexuel semble difficilement réalisable. Certes, la pornographie augmente son degré de technification sérielle grâce à la codification et diffusion numérique. Mais, pour l'instant et au début du troisième millénaire, il n'y a pas de machine capable de faire des fellations à la chaîne supplantant la biobouche, ni de robot masturbateur susceptible de détourner l'attention des clients

qui peuvent accéder à une branlette par main humanoïde à dix euros au bois de Boulogne.

Jusqu'à récemment, la restriction de la technification et l'empêchement des processus d'industrialisation caractérisant le travail domestique étaient également à l'œuvre dans le travail sexuel. Il s'agit, dans les deux cas, de maintenir la main-d'œuvre domestique et sexuelle à l'état le plus charnel et précaire, de réduire ces espaces productifs à la sphère « privée », de sortir le travail domestique et sexuel des activités rétribuées, en évitant ainsi que s'y appliquent les principes démocratiques et de visibilité.

S'il est vrai que l'espace domestique a fait l'objet d'une certaine technification depuis la Seconde Guerre mondiale, nous pouvons affirmer avec Angela Davis que ce processus n'a pas donné lieu à une émancipation radicale du travailleur (non-salarié) domestique¹. Angela Davis nous invite à imaginer des travailleurs d'entreprises *high-tech* ultra-performantes qui réaliseraient les travaux domestiques dans une organisation sérielle : plats cuisinés livrés à domicile, linge ramassé, lavé et repassé, nettoyage industriel de chaque espace domestique... services qui rendraient obsolète la tâche de la femme au foyer. Cependant, ces activités continuent aujourd'hui encore à être effectuées dans une large mesure par des corps féminisés non rémunérés ou par des corps précarisés (souvent, un corps d'immigrant légal racialisé ou sans papiers) pour qui l'accès à d'autres emplois est freiné par les lois sur l'immigration et par la ségrégation raciale du travail légal, et pour qui l'accès à l'espace politique a été, en définitive, systématiquement bloqué. En réalité, les travailleurs et travailleuses domestiques occupent des positions similaires aux travailleurs et travailleuses du sexe.

1. Angela Davis, *op. cit.*, chapitre 13.

La pute, la femme au foyer et la travailleuse domestique appartiennent, selon la taxonomie de Marx, à la même catégorie du travail servile et improductif, ce qui ne doit rien au hasard. La pute s'occupe du travail sans fin d'excitation et de production du plaisir, tandis que la femme au foyer s'occupe de la tâche jamais achevée de nourrir, prendre soin de l'hygiène et des corps et produire du confort (y compris sexuel) pour les habitants de l'espace intérieur. L'esclave domestique n'est qu'une hybridation de ces deux formes d'exploitation de la *potentia gaudendi*. Dans tous les cas, il s'agit d'un travail sans produit fini, travail sans œuvre autonome et délimitée, pratique productive correspondant à la formule de Marx « services personnels ¹ ». Ces pratiques corporelles sont considérées culturellement comme non mécanisables, impossibles à absorber entièrement par la production technique.

Le mouvement à double hélice qui, pendant la modernité, conduit à la domestication de la sexualité et à la sexualisation du travail domestique, entraîne une privatisation encore plus stricte des deux pratiques. Une stratégie critique possible pour une pornologie philosophique serait alors de penser l'activité domestique (rémunérée ou non rémunérée) comme faisant partie d'une économie du travail sexuel au sens large qui intègre les processus d'élevage, culture et soin de la subjectivité masturbatoire/éjaculante.

De manière contre-intuitive, la technification du travail sexuel n'est pas révélée par la présence d'outils techniques dans la sexualité. Elle opère, de façon plus subtile, par la production biotechnologique du corps culturel du travailleur sexuel, processus que nous pourrions appeler devenir

1. Paolo Virno, *op. cit.*, p. 53.

cyborg du travailleur sexuel, selon le concept de Klines et Clynes, repolitisé par Donna Haraway¹. Formulons-le autrement : la meilleure machine high-tech suceuse de bites est une bouche siliconée, silencieuse et politiquement inactive, de transsexuelle sans accès au changement de sexe sur ses papiers d'identité. Les machines sexuelles du troisième millénaire sont des corps vivants interdits d'entrée dans les sphères politiques, privés de discours public, dépouillés des droits syndicaux, de grève, sans assistance médicale et sans indemnité de chômage. A la différence du fordisme traditionnel, il n'y a plus de concurrence entre la machine et le travailleur. Au contraire : le travailleur devient biomachine sexuelle.

La véritable technification du travail sexuel s'opère à travers la production de corps sexuels en tant que mécanismes éjaculatoires et corps sexuels éjaculants. La plupart des travailleurs et travailleuses sexuelles du XXI^e siècle sont des cyborgs biopolitiques lumpenprolétarisés adaptés aux processus de production du plaisir de masse à prix réduit. Mais, attention, il ne faut voir ici nulle détermination naturelle, ni de sexe, ni de genre, ni de race. Il s'agit uniquement de différences résultant des processus de spécialisation sexopolitique. N'importe quel corps de biohomme ou de biofemme peut suivre un processus de transformation pharmacopornographique qui en fera une pute techniquement *performante*. Prenons, par exemple un corps de biohomme : la transformation nécessitera des doses régulières d'œstrogènes et d'androcure, une certaine quantité de silicone pour la fabrication des seins et des fesses, une épilation définitive et impliquera probablement qu'il

1. Voir Donna J. Haraway, « Manifeste cyborg : science, technologie, et féminisme socialiste à la fin du XX^e siècle » (1985), in *Manifeste Cyborg et autres essais. Science-fictions-Féminismes*, op. cit., p. 29-105.

présERVE un biopénis en état de marche – ce bio-outil constitue pour l'activité professionnelle un instrument de travail précieux, autant prisé par la clientèle homosexuelle qu'hétérosexuelle. En tant que source de *potentia gaudendi*, n'importe quel corps peut devenir techno-pute multi-média plus ou moins virtuose dans un temps relativement court.

Dans le pharmacopornisme, les zones de la production pornographique et du travail sexuel occupent une position structurale semblable à celle de la prison. La cartographie dessinée par les circuits de l'industrie du sexe, du complexe industriel pénal et des espaces domestiques est constituée d'enclaves d'exploitation maximale, véritables oasis du capitalisme *über-matériel*, réserves distopiques d'expérimentation biopolitique au cœur des sociétés démocratiques contemporaines¹. Porno et prison sont les deux seules industries qui fonctionnent, dans nos sociétés démocratiques humanistes, selon un régime proche de l'esclavagisme dans l'économie de la plantation : ségrégation raciale et de genre, salaires minimaux ou inexistants², interdiction de formations syndicales et de droit de grève, absence des congés payés, de congés maladie ou d'assurance chômage. L'industrie du sexe³ et le complexe industriel pénal-prison sont les deux domaines dans lesquels les travailleurs sont entièrement privés des droits civils et du travail, expropriés

1. Voir : Angela Y. Davis, *Are Prisons Obsolete?*, Seven Stories Press, New York, 2003 ; David Ladipo, « The rise of the America's prison industrial complex », *New Left Review*, n° 7, 2001, p. 71-85 ; Loïc Wacquant, « De l'esclavage à l'emprisonnement de masse. Notes pour repenser la "question raciale" aux Etats-Unis », in Patrick Weil et Stéphane Foix (eds.), *L'Esclavage, la colonisation, et après*, Presses Universitaires de France, Paris, 2005, p. 247-274.

2. Par exemple, un travailleur de la prison de San Quentin, à San Francisco, gagne vingt centimes par heure, c'est-à-dire 1,60 euro par jour, salaire comparable à celui que perçoit un travailleur de l'industrie délocalisée au Cambodge.

3. A de rares exceptions près où les comédiens et les réalisateurs porno signent des contrats du spectacle « traditionnels », par exemple avec John B. Root, Marc Dorcel, ou pour Canal +.

de tout privilège économique ou moral sur les produits de leur travail. Le code pénal actuel européen (sa condamnation de la commercialisation et consommation des drogues, du travail sexuel et de la distribution de certains matériaux audiovisuels pornographiques) est une des techniques de dé-légitimation et dé-subjectivation du corps du travailleur pharmacoporno : une fois réduit à la catégorie de criminel, sa *potentia gaudendi* peut être utilisée gratuitement ou à bas prix. Par ce tour de force biopolitique, les mêmes sujets historiques et matériels habitent à l'intérieur d'un circuit fermé qui relie l'industrie de la drogue à l'industrie du sexe et au complexe industriel pénal. Plus que de ghetto, il faudrait parler d'un trou de ver spatio-temporel à l'intérieur des sociétés démocratiques contemporaines.

Si l'on transpose l'argument d'Angela Davis à l'industrie du sexe, le complexe industriel pénal et les domaines du travail de la pornographie et de la prostitution apparaissent comme la continuation, par d'autres biais, de l'économie de l'esclavage au cœur des sociétés démocratiques occidentales. Toutefois, le trou de vers porno-narco-prison n'est pas un espace d'exception, mais plutôt un anneau souterrain dans lequel se testent les nouvelles techniques de contrôle et de production du technovivant qui seront par la suite étendues à la société démocratique dans son ensemble.

Ainsi, dans le contexte de l'économie pharmacoporniste, la guerre (forme extrême du complexe porno-narco-prison) n'est pas extérieure à l'économie de production et de consommation en temps de « paix », mais laboratoire privilégié d'expérimentation à l'échelle globale de drogues dures, viols collectifs, services sexuels obligatoires non rémunérés, et programmes d'extermination technobio-politiques.

Le régime pharmacopornographique se dresse sur les ruines de la Seconde Guerre mondiale. Son érection s'élève

comme le champignon nucléaire de la bombe H. L'héritage psycho-politique (violence extrême, excitation maximale, toxicomanie collective, psychose posttraumatique...) et technique (réseau de communication informatique, numérisation de données, invention de molécules et de matériaux synthétiques...) de l'industrie expérimentale de la guerre permet l'application à l'échelle globale des nouvelles techniques de production de plaisir (excitation-frustration) dans le corps techno-vivant.

11.

Jimi et moi

VIRGINOLOGIE

Le nouvel an. Je me fais défoncer. Dans tous les sens possibles. Toujours plus profond. La première fois qu'elle me baise avec mon propre gode-ceinture, elle me fait jouir comme si j'étais une collégienne en chaleur. Se faire prendre par son propre gode-ceinture : action d'humilité extrême, renoncement à toute forme de solidification de ma virilité hormonale, prothétique ou culturelle. Elle m'induit à produire une forme de féminité que je ne me suis jamais autorisée. Il ne s'agit pas d'une féminité essentielle, ni d'une nature occultée derrière le *king* ; mais plutôt d'une « féminité masculine ¹ », une féminité *king*. Je suis sa chienne *king*, sa pute trans, un gamin qui montre sa chatte derrière sa grosse bite. Sa langue sur mon clit, elle écarte mes jambes, m'ouvre, étire mes muscles jusqu'au fond du vagin. Elle me suce en disant « *laisse-toi faire, oui, chéri, chérie, comme une chienne, oui, oui* ». Je suis sa pute. Maintenant, c'est moi la chienne. Je suis devenue son esclave, rageuse-

1. Voir : Judith Halberstam, *Female Masculinity*, Duke University Press, Durham, 1998.

ment trouée, une nymphomane qui voudrait descendre toutes les fermetures éclair à la recherche de sexes à prendre dans sa bouche, à introduire dans tous ses orifices. Sans elle, je m'en serais tenue à mon insatiable instinct de pénétration. Elle, uniquement, la reine des chiennes, était autorisée à transformer ce corps en trou de pute, toujours ouvert, à sa disposition. *Gloriam penetrationis*.

C'est à ce moment-là que je définis les principes de cette connaissance pharmacopornographique :

*De la perfection queer et que V.D. fait tout de la manière la plus souhaitable*¹.

La notion de V.D. la plus reçue et la plus significative que nous ayons est assez bien exprimée en ces termes, que V.D. est un être absolument parfait, mais on n'en considère pas assez les suites. Et pour y entrer plus avant, il est à propos de remarquer qu'il y a dans la pornographie et dans le féminisme plusieurs perfections toutes différentes, que V.D. les possède toutes ensemble, et que chacune lui appartient au plus souverain degré. Il faut connaître aussi ce qu'est la perfection, dont voici une marque assez sûre, savoir que les formes ou natures qui ne sont pas susceptibles de *transgénérisation* ne sont pas des perfections. La pornographie et le féminisme sont des perfections, en tant qu'elles appartiennent à V.D., elles n'ont point de borne. D'où il s'ensuit que V.D. possédant la sagesse et la chaudasserie suprême et infinie agit de la manière la plus parfaite, non seulement au sens métaphysique mais encore moralement parlant. Et qu'on peut exprimer ainsi à notre égard que plus on sera éclairé et informé des ouvrages de V.D. plus on sera disposé à les trouver excellents et entièrement conformes à tout ce qu'on aurait pu souhaiter.

1. Voir : G.W. Leibniz, *Discours de métaphysique. Monadologie* (1686), Gallimard, Paris, 2004.

Que l'amour de V.D. demande une entière satisfaction et acquiescence sans qu'il faille être pour cela un biohomme

Pour agir conformément à l'amour de V.D., il ne suffit pas de jouir, mais il faut être véritablement satisfait de tout ce qui nous est arrivé suivant sa volonté. Comme elle est la meilleure de toutes les maîtresses, elle ne demande jamais que la droite intention et c'est à elle de connaître l'heure et le lieu propre à faire réussir les bons desseins.

La plus parfaite de toutes les réalités et qui occupe le moins de volume, c'est-à-dire qui empêche le moins, c'est son amour. Les volontés ou actions de V.D. sont communément divisées en ordinaires et extraordinaires. V.D. veut tout ce qui est un objet de sa volonté. Quant aux actions des créatures qui sont objets de sa volonté, particulièrement de celles qui sont déraisonnées et amoureuses, auxquelles V.D. veut concourir, il faut distinguer : car si l'action est bonne en elle-même, on peut dire que V.D. la veut et la commande, lors même qu'elle n'arrive point, mais si elle est mauvaise en elle-même et ne devient bonne que par accident, parce que la suite des choses, et particulièrement le châtiment et la satisfaction, corrige sa malignité et récompense le mal, en sorte qu'enfin il se trouve plus de perfection dans toute la suite que si tout le mal n'était pas arrivé, il faut dire que V.D. le permet et non pas qu'elle le veut, quoiqu'elle y concoure à cause des lois du sexe qu'elle établit et parce qu'elle sait en tirer un plus grand bien.

Tandis que j'écris ces préceptes, elle caresse l'espace entre mes yeux, puis celui entre l'oreille et l'endroit où

poussent les cheveux, elle embrasse le creux derrière mes genoux, prend mes pieds entre ses cuisses pour les réchauffer. Elle écrit sa Théorie King Kong devant moi. Le dos très droit. Cheveux emmêlés de rocker blond, une bague à chaque main. A droite, une tête de mort, à gauche, un diamant. De temps en temps, elle roule un faux pétard, avec du tabac, et fume en écrivant, sans regarder le clavier, vélocité de dactylographe automatique. Je lis les chapitres au fur et à mesure qu'elle les termine, je les reçois comme des bébés encore endormis, et qui ouvrent les yeux pour la première fois devant moi. Le kiffe. Je reconnais la voix qui m'excite, la voix qui me baise : une voix d'adolescente punk qui a appris à parler avec un programme de production du genre de biohomme, un cerveau aristocratique de louve futuriste logé dans un corps de pute, une intelligence de prix Nobel incarné en chienne de rue. Un miracle biopolitique : l'évidence que de nouvelles recombinaisons génético-politiques et littéraires sont possibles. Elle se lève et danse comme une adolescente devant la fenêtre sans rideau, à la gloire du quartier. Toutes les nouvelles générations de gouines pourraient se retrouver dans le corps qui abrite cette voix, dans son territoire neuronal. Venez, petites filles, celles qui portent le voile et celles qui ne le portent pas, celles qui ont des enfants et celles qui n'en ont pas, celles qui sucent des bites et celles qui ne sucent pas, celles qui veulent avoir de la moustache et celles qui n'en veulent pas. Venez. Prenez et mangez. Entre-temps, je lis les textes de Laplanche sur « La théorie de la séduction généralisée » pour comprendre la fascination de De Lauretis pour l'implantation de la subjectivité¹. La

1. Voir Jean Laplanche, *Problématiques VII. Le Fourvoisement biologisant de la sexualité chez Freud suivi de Biologisme et Biologie*, PUF, Paris, 2006.

séduction originaire est une épine plantée dans l'âme-chair autour de laquelle se développe le sujet, comme une callosité.

POLITICS OF CARE

En même temps que je sou mets mon esprit à la discipline du coaching viril et que je prends la testostérone, V.D. m'initie progressivement aux rituels culturels de la féminité. C'est ainsi que, après six mois avec elle, j'occupe alternativement deux extrêmes du genre. D'un côté, mes pratiques de masculinisation intentionnelle, gymnastique somatopolitique exercée contre l'éducation reçue, contre les programmes du genre qui dominant la représentation, parfois même contre mon propre désir ; de l'autre, les soins féminins du corps : coiffure, manucure, peeling, massage, pédicure, épilation. En réalité, la testostérone n'appartient à aucun de ces deux dispositifs de production du genre. Mélangée aux autres molécules de mon corps, elle constitue plutôt le contexte d'implantation de ces pratiques. Ces dispositifs appartiennent l'un comme l'autre à ce que nous pourrions appeler esthétique (dans le sens dermato-cosmétique du terme) ou même éthique des genres : l'attention, le soin intentionnel porté à la production somatopolitique de la masculinité et de la féminité.

Décidée à me faire découvrir les méandres des techniques de la féminisation, V.D. m'invite à l'accompagner en thalassothérapie. Dans un immense complexe hôtelier, nous passons une semaine en peignoirs et sandales en plastique, à mariner dans des bains d'algues, flotter dans des jacuzzi iodés et bio-énergisants, déjeuner d'huîtres en lisant *le Figaro* (le seul journal disponible à la réception) et baiser.

Une semaine inoubliable. Pour la première fois de ma vie, j'accepte de faire une manucure. Un escalier en verre translucide conduit au lieu où se déroulent les soins, une salle en forme de coquillage, aux murs et aux sols blancs nacrés. Quelques branches de corail rouge chargées de pendentifs, colliers, montres Dior, Chanel, Dolce & Gabbana sont exposées dans une vitrine; une autre est reconvertie en aquarium, dans lequel une colonie de petits poissons figurants cohabitent avec des bracelets et des perles. Univers curieux de la féminité. Ils appellent ce monde étrange « centre d'esthétique marine ». Une jeune fille m'accueille, me tend un peignoir blanc, un *Vogue* de mars, je dois attendre dix minutes, me dit-elle. J'ai apporté mon propre livre. J'observe ce lieu avec mépris : la décoration et les biofemmes qui attendent pour un nettoyage de peau me semblent manquer cruellement de style, d'intelligence, de sobriété. J'ai une montée d'angoisse. Ma culture de lesbienne radicale de gauche me prémunit contre cette forme d'hédonisme du genre. Au paroxysme de cet accablement politique, une autre jeune femme vient me chercher. Je pense la prévenir tout de suite que, contrairement à ce qu'elle peut imaginer, je ne suis pas une simple biofemme, lui dire que je suis trans, que c'est la première fois que je viens, que je ne sais même pas ce que je fais là. J'envisage de lui demander si la procédure pour une manucure femme et une manucure homme est la même, si on utilise les mêmes produits. Elle me sourit aimablement, me conduit dans une pièce à part et je suis incapable d'émettre le moindre son. Elle m'installe à une petite table recouverte d'une serviette blanche, sur laquelle sont alignés une douzaine de flacons cosmétiques, quelques piles de compresses de gaz, des boîtes remplies de boules de coton de couleur, un bocal transparent contenant des limes bleues et roses de

diverses épaisseurs. Tout est ordonné avec une précision géométrique stricte. Je m'assois sur un petit tabouret, elle s'installe face à moi. Elle me demande de lui donner mes mains. Elle touche d'abord mes doigts. Puis elle fait glisser ses paumes sous les miennes, jusqu'à effleurer mes poignets. Elle prend mes mains et les soulève à hauteur de ses yeux. Je me sens exposée, nue. Elle dépose ma main droite dans un petit récipient rempli d'une crème rose chair, tiède, puis elle lime les ongles de ma main gauche, un par un. Elle sort ma main droite de la crème, la prend entre les siennes. Elle la caresse, masse chaque doigt, remonte au poignet, puis malaxe l'avant-bras avec le reste de la crème. L'expérience est complètement lesbienne. L'idée me traverse : elle est consciente de manipuler un de mes organes sexuels, toutes les biofemmes qui lisent *Vogue* assises dans la salle d'attente savent très bien pourquoi elles sont là et ce qu'elles viennent faire. Je les vois d'un autre œil, à présent. Elles sont les agents masqués d'une brigade secrète consacrée au plaisir féminin. La jeune femme abandonne ma main droite, qui n'oppose plus aucune résistance au toucher, elle la dépose sur la table devenue molle. Elle commence à masser ma main gauche, entrelace ses doigts aux miens, puis pince les pointes, avant de remonter jusqu'à l'arche de peau à la base de la première phalange. Elle me fait une branlette contra-sexuelle au bras. « Ça va ? » demande-t-elle. « Oui, oui, très bien. » Je ne la regarde pas pendant qu'elle me touche. Je comprends alors ce que doit ressentir un biomec quand il va dans un salon de massage et paye pour qu'une fille le branle. La différence est nominale : ils appellent ça « sexe », et les femmes l'appellent « esthétique ». Je tire une conclusion rapide sur le fonctionnement du régime pharmacopornographique. Dans la culture hétérosexuelle, les femmes des classes aisées peuvent se payer

des services sensuels prodigués par d'autres femmes, tandis que les femmes de classes ouvrières, émigrées, ou simples travailleuses précaires sont rémunérées pour s'occuper du corps et du bien-être érotique d'autres femmes, en plus, évidemment, du bien-être érotique et sexuel des hommes. Privée de cette économie homo-érotique parallèle et de la sensualité des enfants, l'hétérosexualité en tant que régime politique s'effondrerait. Les seuls soins sexuels prodigués par les hommes aux femmes hétérosexuelles ne suffiraient évidemment pas à produire les endorphines et la sérotonine nécessaires à la survie du corps. Une chose apparaît clairement : le travail de soin des corps est, dans notre société, dévolu aux femmes. Elles s'occupent des corps des hommes, aussi bien que de celui des autres femmes hétérosexuelles. C'est ce qui se cache derrière la notion marxiste de « division sexuelle du travail ». Il ne s'agit pas de ce que soit assignée aux femmes la sphère de la reproduction et aux hommes celle de la production. La chose semble beaucoup plus complexe. Les femmes s'acquittent d'une tâche fondamentale sans laquelle l'équilibre érotico-politique de l'hétérosexualité s'écroulerait : elles prennent en charge une dermatologie politique généralisée. Elles soignent la peau du monde. Une clef du système hétérosexuel est d'exclure de manière scrupuleuse la production du plaisir sexuel du cadre des soins prodigués aux femmes par les femmes. A contrario, lorsque les femmes s'occupent des hommes, tout soin devient potentiellement sexualisable. Il est même possible que le nombre de femmes qui se font faire une manucure soit comparable au nombre d'hommes qui vont dans un salon de massage se faire toucher la bite. Absorbée par ce tourbillon mental, je réalise avec horreur que la jeune femme peint mes ongles en rouge.

LA BONNE ÉTOILE PROTHÉTIQUE

Je n'écris pas une ligne sans bander pour elle, sans penser que d'un moment à l'autre mon sexe, ma queue, mon gode, ma main, mon bras pourraient avoir à faire avec sa bouche. Avec 250 mg dans la peau, il est difficile d'attendre d'un corps œstrogéné une réponse sexuelle adéquate. Une conclusion s'impose : tout serait plus facile si, l'impératif politique hétérosexuel mis de côté, l'échange de plaisir et de décharge sexuelle étaient uniquement régulés par l'excitation moléculaire. Eduquer un corps hyper testostéroné à désirer des corps hyper œstrogénés : voici une définition possible du sado-masochisme hétérosexuel culturel.

Elle me dit : « Je suis souvent allée à des partouzes quand je suis arrivée à Paris. » J'imagine que des godes de toutes tailles ont déjà explosé chacun de ses trous de déesse. Elle me dit « non, jamais » en entrouvrant ses lèvres de canard en caoutchouc. J'avais oublié que les biomecs ne portent pas de gode dans les partouzes hétérosexuelles. Je ne connais rien au sexe *straight*. J'appartiens à une autre espèce, celle des garçons-filles. Puisque c'est comme ça, géante blonde, bienvenue sur la planète trans-gouine. *Women abandoned by virile poets come to trans-world*. La possibilité de la baiser pour la première fois avec un méga gode provoque en moi une remontée de T., la chaleur se diffuse sous ma peau, du coccyx au cou, irrigue mes bras et se répand dans la pointe de ma langue. J'expertise mes godes, je plane moléculairement dans des îles artificielles, pendant que j'évalue lequel aura le privilège de la baiser le premier. Je m'empare de ces centimètres de pur plaisir avec mes cinq doigts, les mêmes qui plus tard vont fouiller le centre de

son pelvis, remonter dans sa bouche, caresser les parois internes de sa gorge et descendre dans le tube digestif, jusqu'au colon. Je la baise avec du bleu anatomique. Elle gémit et s'ouvre en soulevant les jambes. Je conduis à toute vitesse une Aston Martin DB5 bleu brillant à l'intérieur de ses tunnels. V.D. ne veut pas que je la baise avec les godes dont je me servais jusqu'à présent pour baiser Victor. Victor ne veut pas que je baise V.D. avec les godes que j'utilisais avec lui. Je comprends ce sens aigu de l'exclusivité prothétique. L'un et l'autre réclament une forme scrupuleuse de fidélité plastique. Ça me plaît. Je me rends au supermarché du sexe du boulevard Magenta, hétéro, mais moins cher que les sex-shops du Marais. En vitrine, sur les corps de trois mannequins usés, s'entasse une collection éclectique de chaînes, menottes, boas noirs, soutiens-gorge en métal, costumes en latex d'infirmière, capes de chaperon rouge et masques de *catwoman*. Le magasin, comme n'importe quelle épicerie de quartier, est composé d'étagères de mauvaise qualité, sur lesquelles sont alignées des vidéos porno, classées par catégories, des godes, des poupées gonflables et des boîtes de pâtes en forme de bite. Je prends un petit panier en entrant, puis je zigzague entre les clients voûtés sur les rayonnages. Bonjour monsieur, me salue une des deux vendeuses qui discutent derrière le comptoir. Une fausse blonde, la peau blanche, un visage d'enfant, look hétéro. Les yeux de l'autre sont noirs, bordés de cils longs, épais et recourbés. Ils me font penser qu'elle est franco-arabe, elle semble plus âgée, mais n'a certainement pas plus de vingt ans. Je fais un tour en étudiant les différentes tailles, matières, couleurs, prix. Le supermarché des accessoires sexuels est une apothéose commerciale de l'imaginaire *straight*. Alors qu'une femme est un corps, tout de son corps est matière sexualisable, un homme est une bite, sa matière sexualisable se réduit à son pénis.

Il y a quelques jours, j'ai demandé à V. de faire une liste de biomecs à qui elle aurait aimé faire une pipe si elle n'était pas devenue intempestivement lesbienne. Jimi Hendrix était le premier nom sur sa liste. Bite Number One. Le prophète du rock devant lequel s'agenouillent les Blancs. Je pense à lui faire une blague. Je tourne encore dans le supermarché et je trouve sans problème un gode black, 22 centimètres, très kitsch, avec des veines apparentes, couleur chocolat et gland chocolat au lait. Eh, Jimi, tu me prêtes ta bite pour que je défonce le cul de ma blonde ? Sans vouloir être trop arrogante, je parie que la mienne est plus grosse, et qu'elle bande mieux.

Elle m'appelle « chérie, chéri » quand je lui enfonce le Jimi. La différence ne s'entend pas, mais je sais qu'elle le dit deux fois, une pour chacun de mes sexes. C'est comme ça qu'elle l'écrit dans les textos qu'elle m'envoie : chérie, chéri. Sa voix de chienne synthétiquement pénétrée est le signe d'une reprogrammation de sa configuration sexuelle. Je lui montre mon entité prothétique : un corps élancé de biofille, deux petits seins, une bite en silicone de 22 centimètres émerge de mon pelvis, deux bras multi-fonctions. J'installe un dossier « deviens ma pute gouine » dans son hardware sexuel. On se reconfigure. Mon corps lévite à 25 centimètres au-dessus du sien. La distance juste pour extraire une image d'elle dans le cadre que délimitent mes bras tendus. Hors ce cadre, le monde s'efface. Au premier plan, son soutien-gorge, vert et rouge. Une fleur en soie repose entre ses seins. Mon harnais de cuir noir plaque le Jimi contre mon clitoris, mes terminaisons nerveuses innervent l'extrémité de mon gode. Elle en redemande. *Slow deep fucking. You got me floating around and never down. Vamos hasta el final.*

Le sexe de V.D. parle le langage de la révolution.

FUCK BEAUVOIR

Ça fait plus de deux mois que nous baisons ensemble. A peu près autant de temps que je prends de la testostérone. Dernièrement, elle joue avec mes sentiments. Elle se laisse baiser comme une pute, mais après, elle pleure, parce qu'il lui manque ceci, cela, parce qu'elle ne peut pas oublier n, n+1... Quatre jours passent sans que je ne m'administre une dose de Testogel. Quand elle me rejette, je sens une montée d'œstrogène, je réalise que je peux pleurer à n'importe quel moment. Mais je me retiens, pour ne pas avoir l'air d'une bête amoureuse. Sous ma peau, le monstre du programme culturel féminin se réveille : mon corps a été dressé pour produire des affects de femme, à souffrir comme une femme, à aimer comme une femme. La testostérone ne suffit pas à modifier ce filtre sensoriel. Fuck Beauvoir. Fuck feminism. Fuck love.

Pour éviter de sombrer dans un épisode ordinaire de masochisme féminin, amplifié par une montée d'œstrogène, je m'impose la stricte discipline d'un programme de coaching viril que j'ai conçu pour les situations d'urgence : écartant toute méditation romantique, je pratique quelques exercices de devenir macho d'élite pour endurer ses absences. Quand elle revient à moi, je suis prête pour elle.

Ça commence comme ça. Je porte des jeans qu'elle n'aime pas, mais qui l'excitent quand même parce qu'elle est une chienne en chaleur. Son corps est allongé de profil sur le lit, ses cheveux cachent son visage. La lumière est d'un blanc diaphane, comme sa peau. Elle ne reste pas longtemps dans cette position. Elle tourne à 180° sur son axe, ronronne, une voix saccadée dit : chérie, viens, viens, sexe-moi. Je ne vois

pas tout de suite sa bouche. L'image de ses lèvres émerge, peu à peu, de ses mots. Sa bouche devenue son, je la perçois par l'ouïe : *Foxy Lady* se propage des enceintes de l'iPod. La musique et sa voix édifient deux plateaux parallèles. La musique circule au niveau supérieur, elle frôle nos têtes. Sa voix glisse, se diffuse dans la strate inférieure, là où sont appuyés nos corps, une planche circulaire et giratoire nous sert de sol. On n'est pas encore dans le sexe. J'ai la certitude que ça arrive juste après ces sons. Après cette note, exactement. Je m'y prépare. Nous montons par paliers jusqu'à la plateforme de la musique, celle d'où le sexe émane. Quand la rotation de la plaque fait coïncider mon bras avec la table de nuit, je tends la main pour ouvrir le tiroir. Il contient quatre godes, un sèche-cheveux, un flacon de lubrifiant, des préservatifs XXL, un tube de Biafine et une crème pour les mains. La paroi externe de mon œil caresse les objets dans une vision périphérique, rapide, tout rentre dans un coup d'œil. Ensuite, le regard s'arrête pour extraire une singularité de l'ensemble. Je prends le Jimi, il est déjà dans son harnais, je suis agenouillée, prise entre la vague de sa voix et celle de la musique. Elle dit je suis ta pute à toi, je suis là pour toi. Tout tourne. J'ôte ma chemise. Je descends mon jean, sans l'enlever. Je passe une des lanières en cuir entre mes jambes, puis j'accroche Jimi contre mon pelvis en serrant les boucles, de chaque côté de mes hanches. Un morceau de peau se coince dans une des boucles, je tire plus fort, le métal laisse une trace rouge, un demi-cercle parfait sur le haut de ma cuisse droite. Je suis accrochée à Jimi. Sexe superstable. J'existe dans la continuité organique-inorganique que ce sexe propose. Je remonte mon pantalon, mettant Jimi de côté, contre ma jambe gauche. Sa main vient sur mon jean, confirme la pression des lanières sur mes cuisses, accentue l'effet ventouse de Jimi sur mon clitoris, détecte sa forme, ses

contours. Maintenant, on est dans le sexe : les plateformes se rejoignent et constituent un seul volume spongieux. Elle sort Jimi de ma braguette, me branle avec la main, puis avec la bouche, le prend jusqu'à la moitié, suce la pointe, elle ne va pas plus loin, ce qu'elle veut c'est que je la baise à fond avec Jimi, que je jouisse sur elle. Alors, viens, viens, prends-moi comme une chienne. Je n'ai peur de rien. Je suis à genoux entre ses jambes. C'est ta place à toi, chéri, ta place à toi. Ici, c'est mon espace. Elle est ma pute et ma déesse. Une vierge mutante qui traverse une ligne synthétique de l'évolution pour rencontrer le chef du clan des garçons-filles. Baiser avec elle, c'est retourner sur chacun des nœuds de ma vie – les filles hétéro qui m'embrassaient et m'abandonnaient ensuite pour sortir avec des biomecs, les gouines dégoûtées par mes godes, des nœuds hétéro, des nœuds lesbiens, des nœuds misogynes, des nœuds androcentrés – les mordre jusqu'à les défaire. Avant de prendre mon gode dans sa bouche, elle dit ça, c'est à moi, ton sexe est à moi. Je suis son trans, son monstre. Je n'ai pas peur de ne pas être un biomec. Je sais que je suis exactement ce qu'elle désire. J'ai ce qu'elle veut et je vais le lui donner. Je remplis ma paume droite de lub. J'attends avant de la toucher. La musique nous prend en charge, tout bouge. Je branle mon gode. Elle me regarde, sort sa langue. Elle ouvre sa chatte avec ses mains, puis elle me fait entrer. Sa tête oscille trois fois d'un côté à l'autre. Dans le mouvement, mon regard coïncide brièvement avec le sien. Mon Jimi l'éventre, vient cogner contre l'os de son pelvis avant de rebondir vers l'arrière. Elle crie un peu, son visage est près du mien. Je m'enfonce, plus loin, plus doucement, je me glisse à l'intérieur à son rythme. Je sens l'effort de mes bras, traction de mon gode qui soulève ses hanches, plie son corps légèrement vers le haut. Quand son pelvis soutient mon poids, je n'ai plus besoin de prendre appui sur

mes mains. Je m'accroche à ses clavicules, j'enfonce mes doigts dans l'espace creux entre son cou et ses os. Triple P. Je ralentis. Ce qui arrive n'est pas photographique. La surface de l'œil se laisse toucher par l'image : le sexe est vidéo-graphique. Puis l'impression se fait plus olfactive que visuelle, plus haptique qu'auditive. C'est l'univers qui baise. Une connexion de phénotypes humains, de langage, de sons électroniques et de godes, que pendant la durée de la pénétration j'accepte comme faisant partie de ma conscience. Je respire profondément, je sens l'électricité monter des pieds jusqu'à la poitrine pour se diffuser dans les doigts. C'est la puissance de la baise. Le pouvoir de creuser dans son corps un trou par lequel la musique s'écoule. Le pouvoir de savoir qu'elle ferait n'importe quoi pour m'avoir entre ses cuisses. Ça, c'est la puissance que j'extraits de son sexe.

12.

Micropolitiques du genre dans l'ère
pharmacopornographique.

Expérimentation, intoxication volontaire, mutation

Les anciens grammairiens hégémoniques –
sexologues inclus – ont perdu le contrôle sur le
genre et ses proliférations.

DONNA J. HARAWAY

Donc, maintenant, nous sommes passés du
côté des monstres. Et alors? Nous ne pouvons
plus insulter les monstres parce que nous avons
pris conscience de ce que nous faisons partie des
leurs. [...] A présent, nous sommes officiellement
devenus des activistes. [...] Dans ce combat pour
notre liberté d'expression, arrive un moment où
le système de genre s'avère non seulement
oppressif, mais aussi totalement stupide. Une fois
qu'on réalise à quel point il est ridicule, on peut
vraiment commencer à le démanteler.

KATE BORNSTEIN

Nous voulons récupérer notre genre, redéfi-
nir nos corps et créer des réseaux libres et
ouverts dans lesquels nous pourrions nous épa-
nouir, où n'importe qui pourra construire ses
mécanismes de sécurité contre les injonctions du
genre. Nous ne sommes pas des victimes, nos
blessures de guerre nous servent de bouclier [...]

Nous ne nous présentons pas comme des terroristes mais comme des pirates, des trapézistes, des guerriers, résistants du genre [...] Nous défendons le doute, nous croyons en la possibilité de « retour en arrière » comme un pas vers l'avant, nous pensons qu'aucun processus de construction ne doit être imposé comme irréversible. Nous voulons rendre visible la beauté de l'androgynie. Nous croyons en notre droit à nous débarrasser des bandages pour pouvoir respirer ou à ne jamais les ôter, en notre droit à nous faire opérer par de bons chirurgiens et pas par des BOUCHERS, au libre accès aux traitements hormonaux sans avoir recours à des certificats psychiatriques, en notre droit à nous auto-hormoner. Nous revendiquons le droit de vivre sans demander d'autorisation à personne...

GUERRILLA TRAVOLAKA

MICROPOLITIQUES *QUEER*

Les frontières des métropoles contemporaines (Los Angeles, Londres, New York, Bombay, Paris, Berlin, etc.) ne coïncident pas avec les limites géographiques des villes modernes. Tu peux te croire à l'extérieur alors que tu es dedans, ou te croire à l'intérieur sans avoir touché un seul instant la densité virtuelle de la pharmacopornoméga-pole. Je suis arrivée à New York en 1993 pour échapper à ce que j'avais appris en fréquentant les universités de philosophie de Madrid : une lesbienne féministe (comme je me définissais à l'époque, me rapportant au peu de références discursives et politiques disponibles autour de moi) n'avait pas grand-chose à faire dans les institutions éducatives et culturelles de l'Etat espagnol postfranquiste. New York était l'un des centres de l'empire pharmacopornographique tentaculaire de cette fin de siècle, aussi bien que vortex d'émer-

gence de nouvelles stratégies critiques et politiques de résistance et de démantèlement du régime dominant réparties en réseaux débordant les frontières et les langues. Les années 90, austères et désenchantées, sans la radicalité joyeuse des années 70, ni le glamour disco des années 80, seront les années de prolifération des micropolitiques *queer*.

A la fin des années 80, un ensemble de groupes de lesbiennes, pédés, travelos et transsexuels (Queer Nation, Radical Fury ou Lesbian Avengers, pour les plus connus) disséminés aux Etats-Unis et en Angleterre se rebellent contre les revendications d'assimilation à la société hétérosexuelle dominante des politiques identitaires gay et lesbiennes. Ils transforment la rue en espace de théâtralisation publique de l'exclusion et investissent le registre de l'injure pour résister à la norme hétérosexuelle. Première stratégie performative : en déplaçant radicalement le sujet d'énonciation, ils se réapproprient le terme *queer*, insulte à caractère sexuel (gouine, pédé, mais aussi pervers ou taré), pour en faire un espace d'action politique¹. Cette critique réflexive aura également un impact sur le féminisme, sans aucun doute un des domaines théoriques et pratiques qui a connu le plus de transformations et d'autocritiques depuis les années 70. Tandis que la rhétorique de la « violence de genre » sature les médias, nous invitant toujours à articuler le discours féministe autour de l'opposition dialectique entre hommes (du côté de la domination) et femmes (du côté des victimes), le nouveau féminisme *queer*, émergeant à la fin des années 80 avec Gayle Rubin, Judith Butler ou Teresa de Lauretis, invente sans cesse des imaginaires politiques et crée des stratégies d'action qui remettent en

1. A propos de ce déplacement performatif, voir : Judith Butler, *Bodies That Matter*, Routledge, New York, 1993, p. 313-340.

question l'évidence selon laquelle les femmes constituent le sujet politique du féminisme. « Les femmes », entendues comme une réalité biologique prédéfinie, mais surtout les femmes comme elles doivent être : blanches, hétérosexuelles, soumises et de classe moyenne. De multiples nouveaux féminismes émergent de ce questionnement, des féminismes pour les monstres, des projets de transformation collective pour le *xxi*^e siècle.

Ces féminismes dissidents accèdent à la visibilité à partir de la fin des années 80, quand les sujets exclus par le féminisme bien-pensant commencent à dénoncer les processus de purification et de répression de leurs projets révolutionnaires. Ces processus d'épuration conduisent à un féminisme gris, normatif et puritain qui appréhende les différences culturelles, sexuelles ou politiques comme autant de menaces contre son idéal féminin hétérosexuel et eurocentré. Reprenant la formule de Virginie Despentes¹, on pourrait parler du réveil critique du « prolétariat du féminisme », dont les mauvais sujets sont les putes, les lesbiennes, les femmes violées, les biohommes dissidents, les séropositives, les butch, les transsexuel(les), les femmes qui ne sont pas blanches, les musulmanes... la plupart d'entre nous, en définitive.

Cette mutation du féminisme s'effectue à travers une succession de décentrement du sujet-femme qui, de manière transversale et simultanée, questionnent le caractère naturel et universel de la condition féminine. Le premier de ces déplacements vient de théoriciens et théoriciennes gay et lesbiennes tels que Guy Hocquenghem, Michel Foucault, René Scherer, Monique Wittig ou Adrian Rich. Malgré la

1. Virginie Despentes, *King Kong Théorie*, *op. cit.*, p. 10.

diversité de leur appareil critique, du marxisme à la généalogie, leur lecture de la normalisation des corps et des pratiques en Occident aboutit à une définition de l'hétérosexualité comme régime politique et dispositif de contrôle produisant la différence entre hommes et femmes, et faisant de la résistance à la normalisation une pathologie. Quelques années plus tard, Judith Butler et Judith Halberstam insistent sur les processus de signification culturelle et de stylisation du corps à travers lesquels les différences entre les genres se normalisent, tandis que Donna Haraway et Anne Fausto-Sterling mettent en question l'existence de deux sexes comme réalités biologiques indépendantes des processus techno-scientifiques de construction des corps et de la représentation. Par ailleurs, accompagnant les luttes d'émancipation des Noirs américains et la décolonisation du « Tiers-Monde », des voix critiques s'élèvent contre les présupposés racistes du féminisme blanc et colonial. Angela Davis, bell hooks, Gloria Anzaldua ou Gayatri Spivak définissent les projets du féminisme noir, post-colonial, musulman ou de la diaspora qui obligeront à penser le genre dans sa relation constitutive aux différences géopolitiques de race, de classe, de migration et de trafic humain ¹.

Un des déplacements les plus productifs surgira précisément de ces milieux, jusqu'alors considérés comme les bas-

1. Gloria Hull, Patricia Scott and Barbara Smith, *But Some Of Us Are Brave : All The Women Are White, All The Black Are Men*, The Feminist Press, New York, 1982; Cherri Moraga (Ed), *This Bridge Called My Back. Writings by Radical Women of Color*, Kitchen Table Press, New York, 1983; Gayatri Chakravorty, Spivak, « Can the Subaltern Speak? », in *Marxism & The Interpretation of Culture*; Cary Nelson and Lawrence Grossberg (Eds.), Macmillan, London, 1988, p. 271-313; Gloria Anzaldua, *Borderlands/La Frontera : The New Mestiza*, Spinster/Aunt Lutte, San Francisco, 1987; Ranajit Guha et Gayatri C. Spivak (Eds), *Selected Subaltern Studies*, Oxford UP, Oxford, 1988; Avtar Brah, *Cartographies of Diaspora : Contesting Identities*, Routledge, New York, 1996; Chela Sandoval, *Methodology of the Oppressed*, University of Minnesota Press, Minneapolis, 2000; Chandra Talpede Mohanty and Jackie Alexander, *Feminist Genealogies, Colonial Legacies, Democratic Futures*, Routledge, New York, 1997.

fonds de la victimisation féminine et desquels le féminisme n'espérait, ou ne voulait espérer, aucun discours critique. Il s'agit des travailleuses du sexe, des actrices porno et des insoumis sexuels. Ce mouvement se structure discursivement et politiquement à l'occasion des débats féministes contre la pornographie qui éclatèrent aux Etats-Unis dans les années 80, et connus sous le nom de « guerres féministes du sexe ». Catharine MacKinnon et Andrea Dworkin, porte-parole d'un féminisme antisexe, vont faire de la pornographie le modèle explicatif de l'oppression politique et sexuelle des femmes¹. Sous le slogan de Robin Morgan « la pornographie est la théorie et le viol la pratique », elles condamneront la représentation de la sexualité féminine comme étant une forme de promotion de la violence de genre, de la soumission sexuelle et politique des femmes et plaideront pour l'abolition totale de la pornographie et de la prostitution². En 1981, Ellen Willis, une des pionnières du journalisme rock féministe aux Etats-Unis, critiquera la complicité de ce féminisme abolitionniste avec les structures patriarcales, qui répriment et contrôlent le corps des femmes dans la société hétérosexuelle. Pour Willis, quand les féministes abolitionnistes demandent à l'Etat de réguler la représentation de la sexualité, elles concèdent un surplus de pouvoir à une institution patriarcale, dont l'objet fut, historiquement, de contrôler le corps des femmes et conforter le regard masculin. Les effets pervers du mouvement antipornographie seront manifestes au Canada, où, en application de mesures de contrôle de la représentation de

1. Catharine MacKinnon, *Le Féminisme irréductible : Discours sur la vie et la loi*, Paris, Editions Des femmes, 2004; Andrea Dworkin, *Pornography : Men Possessing Women*, Women's Press, Londres, 1981. Voir également : *Pornography and Civil Rights : A New Day for Women's Equality*, Organizing against Pornography, Minneapolis, 1998.

2. Robin Morgan, « Theory and practice : Pornography and Rape », 1974, cité dans Alice Echols, sous la direction de Carol Vance, *Pleasure and Danger : Exploring Female Sexuality*, Routledge, New York, 1984.

la sexualité issues des critères féministes, les premiers films et publications censurés seront ceux des sexualités *minoritaires*¹ et plus spécifiquement les représentations lesbiennes (dû à la présence de godes) et lesbiennes sado-masochistes (que la commission d'Etat considérait violentes et vexatoires pour les femmes). Quant aux représentations stéréotypées des femmes dans le porno hétérosexuel, elles ne furent pas condamnées par la commission.

Face à ce féminisme étatique, le mouvement postporno affirme que l'Etat est inapte à nous protéger de la pornographie. La décodification de la représentation est toujours un travail sémiotique ouvert duquel il n'y a pas à se prémunir, mais qu'il faut confronter avec réflexion, discours critique et action politique. Willis sera la première à appeler féminisme « pro-sexe » ce mouvement sexopolitique qui fait du corps et du plaisir des femmes des espaces politiques de résistance au contrôle et à la normalisation de la sexualité. Parallèlement, la prostituée californienne Scarlot Harlot utilisera pour la première fois l'expression « travail sexuel » pour définir la prostitution, revendiquant professionnalisation et égalité des droits pour les putes sur le marché du travail. Les prostituées de San Francisco (rassemblées dans le mouvement de défense des droits des putes COYOTE, créé par la travailleuse du sexe Margot Saint James), de New York (PONY, Prostituées de New York), le groupe activiste contre le sida ACT UP ainsi que les activistes radicales lesbiennes et praticantes du sado-masochisme (Lesbian Avengers, SAMOIS, etc.) se joindront rapidement à Willis et Harlot. En Espagne et en France, à partir des années 90, les mouvements des travailleuses du sexe Hetaria (Madrid),

1. J'utilise ici la notion de « minorité », non dans le sens statistique du terme, mais, comme nous le rappellent Deleuze et Guattari, comme réservoir révolutionnaire et de transformation politique.

Cabiria (Lyon), Grisélidis (Toulouse) et LICIT (Barcelone) – représentés par des activistes comme Cristina Garaizabal, Empar Pineda, Dolores Juliano, Raquel Osborne, Grisélidis Réal, Claire Carthonnet, Françoise Guillemaut, etc. – formeront un bloc européen pour la défense des droits des travailleurs et travailleuses du sexe.

Ce féminisme insolent et réflexif échappe au milieu universitaire et trouve son terrain d'action dans la production audiovisuelle, la littérature et la performance. Avec les films porno féministes kitsch d'Annie Sprinkle, les documentaires-fictions de Monika Treut, la littérature de Virginie Despentes ou Dorothy Allison, les comics lesbiens de Alison Bechdel, les photographies de Del LaGrace Volcano, Axelle Ledauphin ou de Kael T. Block, les zines et *readymade* politiques de Dana Wise, les concerts sauvages du groupe punk lesbien Tribe 8, les prédications néogothiques de Lydia Lunch ou les porno transgenres de science-fiction de Shu Lea Cheang, se crée toute une esthétique féministe postporno, faite d'un trafic des signes et d'artefacts culturels, de resignification critique de codes normatifs considérés par le féminisme traditionnel comme impropres à la féminité. Ce discours esthétique et politique puise ses références dans les films d'horreur, la littérature gothique, les *sex toys*, les vampires et les monstres, les films porno, les mangas, les divinités païennes, les *cyborgs*, la musique punk, la *performance* dans l'espace public comme outil d'intervention politique, le sexe avec les machines, les icônes anarco-féministes comme les Riot Grrrl, les parodies lesbiennes ultrasexes de la masculinité *drag king* de Scarface ou les idoles transsexuelles comme Brandon Teena ou Hans Scheirl. Le sexe cru et le genre cuit.

Mais le mot *queer*, qui par un exercice de traduction culturelle a servi pendant quelques années dans les pays anglo-saxons et européens à nommer ces luttes multiples,

se voit aujourd'hui soumis à un processus croissant de réification et de commercialisation (mouvements propres au régime pharmacopornographique). Nous courons le risque de faire du terme *queer* une identité générant de nouvelles exclusions et occultant les conditions spécifiques de l'oppression des corps transsexuels, transgenres, handicapés ou racialisés. Il ne s'agit pas de choisir entre un sujet oppositionnel de l'histoire (que ce soient « les femmes », « les homosexuels », etc.) fonctionnant comme moteur de transformation révolutionnaire et une addition statistique des différences multiculturelles des minorités. Cela ne signifie pas que nous ne pouvons déjà plus utiliser le terme *queer*, mais que celui-ci a perdu une bonne part de sa charge subversive et ne peut plus servir aujourd'hui de dénominateur commun pour qualifier les processus de prolifération de stratégies de résistance à la normalisation. L'énonciation *queer* s'est vue, ces dernières années, recodifier par les discours dominants¹. Parallèlement à ce processus de capitalisation, à l'intérieur des mouvements minoritaires, les transsexuels, les personnes transgenres, les handicapés et les minorités raciales insistent sur le caractère central de la matérialité du corps, la gestion de sa vulnérabilité et des possibilités de survie au sein des processus d'assujettissement et des agencements politiques.

Judith Butler elle-même, dont les textes ont été lus au début des années 90 comme les fondations critiques de la « *queer theory* », nuance son interprétation performative de l'identité pour souligner la spécificité des processus matériels et discursifs qui produisent la corporalité intersexuelle ou transsexuelle². Nous pourrions aujourd'hui

1. Pour ne citer qu'une seule de ces récupérations, nous rappellerons qu'en 1998 Thierry Ardison déposait le terme *queer* à l'Institut national de l'Industrie.

2. Judith Butler, *Défaire le genre*, Editions Amsterdam, Paris, 2006, chapitres 3 et 4.

comprendre l'énonciation *queer* comme moment critique dans un processus plus large de production de subjectivités dissidentes dans le régime pharmacopornographique.

Ce mouvement féministe issu de la critique *queer* se diffuse à travers des réseaux fragiles mais étendus, des alliances stratégiques et des liens synthétiques, et circule comme un antidote politique, empruntant les mêmes circuits que le capitalisme global. Ainsi, je ne me suis pas éloignée de New York quand je suis venue vivre à Paris. Je suis venue habiter une banlieue de l'est de l'empire pharmacopornographique, dans laquelle on parle le français. Et j'en suis venue de la sorte à transcrire dans cette langue (qui n'était pas non plus la mienne) quelques-uns des dialectes *queer* que j'avais vus émerger quelques années plus tôt. Dans un premier temps, cela consistait à transférer vers d'autres latitudes la puissance des discours de résistance bouillonnant dans les marges de la pharmacopornopolis. On peut ainsi dire : New York n'est pas un lieu mais, comme le souligne Spivak, un régime de traduction culturelle. C'est donc paradoxalement quand je me suis éloignée de New York que j'ai commencé à habiter cette ville.

Penser le monde comme une ville unique diffuse interconnectée avec des centres d'intensité, des circuits de circulation de capital, de corps et d'information, des zones de haut confort et des zones paupérisées, des espaces éloignés de production et de déjection de détritrus matériels et sémiotiques peut nous amener à envisager la structure géopolitique actuelle – comme l'ont fait Negri et Hardt¹ et, à leur manière, James Petras et Henry Veltmeyer² – sous le prisme du modèle de l'Empire romain de Constantin. Nous

1. Toni Negri et Michael Hardt, *Empire*, *op. cit.*

2. James Petras et Henry Veltmeyer, *La Face cachée de la mondialisation : L'Impérialisme au XXI^e siècle*, Parangon, Paris, 2002.

vivons dans une sorte de Moyen Age punk, de haute époque cybergothique sans avoir encore compris, à ce point d'auto-dégénérescence de l'espèce, les conséquences d'un tel *revival* historique. Pendant un temps, les gourous ont appelé « post-modernité » cette invagination planétaire, alors qu'il s'agit de l'apogée technopornopunk de la modernité. Nous sommes à un point d'inflexion évolutif où la modernité dégueule son répugnant potentiel éjaculatoire : nous nageons dans un sperme nucléaire dans lequel nous apprenons à respirer comme des bêtes mutantes. La différence entre l'empire classique et notre empire technopornopunk, c'est que l'Empire romain comptait encore sur une base ontothéologique et légale, certes chancelante, qui opérait en même temps comme origine et destin final. Mais qu'est-ce que peut être un empire sans ontothéologie ? Certains penseront que la civilisation contemporaine a substitué à l'ontologie un fondement industriel ou ergotique. Seulement ni la production, ni le travail ne suffisent à expliquer le fonctionnement actuel de nos sociétés. L'empire technopornopunk contemporain s'appuie sur une nouvelle devise : éjaculer et mourir, produire de l'éjaculation et disparaître. Telle est sa fondation tanathopornographique.

Il ne s'agit pas des *dark ages* – nous ne vivons pas dans l'obscur postmodernité – mais bien des *porn flickering ages*, l'âge scintillant du porno. Nous ne tournons pas en rond dans le noir – il ne s'agit déjà plus de la nuit des temps – mais dans une atmosphère totalement et complètement illuminée, un gaz ambiant saturé d'images humides. Au milieu de cette étincelante confusion, des concepts tels que lucidité, illumination, clarté, évidence brillent d'une obscurité nouvelle. Il existe, selon les neurobiologistes, quatre états de conscience : la lucidité, l'obnubilation, l'assoupissement et le coma. Lucide, le sujet est présent à lui-même et au milieu

qui l'entoure ; obnubilé, il garde les yeux ouverts, mais il est désorienté dans l'espace et dans le temps et relativement indifférent à lui-même et à ce qui l'entoure ; assoupi, le sujet a les yeux fermés mais il réagit aux stimuli directs. Dans le coma, le sujet ne réagit plus aux stimuli ni directs ni indirects, bien qu'il reste peut-être présent à lui-même. Notre présence à nous-mêmes en tant qu'espèce pourrait être qualifiée aujourd'hui de prosthético-comateuse. Nous avons fermé les yeux, mais nous continuons à voir à travers un ensemble de technologies, d'implants politiques que l'on appelle vie, culture, civilisation. C'est toutefois uniquement à partir de et à travers ce dispositif biotechnologique qu'il est possible d'oser la révolution.

En Chine, en 213 avant J.-C., tous les livres furent brûlés sur ordre de l'empereur. Au v^e siècle, après qu'une série de guerres eurent mis à sac et décimé la bibliothèque d'Alexandrie, celle-ci fut détruite sur un décret de l'empereur Théodose, sous l'accusation d'abriter des savoirs païens contraires à la foi chrétienne. Le plus grand centre de recherche, de traduction et de lecture du monde antique disparaissait. Entre 1330 et 1730, des milliers de corps humains sont brûlés par l'Inquisition chrétienne, des milliers de livres détruits et des centaines de savoir-faire et de production de subjectivité relégués dans l'oubli et la clandestinité. En 1813, les soldats américains prennent le Canada et York et brûlent le parlement et la bibliothèque législative. Un an après, la bibliothèque du congrès est rasée. En 1933, une des premières actions du gouvernement nazi consiste en la destruction de l'Institut für Sexualwissenschaft (Institut des Sciences sexuelles) de Berlin. Créé en 1919 par Magnus Hirschfeld, ce centre joua pendant des années un rôle de recherche et de diffusion d'idées et de pratiques progressistes autour des questions de sexe et de sexualité. Les volumes de l'institut

Hirschfeld, ainsi que 20 000 autres ouvrages, sont brûlés le 10 mai sur l'Opfernplatz dans un bûcher gigantesque, dont les flammes étincelantes impriment la pellicule photographique des reporters de Hitler. La nuit du 9 mars 1943, un raid aérien sur la bibliothèque de Bavière détruit 500 000 livres. En 1993, les milices croates détruisent des dizaines de bibliothèques (parmi lesquelles celle de Stolac). En 2003, l'armée américaine saccage et détruit la Bibliothèque nationale de Bagdad¹...

Les innovations théorico-politiques produites ces quarantes dernières années par le féminisme, le mouvement de libération noir, la théorie *queer* et transgenre semblent aujourd'hui des acquis durables. Toutefois, dans le contexte actuel de guerre globale, cet ensemble de savoirs pourrait être à nouveau détruit, à la vitesse à laquelle un microship fond sous l'effet de la chaleur. Avant que toute et chacune des fragiles archives existantes du féminisme et de la culture *queer* aient été réduites à l'état d'ombres radioactives, il est indispensable de transformer ce savoir minoritaire en expérimentation collective, en pratique corporelle, modes de vie et formes de cohabitations. Dans cette situation, nous ne plaidons plus, à la différence de nos prédécesseurs des années 70 et 80, pour une compréhension de l'histoire comme production de discours, mais pour la production discursive comme partie prenante d'un processus plus large de matérialisation technique de la vie sur la planète. Matérialisation qui prend chaque jour davantage la forme d'une destruction technique de toute espèce animale, végétale et culturelle et qui culminera, sans doute, dans l'autoextinction de l'espèce humaine. Il s'agira donc des moyens d'enregistrer un suicide planétaire.

1. Sur la destruction des livres, voir : Fernando Baez, *Histoire universelle de la destruction des livres*, Fayard, Paris, 2008.

SNUFF POLITICS

Qu'ils nous baisent sur-le-champ : nous sommes devenus une civilisation punk. L'irruption du mouvement punk de 1977 n'a pas été un simple microphénomène, mais la dernière explosion lucide de ce qui semble aujourd'hui le seul idéal partagé par notre espèce : l'instinct de jouissance comme instinct de mort. Aucune production culturelle n'a aussi bien compris que le *snuff* cette dimension punk de ce début de XXI^e siècle : filmer la mort (ou plutôt sa représentation) en direct. Dans la culture populaire, on appelle *snuff* ces films qui montrent l'assassinat d'une personne ou d'un animal et dont l'unique objectif est de rendre visible cette mort, de la transformer en représentation publique et commercialisable.

Tout commence en fait par une imposture. En 1971, les directeurs de séries Z Michael et Rosetta Findlay tournent *Slaughter*, une production petit budget mélangeant scènes érotiques et horreur. La même année, Ed Sander interviewe l'assassin Charles Manson. Il affirme avoir enregistré certains des célèbres assassinats perpétrés par ses adeptes sous son autorité. On ne trouvera aucune trace de ces films, mais le mythe *snuff* est né. En 1972, le distributeur Alan Shackleton récupère le film *Slaughter*, y ajoute une dernière scène dans laquelle une des actrices est éviscérée (théâtralement) devant la caméra, et réédite ce nouveau montage sous le titre *Snuff*. La première du film a lieu en 1976 et provoque un débat sans précédent sur la véracité de la mort de l'actrice. Groupes antipornographie, féministes pro-censure et médias sont parties prenantes de ce débat. Le film, sans autre intérêt cinématographique ou narratif que la scène d'éventration, engrangera des bénéfices inattendus.

En tant que limite de la représentation, le *snuff* a servi de paradigme pornographique pour les groupes de féministes pro-censure comme pour les catholiques antiporno, et de modèle formel du réalisme auquel doit tendre la théâtralisation du sexe propre à la pornographie : un film est d'autant plus pornographique qu'est réelle la scène sexuelle filmée, au même titre qu'une représentation est *snuff* quand le crime a réellement lieu. Radicalement post-postmoderne, la notion de *snuff* s'oppose au caractère mimétique, théâtral ou simulé de toute représentation. Au contraire, il affirme le pouvoir de la représentation à modifier la réalité, ou, et ça revient au même, le désir du réel d'exister dans et par la représentation. D'où le rapport brûlant entre pornographie, *snuff* et politique. Aujourd'hui, certains catalogues de films *snuff* proposent des images tournées par les militaires alliés ou par les soldats nazis dans les camps de concentration, la vidéo de Zapruder de l'assassinat de John F. Kennedy, le film de l'assassinat de Yitzhak Rabin, des vidéos d'exécutions de prisonniers de guerre en Afghanistan ou en Irak, des vidéos de l'armée américaine montrant la destruction des villages irakiens, des images de la destruction des Twin Towers de New York et de l'exécution de Saddam Hussein. La politique est devenue *snuff* : extermination par et pour la représentation.

Le nuage en forme de champignon dessiné dans le ciel par la bombe atomique, la photographie de la petite fille complètement brûlée qui court en laissant derrière elle la ville dévastée de Hiroshima, les lèvres pleines de sperme de Linda Lovelace, les piles de membres mutilés au Rwanda, la double pénétration, Big Brother et Nip/Tuck, les litres de graisse aspirés des fesses de la femme au foyer américaine pour les caméras de *Relooking Extrême*, les assassinats de la prison de haute sécurité de Saint-Quentin filmés par les

caméras de surveillance en disent plus sur l'état actuel de notre espèce que n'importe quel livre de philosophie du xx^e siècle, de Husserl à Sartre, ou n'importe quel traité contemporain de sociologie. En 2008, la bonne intention philosophique, notre espèce se la met littéralement dans le cul, filmant la chose avant d'en commercialiser les images. La philosophie du xxi^e siècle se réduit à un énorme *butt plug*¹ ruisselant. Dans ces circonstances, la philosophie de cette haute modernité punk ne peut qu'être autothéorie, expérimentation de soi, autotechnopénétration, pornologie. Le propre du moment *technopornopunk* de notre espèce est la *politique snuff* : arracher tout de la vie jusqu'au moment de sa mort, et ce processus, le filmer, l'enregistrer par l'écriture et l'image, le diffuser en temps réel sur Internet, le rendre en permanence accessible dans une archive virtuelle, support publicitaire à l'échelle globale.

Quand nous essayons de penser le futur de l'espèce, de la planète, Donna Haraway et Sloterdijk² nous invitent à éviter deux sortes de pièges narratifs de type métaphysique et sémiotico-fasciste. Premièrement, la tentation messianique : quelqu'un viendra nous sauver, une force unique, religieuse ou technique, un savoir omnipotent possédant toutes les réponses pour transformer la condition humaine. Deuxièmement, la tentation apocalyptique : il n'y a rien à faire, la disparition de l'espèce est imminente. « Nous devrions apprendre – nous dit Haraway – à douter de nos peurs et de nos certitudes sur les désastres, ainsi que de nos rêves de progrès. Nous devrions apprendre à vivre sans les discours figés de l'histoire du salut³. » Le problème réside précisément dans le fait que personne ne viendra nous sauver et que notre

1. Godemiché spécialement conçu pour la pénétration anale.

2. Peter Sloterdijk, *Sphères 3. Ecumes, Sphérologie plurielle*, Maren Sell Editeurs, 2005.

3. Donna J. Haraway, *op. cit.*, 1997, p. 45.

disparition, bien que certaine, n'est que relativement imminente. Il faudra donc penser à faire quelque chose pendant que nous nous éteignons, mutons ou changeons de planète, même si ce quelque chose consiste à accélérer intentionnellement notre propre disparition, mutation ou déménagement cosmique. Soyons dignes de notre propre chute, et imaginons pour les siècles à venir les principes constitutifs d'une nouvelle philosophie pornopunk.

PRINCIPE AUTOCOBAYE

Première devise d'un féminisme à hauteur de la modernité *pornopunk* : ton corps, le corps de la multitude, et les trames pharmacopornographiques qui les constituent sont des laboratoires politiques, en même temps effets de processus de sujétion et de contrôle et espaces possibles d'agencements critiques et de résistance à la normalisation. Je plaide ici pour un ensemble de politiques d'expérimentation corporelle et sémiotique qui, face au principe de représentation politique (qui domine notre vie sociale et qui est à la base des mouvements politiques de masse tant totalitaires que démocratiques), soit régi par le principe que j'appellerai, en suivant les intuitions de Peter Sloterdijk, « pincipe autocobaye ¹ ».

Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, l'expérimentation faisait encore partie des protocoles de recherche pharmacologique. L'expérimentation animale n'était pas remise en cause, mais le chercheur devait, selon un précepte éthique, prendre le risque des effets inconnus sur son propre corps avant tout essai sur celui d'un autre humain. S'appuyant sur la rhétorique de l'objectivité, le sujet du savoir scientifique cherchera

1. Peter Sloterdijk, *Ni le soleil ni la mort. Jeu de piste sous forme de dialogues avec Hans-Jürgen Heinrichs*, Pluriel, Paris, 2003, p. 9.

progressivement à générer une connaissance extérieure, à dispenser le corps des trances de l'auto-expérimentation. Malgré cela, en 1790, le physicien Samuel Hahnemann s'administre quotidiennement de fortes doses de quinine afin d'observer les effets de cette substance contre la malaria. Son corps réagit et développe des symptômes similaires à ceux de la fièvre rémittente, caractéristique de la malaria. Cette expérience servira de base à l'invention du mouvement homéopathique : il est possible de soigner la maladie à l'aide d'une substance qui, comme dans un miroir thérapeutique, provoque sur la personne saine les mêmes symptômes que la maladie. Peter Sloterdijk, en s'inspirant de Hahnemann, appellera « auto-intoxication volontaire » ce processus d'empoisonnement contrôlé et intentionnel qu'il résume ainsi : « Quand on veut devenir médecin, il faut vouloir être un cobaye ¹. »

Je crois pouvoir montrer que les pratiques d'auto-intoxication volontaire sont présentes dans tout processus de création de nouveaux cadres d'« intelligibilité culturelle ² ». De Novalis à Ritter, le romantisme dont s'inspire Sloterdijk comme contre-projet de la modernité fera de l'auto-expérimentation la technique de soi centrale dans une société dystopique, avec le risque d'une conception individualiste de ce projet. Par ailleurs, bien que de manière moins évidente, deux des discours autour desquels se déploiera la critique de la subjectivité moderne européenne, à savoir ceux de Freud et de Benjamin, commenceront sous la forme de répertoires de pratiques d'intoxication volontaire. Mais le discours dominant de la modernité disciplinaire les écartera : les processus d'institutionnalisation que connaîtront respectivement la psychana-

1. *Ibid.*

2. Je reprends ici le terme de Judith Butler. Voir : *Défaire le genre*, op. cit.

lyse et l'Ecole de Francfort iront de pair avec la pathologisation de l'intoxication et la domestication de l'auto-expérimentation.

« Il serait bon que le médecin ait la possibilité d'expérimenter sur lui-même un grand nombre de médicaments. De la sorte, il aura une idée distincte de leurs effets », déclarait en 1914 le jeune médecin Mikhaïl Boulgakov dans *Morphine*, texte dans lequel le protagoniste décrit les effets de cette substance sur son propre corps¹. De la même manière, il semble aujourd'hui urgent, en tant que féministe, de tester sur notre propre corps les effets pharmacopornopolitiques des hormones sexuelles synthétiques. Dans une ère où les laboratoires pharmaceutiques et les institutions médico-légales étatiques régulent l'usage et la consommation des molécules actives de progestérone, d'œstrogène, de testostérone, il semble anachronique de parler de pratiques de représentation politique sans passer par des expérimentations performatives et biotechnologiques de la subjectivité sexuelle et de genre.

Ce principe autocobaye en tant que mode de production de savoir et de transformation politique banni des narrations dominantes de la philosophie contemporaine serait décisif dans la construction des pratiques et des discours du féminisme, des mouvements de libération des minorités sexuelles, raciales et politiques. Il s'agira, en reprenant l'expression de Donna Haraway, d'une pratique politique corporelle, située et responsable. Que celui qui désire être sujet politique commence par être le rat de son propre laboratoire.

1. Voir : Mikhaïl Boulgakov, *Les Récits d'un jeune médecin suivis de Morphine*, Livre de Poche, coll. Biblio, Paris, 1996.

TOXICO-ANALYSE.

LES ORIGINES PSYCHOTROPES DE LA CRITIQUE
CHEZ FREUD ET BENJAMIN

Freud naît au cœur de l'Europe psychotrope, en 1856, soit un an après que Gaedcke eut extrait l'alcaloïde qu'il appellera erythroxylin, à partir duquel on isolera ensuite pour la première fois la cocaïne. Circulent alors en Europe, à travers les réseaux coloniaux, des douzaines de substances psychoactives qui sont consommées et commercialisées sans régulation précise : opium, laudanum, haschish, ganja, héroïne, cocaïne, mescaline, etc. Freud prend connaissance de l'existence de la cocaïne par le biais d'un article publié en 1883 : le médecin Théodore Aschenbrandt relate l'utilisation des premières doses de cocaïne pharmaceutique, fabriquées par les laboratoires allemands Merck, pour remédier à la fatigue des soldats bavarois. Il n'y a pas de guerre sans suppléments biochimiques à la subjectivité qui poussent le corps, la conscience, l'éthique au-delà d'eux-mêmes, de la même manière qu'il n'y a pas de situation post-confliktuelle sans suppléments biochimiques induisant l'amnésie. Cet article fait forte impression sur Freud qui, dans une lettre à sa fiancée Martha au début du mois d'avril de la même année, parle de sa future consommation de cocaïne comme d'un « projet ¹ ». Il pense, sûrement, trouver l'eldorado, devenir riche, découvrir des usages médicaux inédits, mais aussi produire une autre forme de connaissance. Pour le jeune Freud, la cocaïne est un projet économique et psychologique. Moins d'une année après, il commande une boîte de cocaïne

1. Sigmund Freud, *Un peu de cocaïne pour me délier la langue...*, Max Milo, Paris, 2005.

Hydrochloric Cryst Albiss des laboratoires Merck, et aspire sa première ligne le 30 avril 1884. En 1885, il écrit dans *Über Coca* : « L'humeur que provoque la cocaïne ne résulte pas tant d'une excitation directe que de la disparition d'éléments déprimants de l'état d'âme en général. Il convient d'admettre également que l'euphorie d'une personne en bonne santé n'est autre chose que l'état normal d'un cortex cérébral bien alimenté qui ne " sait rien " sur les organes de son propre corps ¹. » Mais le projet de Freud ne part pas du bon pied. La première idée qui lui vient à l'esprit est de soigner l'addiction à la morphine de son ami Ernst von Fleischl-Marxow avec de la cocaïne. Méthode Joey Starr, comme dirait V.D. Résultat de l'opération : Ernst devient dépendant et souffre de douleurs aiguës après s'être injecté une préparation à base de cocaïne par voie sous-cutanée. Il faut préciser que ses intentions par rapport à Fleischl-Marxow n'étaient certainement pas des plus claires : Freud oscillait envers son ami entre la passion amoureuse et la jalousie. Ernst aurait pu être, en réalité, un meilleur prétendant pour sa fiancée Martha, mais aussi un anus potentiellement offert au plaisir pansexuel de Freud. Il est nécessaire de s'ouvrir à l'expérimentation, mais pas trop. Deux années plus tard, il n'est toujours pas convaincu du processus d'addiction qu'accompagnerait l'injection régulière de cocaïne. Dans « Désir et peur de la cocaïne », il défend le point de vue selon lequel la prise prolongée de cocaïne ne provoque pas d'accoutumance, exception faite des sujets qui en prennent pour remplacer une addiction antérieure à la morphine (le cas Fleischl-Marxow ayant été trop notoire pour être oublié), mais bien ce qu'il appellera une « aver-

1. Sigmund Freud, « A propos de la coca », in *Un peu de cocaïne pour me délier la langue...*, op. cit., p. 50-51.

sion¹ ». Freud a raison, mais, comme toujours, il est trop optimiste : prendre de la cocaïne, c'est haïr la cocaïne, craindre la descente qui suit l'ingestion... mais continuer à en prendre. En 1914, le médecin Mikhaïl Boulgakov, accro à la morphine et à la cocaïne, écrit : « Moi, l'infortuné médecin malade de morphinisme pendant le mois de février de cette année, j'enjoins tous ceux qui connaîtront la même fortune que moi à ne pas essayer de remplacer la morphine par de la cocaïne. La cocaïne est le plus dangereux et le plus perfide de tous les poisons². »

Entre-temps l'industrie pharmaceutique consolide son statut de « joyau de la couronne capitaliste » en Europe et aux Etats-Unis³. Il faut garder à l'esprit que nous sommes encore dans l'antichambre du boom pharmaceutique qui aura lieu à compter des années 30 avec la commercialisation d'antibiotiques, d'anti-infectieux et de sulfamides. Dominée par un nouvel impératif technocapitaliste, l'effervescence de l'industrie pharmaceutique naissante démontrera progressivement qu'il n'y a pas de relation causale précise entre certitude thérapeutique, licence de production et consommation de substances bioactives. Pendant les dernières années du XIX^e siècle, les laboratoires Merck produisent des centaines de kilos de cocaïne destinée à l'usage médical ou alimentaire. Entre 1886 et 1901, la cocaïne est un des composants de la première formule du Coca-Cola, et le pape Léon XIII en est un consommateur régulier. Tandis que Merck commercialise la cocaïne pour un usage anesthésique et le MDMA (ecstasy) pour supprimer l'appétit, Bayer commercialise l'héroïne comme traitement de la dépendance à la morphine.

1. Peter Gay, *Freud, une vie*, tome 1, Hachette, Paris, 1991, p. 101-104.

2. Michael Boulgakov, *op. cit.*

3. Philippe Pignarre, *op. cit.*, p. 13.

Avant de se tourner vers l'hypnose ou la suggestion par la parole, Freud essaie la méthode de la toxicité thérapeutique. Il pensera même la thérapie par l'hypnose à partir du modèle de la dépendance à une substance, attirant l'attention sur la dépendance entre l'hypnotiseur et l'hypnotisé dans les pratiques de Charcot. La morphine et l'hypnotiseur se ressemblent dans la mesure où tous deux provoquent un état modifié de conscience, une transformation du mode sous lequel le moi est présent à soi qui permet l'émergence d'autres formes de savoir, de connaissance et d'action. La théorie psychanalytique du transfert semble elle-même dériver d'un modèle de trafic et de transport de substance entre analyste et analysant. Pour le Freud lecteur de la psychopathologie de Krafft-Ebing, la masturbation et la production chimique que celle-ci implique est le modèle de toute addiction¹. L'alcool, le tabac, la morphine et la cocaïne sont des substituts masturbatoires, des pratiques exogènes de production d'excédents de toxicité dans le corps. Peu importe que la substance soit inoculée ou produite par le corps même. Pas de libido sans toxicité. La sexualité, comme l'ingestion de psychotropes, est la recherche de la production d'un état d'intoxication neuronale.

Le goût de Freud pour l'absorption de nouvelles technologies de modification de la subjectivité ne se limite pas à l'essai et à l'usage de drogues. N'hésitant pas à transformer son corps en terrain d'expérimentation chirurgicale, Freud met ses propres testicules en jeu. Entre 1923 et 1924, il se soumet, sous la direction de son médecin Pichler, à deux opérations invasives, ainsi qu'à plus de trente petites opérations et diverses installations, plus ou moins douloureuses, de prothèses buccales pour lutter contre un cancer de la

1. Sigmund Freud, *The complete letters of Sigmund Freud to Wilhelm Fliess, 1897-1904*, lettre 79. Voir Peter Gay, *op. cit.*, tome 2, p. 103.

mâchoire. Malgré un pronostic défavorable, Freud décide de se soumettre à une opération supplémentaire : l'« opération de Steinach », à savoir la ligature des conduits séminaux ou vasectomie¹. De son temps, Eugen Steinach était le chercheur le plus renommé dans le domaine des hormones. Il avait déjà travaillé sur des processus de masculinisation de rats femelles via l'implantation de testicules ou l'injonction de fluides séminaux, sans toutefois avoir encore isolé avec exactitude la molécule de testostérone. Ses expériences, quoique sommaires, l'amèneront à conclure à une relation entre la production hormonale, la puissance sexuelle et le vieillissement. L'idée de Steinach dépendait davantage d'une hydraulique sexuelle ou d'une physique des fluides vitaux que d'une compréhension moléculaire de l'excitation : l'obstruction des conduits externes du sperme produirait une augmentation de la puissance sexuelle et un rajeunissement général. Freud subit l'opération de Steinach le 17 novembre 1923. Il explique dans une lettre à son ami Ferenczi : « J'espère améliorer ma sexualité, ma condition physique générale et ma capacité de travail. » Après la chirurgie, Freud dit se sentir mieux, mais surtout, il confesse à Otto Rank que l'opération a déchaîné en lui un désir pour le docteur Pichler². Résultat inattendu : on pourrait penser que la ligature des tubes séminaux, mieux que compléter sa masculinité, vient court-circuiter son hétérosexualité, et faire pousser – comme une excroissance, tumeur dans sa normalité hétéro – ses désirs homosexuels pour le médecin qui s'occupe de sa mâchoire (n'oublions pas que Freud appelle sa prothèse de mâchoire « le monstre³ »).

1. Plus tard, Onassis, le général de Gaulle et jusqu'au pape Pie XII se soumettront aussi à l'opération de Steinach.

2. Peter Gay, *Freud, une vie*, tome 2, Hachette, Paris, 1991, p. 102.

3. Peter Gay, *op. cit.*, p. 104.

Une philosophie qui n'utilise pas son corps comme plateforme active de transformation techno-vitale tourne à vide. Les idées ne suffisent pas. « L'art ne suffit pas ¹. » Le style ne suffit pas. La bonne intention ne suffit pas. La sympathie ne suffit pas. Toute philosophie est forcément auto-vivisection, quand ce n'est pas dissection de l'autre. Une pratique d'entaille de soi, d'incision de la subjectivité. Quand l'amour de la vivisection échappe du corps propre et se dirige vers le corps d'autrui, le corps de la collectivité, le corps de la Terre, le corps de l'Univers, la philosophie devient politique. Cette extension politique de la vivisection philosophique peut prendre la forme d'une thanatologie de l'espèce (comme en cas de guerre) ou de thérapie universelle utopique (religieuse, démocratique ou médicale) – la gestion thanatologique et la thérapie utopique communiquent souvent entre elles, l'une menant à l'autre par des chemins inopinés.

Freud était un *cloaca maxima*. Une bouche d'égout qui absorbait toutes les substances produites à son époque. Aspirant tout ce qui passait. Il ne ménageait aucune cellule exposée, ni les siennes, ni celles des autres. Il serait donc erroné de dire de la psychanalyse de Freud qu'elle ait été uniquement et prioritairement une technique de soin par la parole. Le propre de la bouche d'égout freudienne était d'ingurgiter toutes les techniques et substances de son époque et de les transformer en discours culturel. A travers ses propres pratiques d'inoculation de substances psychotropes, à travers l'empoisonnement de son ami Fleischl-Marxow, Freud a compris qu'il n'était possible de modifier la cartographie psychique qu'à travers une certaine toxicité. Les substances chimiques assimilables par un organisme opèrent comme *potentia* : elles provoquent une modifica-

1. « Art is not enough » : slogan d'Act Up New York face à la crise du sida.

tion substantive du corps et de la conscience. A condition que la subjectivité se laisse affecter, se fasse dynamique, dans le sens grec du mot *dynamis*, c'est-à-dire laisse émerger sa potentialité, sa faculté de passer d'un état à un autre. Le transfert entendu comme pièce maîtresse de la thérapie psychanalytique dépend d'un modèle de transport des substances, de trafic d'images, de souvenirs, d'émotions qui modifieront un réseau de connexions somatiques. L'alcool, le tabac, le haschish, la cocaïne, la morphine ne sont pas seulement des tunnels synthétiques par lesquels échapper de la réalité, mais des révélateurs de l'âme du sujet occidental moderne, des microtechnologies de l'âme, des transformateurs chimiques desquels sortiront les nouvelles pratiques fantasmatiques du xx^e siècle : l'autofiction, le rock, la peinture impressionniste et expressionniste, la *performance*... La subjectivité moderne, c'est la gestion de l'auto-intoxication dans un environnement chimiquement nocif. Ainsi, par exemple, fumer dans la métropole électrique, devenue nucléaire, est simplement une façon de se vacciner contre l'empoisonnement environnemental par inoculation homéopathique. La bataille de la subjectivité moderne est avant tout une lutte pour l'équilibre immunitaire. L'ingestion de drogue ou la psychanalyse sont des parcs expérimentaux où on apprend à vivre dans un milieu de plus en plus toxique.

L'autoanalyse, telle que Freud la pratique, est avant tout une pratique d'expérimentation matérielle. La théorie de l'interprétation des rêves et la cure par la parole doivent se comprendre comme méthodes d'intoxication par les images et le langage, en tenant compte de leur caractère chimico-matériel. Ce n'est qu'après avoir admis que le recours direct à l'ingestion de substances chimiques aura des effets secondaires désastreux (dépendance, besoin d'augmenter la dose, dégénérescence cellulaire) que Freud

revient à la parole, l'interprétation des rêves, la narration de l'hallucination comme manières de produire de la toxicité neuronale, d'induire, par le souvenir et la narration de ce qui s'est passé ou a été imaginé, un impact psychique comparable à l'ingestion de poisons chimiques en petites quantités. L'inconscient est un terrain virtuel de haute hypersensibilité chimique, l'âme est un brouillard traversé de fils électriques et de combinaisons moléculaires vénéneuses auquel on n'accède qu'au risque de modifier un équilibre psychotropique antérieur. Connais-toi toi-même signifie empoisonne-toi toi-même, transforme-toi toi-même.

Paris. Barcelone. Séville. Barcelone. Paris. Barcelone. Paris. New York. New Jersey. Paris. New York. Paris. Berlin. Paris. Montparnasse. Montparnasse. Montparnasse. C'est aujourd'hui et pour toujours ta ville. Montparnasse. Ma vie continue, comme l'illusion du déplacement. Vauvert. Montpellier. Vauvert. Nice. Vauvert. Paris. Barcelone. Paris. Barcelone. Paris. Barcelone. Paris. Madrid. Paris. Bourges. Paris. Bourges. Paris. Londres. Paris. Addiction métropolitaine. Londres. Donostia. Burgos. Donostia. Paris. Londres. Paris. Bourges. Paris. Chaque ville est un contexte d'addiction. Paris : V. + T. Barcelone : cocaïne, cannabis, alcool. New York : C. + Speed + Prozac. New Jersey : Ritaline + Prozac. Berlin : X. Hong-Kong : cocaïne, cannabis, cortisone. Madrid : cocaïne. Vauvert : *sex*.

Entre 1927 et 1932, Walter Benjamin et quelques amis, parmi lesquels Ernst Bloch, Ernst Jöel et Fritz Fränkel, se livrent à une série d'imprégnations chimiques : ils mangent du haschish, fument de l'opium (alors appelé *crock*), s'injectent de la mescaline et de la morphine¹. Dans

1. Voir : Antonio Escohotado, *Histoire générale des drogues*, L'Esprit frappeur, Paris, 2004 et Max Milner, *L'Imaginaire des drogues, de Thomas de Quincey à Henri Michaux*, Gallimard, Paris, 2000.

chaque cas, il faut que la substance entre dans le corps, qu'elle pénètre la peau, le tube digestif, le sang, les cellules. Il faut s'attaquer à l'âme par la voie synthétique. Série d'exercices d'infection intentionnelle. Au-delà de la pulsion d'ivresse individuelle, Benjamin, Bloch, Fränkel aspirent à trouver la clef d'une thérapie universelle. Le principe politique de cette thérapie est élémentaire : on ne peut prétendre dissenter sur le réel sans préalablement accepter de s'intoxiquer soi-même avec ce qu'on pense administrer ensuite à l'autre. Ce principe autocobaye apparaît aujourd'hui comme une condition de possibilité de toute micropolitique future.

En 1927, l'ingestion de haschish, d'opium ou de mescaline constitue encore en Europe une expérience bizarre, minoritaire et silencieuse (comme aujourd'hui l'administration de testostérone aux biofemmes). Dans le cas de Benjamin, ce qui est intéressant n'est pas sa consommation de haschich, mais plutôt sa transcription psychoesthétique de l'expérience. Comme le fera plus tard Henri Michaux avec la mescaline¹, Benjamin recueille ses impressions détaillées (dans le sens strict du terme : inscriptions mentales produites comme effets de ces substances) dans une série de lettres et d'aphorismes qu'il qualifie chaque fois de « protocoles d'expériences effectuées avec les drogues² ». Chacun de ces protocoles, parfois éloignés dans le temps, est associé à une ville (Marseille, Paris, Moscou, etc.), à un espace qui se déploie et se transforme sous l'effet de la substance. La drogue est la métropole moderne. Sa production, son trafic et sa consommation reflètent les circuits du trafic colonial, les

1. Henri Michaux, *Misérable miracle. La mescaline*, Gallimard, Paris, 1972.

2. Walter Benjamin, *Sur le haschich et autres écrits sur la drogue*, Christian Bourgois Editeur, Paris, 1993.

processus de sublimation et de fantasmagories propres à la modernité industrielle pharmacopornographique.

Penser ce principe autocobaye en relation avec les politiques de genre et de sexe implique l'impossibilité de te conseiller d'y goûter ou non, de baiser ou non avec préservatif, de te dire quel est le porno qui doit t'exciter, si la meilleure sexualité est lesbienne ou SM, si je te la mange ou que tu me la manges, si c'est mieux d'en avoir une ou non, si c'est mieux ou pas de prendre des hormones, si c'est mieux ou pas de s'opérer. Face à l'esprit de chapelle et à l'endoctrinement moral qui ont dominé les politiques féministes, *queer* et de prévention du sida, il est nécessaire de développer des micropolitiques de genre, de sexe et de sexualité basées sur des pratiques d'auto-expérimentations (plus que de représentation) intentionnelles qui se définissent par leur capacité de résister à et défaire la norme, de créer de nouveaux plans d'action et de subjectivation.

LE DISPOSITIF DRAG KING

J'assiste pour la première fois à un atelier *drag king* en 1998 au centre LGBT (Lesbien Gay Bisexuel et Transsexuel) de New York, dans l'ancien édifice de la West 13th. Je m'inscris à cet atelier, comme je le fais souvent, avec un mélange de curiosité vorace et de confusion propre à quelqu'un venant d'un pays postfranquiste : je participe aussi à des ateliers de sadomasochisme lesbien, de *fist fucking* (pénétration avec le poing), de sexe en public, de *coming out* via l'écriture, à des ateliers pour transsexuels pré-op (non opérés ou pré-opérés) ou NOHO (qui ne prennent pas d'hormone) et leurs conjoints, à des ateliers de stratégies de visibilité pour minorités sexuelles, etc. Pendant les années où j'habi-

tais la ville des morts-vivants, j'ai eu recours, pour lutter contre une solitude endémique, à un système d'apprentissage et construction de techniques identitaires qui, je le sais maintenant avec certitude, m'aidera non seulement à surmonter la dépression propre à la métropole, mais finira aussi par constituer une discipline de l'âme, remplaçant les *Exercices* de saint Ignace de Loyola de mon enfance. C'est ce qui me permettra, par la suite, de résister à la déception politique, au désamour et à ta mort.

Mon premier atelier *drag king* est un exercice initiatique, le premier pas d'un processus ouvert de mutation. Nous sommes une douzaine de biofemmes, chacune dit son nom, explique d'où elle vient, quelle est son expérience de la masculinité et de la féminité. L'organisatrice est une *butch* aux cheveux courts, qui porte des pantalons de cuir, avec un visage de jeune garçon et une voix douce. Elle accueille nos histoires avec attention, mais sans leur conférer un poids psychologique excessif. Bien que nous soyons dans le centre LGBT, nous ne nous identifions pas toutes comme lesbiennes ou bisexuelles. Il y a aussi des biofemmes qui sortent avec des hommes transsexuels et une actrice hétéro qui vient chercher une formation théâtrale pour construire un rôle masculin. Deux tours de paroles suffisent pour qu'on comprenne que le trafic des codes culturels de la féminité et la masculinité n'est pas une affaire exclusivement lesbienne ou transsexuelle. Les participantes parlent de leur première fois, du viol, de l'avortement, de l'inceste, de la difficulté de se sentir différentes des autres filles, de la honte d'être montrée du doigt à l'école comme garçon manqué, d'avoir trop de poitrine, de ne pas en avoir, d'en avoir trop tôt ou trop tard, de ne pas pouvoir s'asseoir comme on veut et où on veut, de ne pas pouvoir cracher, crier, de ne pas pouvoir frapper quand les autres frappent.

Je parle de ne m'être jamais sentie femme, d'avoir pensé à me faire une opération de greffe de pénis avec mes premières économies quand j'avais sept ans, puis de mon opération de la mâchoire à dix-huit ans, du sentiment de ne reconnaître ni mon corps ni mon visage. Se crée ainsi, petit à petit, un tissu de voix de plus en plus dense, qui nous entoure et nous permet de nous couvrir des paroles partagées, comme d'une seconde peau collective. On peut percevoir sous cette membrane protectrice, à travers une loupe politique, que féminité et masculinité sont les engrenages d'un système plus large auquel toutes et chacune participons structurellement. Ce savoir est libérateur. Il produit un plaisir politique spécifique que je n'avais jamais expérimenté auparavant.

Cette première partie de l'atelier pourrait être qualifiée – en référence à ceux que Paul Ricœur appelle théorie du « soupçon » de Marx, Freud et Nietzsche – d'induction collective de *soupçon de genre*¹. Elle nous incite à examiner ce que nous prenons pour des fondements stables de notre identité (le sexe, le genre et la sexualité) comme de simples constructions culturelles et politiques, et par conséquent, objets possibles d'un processus de reconstruction intentionnelle, critique et insoumise. Ce soupçon de genre partagé provoque un mouvement subjectif appelé « dés-identification » par Teresa de Lauretis, que José Muñoz thématise par la suite². L'atelier *drag king* ne commence pas en s'habillant ou en se maquillant en homme, mais en prenant conscience du caractère d'orthopédie culturelle de notre propre féminité, en nous dés-identifiant du caractère construit de notre propre genre.

1. Paul Ricœur, *De l'Interprétation : Essai sur Freud*, Le Seuil, Paris, 1965, et *Le Conflit des interprétations*, Le Seuil, Paris, 1969, p. 149-150.

2. Sur la désidentification, voir : José Esteban Muñoz, *Desidentification. Queers of Colour and the Performance of Politics*, Minnesota University Press, Minneapolis, 1999.

Transformées par ce savoir, nous nous habillons avec des vêtements d'homme, apprenons à nous fabriquer un *packing* (un « paquet ») avec des préservatifs remplis de coton et à nous bander la poitrine. En aplatissant la poitrine et en grossissant le pelvis, on modifie l'axe corporel et l'équilibre entre les épaules, les bras et les jambes. Ainsi, le centre de gravité corporelle – situé culturellement chez les bio-femmes au niveau des seins (lieu de sexualisation par excellence et point de focalisation du regard hétéro-masculin) – se déplace vers le bassin, les jambes s'écartent légèrement, l'augmentation de la distance entre les pieds renforce la sensation de double appui du corps. Une fois la verticalité consolidée, la liberté de mouvement du tronc et d'extension des bras s'amplifie.

Suivant les instructions de notre organisateur *king*, je taille une mèche de cheveux que je recoupe en morceaux plus petits, puis rassemble sur une feuille de papier blanche pliée, pour que les poils s'alignent dans le creux. Je me fais ma première barbe. Au début, je ne sais pas exactement quelle barbe je veux ou me conviendrait, celle qui va le mieux avec mon visage ou avec le type de *king* que je suis. Même chose qu'avec la testostérone par la suite, le transfert du cheveu tient du trafic illicite, de la contrebande de drogue politique. Sujet-fiction, en flash : ces poils appliqués sur le visage d'une biofemme permettent d'entrevoir la possibilité d'une autre vie. C'est sans doute que porter une barbe offre en accéléré une image de ce que l'administration de testostérone produit sur un corps de biofemme au bout de 4 ou 6 mois. Cet artifice n'est donc pas simplement une mascarade, déguisement, pure extériorité, mais révèle une possibilité pharmacopornographique inscrite dans mes gènes et capable de prendre une signification culturelle. J'ai dessiné la

forme que devra suivre la barbe sur la peau de mon visage : une moustache style mexicain descend des commissures de la bouche jusqu'au bord du menton. Soudain je le vois dans le miroir, regardant du coin de l'œil : Bob. Sans mystère, il est simplement moi, mais c'est un homme. Ou plutôt, il se présente comme s'il était un homme. Je ne le fabrique pas, il n'est pas un personnage de théâtre, il émerge de ce que je suis, de la manière dont je me suis toujours vue. La différence avec avant, c'est que désormais c'est visible pour les autres. Je ne le cache plus derrière le nom qui m'a été donné, ou la lourde supposition que je suis ou devrais être une femme.

L'important n'est pas de s'être habillée en homme – n'importe qui peut le faire dans son espace privé – mais d'avoir fait *l'expérience collective* de la dimension construite et arbitraire de notre genre. Lors d'un premier atelier *drag king*, on ne cherche pas à produire un effet théâtral ou un stéréotype caricatural de genre, mais à construire une forme de masculinité banale, passe-partout. Dans cette perspective, étonnamment, une transformation minimale produit un effet de réalisme maximal. Il est évidemment possible de penser à des variétés *kitsch* ou *camp* de la *performance drag king*, dans lesquelles le but est de faire ressortir la dimension construite de la masculinité, jusqu'à son extrême le plus comique ou grotesque, comme dans le cas des incarnations *king* de Elvis Presley, du vieux beau, du dandy, du macho plein de pellicules ou du plombier porno. De toute manière, le devenir *king* de chaque participante est une énigme insoluble jusqu'au moment où la transformation se produit. Ce processus évolue au cours des exercices performatifs de l'atelier et se prolonge souvent dans la vie quotidienne. Ce qui m'a frappé lors de cette première expérience, c'est la puissance de l'atelier comme dispositif

collectif de reprogrammation de genre, sa dimension de laboratoire politique, sa densité en tant qu'espace public. J'ai su immédiatement que je voulais le faire avec d'autres, reproduire ce dispositif, qu'une seule fois ne me suffirait pas. Il y a dans l'atelier *drag king* et son processus performatif de devenir-homme une dimension rituelle, magique psychopolitique, à laquelle je ne peux me soustraire, qui me captiva depuis le début et qui m'amena à devenir, avec le temps, maître de cérémonies *king*.

Grâce à cette première expérience, j'accède à une culture de résistance à la normalisation de genre, organisée autour d'un ensemble de micropolitiques *king* qui a généré des plateformes de création et de diffusion de savoir et de production de subjectivité. La culture *drag king* fait son apparition à New York et San Francisco au milieu des années 80, dans les ateliers de Diane Torr, Annie Sprinkle et Jack Amstrom¹, les performances de Shelly Mars, Moby Dick, Dred, Split Britches ou The Five Lesbian Brothers, et les photos de Del LaGrace Volcano². Cette culture ne se niche pas dans les universités ou les archives, elle se propage à travers un réseau de bars, de clubs et d'associations qui connectent aujourd'hui la quasi-totalité des métropoles d'Occident.

Les pratiques *drag king* créent un espace de visibilité propre à la culture pédé, gouine et trans par le recyclage et la déclinaison parodique de modèles de masculinité de la culture populaire dominante. Non seulement homme et femme, masculin et féminin, mais aussi homosexuel et hétérosexuel apparaissent comme des pôles binaires et des oppositions insuffisantes pour caractériser la production

1. Annie Sprinkle, *Post Porn modernist, my 25 years as a multimedia whore*, Cleis Press, San Francisco, 1998, p. 131.

2. Voir Del LaGrace Volcano et Judith Halberstam, *The Drag King Book*, Serpent's Tail, London, 1999.

contemporaine de corps *queer*. Au-delà de la resignification ou de la résistance à la normalisation, les politiques performatives vont devenir un champ d'expérimentation, lieu de production de nouvelles subjectivités et, par conséquent, une véritable alternative aux manières traditionnelles de faire de la politique.

2000. Début du nouveau millénaire. Je vis six mois aux Etats-Unis et six mois en Europe. Les pratiques *drag king* sont quasiment inexistantes en France, en Espagne et en Italie, et je décide de commencer à organiser des ateliers. Evidemment, cela m'amène au centre de la mafia *drag king* : Diane Torr et Del LaGrace deviendront mes premiers maîtres. Quand je fais un atelier avec Diane/king Dani, je suis celui qui s'occupe des commissions, son traducteur, son maquilleur, le gamin qui ramasse les mégots et astique les chaussures, et lui, le *Master*. Je suis là pour apprendre du chef et pour lui faire sentir, éthique *king* oblige, qu'il est le chef. Dans mes ateliers, évidemment, le chef, c'est moi. Et ce pouvoir ne se partage pas, parce que si tu le partages avec un autre ou d'autres, tu as perdu ton cachet *king*. C'est une des premières leçons sur la masculinité : tout dépend d'une gestion du pouvoir. Faire croire à l'autre qu'il a le pouvoir, même si, en réalité, s'il l'a, c'est parce que tu le lui concèdes. Ou bien faire croire à l'autre que le pouvoir, de manière naturelle et non transférable, tu l'as, toi, et que toi, et seulement toi pourras lui donner le statut de masculinité dont il a besoin pour appartenir à la classe des dominants. La masculinité dépend d'une cybernétique du pouvoir, d'un système dans lequel le pouvoir circule à travers des fictions performatives partagées qui se transmettent de corps à corps comme des charges électriques. C'est là que j'ai compris pour la première fois que, dans la configuration de genre actuelle, n'importe quel homme hétérosexuel éta-

blit avec n'importe quel autre, dans une éthique de la masculinité, un rapport de solidarité et d'appui plus fort qu'il n'en établira jamais avec aucune femme.

La technique de déconstruction de la féminité et d'apprentissage de la masculinité de Diane Torr repose sur une méthode théâtrale, sur la décomposition des gestes appris (la marche, la façon de parler, de s'asseoir, de se lever, de regarder, de fumer, de manger, de sourire) en unités basiques (distance entre les jambes, ouverture des yeux, mouvement des sourcils, rapidité des bras, amplitude du sourire, etc.) examinées en tant que signes culturels de la construction de genre. Ma technique reprend des éléments de son analyse performative de l'action, mais repose en réalité sur une méthode plus proche de la rééducation corporelle posttraumatique et de la production politique de la subjectivité à partir de l'élaboration d'un récit collectif. Une des différences fondamentales entre la méthode de Diane et la mienne – après plusieurs conversations avec elle, je peux l'affirmer sans avoir peur de me tromper et sans trahir son travail ni sa confiance –, c'est que Diane ne prétend pas et n'a jamais prétendu être un homme, et que ni l'idée, ni la possibilité d'être un homme ne lui procurent un type quelconque de jouissance politique ou sexuelle. L'objectif des ateliers de Diane n'est pas « de faire sortir l'homme que chacune a en soi » ou « d'être finalement l'homme que tu as toujours voulu être », mais d'expérimenter corporellement et théâtralement la manière dont la masculinité est le produit d'un ensemble de codes culturels performatifs appris et incorporés à travers ce que Butler appellera « la répétition coercitive ¹ ». Ces codes peuvent être réappropriés et activés par n'importe quel corps, indé-

1. Voir Judith Butler, *Trouble dans le genre, pour un féminisme de la subversion*, « Inscriptions corporelles, subversions performatives », *op. cit.*, p. 248-266.

pendamment de son sexe anatomique. Dans mon cas, cet apprentissage politique a toujours été compliqué par le sentiment de n'être ni une femme ni un homme. Je ne pense pas qu'il y ait une vérité anatomique indépendante des exercices culturels de répétition coercitive qui nous conduisent à être des hommes ou des femmes. Dans cette perspective, que j'appellerais post-*queer* – qui est passée par les théories performatives de Judith Butler, mais aussi par le sida, la brebis *Dolly* et la consommation intentionnelle d'hormones –, le désir, la sexualité, le plaisir érotique et politique reposent précisément sur l'accès à ces biocodes performatifs. Il est par exemple inévitable que quand j'occupe la position de *king* dans un atelier, c'est-à-dire quand toute autre personne est là pour cirer mes chaussures, je ressente une pulsion sexuelle me faisant désirer mettre n'importe quel autre corps à quatre pattes et à le baiser avec ma bite synthétique. Et ce sans préméditation, par cohérence entre la fiction performative et la fiction somatique, comme s'il s'agissait d'un effet postpornographique collatéral. Evidemment, tous les *king* ne seront pas d'accord avec moi. Mais je ne cherche pas le consensus, sinon la vérité. Parce que la vérité, plus encore que le pouvoir, m'excite. Je suppose que cela relève d'une question de génération et d'en avoir plein le cul des politiques féministes dominantes et de leurs restrictions : interdit d'utiliser des godes, interdit de regarder de la pornographie, interdit de baiser avec tout ce qui passe, interdit de désirer l'argent et le pouvoir, interdit de réussir, interdit de s'amuser aux dépens de son prochain, interdit de détruire la maison du maître avec les outils du maître. Pour moi, être *king* c'est habiter la possibilité qui est mienne de ne pas nier, ni m'excuser de, mon désir sexuel et politique d'être le maître, d'incorporer ces codes performatifs, d'accéder à ce

type de spécialisation du pouvoir, d'expérimenter la ville, le corps, le sexe, la parole publique comme le ferait un bio-homme. Sans excuses.

Passé la première construction d'une incarnation *drag king*, un processus de pratique performative guidé par des exercices d'auto-observation, imitation et d'agencement collectif peut commencer. Quand les participantes ont forgé avec succès une version *king* suffisamment convaincante et banalisée, il est possible d'affronter l'écologie de genre « naturaliste » du monde extérieur. Une des expériences les plus intenses et transformatrices de l'atelier se vit au moment d'explorer la ville en *drag king*. Se promener, prendre un café, descendre dans le métro, arrêter un taxi, s'asseoir sur un banc, fumer une cigarette appuyé contre le mur d'une école... Une nouvelle cartographie de la ville s'ébauche, jusqu'alors inexistante pour un corps encodé comme féminin.

Une fois le virus *king* activé en chaque participante, il agira, comme soupçon de genre, au-delà de l'atelier, il se propagera au reste de la vie quotidienne et provoquera des modifications dans l'ensemble de nos interactions sociales. Le savoir *drag king* n'est pas la prise de conscience d'être un imitateur de la masculinité au milieu de corps anonymes d'hommes et de femmes, d'hommes d'affaires et de facteurs, de mères de famille qui poussent des landaus, de jeunes qui shootent dans des poubelles, mais réside dans le fait de percevoir pour la première fois les autres, tous les autres et soi-même, comme des effets plus ou moins réalistes de répétitions performatives décodables comme masculins ou féminins. En déambulant parmi ces corps anonymes, toutes ces masculinités et ces féminités (en même temps que la mienne) apparaissent pour la première fois comme des caricatures qui, grâce à une convention

tacite, n'ont apparemment pas conscience de l'être. Il n'y a aucune différence ontologique entre ces incarnations de genre et la mienne. Toutes sont des produits performatifs, à qui l'ordre social confère plus ou moins de légitimité. La différence se situe dans le degré de réflexivité, de conscience performative. Devenir *king*, c'est voir à travers *La Matrice* de genre, observer les hommes et les femmes comme des fictions performatives et somatiques efficaces, convaincues de leur réalité naturelle. Cette vision du monde te fait rire, souffle un courant d'air léger sous tes pieds, te fait flotter : extase politique.

Avec le temps, d'atelier en atelier, mes autres moi-*king* apparaissent : Bruno (le nom que je me donnais quand j'étais petite pour entrer avec mon père au club de boxe), Miguel, Alex. Mais c'est Pedro Lemebel qui m'offre mon nom *king* définitif, alors que j'organise un atelier *drag king* à Santiago du Chili en 2004. La rencontre avec Pedro est un coup de foudre politique qui se scelle avec mon baptême. Pedro m'appelle Beto : que sa volonté soit faite. De nouveau, le diminutif de Roberto. Je suppose que ceci est mon nom, Roberto, Bob, Beto, Beatriz, variations algébriques d'une constellation phonétique. Nous organisons l'atelier au MUMS, le Movimiento chileno Unido de Minorías Sexuales, avec les Queer MC, le premier groupe hip-hop *drag king* berrichon.

Le Chili est à peine remis d'une période de dictature militaire. Conférence, séminaire ou atelier y prennent une intensité particulière : les premiers jours, les féministes chiliennes viennent à ma conférence m'accuser d'être une « représentante du régime hétéropatriarcal et colonial », mais l'accusation se transforme peu à peu en débat et le débat en dialogue. Finalement, trente-cinq femmes se présentent à l'atelier un 27 août d'hiver : des mères militantes

de la gauche féministe de l'époque d'Allende accompagnées de leurs filles et de leurs nièces, des gamines de seize ans, des couples de lesbiennes âgées, des étudiantes, des travailleuses pauvres, des filles de la bourgeoisie qui iront étudier dans une université américaine. Le froid andin nous gèle le dos pendant que nous discutons, nous habillons et travaillons dans le local sans chauffage du MUMS, dans un quartier de Santiago, derrière lequel coulent les eaux nucléaires du Mapocho. Trente-cinq voix s'articulent et se tissent jusqu'à former un récit de survie. La narration qui émerge de toutes ces histoires n'est pas celle de la domination masculine ou de la soumission des femmes, mais celle de la résistance à la domination, du refus de la soumission et de l'obstination pour la vie. Faire de chacune d'elles un *king* est un rite d'investiture que les Queer MC et moi-même menons avec plus de dévotion et de respect que jamais. Nous confectionnons des barbes et des moustaches, nous gominons les cheveux, nous bandons les poitrines et apprêtons des vestes. Dans la plupart des cas, il y a peu à faire, ce sont des *kings*. Elles n'ont jamais baissé la tête devant personne, elles n'ont pas eu peur de la torture et de la mort, et elles pourraient affronter n'importe quel petit coq de quartier. Il n'y a pas grand-chose à leur enseigner et c'est plutôt moi qui apprends d'elles l'orgueil d'être vivante, de croire en la révolution de genre dans un pays où toutes les révolutions ont été violemment écrasées. La nuit, après huit heures d'atelier, nous sortons, en groupe de quarante *kings* et, comme dans un remake post-*queer* de *Mad Max*, nous marchons dans les rues de Santiago en direction d'une des rares boîtes gay de la capitale. Pedro Lamebel nous y attend avec ses potes pédés et trans. Les Queer MC chantent une version espagnole d'un de leurs morceaux hip-hop, « un genre nouveau est arrivé » : une

petite meute de *kings* et leurs copines envahissent la scène tandis que les pédés draguent les *kings* célibataires. Dans la discothèque, on respire la coca dissoute, pas besoin de la sniffer. Vers 4 heures du matin, la police entre, nous faisons profil bas et personne ne remarque la présence dans la salle de biofemmes en *kings*. La fête se prolonge jusqu'aux premières heures du jour. Je me réveille dans un bar à putes, pédés et travelos, dans les bras de Pedro.

Aujourd'hui, face à la recrudescence des biocodes de la masculinité et de la féminité hétérosexuel et de la violence de genre (qui ne coïncide pas forcément avec la violence domestique), il est urgent de faire proliférer des ateliers *drag king*, espaces de création de brigades urbaines *kings*, qui à leur tour activeront d'autres ateliers. Créer un réseau *glocal* (en même temps global et local) de reprogrammation de genre. Aucun savoir *king* ne peut s'obtenir de la seule lecture d'un modèle d'atelier. Il est nécessaire, suivant le principe autocobaye, de prendre le risque de donner sa chance aux pratiques corporelles et collectives. Cette forme expérimentale de production de savoir et de subjectivité rend obsolète la figure du gourou professionnel *drag king* qui se déplacerait de territoire en territoire pour initier le processus de dénaturalisation du genre. Le meilleur organisateur d'un atelier *drag king* est celui qui a participé à un autre atelier *drag king* et décide de reproduire l'expérience avec un groupe de biofemmes dans son propre contexte local.

Après être passée par diverses thérapies psychanalytiques ou dynamiques, je vois aujourd'hui l'atelier *drag king* comme une authentique thérapie politique, faisant partie d'un ensemble de techniques de reprogrammation et de soin psychopolitique que nous pourrions appeler *queeranalyse*. La psychologue et critique d'art Suely Rolnik nous a appris à envisager les pratiques cliniques modernes, la psy-

chiatrie à partir du XVIII^e et la psychanalyse des débuts du XX^e siècle, comme des techniques qui surgissent précisément pour gérer « les effets collatéraux de ce mode de subjectivation daté historiquement qui se caractérise par la réduction de la subjectivité à sa dimension psychologique et la proscription de sa dimension esthétique ¹ ». De la même manière, nous pourrions dire que le problème des approximations cliniques tient à la réduction du genre à la psychologie. Souvent, la thérapie psychanalytique ou dynamique essaie de réduire les processus de construction de la subjectivité politique à un récit psychologique. Interpréter les frustrations générées par la résistance ou la soumission à l'imposition politique de modèles de genre et de sexe à l'aide des outils surannés de la psychanalyse, avec les récits freudiens fortement racialisés et hétérosexualisés de l'Œdipe, de la castration ou de l'envie de pénis est inadmissible. Il est impératif de prendre à bras-le-corps le problème de nos identités sexuelles en tant qu'effets traumatiques d'un violent système biopolitique de genre et de sexe, d'élaborer de nouveaux mythes qui nous permettent d'interpréter le dégât psychopolitique et d'oser la métamorphose ². Le récit du traitement hormonal et chirurgical des bébés « intersexuels » devrait aujourd'hui se substituer au mythe du complexe d'Œdipe, de la même manière qu'un atelier *drag king*, comme laboratoire corporel, collectif et politique de production des genres (ensemble de techniques que nous pourrions qualifier, par opposition à la clinique, de dépsychologisation du genre),

1. Suely Rolnik, « El arte cura? », *Cuaderns Portatils*, Macba, Barcelone, 2002.

2. Judith Butler, par exemple, en relisant les discours de la psychanalyse et la législation, a proposé l'irrévérencieuse et suicidaire Antigone – née d'un inceste et fidèle à son frère davantage qu'à l'Etat – comme figure du politique pour penser les contradictions de la filiation hétérosexuelle. Voir : *Antigone. La Parenté entre vie et mort*, EPEL, Paris, 2003.

serait un lieu plus adéquat que le divan du psychanalyste pour travailler l'identité. La *queeranalyse* ne s'oppose pas à la psychanalyse, elle la dépasse en la politisant. Elle serait une pratique qui, au lieu d'envisager la dissidence de genre sous le prisme de la pathologie psychologique, comprendrait la normalisation et ses effets comme des pathologies politiques. La *queeranalyse* ne rejette pas non plus l'utilisation de l'analyse des rêves, la cure par la parole, l'hypnose, ou autres méthodes issues de pratiques psychologiques, telles que la programmation neurolinguistique ou la psychomagie. Elle réclame la critique des rhétoriques de genre, de sexe, de race et de classe à l'œuvre dans ces techniques psychothérapeutiques, ainsi que la libre réappropriation des biocodes (discursifs, endocrinologiques, visuels, etc.) de production de la subjectivité¹.

EXERCICES DE PROGRAMMATION DE GENRE : COACHING VIRIL POSTPORNO

Compte tenu de la relation complexe entre corps et conditionnement politique, l'observation réflexive des programmes de genre qui nous traversent ne peut se faire sans l'application expérimentale de certains exercices de programmation, fonctionnant comme des pièges pharmacopornographiques, miroirs postporno dans lesquels observer les techniques qui nous constituent. Le caractère protectionniste des conventions de genre et des représentations pornographiques dominantes (qui caressent toujours la bête dans le sens du langage majoritaire) nous empêchent de

1. Voir par exemple la relecture critique de la psychanalyse de Teresa de Lauretis, *The Practice of love, lesbian sexuality and perverse desire*, Indiana University Press, Bloomington and Indianapolis, 1994.

pouvoir prendre conscience des programmes politiques de genre à l'œuvre dans la perception de notre propre sexe, notre orientation sexuelle, notre désir, y compris notre manière de nous rebeller ou de résister.

A partir de juin 2002, j'ai imaginé – puis expérimenté sur moi-même et avec des collectifs politiques – diverses méthodes de reprogrammation du genre et de ses mécanismes de désir et de production de plaisir. Ces exercices réunissent un ensemble de techniques de modification de genre acquis et de programmes artificiels de *genderisation* intentionnelle. Il s'agit d'enclencher un processus à travers lequel un ensemble de technologies de production d'identité de genre s'activent ou se désactivent de manière réflexive.

Une application collective de ces exercices par des biofemmes pourrait s'apparenter à une grève du genre, qui conduirait petit à petit à une reprogrammation totale de l'ordre social. Il s'agit d'arrêter de faire ce que ton genre te prescrit de faire, par exemple abandonner les registres de la victimisation, du soin, de la douceur, de la séduction, de la disponibilité, de l'écoute pour lesquelles les biofemmes ont été pharmacopornographiquement programmées depuis l'enfance. L'interconnexion de biotechnologie politique et de programmation culturelle fait que la guerre des sexes, pour peu qu'elle continue d'exister, ressemble de plus en plus à un gigantesque jeu de simulation à échelle réelle, une sorte d'*existenz* pharmacopornographique dans lequel il est de plus en plus difficile de démêler la fiction de la réalité. Du point de vue de la métaphysique du genre, les choses sont ainsi : la différence ontologique a cédé le pas à la différence performative, à la différence programmatique et à la différence biotechnologique.

Exercices de reprogrammation de genre :

Les exercices suivants, simples exemples d'une série infinie de possibilité de reprogrammation, ont été pensés pour mettre en interaction une biofemme et un corps qui occupe la position de femme ou d'homme, mais peuvent être activés pour de multiples sujets politiques. Une modification du sujet programmé ou du contexte de programmation changera immédiatement les résultats.

Facteurs de reprogrammation :

Gestion de la dépendance économique.

Gestion de la dépendance vis-à-vis de substances psychotropes.

Gestion de la dépendance affective.

Gestion du territoire.

Disponibilité des orifices potentiellement pénétrables du corps de l'autre.

Privatisation de tes propres orifices (spécialement l'anus).

Gestion du plaisir sexuel.

Désobjectivation affective.

Désobjectivation communicative.

Opacité performative (occulter le caractère construit de ton genre, dissimuler le fait que ton identité dépend d'une chaîne de codes culturels normatifs).

Induction de la production biochimique par exposition sensorielle.

Compensation prothético-mythique (plus grand est ton gode, plus grand est l'indice symbolico-technique de pénétration, et donc, plus grande est la fracture créée dans la subjectivité de l'autre).

Devenir un macho d'élite

Indication : un corps programmé culturellement comme féminin pratiquant l'exercice avec un corps programmé culturellement comme masculin.

Prothèses sexuelles : (en option) gode.

Technique : reprogrammation d'une biofemme blanche de classe moyenne en Bras Velu blanc de classe moyenne.

Effet : remasculinisation performative.

Payer les factures, allumer ses cigarettes, lui offrir une cigarette mais ne jamais lui acheter un paquet : le rendre dépendant de mon propre désir de fumer, « en réalité, gamin, ce qui te plaît, c'est de fumer quand je fume, d'aspirer ma fumée, ton désir de baiser dépend de mon désir de te baiser », ne pas répondre directement à ses messages : s'il dit « tu me manques », écrire : « en train de prendre un café au soleil avec Stéphanie, t'appelle plus tard », s'il entre dans la cabine pendant que tu es en train de te doucher, le mettre à tes pieds et l'obliger à te lécher puis sortir en le laissant seul, faire en sorte que les réponses à ses avances sexuelles soient aléatoires et dépendent uniquement de ton désir, chercher à le faire jouir exclusivement pour confirmer ta propre puissance virile, ne te préoccuper de sa satisfaction sexuelle qu'en tant que signe de ta compétence, s'il simule en baisant, croire fermement à sa parodie, ne pas la mettre en question, ne pas lui donner trop d'importance, parler immédiatement de ton propre plaisir, éviter les gestes de tendresse pendant le sexe et plus spécifiquement juste après qu'il a simulé l'orgasme, ne pas prêter attention à ses histoires de famille ou aux tierces personnes qui peuplent

ses conversations, lui acheter de la lingerie fine, des parfums, des bijoux, mais sans te préoccuper de son goût ni de son sens de la masculinité, en faisant en sorte que ces détails soient seulement les signes extérieurs de ton propre pouvoir et de ton autonomie, le rendre économiquement dépendant de toi, le traiter sexuellement comme une pute ou comme une reine, mais toujours de manière aléatoire, uniquement en fonction de tes propres désirs, éviter les questions du genre « qu'est-ce qu'il t'arrive? », « tu vas bien? », « ça ne va pas aujourd'hui? », faire systématiquement ce dont tu as envie sans lui demander la permission, sans prendre son désir en compte, sauf en cas d'extrême nécessité, et alors faire immédiatement précéder l'action de la phrase « ça ne t'embête pas si... », mais sans attendre ni écouter sa réponse, faire en sorte que sa présence fasse partie de ton attention périphérique, toujours faire autre chose (envoyer des textos, lire le journal, lire des e-mails, feuilleter un livre ou une revue) quand il parle de choses qui le préoccupent, comme des problèmes de travail, ne l'écouter qu'à condition de faire autre chose en même temps, dire oui, oui, approuver de la tête s'il insiste ou demande « tu m'écoutes? », ne pas changer d'attitude devant son irritation, continuer ce qu'on est en train de faire, avec le même degré d'écoute, et répéter « si, si, continue », ou peut-être, s'il se plaint d'un manque d'attention, répondre « tu me fatigues », lui dire « tu as un cul exceptionnel, poulette » en descendant ta braguette pour te toucher, le saisir violemment par les poignets quand tu le baises et lui laisser des marques, ne jamais appeler ta mère devant lui, quand il vient te chercher à ta table de travail, ne pas éteindre l'ordinateur pour t'occuper de lui, le faire attendre, faire des plans pour le week-end sans penser à ses jours libres ou à ses horaires avec la certitude qu'il s'adaptera aimablement,

le laisser nettoyer le gode après avoir baisé, d'abord avec la langue, ensuite avec un gant humide, mais sans te l'enlever, écouter tous les jours 20 minutes Motörhead à fond, éviter les couillonnades du type Madonna, Françoise Hardy, Jane Birkin, posséder un moyen de transport autonome, une moto, une voiture, si possible une 4 × 4, gagner des thunes, beaucoup de thunes, être capable de n'importe quoi pour les thunes, être capable de trahir un ami pour monter et gagner plus de thunes, garder des relations avec tes anciens amants, pas parce que tu veux coucher avec eux, mais simplement pour supplémenter ton ego et augmenter son insécurité, comme méthode de contrôle indirect de ses sentiments envers toi, porter un gode si tu dois remplir des tâches culturellement considérées comme féminines, par exemple, quand tu vas au supermarché, ou quand tu nettoies la maison, si tu t'es acquitté de tâches ménagères mettre une cassette porno après et te faire une bonne branlette en guise de récompense.

Surtout ne pas oublier que le corps que tu as devant toi est celui d'un homme soumis, qui te suce le gode, qui fait de toi un véritable homme, un Bras Velu, un macho d'élite. Tout dépend du fait de bien le tenir à tes pieds. De le savoir et qu'il le sache. Et tout ça en silence, comme une présupposition dense, mais transparente, sur laquelle tu prends appui.

Devenir roi de la sodomie

Indication : un corps culturellement programmé pour être féminin, supplémenté par une prothèse de 23 × 4 centimètres défonçant le cul d'un biohomme.

Prothèse sexuelle : gode éjaculateur.

Autre matériel : lait condensé dilué, une seringue.

Technique : reprogrammation d'une femme bio blanche de classe moyenne en Bras Velu blanc de classe moyenne, prenant pour objet un corps qui occupe culturellement la position d'homme.

Effet : remasculinisation performative.

Je suis en chaleur, un vrai fils de pute. Ma bite synthétique noire de 23 centimètres de long et 4 de diamètre fait pression contre les boutons de mon Levis. Je vais faire un voyage anal, et il se trouve, chère biopoupée, que ma destination est entre tes fesses. Tout ce qu'il te reste à faire, c'est marcher à quatre pattes jusqu'à ce que ta langue lèche mes bottes, que tu me les astiques avec la bouche. Viens, rapproche-toi, redresse la tête jusqu'à mon gode et engloutis-le comme si ta vie en dépendait. Parce que c'est comme ça. Parce qu'en réalité, c'est ça qui te plaît. Bouffer la bite de n'importe quel techno-mec que tu rencontres. Je ne te laisse pas me toucher, parce que tes mains ne méritent que le sol, la boue de mes bottes. J'ouvre ton anus de petit bio-coq et le profane avec mon mégagode. Tu gémiss et te tords de plaisir. Tu es mon chien lascif. La plus vicieuse de toutes les putes. Tu es mon trou lubrique. Tu fais le fier, mais ce qui te plaît, en réalité, c'est d'être mon esclave anal. Je remplis ton cul de petit biomacho d'élite de lait condensé. Absorbe-le. Parce que derrière ta conscience de petit biomacho, tu n'es qu'un trou fait pour récolter le lait condensé de tous les godes de la planète.

BIOTERRORISME DE GENRE

Le modèle Agnes

En octobre 1958, une jeune femme de dix-neuf ans se présente au département de psychiatrie de l'université de Californie à Los Angeles. Elle est reçue par une équipe composée d'un psychiatre, d'un sociologue et d'un psychologue – Stoller, Garfinkel et Alexander-Rosen – qui poursuit des recherches sur l'identité sexuelle. Le registre médical la décrit comme une « femme blanche qui travaille comme secrétaire dans une compagnie d'assurances¹ ». Le rapport ajoute : « Son apparence est convaincante. Elle est grande, fine et avec des formes féminines... Elle présente des organes génitaux masculins et un pénis normalement développé, ainsi que des caractères secondaires du sexe féminin : des seins de taille moyenne et n'a ni duvet sur le visage ni poils sur le corps. » Si elle paraît satisfaire les attentes taxinomiques du groupe de technocrates du sexe qui l'examinent, c'est peut-être parce que, comme ils disent, elle ne présente aucun signe de « déviance sexuelle, de travestisme ou d'homosexualité. Rien ne pourrait la différencier d'une jeune femme de son âge. Sa voix est aiguë, elle ne porte pas les vêtements exhibitionnistes ou de mauvais goût qui caractérisent les travestis ou les hommes ayant des problèmes d'identification sexuelle ». Dans l'histoire de la médecine, Garfinkel lui attribue le nom fictif de « Agnes »,

1. Les constatations de race (blanche) et de classe (travailleur) fonctionnent comme des conditions de normalité qui autorisent n'importe quel autre diagnostic en termes de genre.

ignorant qu'il est en train de nommer une révolte en germe, une espèce d'agneaux futurs qui infiltreront le régime pharmacopornographique.

D'abord le psychiatre, puis l'équipe médicale au complet, forts d'une analyse endocrinologique et hormonale détaillée, établissent sans hésiter le même diagnostic. Ils affirment qu'il s'agit d'un cas de « véritable hermaphroditisme » : Agnes souffre d'un « syndrome de féminisation testiculaire », un type peu fréquent d'intersexualité dans lequel les testicules produisent une quantité élevée d'œstrogènes¹. En suivant le protocole Money sur le traitement des intersexués, qui prévoit la réassignation du genre via des techniques hormonales et chirurgicales, on lui accorde le droit à une vaginoplastie thérapeutique, c'est-à-dire la construction chirurgicale d'un vagin à partir de son propre tissu génital, afin de restituer la cohérence entre son « identité hormonale » et son « identité physique² ». Agnes sera opérée en 1959, le corps caverneux de son pénis et les testicules amputés et on lui fabriquera un vagin à partir de la peau du scrotum. Quelque temps plus tard, Agnes aura le droit de changer légalement de nom, son prénom féminin figurera sur ses papiers d'identité.

Du point de vue du discours médical traditionnel, l'histoire d'Agnes semble raconter la gestion d'un trouble d'intersexualité auquel la médecine a su répondre avec succès. Par contre, si nous lisons cette histoire avec ce que nous pourrions appeler avec Sedgwick « une herméneu-

1. Stoller, cité dans H. Garfinkel, *Studies in Ethnomethodology*, Englewood Cliffs, Prentice Hall, New York, 1967, p. 120-122. Voir également la discussion du cas de Agnes dans Berenice L. Hausman, *Changing Sex : Transsexualisme, Technology and the Idea of Gender*, Duke University Press, Durham, 1995 et Norman Deuzin, « Harold and Agnes : A feminist Narrative Undoing », *Sociological Theory*, vol. 8, p. 196-216.

2. John Money et Anke Ehrhardt, *Man & Woman, Boy & Girl : Gender Identity from Conception to Maturity*, John Hopkins University Press, New York, 1972.

tique paranoïaque¹ », nous serons inclinés à considérer l'hypothèse selon laquelle les dispositifs de contrôle du corps et de la sexualité des institutions médico-légales disciplinaires ont déployé toute leur efficacité sur le corps d'Agnes. Comparons l'histoire clinique d'Agnes avec l'histoire tragique d'Herculine Barbin (autobiographie d'une hermaphrodite de la fin du XIX^e qui, devant l'obligation de choisir un seul sexe, met fin à ses jours), nous pourrions conclure que, dans le cas d'Agnes, l'appareil répressif, transformé en entreprise de santé publique, s'est doté d'une nouvelle sophistication endocrinologique et chirurgicale pour accomplir de manière virtuose ce dont la médecine de l'époque d'Herculine Barbin avait dû se contenter de rêver : établir une relation univoque entre sexe, genre et sexualité, faisant du corps une inscription lisible et référentielle de la vérité du sexe².

L'histoire d'Herculine Barbin (publiée à la fin des années 70 et devenu un *best-seller*) servira de fiction originale à Foucault, à partir de laquelle il construira sa propre théorie de la sexualité. Pour Foucault, si Herculine est condamnée à mort (ou plutôt au suicide) c'est précisément parce qu'elle se situe au point de rupture de deux épistémès de la sexualité. Herculine existe dans une faille de la représentation du sexe, comme si son corps était tombé dans la brèche qui sépare deux fictions divergentes du soi. Herculine n'est pas un homme prisonnier d'un corps de femme, ni une femme prisonnière d'un corps d'homme, mais bien un corps pris entre des discours discordants sur la sexualité. Tandis que, selon Foucault, les hermaphrodites d'avant la fin du XIX^e siècle habitent dans un monde sans

1. Eve K. Sedgwick, *Touching Feeling. Affect, Pedagogy, Performativity*, Duke University Press, Durham, 2003, p. 123-151.

2. *Herculine Barbin dite Alexina B.*, présenté par Michel Foucault, Gallimard, Paris, 1978.

identités sexuelles où l'ambiguïté des organes permettait une pluralité d'identifications sociales (comme c'est le cas de Marie Madeleine Lefort, qui a vécu au XIX^e siècle et que nous pourrions comprendre autant comme une femme avec barbe et pénis que comme un homme avec poitrine), la nouvelle épistémè moderne de la sexualité dénoncée par Foucault obligera Herculine Barbin à choisir une identité sexuelle unique, et par conséquent à rétablir la cohérence entre les organes, l'identité de genre (masculin ou féminin) et l'identité sexuelle (hétérosexuelle ou perverse)¹. En dernière instance, Herculine Barbin introduit dans cette chaîne causale de production du sexe une série de discontinuités insurmontables qui l'amèneront à devenir non seulement un spectacle médical, mais aussi une monstruosité morale.

En restant fidèle au modèle d'analyse foucauldienne, il semblerait logique de pencher pour une exaltation de la résistance à l'intégration d'Herculine Barbin et une critique de la facilité avec laquelle Agnes semble être absorbée par les appareils biopolitiques.

Toutefois, cette lecture foucauldienne du cas d'Agnes, dans laquelle le pouvoir apparaît comme une instance de subjectivation normalisante, se complique. Peu de temps après son opération et changement d'identité légale, Agnes produit une nouvelle narration de son propre processus de transformation corporelle, dans laquelle elle défie et ridiculise les techniques scientifiques de diagnostic psychiatrique et endocrinologique des institutions médico-légales contemporaines auxquelles doivent se soumettre les transsexuels. Ce deuxième récit est un modèle relativement

1. Pour une discussion de la construction historique des corps hermaphrodites, voir : Alice D. Dreger, *Hermaphrodites and the Medical Invention of Sex*, Harvard University Press, Cambridge MA, 1998.

modeste mais très efficace de bioterrorisme de genre, et montre comment un techno-agneau peut dévorer une meute de loups pharmacopornographiques.

Quelques années après sa vaginoplastie, Agnes retourne chez un médecin pour un problème gynécologique, elle se présente comme un jeune garçon de sexe anatomique masculin qui a commencé, au début de son adolescence, à prendre en secret du Silberstrol, préparation à base d'œstrogènes prescrite à sa mère dans le cadre d'un traitement de la ménopause. Dans cette nouvelle version, tout a débuté comme un jeu : quand sa sœur aînée a commencé à prendre la pilule, Agnes, encore enfant à l'époque, décida de faire la même chose et prit les hormones de sa mère. Agnes avait toujours voulu être une fille et grâce aux œstrogènes ses seins commencèrent à poindre, tandis que s'adoucissaient quelques signes indésirables de la puberté (comme le duvet facial)¹. Il commença par voler à sa mère une ou deux pastilles, à l'occasion. Puis il s'agira de boîtes entières.

La seconde narration d'Agnes vient questionner la théorie du pouvoir et de la subjectivation de Foucault, mais aussi, et par extension, mettre en question certaines lectures de l'analyse de Judith Butler de l'identité performative auxquelles est souvent réduite sa théorie.

En premier lieu, Foucault trace une cartographie politique dans laquelle un ensemble diffus et tentaculaire de disciplines de normalisation biopolitique détermine des formes de subjectivité. Toutefois, et suivant Maurizio Lazarato, je crois utile de compenser cette notion de biopouvoir avec la notion spinozienne de *puissance* : nous le verrons en analysant le récit d'Agnes, les corps des anormaux, loin d'être dociles, sont aujourd'hui devenus des

1. Garfinkel, *op. cit.*, p. 288.

puissances politiques et par conséquent des possibilités de créer des formes de subjectivation dissidentes.

En effet, dans une perspective butlérienne, le cas d'Agnes peut se comprendre comme une instance de resignification et de réappropriation performative. Ce qu'Agnes a appris, c'est que l'identité de genre, qu'elle soit intersexuelle, transsexuelle ou « normale », n'est rien d'autre que *script*, narration, fiction performative, rhétorique dans laquelle le corps agit en même temps comme scénario et comme protagoniste principal¹. Agnes omet stratégiquement d'inclure certains détails dans l'histoire qu'elle raconte aux psychiatres. Elle évite par exemple de faire référence à ses relations avec des femmes, qui pourraient évoquer la possibilité d'un penchant lesbien après le changement de sexe. Son histoire met l'accent, au contraire, sur les tropes qui appartiennent au script du diagnostic intersexuel : son désir de porter des jupes, sa sensibilité ou son amour pour la nature.

Agnes rend effectif un processus de réappropriation des techniques performatives de production de l'identité sexuelle jusqu'alors utilisé pour construire les corps gay, lesbiens, transsexuels et transgenres comme « pervers ». Dans ce sens, nous pourrions qualifier de *queer* ce trafic de fictions par lequel certains énoncés de genre sont soustraits à l'autorité du discours médical (précisément au moment même de son invention) pour être utilisés par un nouveau sujet de connaissance qui revendique à présent sa qualité d'« expert ».

Nous ne pouvons comprendre le cas d'Agnes qu'à travers l'analyse des processus technologiques d'inscription qui feront que son « imitation » de l'intersexualité puisse passer

1. Voir l'analyse que fait Judith Butler d'un cas d'intersexualité dans *Défaire le genre*, *op. cit.*, chapitre 3.

pour naturelle. Il s'agit non seulement de signaler le caractère construit du genre, mais, plus encore, de réclamer la possibilité d'intervenir dans cette construction jusqu'à créer des formes de représentation somatique qui passeront pour naturelles.

Agnes défie la logique d'imitation selon laquelle une transsexuelle est un biohomme qui imite la féminité. Elle semble avoir ébranlé les relations *féminité/drag queen*, *original/copie*, *naturel/artificiel*, *sérieux/irrévérence*, *fond/forme*, *discretion/extravagance*, *structure/décor*. Dans ce cas, Agnes n'imité déjà plus ou ne prétend plus se faire passer pour une femme via une performance plus ou moins stylisée. Par l'ingestion d'hormones et la production d'une narration déterminée, Agnes devient « physiologiquement » hermaphrodite, afin d'avoir accès à un traitement de réassignation de sexe sans passer par les protocoles psychiatriques et légaux de la transsexualité.

Ce qu'Agnes critique effectivement à travers son incorporation intentionnelle de l'intersexualité n'est pas la masculinité ou la féminité en elles-mêmes, mais (dans un second degré de compréhension de la complexité des technologies du genre) l'appareil pharmacopornographique même de production de la « vérité du sexe ». Si le *camp*, émanant de la culture du travestissement et de la transsexualité, a été défini par Susan Sontag¹ comme la critique de l'original à travers le processus de production de la copie ou de la contrefaçon, alors nous pouvons affirmer que, d'une certaine manière, Agnes pousse la notion même de *camp* à ses limites, jusqu'à la rendre obsolète. Si, dans le *camp*, l'esthétique supplante la morale et le théâtre la vie, dans le cas

1. Susan Sontag, « Notes sur le camp », dans *Contre l'interprétation*, Le Seuil, Paris, 1967.

d'Agnes, la technologie somatique supplante l'esthétique, et la vie supplante le théâtre.

Agnes est une *biodrag* dont le corps réalise le processus d'imitation, et en finit ainsi avec les oppositions de la métaphysique traditionnelle qui semblent générer tant de problèmes dans la théorie performative (façade et intérieur, performance et anatomie, corps et âme, identité et génétique). Agnes est un artefact culturel à consistance organique, une fiction dont les contours sont somatiques.

Si nous acceptons qu'Agnes soit un *cyborg* pharmacopornographique, il faudrait affirmer que sa mère (accro à l'ingestion, semble-t-il un peu chaotique, d'une technologie hormonale de substitution) et sa sœur (qui prend la pilule *antibaby* depuis l'adolescence) le sont aussi. Toutes les deux se laissent habiter, en prenant leurs inoffensives pilules, par des fictions biotechnologiques de l'identité. La différence est qu'Agnes semble se réappropriier les techniques de subjectivation et de *genderisation* de son corps, alors que sa sœur et sa mère ingèrent inconsciemment chacune de ces technologies comme si elles étaient des suppléments de féminité.

Le corps d'Agnes n'est ni la matière passive sur laquelle agissent une série de dispositifs biopolitiques de normalisation du sexe, ni l'effet performatif d'un ensemble de discours sur l'identité. Le corps d'Agnes, véritable monstre sexuel d'autodesign, est le résultat de la réappropriation et de l'agencement collectif de certaines technologies du genre dans le but de produire de nouvelles formes de subjectivation.

Agnes permet d'imaginer une forme D.I.Y¹ de bioterrorisme de genre, modeste et auto-expérimental, que nous pourrions appeler, en pensant aux politiques de gestion du

1. D.I.Y : Do it Yourself.

software libre ¹, *gender-copyleft*, une micropolitique des cellules qui, au-delà des politiques de représentation, cherche des points de fuite face au contrôle étatique des flux (hormones, sperme, sang, organes, etc.) et des codes (images, noms, etc.) et à la privatisation et la commercialisation de ces technologies de production et de modification du genre et du sexe par les multinationales pharmacopornographiques. Son axiome : le principe autocobaye. Son objet : lutter contre la privatisation du corps et la réduction de la *potentia gaudendi* à une force de travail, une marque déposée, un *copyright* et un biocode fermé. Son mode de fonctionnement : piratage d'hormones, de textes, de savoirs, de pratiques, de codes, de plaisirs, de flux... Transformation du corps de la multitude en archive politique ouverte.

Pièges du libéralisme pharmacopornographique

Dans le contexte actuel, il est possible d'imaginer (au moins) deux voies de développement de l'économie pharmacopornographique face auxquelles différents modes d'activisme pourraient être articulés :

1. Le maintien d'états théologico-humanistes régulant l'action de l'économie libérale pharmacoporniste. Les multinationales pharmacopornographiques actuelles fonctionneraient comme des tentacules libéraux à l'intérieur des Etats-Nations contemporains (qui continueraient à se percevoir eux-mêmes comme souverains et paternalistes) et négocieraient avec ceux-ci les directives d'usage et de consommation de drogue et de matériels pornographiques.

1. Voir les textes de Lawrence Lessig, fondateur du mouvement Creative Commons, *Commons and Code*, Fordham Intellectual Property, Media and Entertainment Law, 1999.

2. Le devenir Etat de l'industrie pharmacopornographique. Nous pourrions également assister à un processus de privatisation des Etats-Nations contemporains qui seraient progressivement absorbés par l'industrie pharmacopornographique. Telle serait la stratégie des entreprises pharmacopornographiques pour échapper aux régulations imposées par les Etats-Nations (transformation progressive des brevets pharmaceutiques en génériques, régulation plus ou moins sévère de la production et de la mise en circulation de matériel audiovisuel pornographique et essais d'abolition de la prostitution), en accédant à la direction politique des nouvelles entités nationales (Union européenne, Etats-Unis, Chine, Inde), en achetant les institutions étatiques (le ministère de la Santé ou de la Justice, le complexe carcéro-industriel, par exemple) et en les mettant au travail à son service, en remplissant ces institutions archaïques de nouveaux contenus dont l'unique objectif serait l'augmentation de la consommation et des bénéfices pharmacopornographiques.

De fait, les industries pharmacopornographiques sont déjà en concurrence (elles sont en guerre) avec et à l'intérieur des anciens Etats-Nations... La guerre à venir n'est pas une guerre entre Etats (Israël-Palestine, ou Etats-Unis-Iran-Irak-Inde), mais bien une guerre des multinationales pharmacopornographiques contre la multitude des corps vulnérables, une guerre des multinationales pharmaceutiques qui détiennent le *copyright* des principes actifs contre les cueilleurs traditionnels de plantes et leurs savoirs spécifiques, une guerre des complexes carcéraux industriels contre les populations racialisées et paupérisées, une guerre des Etats-mafias contre les usagers de drogues « illégales », une guerre des blocs multinationaux qui coordonnent la gestion des institutions médicales et juridiques et des marchés de consommation libéraux et leurs frontières contre des corps

privés de nationalité, une guerre des systèmes de contrôle qui construisent des sujets sexuels dociles pour l'exploitation totale et sans limites de leur *potentia gaudendi*.

L'histoire des transformations de la production, de la distribution et de la consommation de l'héroïne nous donne quelques pistes sur l'évolution probable de la gestion légale et politique des hormones sexuelles. Bien que leurs origines communes ne semblent pas évidentes, l'héroïne et l'aspirine ont été synthétisées la même année, en 1897, dans le même laboratoire, par Hoffman et Eichengrun, via le même procédé. Il s'agissait simplement de l'acétylation de la morphine (dans le cas de l'héroïne) et de l'acide salicylique (dans le cas de l'aspirine). L'héroïne et l'aspirine sont légalement commercialisées par Bayer l'année suivante dans le traitement de diverses affections pulmonaires, pour leurs vertus expectorantes et analgésiques. Bien que les restrictions de la production et distribution de l'héroïne entrent en vigueur dans les années 20, il est toujours possible de trouver des pilules à base d'héroïne dans le catalogue pharmacologique anglais de 1949. En 1978, il était toujours légal de vendre des têtes de pavot dans les pharmacies anglaises¹. Après cinquante ans de répression et de criminalisation de la commercialisation de l'héroïne, qui eurent pour conséquence la dégradation des champs de culture, le frelatage de la substance et la corruption des réseaux de trafic, les spécialistes évoquent aujourd'hui une progressive réintégration de l'héroïne dans le marché pharmaceutique légal. A titre d'exemple, le groupe Macfarlan d'Edimbourg progresse chaque année dans l'usage expérimental et thérapeutique de cette substance².

1. Tom Carnwath et Ian Smith, *Heroin Century*, Routledge, New York, 2002, p. 31.

2. *Ibid.*, p. 30-31.

Les modifications du statut légal d'une substance et la qualification du consommateur comme criminel ou malade mental (addiction dans le cas de l'héroïne, dysphorie de genre dans le cas des hormones sexuelles) permettent d'établir une filiation politique entre drogues illégales et biocodes de production du genre. Lesdites hormones sexuelles, dont la consommation est fortement régulée par l'Etat, sont des drogues, sinon illégales, du moins politiquement contrôlées, dont l'usage, compte tenu de son potentiel de transformation de genre et de sexe, fait l'objet de restrictions spécifiques qui épousent des critères d'administration et des canaux de distribution comparables à ceux des produits narcotiques.

Comment réagir face à la résistance des Etats à légaliser la vente d'héroïne pharmaceutique ou à dépsychiatriser la consommation des hormones sexuelles? Si on pense aux rapports de proximité qu'entretiennent les Etats néolibéraux, les multinationales pharmaceutiques et les réseaux de trafic de drogues, il apparaît urgent que les junkies (usagers de drogues illégales) et les dysphoriques du genre (usagers potentiels d'hormones sexuelles) s'organisent en associations de consommateurs de drogues et forcent les complexes états-industrie-pharmaceutiques-réseaux-de-traffic-de-drogues à faciliter l'accès libre et sans restrictions à ces biocodes de production de la subjectivité. De la même manière que les usagers d'Agreal ont poursuivi en justice le laboratoire Sanofi-Aventis pour les effets secondaires graves ¹ causés par ce médicament (destiné au départ à pallier les symptômes de la ménopause en bloquant l'action du neurotransmetteur dopamine), les usagers d'héroïne pourraient poursuivre l'Etat en cas de manque ou d'overdose

1. Syndromes parkinsoniens, syndromes anxio-dépressifs.

pour avoir empêché que cette substance soit produite, distribuée et consommée de manière sûre et légale pour les usagers. Cette pression politique conduirait de manière progressive à la production et à la distribution d'héroïne (ou de cocaïne, MDA, etc.) comme génériques qui pourraient s'acheter librement sur le marché pharmaceutique. Cela impliquerait en dernière instance un processus de devenir-entreprise ou au moins, *lobby* de consommateurs de biocodes, *lobby* de junkies, des associations gay, lesbiennes, transsexuels et transgenres actuelles.

Hackers des genres et des sexes

Les biohommes et les biofemmes (indistinctement hétérosexuels ou homosexuels), mais aussi les transsexuels qui ont accès aux techniques chirurgicales, endocrinologiques ou légales de production d'identité ne sont pas de simples classes économiques au sens marxiste du terme, mais d'authentiques « fabriques pharmacopornographiques », en même temps matières premières, producteurs (rarement propriétaires) de biocodes de genre et consommateurs pharmacopornographiques.

Acteurs porno, putes, transgenres, anarco-*queer*, producteurs, trafiquants et consommateurs de drogues illégales habitent des cultures différentes, mais tous sont utilisés comme laboratoires vivants de production de subjectivité. Tous vendent, achètent ou accèdent à leurs biocodes comme propriété pharmacopornographique. L'irruption de nouveaux statuts de genre donne lieu à un type inédit de conflit entre propriétaires et gestionnaires des brevets des microtechnologies de subjectivation (hormones sexuelles, molécules psychotropes, codes audiovisuels, etc.) et pro-

ducteurs et trafiquants de ces techno-biocodes. Les entrepreneurs pharmacopornographiques, actuels leaders du capitalisme global, tentent de restreindre les biocodes de genre et de les convertir en un objet rare et naturalisé par le biais de techniques légales. Il s'agit autant de contrôler et de limiter les usages des hormones sexuelles que les usages de l'image pornographique.

Les hackers informatiques utilisent la toile et les programmes *copyleft* comme outils de distribution libre et horizontal de diffusion d'information et affirment que leur mouvement est à la portée de tout le monde via Internet. Le mouvement pharmacopornographique *copyleft* a une plateforme techno-vivante beaucoup plus facile d'accès qu'Internet : le corps. Non pas le corps nu, le corps comme nature immuable, mais le corps techno-vivant comme archive biopolitique et prothèse culturelle. Ta mémoire, ton désir, ta sensibilité, ta peau, ta bite, ton gode, ton sang, ton sperme, ta vulve, tes ovules... sont les outils d'une possible révolution *gendercopyleft*.

Les producteurs de biocodes sexuels sont très différents les uns des autres. Certains jouissent de privilèges économiques et sociaux, comme les modèles à travers les corps desquels sont produits les codes dominants de la beauté masculine ou féminine. D'autres, comme les acteurs porno ou les travailleuses du sexe, pâtissent du manque de réglementations de la libre vente de leurs biocodes. Mais tous dépendent de l'industrie pharmacopornographique et de ses alliances locales avec les forces policières des Etats-Nations. A un moment déterminé, ils peuvent être mis en situation de trafiquer en tant que *hackers*.

Agnes, mère de tous les techno-agneaux : Del LaGrace Volcano, Kate Borstein, Jacob Hale, Dean Spade, Mauro Cabral, Sandy Stone, King Erik, Moises Martínez, etc. sont

des maîtres, *hackers* du genre, authentiques trafiquants de flux sémiotico-techniques, producteurs de biocodes *copyleft*.

Les stratégies *gender-copyleft* doivent être subtiles mais déterminantes : le devenir ouvert du code sexuel et du genre de l'espèce est en jeu. Pour ce mouvement, il n'y aura pas un nom unique qui pourra être transformé en brevet. Il sera de notre responsabilité de déplacer le code pour ouvrir la pratique politique à de multiples possibilités. Nous pourrions appeler ce mouvement déjà en marche Postporno, Fuckware libre, Bodypunk, Opengender, Baisetonpère, Etatpénétré, TotalDrugs, PornTerror, Analinflation, TechnoPriapismUniversalUnited...

Ce livre, héritier des politiques d'auto-expérimentation d'Agnes, est un protocole d'auto-essais effectués avec de la testostérone en gel, des exercices d'empoisonnement contrôlé sur mon propre corps. Je m'infecte avec un signifiant chimique culturellement marqué comme masculin. Se vacciner de testostérone peut être une technique de résistance pour les corps qui ont été assignés biofemmes. Acquérir une certaine immunité politique de genre : prendre une cuite de masculinité, savoir qu'il est possible de devenir l'espèce dominante.

Petit à petit, l'administration de testostérone a cessé d'être un simple essai politique et s'est muée en discipline, ascèse, manière de ressusciter mon esprit via le duvet qui pousse sur mes bras, une addiction, une satisfaction, une fuite, une prison, un paradis.

Les hormones ne sont pas autre chose que des drogues. Des drogues politiques. Comme toutes les drogues. Dans ce cas, la substance ne modifie pas seulement le filtre à travers lequel nous décodons et recodifions la réalité, elle

modifie radicalement le corps, et par conséquent le mode sous lequel nous sommes décodés par les autres. Six mois de testostérone, et n'importe quelle biofemme, pas un garçon manqué ou une lesbienne, mais n'importe quelle *play-girl*, n'importe quelle gamine de quartier, une Jennifer Lopez ou une Madonna, peut devenir membre de l'espèce masculine indiscernable de n'importe quel autre membre de la classe dominante.

Je refuse la dose médico-politique, son régime, sa régularité, sa direction. Je revendique une virtuosité de genre : à chacun, sa dose ; à chaque contexte, son exigence précise. Ici, pas de norme, simplement une multiplicité de monstruosité viables. Je prends de la testostérone comme Walter Benjamin prenait du haschish, Freud de la cocaïne ou Michaux de la mescaline. Cela n'est pas une excuse autobiographique, mais une radicalisation (au sens chimique du terme) de mon écriture théorique. Mon genre n'appartient ni à ma famille, ni à l'Etat, ni à l'industrie pharmaceutique. Mon genre n'appartient ni au féminisme, ni à la communauté lesbienne, ni non plus à la théorie *queer*. Il faut arracher le genre aux macrodiscours et le diluer dans une bonne dose de psychédélisme hédoniste micropolitique.

Je ne me reconnais pas. Ni quand je suis sous T., ni quand je ne suis pas sous T. Je ne suis ni plus, ni moins moi. Contrairement à la théorie lacanienne de l'état du miroir, selon laquelle la subjectivité de l'enfant se forme quand celui-ci se reconnaît pour la première fois dans son image spéculaire, la subjectivité politique émerge précisément quand le sujet ne se reconnaît pas dans la représentation. Il est fondamental de ne pas se reconnaître. La dé-reconnaissance, la dés-identification est une condition d'émergence du politique comme possibilité de transformation de la réalité. La question que se posaient Deleuze

et Guattari en 1972 dans *L'anti-Œdipe* nous reste en travers de la gorge : « Pourquoi les masses désirent-elles le fascisme ? » Il ne s'agit pas ici d'opposer politique de la représentation et politique de l'expérimentation, mais de prendre conscience du fait que les techniques de représentation politique impliquent toujours des programmes de production corporelle de subjectivité. Je n'opte pas ici pour l'action directe contre la représentation, mais pour une micropolitique de la dés-identification, de l'expérimentation qui ne fait pas confiance à la représentation comme extériorité pour lui apporter la vérité ou la félicité.

Pour accomplir le devoir de thérapie universelle que j'ai commencé avec ces doses de testostérone et d'écriture, il ne me reste plus qu'à vous convaincre, vous tous, que vous êtes comme moi, et non l'inverse. Je ne vais pas prétendre que je suis comme vous, votre égale, ni vous demander de me laisser participer à vos lois, ni de m'admettre comme faisant partie de votre normalité sociale. J'ai pour ambition de vous convaincre que vous êtes comme moi. Tentés par la même dérive chimique. Vous l'avez en vous : vous vous croyez des biofemmes, mais vous prenez la pilule, des biohommes, mais vous prenez du Viagra, vous êtes normaux et vous prenez du Prozac ou du Deroxat dans l'espoir que quelque chose vous libère de l'ennui vital, vous êtes shootés à la cortisone, à la cocaïne, à l'alcool, à la ritaline, à la codéine... Vous autres, vous aussi, vous êtes le monstre que la testostérone éveille en moi.

13.

La vie éternelle

Après un séminaire sur Spinoza, profitant des onze stations de métro qui séparent Saint-Germain-des-Prés de Pyrénées, un intellectuel négriste me raconte l'histoire des amours toxicomanes de Félix Guattari et Gilles Deleuze. J'ignore si c'est vrai, mais je le crois. Je pense à mon amour pour V.D. A ma relation avec la testo. Il dit que Félix, sobre et dépressif, opérait comme un connecteur, filtre de toxines, entre les addictions aux psychotropes de ses amantes et l'alcoolisme de son ami Gilles. Le biohomme qui me raconte cette histoire est sans doute jaloux de l'indéflectible lien chimique entre ces femmes et la poudre blanche, envieux de la passion postale entre Félix et Gilles. J'apprendrai par la suite que cette version des faits est approximative. Mais ce que j'en retiens, c'est qu'écriture et amour émergent d'une cybernétique enthéogénique, d'un feed-back narcotique au cours duquel l'accro n'est pas toujours celui qui ingère la substance¹.

1. Je n'ai relevé aucune trace du caractère toxicomane des relations entre Guattari, ses maîtresses et Deleuze dans la récente biographie de François Dosse, Gilles Deleuze/Félix Guattari, *Biographie croisée*, La Découverte, Paris, 2007.

Dans la clinique de La Borde, Guattari recherchait des modes de thérapie politique pour soigner non les individus (fictions modernes dont la psychanalyse s'occupe scrupuleusement) mais plutôt les systèmes, les institutions, les configurations de pouvoir. Il a pris comme espace d'expérimentation sa propre cybernétique amoureuse, les logiques selon lesquelles l'affect – au cours de la relation amoureuse et sexuelle – crée des circuits, dessine des connexions électriques nouvelles dans des zones hautement spécialisées du néocortex cérébral, et délimite, via les associations et des images mentales, des lieux spécifiques au plaisir et à la douleur.

L'amour est une carte de connexions (mouvements, décharges, réflexes, convulsions, trémulations) qui régule pendant un certain temps la production des affects. Le fonctionnement de ce circuit électro-cellulaire s'apparente aux phases toniques et cloniques de la crise épileptique, d'une part, et au battement, spasme et tension musculaire du cœur, d'autre part. Transmission de courant électrique de membrane à membrane. Il s'agit d'un mouvement rythmique, de la production forcément régulière d'affects intenses, peu importe qu'ils soient positifs ou négatifs. L'amour, système prothétique d'information psychosomatique, nous transforme en bête cybernétique addict. L'amant est comme les chats de laboratoire sur lesquels Norbert Wiener travaille à la fondation Rockefeller après la Seconde Guerre mondiale. Son cerveau, extirpé sous anesthésie locale, a été remplacé par un micro chip électriquement connecté à un organisme technovivant externe. Au temps de Proust, le dispositif écriture/lecture était le seul moyen virtuel d'implantation prothétique de la subjectivité. Après la bombe H, après l'électrification digitale de la totalité de la ville, de la maison, du corps, ces sys-

tèmes prothétiques contiennent le réseau amplifié cybernétique global. Être amoureux, aujourd'hui, c'est forcément communiquer avec la totalité de la planète. Sentir la planète.

L'amour est toujours une cybernétique de l'addiction. En finir avec une addiction à quelqu'un, pour quelqu'un, faire de ce quelqu'un l'objet de l'addiction, ou devenir addict à une troisième substance pour quelqu'un. Elle, moi, la testostérone. La testostérone et moi. Elle et moi. Elle ou la testostérone. Elle = la testostérone. Produire ou consommer la testostérone. Arrêter la testostérone pour elle. Absorber sa testostérone.

Je ne suis pas surprise que Guattari soit celui qui, entrant une fois de plus dans une cybernétique philosophique, aurait amené l'anorgasmique Deleuze jusqu'aux gémissements de l'Anti-Œdipe. Comme Hanemann, l'inventeur de l'homéopathie, Bateson et Erickson, expérimentateurs psychosomatiques à Palo Alto, Deleuze et Guattari sont devenus maîtres d'une pratique biosophique qu'on pourrait nommer homéopathie politique, ou exorcisme politique moléculaire. Par-delà la philosophie.

La philosophie – promenade, dialogue et écriture – était au monde grec ce que le shoot est à l'Occident postfordiste. Dans un monde où la roue et l'écriture étaient les technologies fondamentales, la philosophie excellait en tant qu'exercice de production virtuelle de subjectivité. Le langage suffisait à produire une fiction politique résiduelle (individuelle ou collective) qui n'existait pas avant de commencer le dialogue. L'avènement de la masturbation technique, au XVII^e siècle, avec des appareils d'abord mécaniques, puis électriques, de contrôle du corps et de surveillance de l'âme, inaugure une ère nouvelle de la philosophie, en tant qu'abus de soi. Au XXI^e siècle, après la

bombe H, les guitares électriques, la télétransmission d'ondes télégraphiques et téléphoniques, la cybernétique, le circuit intégré, la contagion virale, la pollution atmosphérique, la philosophie devient écologie pharmacopornographique.

FISTANT GOD-DOHERTY

Elle et moi : deux journées à baiser, sans s'arrêter. Testogel et lubrifiant se sont mués en architecture, un édifice brillant et visqueux, répandu sur nous. C'est l'esprit dans son état moite et adhésif. Le système des autoroutes de son corps alimente les fonctions d'entrée et de sortie, sous la forme d'un mur élastique et semi-liquide, se comportant comme un tout séquentiel. Son corps est un club select. Il est appelé *Hardplay space*. Je n'ai jamais rien essayé de meilleur. Un Las Vegas cellulaire. La testostérone en gel et le lubrifiant imprègnent l'air, l'engraissent, ruissellent par mes cheveux. Je respire sa consistance semi-liquide sans difficulté, mes poumons ont recouvert la capacité amphibique de l'état foetal. Le lubrifiant réduit l'indice de friction, limite le conflit, le stress, la différence, affine les parois de l'ego. Restreint l'individualité à son état minimum, là où l'âme se confond avec le milieu ambiant.

Il fait une chaleur tropicale. Alors que je suis sur le point de me convaincre que je suis dans un paradis immanent et sans dieux, une présence semi-masculine se rapproche de moi. Une cage blanche, sur laquelle s'inscrit le mot « GOD » en lettres dorées, glisse du haut du mur jusqu'à l'endroit où je me trouve. La porte s'ouvre et libère un garçon. Dieu est Peter Doherty. Il porte un tee-shirt blanc Fred Perry, un jean blanc et des chaussures de sport, une

paire de Stan Smith immaculées. Ses cernes paraissent également blancs dans le nuage laissé par la cage vide, qui se retire et semble voler. Ce qui est clair, c'est que par les temps qui courent, les choses ne sont plus aussi faciles qu'avant, pour Dieu. Son look a vraiment quelque chose d'efféminé, ou plutôt, il est comme une biofemme sous les effets virilisants de la testostérone, minorés par les vertus neutralisantes de l'héroïne. Une figure narcotique de l'androgynie. Cependant, en dépit de son apparence un peu tarlouze, Dieu n'a rien perdu de sa condition divine. Il est toujours une *rock star*, et, à ce titre, profondément indifférent à la misère de l'espèce humaine. Il accueille avec calme le fait que la planète avance vers son autodestruction proche.

Je passe à peine une seconde en sa divine présence avant de me rendre compte qu'il est entouré de douzaines de journalistes nus qui l'attendent, de centaines d'adolescentes habillées comme des putes, à cette différence près qu'elles ne portent que de la lingerie blanche. J'essaie de me frayer un passage au milieu des naturistes. Le ciel est un gigantesque centre de pornocommunication, une technologie de l'orgasme pharmacologiquement contrôlé, et Pete Doherty est le chef.

Dieu s'approche de moi en zigzaguant parmi la multitude, il marche sur des vagues humaines. Il me regarde avec des yeux de petite fille, et me dit : *Cool*. Il rit. Une seule solution possible : faire profil bas et lui baiser les pieds. Je suis ici, Dieu Doherty, pour te remplir de plaisir politique *queer*, ne me rejette pas du paradis, seigneur, je ne le mérite pas. Je n'ai pas besoin d'en dire plus. Il ne semble pas m'écouter. Le ciel est une forme de télécommunication organique qui diffuse les informations externes le long de l'épine dorsale à la vitesse du son. Les paroles dites sont

banales, mais elles se détachent une à une du langage, au fur et à mesure qu'elles sont prononcées, laissant libre cours à une forme de signification immédiate. Un instant, Doherty et moi existons en continuité. Il n'a pas besoin de dire ce qu'il attend de moi et de mes techniques du plaisir. Je le perçois. Comme si nous avions signé un contrat sexuel. Sans parler, il présente ses fesses, déboutonnant son jean. Ici, l'anus de Doherty dicte la loi. Il s'incline et me montre son cul. Je vois qu'il est prêt à aborder les choses sérieuses. Son anus devient mon seigneur. Des jets de lubrifiant jaillissent de célestes fontaines, formant des rideaux translucides. Je tends la main sous l'une d'entre elles, et je graisse le cul de Dieu Doherty jusqu'à ce que des filets d'or transparents dégoulinent de ses cuisses et mouillent les jambes de son pantalon, enroulées autour de ses chevilles. Je m'introduis dans l'anus de Dieu avec un gode de vingt-cinq centimètres. J'entre et je sors entre ses fesses, produisant un son merveilleux pendant que je m'ouvre un passage dans ses tripes. Son anus souhaite la bienvenue à ma brutalité. La virilité de Dieu Doherty se mesure à l'ouverture de son trou. Le cul de Dieu est prêt pour un *fisting* bestial. Je sais que ces vingt-cinq centimètres sont la préparation pour quelque chose de plus. Maintenant que son corps entier est une paroi unique enroulée autour du trou de son cul, je recouvre mon bras de lubrifiant et le pénètre. Je m'enfonce entièrement, presque sans effort, mon bras vibre à l'intérieur de lui, comme le moteur d'une voiture. Je suis la main de l'univers et il est le *heaven-hole*. Les rideaux de lubrifiant qui nous entourent forment une superficie réfléchissante. Je peux voir notre reflet : un seul corps avec deux têtes, quatre jambes et trois bras. Ça me plaît de regarder mon avant-bras faire l'amour à Dieu. La visibilité m'excite. Je suis au bord de provoquer des vagues, qui

partent de mon bras, transmises depuis les parois de ses intestins jusqu'à ma main et, de là, à ma colonne vertébrale. Cette vibration se diffuse au reste de mon corps. Maintenant, son cul est complètement dilaté. Son anus est un sacrifice offert à l'extase sans genre de mon bras. Ainsi réunis, nos corps sont la communauté mondiale lubrique. L'intimité globale. Toute l'histoire du rock'n'roll sort de son trou pour passer dans mon bras. Mon corps se transforme en instrument organique électrifié. C'est la musique de l'anus-con. C'est ainsi que, dans cette contemplation, l'illumination me saisit : la vérité de l'existence est un sexe sonore, administré en microdoses mortifères.

BRAS VELU

V.D. monte le clip de *Mauvaise Etoile*. La voix de Patrick Eudeline s'enroule autour des corps tatoués de lesbiennes et de garçons rock, autour du bras noir de Daniel Darc, de la relique du désamour de Busty, du poulpe dévoreur de fillettes d'Axelle Le Dauphin, de l'étoile menant au sexe de Sandy, du P.E. sacramental d'Emma et du cœur rempli de larmes noires dont P. a emporté la clef pour toujours. V. D. est plongée dans le processus alchimique de couper les images pour les mélanger avec la musique. Elle m'envoie un texto : je peux passer la voir. Je peux acheter du papier à fumer O.C.B si j'en trouve et si je suis assez aimable. Je peux venir quand je veux. La boîte de production est au premier étage d'un local de la rue Saint-Martin. Je fais le code d'entrée. Je passe la première porte et sonne à la deuxième. V.D. vient m'ouvrir. Elle s'est peint les ongles, s'est maquillé les yeux. Elle est ma pute. Elle m'embrasse, m'attrape par la ceinture et me pousse pour me faire traverser

ser le local. Le bureau d'une production de cinéma est un poste de fabrication de la masculinité : un max de technologie, un minimum de confort domestique. Moquette grise, sale, étagères remplies de cassettes, ordinateurs, moniteurs, tables de montage. Au fond du local, l'aménagement franchit la limite qui sépare l'espace intérieur de la décharge publique, une table pleine de taches et de boîtes de bière vides, un frigidaire, une machine à café, rangée de paquets de chips, alternativement vides ou pleins. Au départ, il n'y a que V.D., le monteur et moi. Petit à petit arrivent d'autres garçons. Le chef de la production, un type cool, qui porte une barbe et les cheveux longs, beau, mais un peu négligé. Un autre, jeune, qui vient de produire le dernier film de H.P.G. Puis un autre producteur, à moitié élégant, à moitié sexy, à moitié sûr de son succès imminent. Un autre gars, qui travaille comme agent et vient accompagné de sa fiancée japonaise, unicellulaire, docile et ultra-féminine, une amibe de haut design. Un autre type, ambitieux, qui prépare son premier film. V.D. est un gars parmi les gars. Ici, elle est dans son élément. Elle n'a pas besoin de justification. Les types la vénèrent. Elle est un d'entre eux, en même temps qu'elle est au-dessus d'eux tous. On dirait que la possibilité, apparemment proche, mais en réalité éloignée, de ce qu'ils pourraient mettre leurs tendres bites dans sa chatte, et par-dessus tout de ce qu'elle pourrait les prendre par le cul, l'élève au niveau supérieur de la hiérarchie masculine. Le garçon à moitié sexy n'arrête pas de la flatter, il aime *Baise-Moi*, *Les Chiennes savantes* est vraiment son meilleur roman, mais s'il rencontrait une fille comme la Gloria de *Bye Bye Blondie*, dit-il sans savoir de quoi il parle, il tomberait immédiatement amoureux d'elle. Un de ces jours, ajoute-t-il, il faudra qu'ils prennent un verre ensemble. Dans son insularité masculine, il ne se rend

même pas compte que, pendant qu'ils discutent, V.D. me caresse le cul, sous la toile du pantalon. V.D. l'ignore et en même temps l'attache à une chaîne invisible, en authentique diva de la littérature, s'alimentant du transfert narcissique de ses fans. En tout, il y a cinq ou six gars dans la salle, ils fument, parlent du Festival de Cannes, de l'argent que coûte le nouvel *avid*, de H.P.G. qui est un mec bien, des piscines de Los Angeles. L'un d'entre eux sort une cassette et dit au producteur de H.P.G. qu'il faut qu'il voie le casting qu'il est en train de faire pour trouver la comédienne de son prochain film. De tous les mecs présents, c'est le plus vilain, il mesure à peine un mètre soixante, il est chauve, barbu et moustachu, avec une voix nasale de baveux. Il laisse son scénario sur la table. Le titre est un prénom de fille arabe. Ça pourrait être Leila, Farida, Salma, Gamila... En moins de dix secondes tous les types sont rassemblés devant le moniteur sur lequel passe la cassette. La Japonaise va s'asseoir sur une chaise au fond de la salle, elle fume une cigarette en téléphonant, peut-être qu'un indice aussi haut de testostérone dans le milieu ambiant pourrait nuire à sa pureté d'amibe. Il s'agit, clairement, d'un rituel d'hommes. Ils sont tendus vers ces images, comme s'ils allaient recevoir des morceaux entiers de savoir-pouvoir hétérosexuel. V.D. se lève et se place au milieu d'eux. Je rejoins le groupe, moi aussi, je me tiens debout derrière eux. Je vois bien d'où je suis, je les dépasse tous d'une tête. Seule V.D. est à ma hauteur. Bras velu, le chauve, est perturbé. Il ne s'attendait pas à ce que nous, deux biomeuifs à ses yeux, venions voir ces images. Comme le porno hard, ces images volées sont réservées aux petits coqs de la classe. Sur l'écran, une fille de seize ans, qui en fait dix-huit, apparemment française d'origine arabe, lèvres épaisses, pommettes saillantes, maquillage rose sur les paupières, cheveux

longs noirs et frisés. Elle est assise sur le sol, petit haut noir à fines bretelles, son jean taille basse laisse voir quelques centimètres de fine graisse, ce qui est encore sexy à seize ans, le tout parachevé par des chaussures de sport Puma. Elle regarde la caméra en ayant l'air d'attendre qu'on lui dise ce qu'il faut faire. Elle rit bêtement, comme si elle ne savait pas se tenir devant l'objectif. On entend la voix d'un type : « On va voir comment tu ferais une scène de sexe, s'il fallait que tu séduises le protagoniste, faisons comme si c'était moi, on y va. » Elle dit « je ne sais pas ». Elle sourit encore. Elle baisse le regard, ferme les yeux. Elle met ses mains devant son visage. « Allons », reprend la voix. Elle répète : « Je ne sais pas », mais elle commence à se faire une idée : elle relève ses cheveux en soulevant les bras, ouvre la bouche, la referme comme si elle prononçait le son « o », se mord la lèvre inférieure, sort la langue et lèche sa lèvre supérieure avec la pointe et de nouveau referme la bouche en prononçant « o ». « Continue, très bien, comme ça, tu vois que tu sais. » Le champ s'élargit et nous voyons la fille, sur le sol, appuyée sur ses deux mains, renversée vers l'arrière. Alors un bras velu, petit et gras, entre à l'intérieur du cadre de l'image, tire sur le décolleté du petit haut, touche d'abord un sein, puis l'autre. Personne ne parle. On ne voit pas le visage de la fille, seulement son tronc. Puis la voix rauque, de nouveau : « Viens, montre-moi ce que tu sais faire, comment tu ferais une scène. » La fille regarde un point hors du cadre, comme pour s'assurer qu'il n'y a personne. Puis elle fixe l'objectif, directement, se lèche de nouveau les lèvres en sortant la langue, en même temps qu'elle enlève son haut. Elle ôte son soutien-gorge. Ses cheveux occupent presque complètement le cadre. « Bien, bien, très bien, comme ça » dit la voix grave pendant que le bras velu revient dans le plan, écarte les cheveux pour

dégager les seins de la fille. Ils sont énormes, bio-, un peu tombants, presque pas, compte tenu du volume, avec de larges auréoles, les tétons sont saillants et très foncés. Le bras velu occupe maintenant la moitié du cadre. Dans la partie supérieure, la bouche de la fille, ses épaules dénudées, ses seins, dans la partie inférieure, le bras velu. Pour la première fois la fille sort du cadre, on voit d'autres baskets, le jean de la fille sur le sol, ses chaussures Puma, un autre jean filmé d'en haut, puis, par un mouvement brusque de la caméra, une fenêtre, une reproduction des *Tourmesols* de Van Gogh. Ensuite, rapidement, la fille, de nouveau, nue, allongée sur le sol. Les seins écartés pendent légèrement sur les côtés, le bras velu empoigne son cou. Une bite courte et épaisse traverse le cadre, brièvement, pour disparaître aussitôt sous le corps de la fille. Elle est assise sur un corps qui semble être la continuation anatomique du bras velu. Nous ne voyons pas sa chatte, ni la mini-bite, nous ne savons pas si elle entre ou sort ; nous ne voyons que ses seins bouger, un peu de cheveux, sa tête qui balance et le bras velu agrippé à son cou. Les mecs qui regardent la cassette n'en perdent pas un pixel. Hors l'écran du moniteur, le même bras velu fait avance rapide, en disant « C'est trop, vous vous faites une idée du reste ». Les images passent en accéléré, le corps de la fille chevauche de plus en plus vite, rattaché à ce bras velu. Il appuie sur *play*, revient à la vitesse normale. La fille n'essaye pas de simuler qu'elle jouit. Mais elle fait un visage de pute, expression de chienne du porno, un visage qu'elle semble avoir vu mille fois et qu'elle n'a pas de problème à imiter. Bras velu s'explique en revenant sur avance rapide : « Elles sont prêtes à n'importe quoi pour obtenir un rôle, le pire c'est qu'elles me rappellent en me demandant de les revoir. Celle-là est une bonne actrice, mais elle ne va pas du tout pour le film. La fille du film

n'est pas comme ça. C'est une fille très belle, très fine, pure. » Cela est la voix de la porno-conscience du biomec occidental. Le sujet dominant est un bras blanc velu et une mini-bite sans corps. Un bras blanc qui masturbe une bite à l'aide d'une image. Ici, la fille est un simple dispositif masturbatoire, un corps duquel Bras velu ne peut rien savoir.

Le nom Bras velu émerge de cette image. Bras velu est à la condition pharmacopornographique contemporaine ce qu'Œdipe était à la conscience moderne dans l'imaginaire de Freud au début du siècle. Pour entreprendre une thérapie politique de l'Occident, il faudrait parler aujourd'hui du complexe de Bras velu. Il n'est plus question de désir croisé pour le père ou pour la mère. Aucune biofille issue des banlieues pauvres de Paris ne désire tuer sa mère pour le faire avec son père. Déjà qu'il faut supporter l'exclusion raciale et sociale, il ne manquerait plus que d'avoir, par-dessus le marché, envie de coucher avec le vieux. Le complexe d'Œdipe a cessé d'avoir une validité politique. L'Anti-Œdipe est renversé par Bras velu. Le père et la mère sont déjà morts. Nous sommes les enfants d'Hollywood, du porno, de la pilule, de la télé poubelle, d'Internet et du cybercapitalisme. La biofille désire transformer son corps en image consommable par le plus grand nombre de regards. Sortir de la merde. Accéder à l'argent. Connaître la gloire numérique, ne serait-ce que pour une seconde. Elle désire se convertir en marchandise digitale pour être éternelle. Elle désire sa pornification, non pour produire du plaisir (ce plaisir qui lui est non seulement indifférent, mais encore lui déplaît), mais pour transformer son corps en capital abstrait, en code virtuel indestructible : devenir i-body. Elle désire, avec répulsion, le faire avec Bras velu, et en même temps, avec un peu d'entraînement politique, se transformer en Bras velu.

Je ne peux éviter de penser qu'en espagnol « Bras velu » se dit « Brazo peludo », les mêmes initiales que celles de mon nom, B.P. Est-ce que je vais devenir un Bras velu si je continue à prendre de la testostérone ?

27 CENTIMÈTRES

Pendant toute une année, bien avant que je commence à m'administrer de la testostérone, tu étais encore en vie, A.B. – C.S., à l'époque – et moi discussions de comment et quand nous allions entamer un processus de changement de sexe. Nous pensions alors uniquement à changer de sexe, pas de genre ; A.B. voulait un vagin à la place d'une bite et moi je voulais une bite en plus d'un vagin. A.B. imaginait comment ça serait de baiser après une vaginoplastie, moi je réfléchissais à comment trouver l'argent nécessaire pour faire une phalloplastie, mais pas n'importe laquelle : une *high-tech*. Ça faisait beaucoup d'argent. Pour les deux. Sa vaginoplastie et ma bite *high-tech* : autant s'acheter un appartement de 27 mètres carrés au centre de Paris. Je ne voulais pas m'opérer la poitrine, ni me faire obturer le vagin. J'avais étudié les différentes opérations disponibles sur le marché médical européen. L'opération la plus courante consistait à utiliser la peau et le muscle de l'avant-bras, et une veine de la jambe pour construire un tube-pénis en devenir. Il y a un pénis dans chaque bras ; dans chaque jambe il y a une veine qui pourrait devenir érectile. Les textes médicaux nomment cette opération « faire *la valise* », sans doute influencés par une rhétorique surréaliste.

Une greffe de pénis, en forme d'anse, se déplace le long du corps, le transformant en valise. Dans un premier temps, un lambeau de peau prélevé sur le bras est greffé à la

hanche. Le corps est une valise avec anse latérale. Il n'est pas encore tout à fait masculin, à cette insolite exception près qu'il a un pénis futur attaché sur le côté du bassin. Il s'agit donc d'une géographie asexuelle avec pénis mitoyen. Puis l'anse se déplace, jusqu'à ce qu'on greffe une de ses extrémités sur le pelvis. Ici, le paysage commence à se masculiniser discrètement : il s'agit à présent d'un corps doté d'un pénis dont le bout est fixé à l'abdomen. Si nous devons lire cette image en usant des codes de la pornographie SM, nous dirions qu'il s'agit d'un pénis en érection cousu au ventre. Une lecture architecturale du corps nous permettrait de désigner ce volume comme valise *prêt-à-porter* avec anse-pénis vertical, mais non disponible pour la pénétration. Dans un dernier temps, on détache l'anse de l'abdomen en le coupant, et on laisse pendre la greffe, qui désormais n'est rattachée qu'au pelvis. Je détaille les photos et les descriptions chirurgicales d'un article que le docteur Wolf Eicher publie en 1984¹. Comparé aux documents d'Eicher, un film de Cronenberg paraît aussi doux que Maya l'Abeille. Le pied de photo précise : « Ils ont tous trouvé un équilibre psychique grâce à l'opération. » Mais je ne veux pas d'un équilibre psychique, je veux juste la bite du siècle.

Je mesure mon avant-bras. 27 centimètres exactement. Un délire. Je m'imagine déjà avec une bite d'au moins 25, escomptant qu'il faudra couper un peu, ici et là. Dans le pire des cas, 22, si je perdais cinq centimètres pour des problèmes d'irrigation sanguine ou de nécrose dans le processus de la greffe. Je jouis rien que d'y penser. Sur Internet, presque toutes les pages dédiées à la phalloplastie, rédigées par des garçons trans postopérés, insistent sur deux pro-

1. Wolf Eicher, « La transformation génitale en cas de transsexualisme », *Cahiers de Sexologie clinique*, vol. 10, n° 56, Paris, 1984, p. 97-105.

blèmes, hormis la possibilité d'un rejet de la greffe : perte de plaisir et difficulté d'érection. Une des techniques opératoires envisageable consiste à laisser la nouvelle bite vide pour pouvoir y insérer, par le bas, près des implants de testicules, une bombe hydraulique érectile. N'importe lequel de mes godes me semble plus *hot* qu'une bite hydraulique. De toute évidence, les institutions médicales et les équipes opératoires sont respectueux d'un interdit pharmacopornographique : éviter la production d'une bite de luxe.

Je parle avec les techno-mecs de divers groupes de transsexuels de Paris et de Barcelone. Ils me montrent leurs techno-bites. Certaines sont super bien faites, mais petites. La plupart d'entre eux ont opté pour la métoïdioplastie, reconstruction d'une micro-bite avec le capuchon du clitoris. Certains ont des implants de testicules, d'autres ont pris la décision d'opter pour un maximum de plaisir en gardant leur macro-clitoris testostéroné et leurs vagins ouverts. Ça me semble être le *top*, la solution idéale. Je vais à la réunion d'une association trans de Paris. Ils ont invité un prothésiste australien qui fabrique des *pénis prêt-à-porter*, en silicone, à des prix abordables. Il les appelle « prothèses sexuelles de camouflage ». Il sort une boîte remplie d'échantillons : grande gamme de couleurs de peau, de formes, de tailles. Elles sont blanches, noires, rigides, semi-rigides, flaccides, circonscises ou avec prépuce. Elles se collent au pelvis à l'aide d'un gel adhésif qui permet une durée de fixation allant jusqu'à quinze jours. « La particularité de ces pénis est que la peau de silicone est remplie d'un gel semi-dur, qui donne un toucher et un poids proches de ceux d'un pénis naturel », explique le docteur d'Arienzo. Testostérone en gel, prothèse sexuelle de camouflage en gel, gel adhésif pour fixer la bite au corps.

Je commence à penser que le propre du sexe, bite comprise, est d'être gel. L'être n'est pas substance, mais gel.

« Ecume », pas méga-éjaculation planétaire émergeant d'une biobite héroïque, comme l'insinue Sloterdijk, mais plutôt composé synthétique désirant la conscience, réseau moléculaire poisseux cherchant à se frayer un passage vers la vie¹. Le *Da-Sein* est une « fermentation de la subjectivité² », subversion visqueuse de la substance, certes, mais ne pouvant émaner d'une volonté de pouvoir. Elle ne se découvre elle-même qu'au prix de sa propre transformation monstrueuse. Etre sujet, au prix de devenir gel.

TAILLES

Ce n'est pas la taille de mes godes, mais celle de mes pantalons, qui déchaîne chez V.D. une tentation normative. Ils sont trop grands, dit-elle. Elle dit que mes pantalons sont trop larges pour mes cuisses, trop larges pour que sa main accède directement à mon clito-bite. J'ai du mal à croire qu'il s'agit d'une question de centimètres, notamment parce que ses mains – je le sais pour les avoir mesurées avec mes godes – mesurent 22 centimètres. En fait, le problème vient de ce qu'elle n'est pas pleinement entrée dans l'esthétique gouine. Mais elle approche. Tu n'as pas quinze ans, dit-elle. Si, *baby*, j'ai exactement quinze ans. On m'appelle « petit enfant, grosse bite ». C'est justement ce qui te plaît en moi, alors ne me fais pas la morale sur la taille de mes pantalons. Des pantalons suffisamment larges pour pouvoir porter un gode en érection à l'intérieur.

Il y a des années, ma mère travaillait à domicile pour une maison de confection d'habits de mariées. C'est là que j'ai appris, de ma mère, tout sur les tailles. Sa spécialité était de

1. Peter Sloterdijk, *Ecumes*, Sphères III, Maren Sell Editeurs, Paris, 2003, p. 28.

2. *Ibid.*, p. 26.

confectionner sur mesure les pièces de lingerie que la vierge dévoilerait à son propriétaire au cours de la nuit de noces, juste avant de se convertir en honnête femme au foyer. Avant de devenir laides et frigides, les jeunes mariées avaient la chance de sentir brièvement les mains de ma mère s'affairer sur les moindres recoins de leurs corps encore jamais touchés. Je l'accompagnais pour tenir la craie et tendre les épingles. C'est ainsi que j'appris la différence subtile entre la taille et la demi-taille. C'est ainsi que j'appris à ouvrir les soutiens-gorge et à couper les petites culottes.

Elle me regarde. Elle écarte les cuisses. Elle écrit un manifeste avec sa vulve. Viens. Ses mains remontent de mes pieds jusqu'à ma taille, vérifient que les coutures de mon jean sont ajustées à mon corps. Il y a deux tailles de trop, dit-elle. Elle me demande : et moi ? Je ne sais pas, il faut voir. Elle se déshabille, s'éloigne et danse devant la fenêtre.

SEX PICTURES

A dix heures, après avoir douté toute la soirée, je m'administre une dose de 50 mg de Testogel. Je prends des photos pendant qu'on baise. Ses cheveux sur mon clito-bite. Pendant qu'elle suce Jimi. Ses yeux bleus de pute, sa bouche ouverte, à peine quelques centimètres de gode. La dentelle de son soutien-gorge blanc, le reflet de la lampe rouge sur sa poitrine. Un tatouage : un cœur fermé par un verrou, pris entre deux roses noires, sur sa hanche. Un autre : une bombe avec un détonateur électrique sur le point d'éclater sur son bras. Un autre : une rangée de fleurs noires entourent son sein gauche, comme un harnais qui soutient la gravité de son cœur. Images et sexe, deux façon d'attra-

per le temps dans la matière. Elle me demande de les effacer de ma caméra digitale. J'en fais encore plus. Sa main droite entrant dans mon pantalon : ongles courts peints en rouge, autour de l'index une bague à tête de mort avec des ailes de Hell's Angels, trois anneaux de plastique multicolores venus d'Afrique dessinent trois cercles sur ma peau, comme des anneaux olympiques. Elle me demande de tout effacer. Elle dit : les photos sont comme des tatouages. Une image inscrite pour toujours sur la peau de la réalité. Chaque photographie porte en elle la possibilité de la magie, de la conjuration, du mauvais œil et de l'influence à distance. Efface-les. Je lui montre la photo d'un de ses tatouages. Justine, la chienne, dort sur le cœur noir. Si tu trouves la clef de mon cœur tu pourras te la tatouer, dit-elle.

Elle pourrait me quitter à n'importe quel moment. L'amour est magie, mauvais œil, influence à distance, transmission télé-endocrine. A n'importe quel moment, elle pourrait dire : *j'étais la pute d'un trans pendant trois mois*, comme Angot a dit qu'elle avait été lesbienne pendant trois mois, citant la litanie désespérée de Guibert : *J'ai eu le sida pendant trois mois. Plus exactement, j'ai cru pendant trois mois que j'étais condamné par cette maladie mortelle qu'on appelle le sida*¹. Guibert écrivait ça sans vouloir savoir que des centaines de vers tissaient un drap de soie blanche pour le jour de sa mort. Les vers entreraient par son cul et étendraient une douce étoffe autour de ses entrailles, sans faire le moindre bruit. Le rétrovirus céleste était tombé amoureux d'un jeune ange blond, comme il tomberait amoureux de toi, ensuite.

1. Hervé Guibert, *A l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*, Gallimard, Paris, 1990.

MORTS INAVOUABLES

J'accompagne V.D. jusqu'à la porte des éditions Grasset, rue des Saints-Pères. Elle y dépose son livre terminé. On revient chez moi chargées de livres et de films, pour le week-end. Elle rit en imitant quatre ou cinq fois les hurlements de Lemmy, se frappe le torse comme un gorille hors de sa cage. Nous sommes dans l'état d'étourdissement propre à l'euphorie de l'auteur qui a fini son livre, quand S. appelle. Eric est mort d'une overdose. Sextoy, Karen, Toi, Eric. Un livre = une mort. Chaque nouvelle étape commence avec une mort. Le deuil, comme seule alternative à la mélancolie. V.D. me dit que la seule chose dont elle se souvienne de la lecture de Blanchot, c'est que les générations se construisent autour des morts qu'elles ont en commun. Elle pleure. Je la caresse. Sa peau est aussi douce que celle du ventre de ma chienne.

Comment faire le deuil de ta mort ? En 1935, le poète espagnol Miguel Hernandez écrit à son ami mort, Ramon Sijé : « *Yo quiero ser llorando el hortelano de la tierra que ocupas y estercolas, companero de l'alma, tan temprano* ¹. » Ce livre ne suffit pas à faire le deuil de ta mort. Je veux aussi te sortir de la terre, je veux embrasser ta noble tête de mort, je veux sucer l'os de ta bite jusqu'à ce que tu t'enfonces dans mon tube digestif, je veux exploser ton anus avec mon meilleur gode, je veux te ramener aux orangers en fleur des rues de Valence, là où tu m'as parlé pour la première fois de comment tu t'étais masturbé en lisant le *Manifeste*.

1. « Je veux être, pleurant, le maraîcher de la terre que tu occupes et engrais, compagnon de l'âme, trop tôt. »

Nous sommes ensemble dans un taxi. Tu me dis « Tu sens bon. Ton livre est ce que j'ai lu de mieux en philosophie depuis Sade », pendant qu'ont passé *la Lonja de los Mercaderes*. Tu me dis que ce genre d'intelligence te fait bander. Je ne savais pas que tu filmais le voyage à Valence. Nous étions invités tous les deux à un colloque sur la nouvelle littérature franco-espagnole. Tout était gris et universitaire, sauf toi et moi. Je vois le montage qu'ont fait Philippe et Tim pour la première fois le 22 octobre après ta mort. Tu te filmes dans ta chambre d'hôtel, cet hôtel où j'étais, moi aussi. Tu sors ta queue de ton pantalon, tu la mets sur la table de nuit et la caresses comme si elle était un animal blessé. Tu filmes les terrasses des voisins, le linge étendu au soleil, les murs décrépits, les patios décolorés. Tu te filmes pendant que tu donnes ta conférence. Tu portes une chemise kaki, camouflage, de la marine espagnole. Tu parles en anglais, pourtant je t'avais prévenu que personne ne te comprendrait. Tu ne voulais pas t'adresser à eux en français. En réalité, tu ne voulais pas t'adresser à eux. Tu parles pour une espèce future d'euroalienasiatique bilingue. Si tu avais pu, tu aurais parlé en japonais ou dans un code métalinguistique, mathématique ou musical. Tu parles de sexe, de drogue, de musique techno. Le rapport entre tout ça et ce colloque universitaire n'est pas très clair. En définitive, tu as une idée : depuis les années 70, la seule révolution majeure a été faite par les gays qui écoutaient de la musique en se droguant et en baisant. Tu as peur de parler de littérature, de ta littérature. Tu dis que la littérature a été inventée pour pleurer un amour perdu. Quel est ton amour perdu ? Quel est ton pleur ? Qui as-tu pleuré ? De quoi as-tu peur ? Qu'est-ce qui te tue ? Qu'est-ce qui pourrait te sauver ? Mais tu reviens au sexe, à la drogue, à la musique techno. A un moment, tu parles des lesbiennes ; tu dis que

nous, tu me comptes parmi elles, sommes aussi dans cette histoire de sexe, de drogue, et de musique techno; tu tournes la caméra et tu me filmes. Maintenant je regarde ces images que tu as prises. Tu es mort. Je me vois dans l'écran, juste en face de toi, comme un reflet phantasmatique. C'est comme si tu t'adressais à nous depuis la vie éternelle. Et moi je suis ici, de l'autre côté de la vie éternelle.

GÉNIE PHARMACOPORNOGRAPHIQUE

Les années 90 sont si loin. Elles furent des années différentes, nous étions proches de la mort qui nous avait tous enchaînés dans son lacet viral, qui ensuite serait remplacé par un petit ruban rouge et un jeu de domino de dollars et de molécules pharmaceutiques devant nous permettre d'oublier la mort, pendant que mourait la politique.

La politique *queer* comme tu la comprenais n'était rien d'autre qu'une préparation pour la mort : *via mortis*. Politique d'abord de la mort, sans populisme vitaliste : réaction face à la biopolitique et passion du corps déliquescents, en décomposition, nécrophilie culturelle. La politique *queer* est morte avec ceux qui l'avaient initiée, et qui succombèrent au rétrovirus. Comme toi. En cela, tu as peut-être eu raison de te suicider, si tant est que tu te sois suicidé, quoique selon les conclusions de l'autopsie ce qui est arrivé c'est que sans le savoir tu as mélangé trop de molécules synthétiques, comme Jimi Hendrix, comme Janis Joplin. « Intoxication médicamenteuse », c'est ce qu'ils ont tous dit, ta mère, les rares journaux qui ont fait état de ta mort. As-tu été victime d'un excès de biopolitique, d'un cocktail léthal de trithérapie et d'antidépresseurs, ou t'es-tu volontairement

soustrait à ce jeu politique implacable, pour transformer ton corps en poussière d'étoiles, pour le sortir du marché de la vie, pour que de ton corps ne restent que les mots, comme des molécules lisibles ?

Ton corps, toi aussi tu l'avais mis en jeu. Tu jouais de la mort. C'est bien pourquoi tu te permettais de prendre le venin de l'écriture. Avant moi, tu avais déjà tout pris. Ce que le gouvernement appelle drogues dures, les illégales, c'est sûr, et les autres, les drogues dures commercialisées par le gouvernement, la trithérapie, et aussi la testostérone, avant moi, pour bander. Parce que cette histoire du *bare-back*¹ n'était pas juste une vacherie politique inventée par une poignée de kamikazes à San Francisco pour mettre en déroute les politiques préventives antisida, ou pour pourrir la gauche intégriste de Act Up ; c'était la seule façon de pouvoir la mettre à quelqu'un pendant trois courtes et bonnes minutes. On ne peut pas enfiler un préservatif sur une bite molle. Personne n'a les couilles de dire la vérité, c'est ce que tu me disais, un jour, dans un sous-sol de la rue Keller, en même temps que tu dessinais une bite avec ton doigt sur ma poitrine. Le problème, c'était de continuer à bander, les jours d'hiver, pour les amants morts, pour les livres que tu n'as pas eu le temps d'écrire. Continuer à bander, c'est ce qu'il y a de bien avec les godes, pouvoir cesser de se préoccuper de l'érection, l'avoir toujours dure, tu me répétais ça tout en mettant ta langue dans le trou d'une de mes narines et tu te plaignais qu'Act Up voulait ta peau, qu'ils étaient décidés à t'arracher la peau et qu'un jour tu

1. Littéralement, monter à cru, sans selle. Pratique collective et consensuelle de pénétration sans préservatif apparue aux Etats-Unis dans la communauté gay pendant les années suivant la crise du sida comme alternative au contrôle et à la surveillance des pratiques sexuelles. Aujourd'hui, ce terme est le centre d'une controverse biopolitique autour de la gestion du corps séropositif et de ses fluides. Il désigne à présent toute pratique sexuelle de pénétration sans préservatif, consensuelle ou non.

irais leur donner ce qu'ils voulaient, ta peau. Et je ne te croyais pas.

SHOOT CANIN

La fin de l'innocence ne commence pas au moment où nous prenons conscience de ce que nous sommes mortels, et que les autres le sont aussi. Elle commence avec l'intuition de ce que nous tuons pour survivre. De ce que nous sommes carnivores. Sauvagement omnivores, dévoreurs de tout ce qui est vivant. La survie dépend de notre faculté de tuer la beauté qui nous entoure. Ces derniers temps, je vois chaque jour la mort d'un animal. D'abord la baleine qui remonte la Tamise et meurt sans avoir trouvé son chemin vers la mer. Puis le cheval éventré de *Carne* de Gaspar Noé, le chien tué par morsures du film d'Íñárritu, les poulets en Turquie, contaminés par le virus H5N1 et qu'on met dans des sacs de chaux. Dans *Santa Sangre*, de Jodorowsky, la petite fille, comme une variation humaine de l'animal, à qui on coupe les deux bras et qui s'étouffe dans le bain de son propre sang. Ensuite un éléphant se vide en saignant par la trompe, écartelé par un village entier. Je ne suis pas prête pour cette violence. Je ne sais pas me défendre. Je ne suis pas prête pour l'amour avec V.D. Je ne suis pas prête pour la T. Je suis la baleine, le cheval, le chien, les poulets, l'éléphant, la petite fille. J'entre dans l'âge adulte lorsque je comprends que personne ne pourra rien faire pour mon bonheur : ni ma mère, ni mon père, ni la société, ni l'Etat, ni ma fiancée, ni une pute, ni la testostérone. Dans ces moments, je me tourne vers Justine, ma chienne, et je découvre une solution canine à un problème cosmique.

Je m'applique une dose avant d'aller me coucher. Pris en dehors d'un protocole de changement de sexe, le Testogel

s'avère être, effectivement, un jeu dangereux. Le problème n'est pas la dépendance. Une dépendance légère, qu'on ne pourrait même pas appeler de la testomanie... Le problème vient de la gestion de l'identité propre : homme, femme, transsexuel, transgenre, etc. Quelques jours de plus et la testostérone, dans mon sang, suivant une règle qu'aucun livre de pharmacologie ne répertorie, se métamorphose en quelque chose de neuf. Je le sais : c'est le diable qui se mêle à mon sang.

On passe tout le dimanche au lit, elle, la chienne et moi. A dormir et à lire. Dès qu'elle se réveille, elle cherche mon sexe avec sa bouche. V.D. dort en soutien-gorge et moi avec un gode noir 17 par 3. Elle lit le dernier tome des mémoires de Simone, *Tout compte fait*, et moi, *Les Chiens*, de Guibert. Simone écrit sur sa relation avec les femmes, d'abord Zaza, Bianca, Violette Leduc, puis elle nous informe de ce que, depuis un certain temps, son amitié avec Sylvie Le Bon « prend une place importante dans sa vie ». Pas un mot sur le sexe, bien sûr. Rien sur son lesbianisme, caché derrière son espèce d'amitié avec Sartre. Pendant ce temps, le narrateur de Guibert se fait pénétrer par chaque orifice, bouffe toutes les queues qui passent, avalent tout le sperme. Sublime contamination. V.D. et moi lisons et baisons, ainsi se produit la communion des âmes et des queues entre son livre et le mien. Bianca, qui porte un énorme gode réaliste en ceinture, pénètre Violette analement, pendant que cette dernière lèche le clitoris de Simone. Violette aime les deux en même temps : qu'on la prenne par le cul quand elle a une chatte à la bouche. Et c'est comme ça que, un dimanche de 2006, petit à petit, mais avec une inévitable détermination, le sperme des backrooms guibertiennes se déverse sur la tête de De Beauvoir, y formant un turban inédit.

T. HIGH

Hier, j'ai pris ma dernière dose de T. Aujourd'hui, j'en ressens les effets. Sans aucun doute. Dans un *high* de Testo. Une des manifestations premières de la testostérone réside dans la sensation que l'intérieur de mon corps est une masse fibreuse et flexible, qui peut se déployer dans l'espace, dans n'importe quelle direction ; on peut parler d'une conviction organique, le sentiment que l'intentionnalité musculaire peut se saisir de n'importe quel objet, la certitude que n'importe quel obstacle peut être surmonté. Mais il y a aussi : la peau un peu plus grasse, l'excitation sexuelle, la sueur. Je désire la plupart des effets, mais je ne supporte pas ma propre sueur quand je suis sous T. Je n'aurais pas pu être vraiment hétérosexuelle, entre autres choses à cause d'une hypersensibilité à cette odeur testostéronée. Maintenant, c'est moi qui sens comme ça. Je suis le corps qui émet cette odeur. Un effluve qui ne vient pas d'un autre lieu, d'aucun autre corps, mais qui sort de ma peau, et depuis ma peau traverse directement mon hypophyse et va vers mon cerveau. Je suis dans T. Je suis devenue T.

Aujourd'hui, avec cette dernière dose de T., je me dis que les choses avancent. V.D. m'aime, mes projets prennent forme, nous sommes dans un train vers Londres. Ce sont les derniers jours de l'hiver. Je suis folle d'elle. Nous passons le tunnel de la Manche. Sous terre. Elle dort à côté de moi. En se réveillant, elle dit qu'elle a rêvé que Sextoy nous emmenait faire un tour dans sa voiture de sport, et que tu étais avec nous. Nous prenons un thé *Clipper*. Je m'endors à mon tour. Délicieusement. Pendant que je somnole, des dizaines d'émigrants illégaux s'agrippent aux châssis des camions de

marchandises pour passer la frontière. Je rêve qu'au passage de la douane je me fais arrêter pour trafic de testostérone. Quand ils ouvrent ma valise, ils ne trouvent que deux boulettes de haschich, des cigarettes bio American Spirit et deux godes. Je tombe pour deux ans. Dans le rêve, l'idée de la prison me tranquillise : ça sera comme une cure de désintoxication de T.

Nous sommes comme deux Bambis sur la glace, me dit-elle, quelques heures plus tard, alors que nous marchons dans les rues gelées de Londres.

DÉCAPITER LA PHILOSOPHIE

Il y a des années, j'ai demandé à un professeur bouddhiste et jésuite ce qu'était la philosophie et comment je saurais un jour si j'étais capable de philosopher. Pour toute réponse, une fable : un jeune aspirant philosophe grimpe une montagne avec son vieux maître. Ils empruntent une route sinueuse et raide, longent une montagne et se retrouvent au bord d'un précipice. Le maître a promis à son élève qu'avant de parvenir au sommet, lui sera offert la possibilité de la sagesse et l'opportunité d'entreprendre la tâche de la philosophie. Il l'a prévenu que l'épreuve serait difficile. Mais le disciple a insisté. L'ascension est ardue, et le jeune homme commence à désespérer. Ils ont marché pendant des heures et sont sur le point d'arriver au plus haut, quand, soudain, le maître sort de son sac à dos un couperet volant et, d'une légère secousse de la main, le lance dans les airs. L'hélice rapetisse pendant qu'elle s'éloigne dans les nuages, puis regrossit au fur et à mesure qu'elle se rapproche des deux hommes, le bruit s'intensifie, jusqu'à ce qu'elle tranche la tête du maître, d'une entaille impeccable. Le sang éclabousse

le visage du disciple qui observe la scène, stupéfait : la tête proprement sectionnée, les yeux ouverts, roule d'un côté de la montagne, alors que le corps, dont les bras s'agitent encore, glisse de l'autre côté, vers le précipice. Avant même d'avoir le temps de réagir, le disciple se demande s'il doit courir du côté de la montagne pour récupérer la tête, ou de l'autre, pour récupérer le corps. Il sait qu'il n'y a pas de réponse. Son maître lui a fait le cadeau de la philosophie. Choisir entre la tête et le corps. S'auto-sectionner la tête. Prendre distance avec son propre corps. Faire l'expérience de la séparation. En Occident, jusqu'à présent, nous avons cru que le philosophe était une tête pensante (présupposé biohomme qui, mettant apparemment son corps de côté, faisait l'économie de sa bite et pouvait prendre une posture universelle). Mais dans la fable bouddhiste, la deuxième alternative est aussi valide que la première : courir du côté du corps, forcer, comme Artaud, le corps à produire du texte. Deux voies irréconciliables : une tête automatiquement dactylographe, qui n'a pas besoin des mains pour écrire ; ou un corps décapité produisant, comme par suppuration, une réflexion intelligible. Là est le défi et la tentation de tout philosophe : courir après le corps, ou après la tête. Et si la réponse était l'acte du maître, l'acte en lui-même ? Si la possibilité de la philosophie ne résidait pas dans le choix entre la tête et le corps, mais dans la pratique lucide et intentionnelle de l'autodécapitation ? Au début de ce livre, je me suis administré la testostérone (au lieu de commenter Hegel, Heidegger, Simone de Beauvoir ou Butler), je voulais me décapiter, trancher ma tête façonnée par un programme de genre, disséquer une partie du modèle moléculaire qui m'habite. Ce livre est la trace laissée par la coupure.

LA VIE ÉTERNELLE

Maintenant, tu es mort et enterré, décomposé, tu as été ouvert, puis refermé, alors tu étais vide un moment, puis plein de vers, enfermé pour toujours dans cette boîte, libre comme jamais tu ne l'as été. Et je viens te dire adieu, te saluer comme un pharaon, impossible de savoir si parmi tout ce monde tu te rendras compte de ma présence. Ta mère parle. Il serait plus juste de dire qu'elle prend la parole, use du langage qui vit encore. Mais elle ne lit rien de ce que tu as écrit, aucune phrase de toi. Elle avale ses mots, et ne nous dit rien de ce que tu as signifié pour nous. Maintenant, tu es dans ta dernière maison. Moi, j'aimerais que tu sois *Dans ma chambre*. Je viens te dire Adieu.

Aujourd'hui, je devais faire un atelier *drag-king* à Bourges. Quand j'ai annoncé aux participants que je ne pourrais pas faire l'atelier parce qu'un de mes amis était mort, ils se sont lamentés, m'ont demandé de rester. Ça ne leur faisait rien qu'on t'enterre ; ce qu'ils voulaient, c'était faire l'atelier. Mais je vais venir à ton enterrement. Non, je ne le fais pas pour toi, je ne le fais pas pour la peine, ni par obligation, je suis plutôt poussée par une force métabiologique détruisant tout sur son passage : les ateliers, la multitude hurlante, les directeurs de musée et d'université, les horaires de train, la circulation bloquée... Je laisse la charge de l'atelier à *king Victor* et j'attrape un train pour Paris. Cette fois encore c'est toi qui guides mes doigts sur le téléphone pour que j'appelle V.D. Elle dit qu'elle m'attendra à la porte du cimetière Montparnasse. Je n'avais pas emporté de vêtements qui conviennent pour un enterrement, alors je viens avec un pantalon noir et un tee-shirt bleu électrique. Je suis habillée

comme un collégien. Je n'ai même pas osé venir en *king*. En arrivant sur le boulevard Edgar-Quinet, je vois V.D., de loin. Elle s'est préparée pour l'occasion, elle est habillée comme une femme de la mafia sicilienne : un tailleur, avec une jupe noire, un sac des années 50, un manteau noir, chaussures à talons noirs. Je m'approche pour l'embrasser. Ma peau frôle la peau de sa joue. Ma bouche est à quelques centimètres au-dessus de la sienne. Nos genoux sont exactement à la même hauteur, nos sexes sont exactement à la même hauteur, me dira-t-elle quelques jours plus tard. La chaleur émanant de son corps arrive jusqu'à moi, avant de se refroidir. Je respire son haleine, directement, pendant qu'elle me demande « ça va, tu vas bien ? ». Elle est entourée de gens, Axelle, Ann, ses amies lesbiennes. Mais elle s'agrippe à mon bras pour suivre le petit groupe qui est venu pour te dire adieu. Où sont tes lecteurs ? Où sont tous ceux qui se sont masturbés en te lisant ? Pourquoi ne sont-ils pas là, venus se masturber une dernière fois avec toi ? Lâches.

La bosse qui déforme la peau de son sac me fait penser que V.D. porte un Parabellum 9 millimètres.

Elle me prend par le bras et marche avec moi jusqu'au trou dans lequel on va te mettre. Ton cercueil, ce *sling* ultime, dans lequel tu vas te laisser prendre par le cul, pour l'éternité, glisse dans la terre. Les gens avancent, seuls ou deux par deux, devant le monticule de terre qu'ils ont sorti pour t'y mettre, toi. A présent c'est toi qui vas prendre la place de cette terre, qui est dehors, là où tu étais avant, parmi nous, les vivants. V.D. marche avec moi jusqu'au bord du monticule. Ton cercueil est descendu au plus profond, mais il serait encore facile de sauter et se tenir dessus, debout, il serait encore possible de sortir une hache pour ouvrir une brèche et te sortir de là. Mais personne ne bouge. Les gens ont apporté des fleurs, surtout des roses blanches, quelques

rouges, elles sont jetées sur le bois laqué. Mais personne n'a apporté de hache. Moi non plus. Ce même matin, avant que ton corps soit recouvert de terre, pour toujours, avant qu'il devienne invisible, j'ai enterré la minicassette DV « le jour de ta mort », dans les jardins des marais, à Bourges. Je l'ai mise dans une grande boîte d'allumettes, celles dont on se sert pour allumer le feu, sur laquelle j'ai écrit ton nom, tes noms, plusieurs fois, William, Guillaume, Dustan, Baranes, deux fois, j'ai creusé un trou dans la terre molle et boueuse qui borde la rivière, avec mes mains, comme je l'avais fait la première fois que j'ai enterré un oiseau tombé du nid, que j'avais voulu sauver quand j'avais six ans, et que j'avais étouffé en le nourrissant de pain de mie trempé dans du lait.

Si tu étais encore vivant, tu nous haïrais certainement, V.D. et moi, d'une haine chaude, et soyeuse comme la peau d'une bite qui ne bande pas, parce que tu saurais qu'elle et moi sommes ensemble comme la révolution en marche. C'est pourquoi tu ferais le deuil de ton héroïsme gonadique et nous choisirais comme louves sacrées pour porter ta descendance sidéenne. V.D. est debout à côté de moi, devant ta tombe. Quand je sens son bras droit contre mon côté gauche, je réalise que, dans cette foule, elle est ma future veuve. V.D., la dame des lettres noires françaises, est ma future veuve. Ton enterrement est notre mariage. Toi, et personne plus que toi, pourras être le spectre officiant, qui scellera sous la terre l'alliance entre ta mort et notre amour.

Pendant qu'on s'éloigne de ton corps, qui a déjà commencé à fermenter entre les fleurs de Montparnasse, je te promets que nous viendrons nous toucher les seins sur ta tombe, que nous viendrons laisser sur la dalle les traces de nos fluides corporels, comme deux louves nous dormirons sur ta terre, nous réchaufferons tes os, comme deux vampires nous viendrons rassasier ta soif de sexe, de sang et de testostérone.

BIBLIOGRAPHIE

ADLER, Laure, *Les Maisons closes. 1830-1930. La vie quotidienne*, Hachette Littératures, Paris, 1990.

AGAMBEN, Giorgio, *Homo sacer I. Le pouvoir souverain et la vie nue*, Editions du Seuil, Paris, 1997.

— *Homo sacer II. Ce qui reste d'Auschwitz : l'archive et le témoin*, Editions du Seuil, Payot & Rivages, 1999.

— *Qu'est-ce qu'un dispositif?*, Rivages Poche, Paris, 2006.

APPIAH, Anthony, « But Would That Still Be Me? Notes on Gender, Race, Ethnicity, as Sources of Identity », in Naomi Zack (ed.), *Race/Sex : Their Sameness, Difference, and Interplay*, Routledge, New York, 1997.

BARBIN Herculine, *Herculine Barbin, dite Alexina B. : Mes souvenirs*, présenté par Michel Foucault, Gallimard, Paris, 1978.

BARTHES, Roland, *Sade, Fourier, Loyola*, Editions du Seuil, Paris, 1971.

BAUMAN, Zygmunt, *La Vie Liquide*, Editions du Rouergue, Rodez, 2006.

BENJAMIN, Harry, « Transsexualism and Transvestism as Psycho-Somatic and Somato-Psychic Syndromes », *American Journal of Psychotherapy*, vol. 8, 1954, p. 219-230.

BENJAMIN, Walter, *Sur le haschich et autres écrits sur la drogue*, Christian Bourgois, Paris, 1993.

— *Journal de Moscou*, L'Arche, Paris, 1997.

BERUBE, Alan, *Coming Out Under Fire : The History of Gay Men and Women in World War Two*, The Free Press, New York, 1990.

BERSTEIN, Matt (ed.), 2006. *Nobody Passes : Rejecting the Rules of Gender and Conformity*, Seal Press, Seattle, 2006.

BHABHA, Homi, *The Location of Culture*, Routledge, London, 1994.

BILLINGS, DWIGHT B. et THOMAS Urban, « The Socio-Medical Construction of Transsexualism : An Interpretation and Critique », *Social Problems*, vol. XXIX, n° 3, Février 1982, p. 266-282.

BLAND, Lucy et DOAN, Laura (eds.), *Sexology in Culture : Labelling Bodies and Desires*, University of Chicago Press, Chicago, 1998.

BOLIN, Anne, « Traversing Gender : Cultural Context and Gender. Practices », en Sabrina Petra Ramet (ed.), *Gender Reversals & Gender Cultures : Anthropological and Historical Perspectives*, Routledge, New York, 1996, p. 22-51.

BORCH-JACOBSEN, Mikkel et SONU Shamdasani, *Le Dossier Freud. Enquête sur l'histoire de la psychanalyse*, les Empêcheurs de penser en rond, Paris, 2006.

BORELL, M. « Organotherapy, British Physiology and the Emergence of Reproductive Endocrinology », *Journal of History of Biology*, vol. IX, 1985, p. 235-268.

- BORNSTEIN, Kate, *Gender Outlaw. On Men, Women, And the Rest of Us*, Routledge, New York, 1994.
- *My Gender Workbook*, Routledge, New York, 1998.
- BRAU, Jean-Louis, *Histoire de la drogue*, Editions Tchou, Paris, 1968.
- BRAILOWSKY, Simón, *Las Sustancias de los sueños : Neuropsicofarmacología*. Fondo de Cultura Económica, CONACYT, México, 1995.
- BOULGAKOV, Mikhail, *Les Récits d'un jeune médecin suivi de Morphine*, Livre de poche, Paris, 1996.
- BUTLER, Judith, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, La Découverte, 2005.
- *Bodies That Matter*, Routledge, New York, 1993.
- *Excitable Speech. A Politics of the Performative*, Routledge, New York, 1997.
- *La Vie psychique du pouvoir. L'Assujettissement en théories*, Léo Scheer, Paris, 2002.
- *Humain, inhumain. Le travail critique des normes. Entretiens*, Editions Amsterdam, Paris, 2005.
- *Vie précaire. Le pouvoir du deuil et de la violence après le 11 septembre 2001*, Editions Amsterdam, Paris, 2005.
- *Défaire le genre*, Editions Amsterdam, Paris, 2006.
- BUTLER, Judith ; LACLAU, Ernesto et ZIZEK, Slavoj, *Contingency, Hegemony, Universality, Contemporary Dialogues in the Left*, Verso, New York, 2000.
- CALIFA, Patrick, « A Personal View of the History of the Lesbian S/M Community and Movement in San Francisco », in *HYPERLINK* « <http://public.diversity.org.uk/deviant/books.htm#Samois> », *Samois*, 1982, p. 243-281.
- (ed), *The Lesbian SM Safety Manual*, Lace/Alyson, Boston, 1988.
- *Public Sex : The Culture of Radical Sex*, Cleis Press, San Francisco, 1994.
- *Le Mouvement transgenre. Changer de sexe*, EPEL, Paris, 2003.
- *Sexe et utopie, L'attrape corps*, Paris, 2008.
- CALLEJO CABO, Jesús, *La Historia oculta del mundo vegetal*, Aguilar, Madrid, 1996.
- CANGUILHEM, Georges, *La Connaissance de la vie*, Hachette, Paris, 1952.
- CARNWATH, Tom et SMITH, Ian, *Heroin Century*, Routledge, New York et London, 2002.
- CHASE, Cheryl, « Hermaphrodites with Attitude : Mapping the Emergence of Intersex Political Activism », *GLQ* 42, 1988, p. 189-211.
- CHURCH, Pamela, *More Dirty Looks*, British Film Institute, London, 2004.
- CLYNES M. E. et KLINE, N. S., « Cyborgs and Space », *Astronautics*, Septembre, 1960.
- COLLINS, H. M. « The Seven Sexes : A Study in the Sociology of a Phenomenon or the Replications of Experiments in Physics », *Sociology*, 9, 1975, p. 205-224.
- COLOMINA, Beatriz, (ed.), *Cold War/Hot Houses*, Princeton Architectural Press, New York, 2004.
- *Domesticity at War*, MIT Press, Cambridge, MA, 2007.
- CORBIN, Alain, *Les Filles de noces. Misère sexuelle et prostitution au XIX^e siècle*, Flammarion, Paris, 1982.
- *Histoire du corps, tome 2 : De la Révolution à la Grande Guerre*, Editions du Seuil, Paris, 2005.
- *L'Harmonie des plaisirs. Les manières de jouir du siècle des Lumières à l'avènement de la sexologie*, Perrin, Paris, 2008.
- CORNER, G.W., « The Early History of Oestrogenic Hormones », *Proceeding of the Society of Endocrinology*, 33, 1965, p. 3-18.
- CORSANI, Antonella (dir.), *Multitudes 12, Féminisme, queer, multitudes*, Exil, Paris, 2003.

- DAVIS, Angela Y., *Autobiographie*, Livre de Poche, Paris, 1977.
- *Femmes, race et classe*, Editions de Femmes, Paris, 2007.
- *Are Prisons Obsolete ?*, Open Media, Seven Stories Press, New York, 2003.
- *Les Goulags de la démocratie : Réflexions et entretiens*, Editions Diable Vauvert, Vauvert, 2006.
- DAVIS, Mike, *Planète Bidonvilles*, Editions Ab irato, Paris, 2005.
- D'EMILIO, John, *Sexual Politics, Sexual Communities : The Making of a Homosexual Minority in the United States, 1940-1970*, Chicago University Press, Chicago, 1983.
- DE LAURETIS, Teresa, *Technologies of Gender : Essays on Theory, Film, and Fiction*, Indiana University Press, Bloomington, 1987.
- *Differenza e Indifferenza sessuale*, Estro Strumenti, Florence, 1989.
- *Alice Doesn't : Feminism, Semiotics, Cinema*, Indiana University Press, Bloomington, 1984.
- *The Practice of Love. Lesbian Sexuality and Perverse Desire*, Indiana University Press, Bloomington, 1994.
- *Théorie queer et cultures populaires*, La Dispute/Snédit, Paris, 2007.
- DELEUZE, Gilles, *Présentation de Sacher-Masoch*, Minuit, Paris, 1967.
- *Spinoza et le problème de l'expression*, Minuit, Paris, 1968.
- *Différence et répétition*, PUF, Paris, 1969.
- *Proust et les signes*, PUF, Paris, 1970.
- *Spinoza. Philosophie pratique*, Minuit, Paris, 1981.
- *Foucault*, Minuit, Paris, 1986.
- *Critique et clinique*, Minuit, Paris, 1993.
- *L'Île déserte et autres textes. Textes et entretiens 1953-1974*, Minuit, Paris, 2002.
- DELEUZE, Gilles et GUATTARI, Félix, *L'Anti-Œdipe*, Minuit, Paris, 1972.
- Kafka. Pour une littérature mineure*, Minuit, Paris, 1975.
- *Mille plateaux*, Minuit, Paris, 1980.
- *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Minuit, Paris, 1991.
- DELEUZE, Gilles et PARNET, Claire, *Dialogues*, Flammarion, Paris, 1977.
- DELPHY, Christine, *L'Ennemi principal*, Nouvelles Questions Féministes, Paris, 2001.
- DERRIDA, Jacques, *L'Écriture et la différence*, Editions du Seuil, Paris, 1967.
- *La Dissémination*, Editions du Seuil, Paris, 1972.
- *Marges. De la Philosophie*, Minuit, Paris, 1972.
- *Eperons. Les styles de Nietzsche*, Flammarion, Paris, 1978.
- *Le Monolinguisme de l'autre ou la prothèse d'origine*, Galilée, Paris, 1996.
- *Force de loi*, Minuit, Paris, 1994.
- *Mal d'archive*, Minuit, Paris, 1995.
- DESPENTES, Virginie, *Baise-Moi*, Grasset, Paris, 1999.
- *Les Jolies choses*, Grasset, Paris, 1998.
- *Les Chiennes savantes*, Grasset, Paris, 2001.
- *Teen Spirit*, Grasset, Paris, 2002.
- *Bye Bye Blondie*, Grasset, Paris, 2004.
- *King Kong Théorie*, Grasset, Paris, 2006.
- DEVOR, Holly, « Where It All Begins : The Biological Bases of Gender », in *Gender Blending : Confronting the Limits of Duality*, University of Indiana Press, Bloomington, 1989.
- DOSSE, François, *Gilles Deleuze/Félix Guattari. Biographie croisée*, La Découverte, Paris, 2007.
- DREGER, Alice D., *Hermaphrodites and the Medical Invention of Sex*, Harvard University Press, Cambridge, 1998.

- DUGGAN, Lisa, *Sapphic Slashers : Sex, Violence, and American Modernity*, Duke University Press, Durham, 2000.
- DUSTAN, Guillaume, *Dans ma chambre*, POL, Paris, 1996.
- *Je sors ce soir*, POL, Paris, 1997.
- *Plus fort que moi*, POL, Paris, 1998.
- *Nicolas Pages*, Balland, Paris, 1999.
- *Génie Divin*, Balland, Paris, 2002.
- *LxiR*, Balland, Paris, 2002.
- *Dernier Roman*, Flammarion, Paris, 2004.
- *Premier Essai*, Flammarion, Paris, 2005.
- DYER, Richard, *Gays and Film*, Zoetrope, New York, 1984.
- « Male Gay Porn : Coming to Terms », in *Jump Cut : A Review of Contemporary Media*, Mars, 1985, p. 27-29.
- ELIAS, Norbet, *La Civilisation des moeurs*, Calmann-Lévy, Paris, 1969.
- ERIBON, Didier, *Michel Foucault*, Flammarion, Paris, 1989.
- *Michel Foucault et ses contemporains*, Fayard, Paris, 1994.
- *Les études gay et lesbiennes* (dir.), Actes du colloque des 23-27 juin 1997, Centre Georges-Pompidou, Paris, 1998.
- *Réflexions sur la question gay*, Fayard, Paris, 1999.
- *Une morale du minoritaire. Variations sur un thème de Jean Genet*, Fayard, Paris, 2001.
- ESCOHOTADO, Antonio, *Histoire générale des drogues*, L'Esprit frappeur, Paris, 2004.
- FADERMAN, Lillian, *Surpassing the Love of Men : Romantic Friendship and Love Between Women from the Renaissance to the Present*, William Morrow and Company, New York, 1981.
- FAUSTO-STERLING, Anne, *Sexing the Body. Gender Politics and the Construction of Sexuality*, Basic Books, New York, 2000.
- FEINBERG, Leslie, 1993. *Stone Butch Blues*, Alyson Books, Los Angeles, 1993
- *Trans-liberation. Beyond Pink and Blue*, Beacon, Boston, 1998.
- *Drag King Dreams*, Carrol and Graf, New York, 2006.
- FOUCAULT, Michel, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Gallimard, Paris, 1972.
- *Histoire de la sexualité. Vols. 1, 2, 3.*, Gallimard, Paris, 1976-1984.
- *Surveiller et punir*, Gallimard, Paris, 1975.
- *Les Anormaux. Cours au Collège de France 1974-1975*, Gallimard/Le Seuil, Paris, 1999.
- *Dits et écrits 1954-1988*, Gallimard, Paris, 1994-2004.
- FEHER, Michel ; NADDAF, Ramona et TAZI, Nadia (eds.), *Fragments for a History of the Human Body*, I, II, III et IV, Zone Books, New York, 1989.
- FRANK, R.T., *The Female Sex Hormone*, Springfield, Illinois, 1929.
- FREUD, Sigmund, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Gallimard, Paris, 1987.
- « Fétichisme » [1927], *Œuvres Complètes*, XVIII, PUF, Paris, 1997.
- « De la psychogénèse d'un cas d'homosexualité féminine » [1920], *Œuvres complètes*, Tome XV, PUF, 2002.
- *Un peu de cocaïne pour me délier la langue*, Max Milo, Paris, 2005.
- FUENTENEBO, F. ; BERRIOS, G. E. ; ROMERO, I. et HUERTAS García-Alejo, R. (eds.), *Psiquiatría y Cultura en España en un Tiempo de Silencio. Luis Martín Santos*, Necodisne Ediciones, Madrid, 1999.
- GALOP, Jane, *Thinking Through The Body*, Columbia University Press, New York, 1988.
- GAMSON, Joshua, « I Want to Be Miss Understood », in *Freaks Talk Back : Tabloid Talk Shows and Sexual Nonconformity*, University of Chicago Press, Chicago, 1998, p. 138-169.

- GARBER, Marjorie, 1997. *Vested Interests : Cross-Dressing & Cultural Anxiety*, Routledge, New York, 1997.
- GARFINKLE, Harold, « Passing and the Management Achievement of Sex status in a "Intersexual" Person », in *Studies in Ethnomethodology*, Prentice-Hall, New York, 1967.
- GAY, Peter, *Freud, une vie, Tome I et II*, Pluriel, Hachette, Paris, 1991.
- GILMAN, Sander L., *Freud, Race and Gender*, Princeton University Press, Princeton, 1993.
- *Making the Body Beautiful : A Cultural History of Aesthetic Surgery*, Princeton University Press, Princeton, 2000.
- GOFFMAN, Erving, *L'Arrangement des sexes*, La dispute, Paris, 2002.
- GOODMAN, Alfred (et al.), *Las Bases farmacológicas de la terapéutica*, Panamericana, Buenos Aires, 1991.
- GUATTARI, Félix, *La Révolution moléculaire*, Recherches, Paris, 1977.
- *L'Inconscient machinique. Essais de schizoanalyse*, Recherches, Paris, 1979.
- *Cartographies schizoanalytiques*, Galilée, Paris, 1989.
- *Plan sur la planète. Capitalisme mondial intégré et révolutions*, Payot, Paris, 1979.
- GUATTARI, Félix et Antonio NEGRI, *Les nouveaux espaces de liberté*, Dominique Bedou, Paris, 1985.
- GUENIF-SOUILAMAS, Nacira et MACE, Eric, *Les Féministes et le garçon arabe*, Editions de l'Aube, Paris, 2004.
- GUHA, Ranajit et SPIVAK, Gayatri C. (eds.), *Selected Subaltern Studies*, Oxford University Press, Oxford, 1988.
- GUIBERT, Hervé, *La Mort propagande*, Régine Deforges, Paris, 1977.
- *L'Image fantôme*, Minuit, Paris, 1981.
- *Fou de Vincent*, Minuit, Paris, 1989.
- *A l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*, Gallimard, Paris, 1990.
- *Cytomégalovirus*, Editions du Seuil, Paris, 1992.
- GUILLAUMIN, Colette, *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de Nature*, Côté-femmes, Paris, 1992.
- HACKING, Ian, *Representing and Intervening. Introductory Topics in the Philosophy of Natural Science*, Cambridge University Press, Cambridge, 1986.
- HAIKEN, Elisabeth, *Venus Envy. A History of Cosmetic Surgery*, The John Hopkins University Press, Baltimore et Londres, 1997.
- HALBERSTAM, Judith, *Female Masculinity*, Duke University Press, Durham, 1998.
- « Automating Gender. Postmodern Feminism in the Age of the Intelligent Machine », in Patrick D. Hopkins (ed.), *Sex/Machine. Readings in Culture, Gender, And Technology*, Indiana University Press, Indiana, 1998.
- « Mackdaddy, Superfly, RapperGender, Race, and Masculinity in the Drag King Scene », *Social Text*, 52/53 153/4, 1997, p. 104-131.
- « Transgender Butch/FTM Border Wars and the Masculine Continuum », *GLQ* 42, 1998, p. 287-310.
- *In a Queer Time and Place. Transgender Bodies, Subcultural Lives*, New York University Press, New York, 2005.
- HALBERSTAM, Judith et HALE, C. Jacob, « Butch/FTM Border Wars : A Note on COLLABORATION », *GLQ* 42, 1998, p. 283-285.
- HALE, C. Jacob, « Are Lesbians Women? », *Hypatia* 112, 1996, p. 94-121.
- « Leatherdyke Boys and Their Daddies : How to Have Sex without Women or Men », *Social Text* 52/53 153/154, 1997, p. 223-236.
- « Tracing a Ghostly Memory in My Throat : Reflections on Ftm Feminist Voice and Agency », en Tom Digby (ed.), *Men Doing Feminism*, Routledge, New York, 1997, p. 99-129.
- « Consuming the Living, Dis(re)membering the Dead in the Butch/FTM Borderlands », *GLQ* 42, 1998, p. 311-348.

- HAMILTON, D., *The Monkey Gland Affair*, Chatto and Windus, London, 1986.
- HARAWAY, Donna J., *Crystals, Fabrics, and Fields : Metaphors of Organicism in Twentieth-Century Developmental Biology*, Yale University Press, Cambridge, 1976.
- « Manifesto for Cyborgs : Science, Technology, and Socialist Feminism in the 1980's », *Socialist Review*, n° 80, 1985, p. 65-108.
- « Situated Knowledge : The Science Question in Feminism as a Site of Discourse on the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, 14.3, 1988, p. 575-599.
- *Primate Visions : Gender, Race and Nature in the World of Modern Science*, Routledge, New York, 1990.
- *How Like a Leaf : An Interview with Donna Haraway*, Routledge, New York, 1991.
- *Simians, Cyborgs, and Women : The Reinvention of Nature*, Routledge, New York, 1991.
- « The Promises of Monsters : A Regenerative Politics for Inappropriated/d Others », in *Cultural Studies*, Routledge, New York, 1992, p. 295-337.
- « When Man (TM) Is on the Menu », in *Incorporations*, Zone Books, New York, 1992 p. 38-43.
- « A Game of Cat's Cradle : Science Studies, Feminist Theory, Cultural Studies », *Configurations : A Journal of Literature and Science*, n° 1, 1994, p. 59-71.
- *Modest Witness@ Second Millennium : Femaleman Meets Oncomouse : Feminism and Technoscience*, Routledge, New York, 1997.
- *The Companion Species Manifesto. Dogs, People, and Significant Otherness*, Prickly Paradigm Press, Chicago, 2003.
- *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences - Fictions - Féminismes*, Exil, Paris, 2007.
- *When Species Meet*, University of Minnesota Press, Minneapolis, 2008.
- HARDT, Michael et NEGRI, Antonio, *Empire*, Exil, Paris, 2000.
- *Multitudes*, 10/18, Paris, 2006.
- HART, Linda, *La Performance sadomasochiste. Entre corps et chair*, EPEL, Paris, 2003.
- HERDT, Gilbert (ed.), *Third Sex, Third Gender : Beyond Sexual Dimorphism in Culture and History*, Zone Books, New York, 1994.
- HERITAGE, John, *Garfinkel and Ethnomethodology*, Polity Press, Oxford, 1984.
- HIRSCHFELD, Magnus, *Le Troisième Sexe, Les homosexuels de Berlin*, GKC, Lille, 2001.
- HOCQUENGHEM, Guy, *Le Désir homosexuel*, Fayard, Paris, 1972 et 2000.
- HOOBS, Bell, *Yearning : Race, Gender, and Cultural Politics*, Between The Lines, Toronto, 1990.
- HOUELLEBECQ, Michel, *Rester vivant et autres textes*, Librio, Paris, 1997.
- *Renaissance*, Flammarion, Paris, 1999.
- *Plateforme*, Flammarion, Paris, 2001.
- HOYER, Neils, *Man into a Woman*, Popular Library Edition, New York, 1953.
- HULL, Gloria (et al.), *But Some Of Us Are Brave : All The Women Are White. All The Black Are Men*, The Feminist Press, New York, 1982.
- JORGENSEN, Christine, *Christine Jorgensen : A Personal Autobiography*, Paul Eriksen, New York, 1967.
- JACK LI, Jie, *Laughing Gas, Viagra, and Lipitor. The Human Stories Behind the Drugs We Use*, Oxford University Press, Oxford, 2006.
- JULIANO, Dolores, *Excluidas y marginales*, Cátedra, Madrid, 2004.
- KENDRICK, Walter, *The Secret Museum : Pornography in Modern Culture*, Viking Press, New York, 1987.
- KESSLER, Susan, « The Medical Construction of Gender : Case Management of Intersex Infants », in *Signs Journal of Women in Culture and Society*, n. 16.1, 1990.

- *Learning from the Intersexed*, Rutgers University Press, New Brunswick, 1998.
- et MCKENNA, Wendy, *Gender : An Ethnomethodological Approach*, John Wiley & Sons, New York, 1978.
- KIRK, Stella et ROTHBLATT, Martine, *Medical, Legal, and Workplace Issues for Transsexuals*, Together Lifeworks, Blawnox PA, 1995.
- KOOLHAAS, Rem, « Junkspace », *October*, 100, Printemps, 2002, p. 175-190.
- KRAMEN, Michael et SNYDER, Christopher M., « Why Is There No AIDS Vaccine? », The Center for Development, National Bureau of Economic Research, Juin, 2006.
- LAGRACE VOLCANO, Del, *Sublimes Mutations*, Konkursbuch Verlag, Berlin, 2000.
- *Sexworks*, Konkursbuch Verlag, Berlin, 2006.
- et HALBERSTAM, Judith, *The Drag King Book*, Serpent's Tail, Londres, 1999.
- LANG, Sabine, « There Is More Than Just Women and Men : Gender Variance in North American Indian Cultures », in Sabrina Petra Ramet (ed.), *Gender Reversals and Gender Cultures : Anthropological and Historical Perspectives*, Routledge, London, 1996, p. 183-196.
- LAQUEUR, Thomas, *La Fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*, Gallimard, Paris, 1992.
- *Le Sexe en solitaire. Contribution à l'histoire culturelle de la sexualité*, Gallimard, Paris, 2005.
- LATOUR, Bruno, « Mixing Humans and Nonhumans Together : The Sociology of a Doorcloser », *Social Problems*, vol. 35, 1988, p. 298-310.
- LATOUR, Bruno et WOOLGAR S., *La Vie de laboratoire. La construction des faits scientifiques*, La Découverte, Paris, 1979.
- LAZZARATO, Maurizio, *Puissance de l'invention, les Empêcheurs de penser en rond*, Paris, 2002.
- *Les Révolutions du capitalisme*, Les Empêcheurs de penser en rond, Paris, 2004.
- LE DOEUFF, Michelle, *Le Sexe du savoir*, Aubier, Paris, 1998.
- LEIBNIZ, G. W., *Discours de métaphysique. Monadologie*, [1686], Gallimard, Paris, 2004.
- LOVELACE, Linda et MCGRADY, Mike, *Ordeal*, Berkeley, New York, 1980.
- MACKENZIE, G. Olga, *Transgender Nation*, Bowling Green State University, Ohio, 1994.
- MCNEIL, Legs et OSBORNE, Jenniffer, *The Other Hollywood. The uncensored oral history of the porn film industry*, Regan Books, New York, 2005.
- MATZ, Maxwell, *Evolution of Plastic surgery*, Forben Press, New York, 1946.
- MARAZZI, Christian, *La Place des chaussettes. Le tournant linguistique de l'économie et ses conséquences politiques*, Editions de l'Éclat, Paris, 1998.
- MAUSS, Marcel, *Sociologie et anthropologie*, PUF, Paris, 2001.
- MARX, Karl, *Théories sur la plus-value*, [1905-1910], Editions Sociales, Paris, 1974.
- MÉRIDA, Rafael, *Sexualidades transgresoras. Una antología de estudios queer*, Icaria, Barcelona, 2002.
- MEYEROWITZ, Joanne, « Sex Change and the Popular Press : Historical Notes on Transsexuality in the United States » (1930-1955), *GLQ* 42, p. 159-187.
- *How Sex Changed. A History of Transsexuality in the United States*, Harvard University Press, Cambridge, 2002.
- MICHAUX, Henri, *Misérable miracle. La mescaline*, Gallimard, Paris, 1972.
- MILNER, Max, *L'imaginaire des drogues, de Thomas de Quincey à Henri Michaux*, Gallimard, Paris, 2000.

MOHANTY, CHANDRA T. et ALEXANDER, Jackie, *Feminist Genealogies, Colonial Legacies, Democratic Futures*, Routledge, New York, 1997.

MONEY, John, *Sexual Signatures : On Being Man or Woman*, Little Brown, Boston, 1975.

— *Love and Love Sickness : the Science of Sex, Gender Difference and Pair-bonding*, John Hopkins University Press, Baltimore, 1980.

MONEY, John, HAMPSON, John et HAMPSON, Joan, « Imprinting and the Establishment of the Gender Role », *Archives of Neurology and Psychiatry*, n. 77, 1957.

MORAGA, Cherry (ed.), *This Bridge Called My Back. Writings by Radical Women of Color*, Kitchen Table Press, New York, 1983.

MOULIER BOUTANG, Yann, *Le Capitalisme cognitif. La nouvelle grande transformation*, Editions Amsterdam, Paris, 2007.

MOULIER BOUTANG, Yann; CORSANI, Antonella; LAZZARATO, Maurizio; BLONDEAU, Olivier; DYER WHITEFORD, Nick; VERCELLONE, Carlo; KYROU, Ariel et RULLANI, ENZO, *Capitalismo cognitivo. Propiedad intelectual y creación colectiva*, Traficantes de sueños, Madrid, 2004.

MUÑOZ, José Esteban, « The White to Be Angry : Vaginal Davis Terrorist Drag », *Social Text* 52/53 153/4, 1997, p. 80-103.

— *Desidentification. Queers of Colour and the Performance of Politics*, Minnesota University Press, Minneapolis, 1999.

NAMASTE, Viviane K., *Invisible Lives : The Erasure of Transsexual and Transgendered People*, University of Chicago Press, Chicago, 2000.

NAMASTE, Ki, « Genderbashing : Sexuality, Gender, and the Regulation of Public Space. Environment and Planning », *Society and Space* 14, 1996, p. 221-240.

NEGRI, Antonio, *Exil*, Editions Mille et une nuits, Paris, 1998.

— *Fabrique de porcelaine. Pour une nouvelle grammaire du politique*, Stock, Paris, 2006.

NELSON, James L., « The Silence of the Bioethicists : Ethical and Political Aspects of Managing Gender Dysphoria », *GLQ* 42, 1998, p. 213-230.

NEWTON, Esther, *Mother Camp : Female Impersonators in America*, The University of Chicago Press, Chicago, 1972.

NIEMI, S., « Andrology as a Speciality, Its Origins », *Journal of Andrology*, n. 8, 1987, p. 201-203.

NILES, Eldredge, *Life in the Balance. Humanity and the Biodiversity Crisis*, Princeton University Press, Princeton, 1998.

OAKLEY, Ann, *Sex, Gender and Society*, Temple Smith, London, 1972.

OOSTERHUIS, Harry, « Richard von Krafft-Ebing's 'Step-Children of Nature' : Psychiatry and the Making of Homosexual Identity », in *Science and Homosexualities*, Routledge, New York, 1997, p. 67-88.

ORAM, Alison, *Her Husband Was a Woman!*, Routledge, New York, 2007.

OUDSHOORN, Nelly, « Hormones, Technique et Corps. L'archéologie des hormones sexuelles. 1923-1940 », *Annales HSS*, juillet-octobre 1998, n° 4-5, p. 775-793.

— *Beyond the Natural Body : An Archeology of Sex Hormones*, Routledge, New York, 1994.

PARACELSO, *Botánica oculta. Las plantas mágicas*, Kier, Buenos Aires, 1975.

PARK, Jordan, *Half*, Lion Books, New York, 1953.

PARLEE, Mary B., « Situated Knowledges of Personal Embodiment : Transgender Activists and Psychological Theorists. Perspectives on "Sex" and "Gender" », *Theory & Psychology*, n° 64, 1996, p. 625-645.

PIGNARRE, Philippe, *Le Grand Secret de l'industrie pharmaceutique*, La Découverte, Paris, 2004.

PIGNARRE, Philippe et STENGERS, Isabelle, *La Sorcellerie capitaliste*, La Découverte, Paris, 2005.

PRECIADO, Beatriz, « Dildo-Architecture », *Fisuras* 8, Madrid/New York, Janvier, 2000.

— *Manifeste Contra-Sexuel*, Balland, Paris, 2000.

— « Mutitudes queer », *Mutitudes* 12, 2003, p. 17-27.

— « PORNOTOPIA », in *Cold War/Hot Houses*, Beatriz Colomina (ed.), Princeton Architectural Press, Princeton, 2004.

— « Trashgender », *Troubles*, n° 2, Paris, 2004.

— « Mies-conception. La maison Farnsworth et le mystère du placard transparent », *Mutitudes* 20, 2005, p. 47-56.

— « SavoirsVampires@War », *Mutitudes* 20, 2005, p. 147-158.

— « Género y Performance. Tres episodios de un cybermanga feminista, queer, trans... », *Zehar* 54, 2004, p. 20-27.

— « Gigantas, Casas, Ciudades. Apuntes para una topografía política del género y de la raza », *Artecontexto, Género y Territorio*, n° 8, 2005.

— « Biopolitique du genre », in *Le Corps, entre sexe et genre*, sous la direction de Hélène Rouch, Elsa Dorlin et Dominique Fougeyrollas-Schwebel, L'Harmattan, Paris, 2005.

— « Cartographies queer. El Flâneur perverso, la lesbiana topofóbica y la puta multicartográfica, o cómo hacer una cartografía "zorra" con Annie Sprinkle », in *Cartografías disidentes*, SEACEX, Madrid, 2008.

PROSSER, Jay, *Second Skins : The Body Narratives of Transsexuality*, Columbia University Press, New York, 1998.

RICOEUR, Paul, *De l'Interprétation : Essai sur Freud*, Le Seuil, Paris, 1965.

RIVIERE, Joan, « Womanliness as a masquerade », *International Journal of Psychoanalysis*, n. 10, 1929, p. 303-313.

ROBERTS, Dorothy, *Killing the Black Body : Race, Reproduction and the Meaning of Liberty*, Vintage, New York, 1997.

ROBERTS, Nina, *J'assume*, Scali, Paris, 2005.

Rolnik, Suely, « El arte cura? », *Cuaderns Portàtils*, Macba, Barcelona, 2002.

RUBIN, Gayle, « Of Catamites and Kings : Reflections on Butch, Gender, and Boundaries », in Joan Nestle (ed.), *The Persistent Desire : A Femme-Butch Reader*, Alyson, Boston, 1992, p. 466-482.

RUBIN, Henry, *Self-Made Men : Identity and Embodiment Among Transsexual Men*, Vanderbilt University Press, Nashville, 2003.

SAEZ, Javier, *Théorie queer et psychanalyse*, EPEL, Paris, 2005.

SAMOIS (ed.), *Coming to Power : Writings and Graphics on Lesbian S/M*, Alyson, Palo Alto, California, 1982.

SCHULTES, R. E. et HOFMANN, A., *Plantas de los Dioses : orígenes del uso de los alucinógenos*, Fondo de Cultura Económica, México, 1993.

SEDGWICK, Eve K., *Epistémologie du placard*, Editions Amsterdam, Paris, 2008.

— *Touching Feeling. Affect, Pedagogy, Performativity*, Duke University Press, Durham, 2003.

— « A RESPONSE TO C. JACOB HALE », *Social Text* 52/53, 153/154, 1997, p. 237-239.

SENGOOPTA, Chandak, *The Most Secret Quinessence of Life, Sex, Glands, and Hormones, 1850-1950*, The University of Chicago Press, Chicago, 2006.

SERLIN, David, *Replaceable You. Engineering the Body in Postwar America*, University of Chicago Press, Chicago, 2004.

SIMMEL, Georg, *Philosophie de l'amour*, Rivages Poche, Paris, 1988.

SINFELD, Alan, *The Wilde Century : Effeminacy, Oscar Wilde, and the Queer Moment*, Columbia University Press, New York, 1994.

- SLOTERDIJK, Peter, *Critique de la raison cynique*, Christian Bourgois, Paris, 1987 et 2000.
- *Le Penseur sur scène : le matérialisme de Nietzsche*, Christian Bourgois, 2000.
- *Règles pour le parc humain : une lettre en réponse à la lettre sur l'humanisme de Heidegger*, Mille et une nuits, Paris, 2000.
- *Essai d'intoxication volontaire suivi de L'Heure du crime et le temps de l'œuvre d'art*, Pluriel, Hachette, 2001.
- *Bulles. Sphères I*, Pluriel, Hachette, 2002.
- *Globes. Sphères II*, Maren Sell Editeurs, 2006.
- *Ecumes. Sphères III*, Maren Sell Editeurs, 2005.
- SMITH, Richard (ed.), *Getting into Deep Throat*, Playboy Press, Chicago, 1973.
- SPADER, Dean, « Mutilating Gender » (Internet file), 2000, in Susan Stryker y Stephen Whittle (eds.), *op. cit.*, p. 315-332.
- SPRINKLE, Annie, *Postporn Modernist*, Cleis Press, San Francisco, 1998.
- et CODY, Gabrielle, *Hardcore from the Heart. The Pleasures, Profits and Politics of Sex in Performance*, Continuum, London, 2001.
- SOLANAS, Valerie, *Scum Manifesto*, AK Press, New York, 1996.
- SONTAG, Susan, « Notes on Camp », *Against Interpretation And Other Essays*, Farras, Straus & Giroux, New York, 1966.
- « The Pornographic Imagination », *Styles of Radical Will*, Dell, New York, 1969.
- STARHAWK, *Femmes, magie et politique*, les Empêcheurs de penser en rond, Paris, 2003.
- STENGERS, Isabelle, *Sciences et pouvoir. La démocratie face à la technoscience*, La Découverte, Paris, 1997.
- STENGERS, Isabelle et RALET, Olivier, *Drogues. Le défi hollandais*, les Empêcheurs de penser en rond, Le Plessis-Robinson, 1990.
- STONE, Sandy, 1992. « The Empire Strikes Back : A Posttranssexual Manifesto », *Camera Obscura*, n° 29 (mayo 1992), p. 151-176.
- STOLLER, Robert, « A Contribution to the Study of Gender Identity », in *Journal of the American Medical Association*, n° 45, 1964.
- *Sex and Gender : On the Development of Masculinity and Femininity*, Science House, New York, 1968.
- *Sexual Excitement : The Dynamics of Erotic Life*, Pantheon Books, New York, 1979.
- « A Further Contribution to the Study of Gender Identity », *International Journal of Psycho-Analysis*, n° 49, 1968.
- STOLLER, Robert; GARFINKLE, Harold et Rosen, Alexander, « Passing and the Maintenance of Sexual Identification in an Intersexed Patient », in *Archives of General Psychiatry*, n° 2, 1960, p. 379-80.
- STRYKER, Susan, « My Words to Victor Frankenstein above the Village of Chamonix. Performing Transgender Rage », *GLQ* 13, 1994, p. 237-254.
- (ed.) *GLQ, Journal of Lesbian and Gay Studies* 42, « The Transgender Issue ».
- TARAUD, Christelle, *La Prostitution coloniale : Algérie, Tunisie, Maroc 1830-1962*, Payot, Paris, 2003.
- TERRY, Jennifer, *An American Obsession. Science, Medicine And Homosexuality in Modern Society*, Chicago University Press, Chicago, 1999.
- TONE, Andrea, *Devices and Desires : A History of Contraceptives in America*, Hill and Wang, New York, 2001.
- VANCE, Carol S. (ed.), *Pleasure and Danger : Exploring Female Sexuality*, Routledge, New York, 1984.
- VIRNO, Paolo, *Grammaire de la multitude. Pour une analyse des formes de vie contemporaines*, Editions de L'Éclat, Paris, 2002.

- WALLERSTEIN, Immanuel, *Capitalisme et économie-monde, 1450-1640*, Flammarion, Paris, 1980.
- WEININGER, Otto, *Sexe et caractère*, Lausanne, L'Age de l'Homme, 1975.
- WHITE, Louise, *The Comforts of Home : Prostitution in Colonial Nairobi*, Chicago University Press, Chicago, 1990.
- WILCHINS, Riki Anne, *Read My Lips : Sexual Subversion and the End of Gender*, Firebrand, New York, 1997.
- WILLIAMS, Linda, *Hardcore. Power, pleasure, and the « frenzy of the visible »*, University of California Press, Los Angeles, 1989.
- WILLIAMS, Linda (ed.), *Porn Studies*, Duke University Press, Durham, 2004.
- WITTIG, Monique, *Les Guérillères*, Minuit, Paris, 1969.
- *Le Corps lesbien*, Minuit, Paris, 1973.
- *Paris-la-politique et autres histoires*, POL, Paris, 1999.
- *La Pensée straight*, Balland, Paris, 2001.
- avec ZEIG, Sande, *Le Brouillon pour un dictionnaire des amantes*, Grasset, 1975.
- YALOM, Marilyn, *A History of the Breast*, Ballantine Publishing Group, New York, 1997.
- ZIPLOW, Stephen, *The Film Maker's Guide to Pornography*, Drake, New York, 1977.
- ZITA, Jacqueline N., *Body Talk : Philosophical Reflections on Sex and Gender*, Columbia University Press, New York, 1998.

REMERCIEMENTS

J'aimerais remercier ici les institutions, associations et personnes qui m'ont accordé leur soutien et m'ont permis d'écrire ce livre. Ce projet n'aurait pu être mené à terme sans l'aide à la recherche et écriture du Centre national des arts plastiques, et sans le Prix pour la Recherche Gay, Lesbienne, Queer et Transsexuelle de Princeton University.

Je remercie Ariane Fasquelle, Olivier Nora, Mercedes Casanovas, Gilles Achache, Loida Diez, Lola Cruz et José Pons pour avoir encouragé la réalisation de ce projet, et pour leur travail éditorial. J'ai eu la chance de profiter d'une résidence d'écriture au Diable Vauvert. Merci à Marion Mazauric et à toute son équipe. Je voudrais remercier spécialement Alejandro Jodorowsky pour avoir cru en cette folie et pour son aide précieuse.

Les sources d'inspiration de ce texte sont bien trop nombreuses pour qu'il soit possible de toutes les évoquer ici. Je remercie Del LaGrace Volcano et King Erik pour les échanges, conversations et pratiques politiques qui tout au long de ces dernières années ont transformé mon écriture et ma façon de vivre. Ce sont mes maîtres. A Stéphanie Heuze et Lydia Lunch, *for bringing us together*. Je remercie le capitaine François Pouget, pour son soutien dans la houle. Un grand merci à Annie Sprinkle et Elizabeth Stephens pour leur *lessons in LoveArt*.

Je voudrais dire encore ma gratitude à Judith Butler, Angela Davis et Donna Haraway : leurs thèses sur la production historico-matérielle, performative et technobiopolitique de sexe, genre, race et sexualité sont une source d'inspiration et d'interpellation constante et ont marqué ce livre à chaque étape. Les recherches sur le travail immatériel et sur la production de la subjectivité politique menées par les membres de la revue *Multitudes* ont été déterminantes dans mon processus d'écriture. J'ai aussi eu la chance de bénéficier des idées et des critiques constructives de Eric Alliez,

Antonia Baehr, María José Belbel, Mauro Cabral, Antonella Corsani, Shu Lea Cheang, Marie Darrieussecq, Didier Eribon, Isabelle Ginot, Francisco J. Hernandez Adrian, Philippe Joanny, Pedro Lemebel, Tim Madesclaire, Nina Roberts et Rash, Javier Sáez, Eve K. Sedgwick, Juan Carlos Souterland, Diane Torr, King Victor, Linda Williams, Itziar Ziga, les membres de LICIT, de la Guerrilla Travolaka, de PostOP, de Medeak, et de Le Peuple qui manque. Je remercie tous ceux qui m'ont fait avancer grâce à leurs enseignements pendant les multiples ateliers *drag king*, les ateliers de Technologies du genre du Musée d'Art contemporain de Barcelone, les séminaires d'Arteleku à Donostia au pays Basque, l'Université internationale d'Andalousie à Séville, le Centre Pompidou, l'Ecole Normale, la Revue *Multitudes*, l'Université de Paris-VIII et l'Université de Duke. Un remerciement spécial aux activistes du MUMS, mouvement des minorités sexuelles de Santiago du Chili et d'Emmetrop de Bourges : vous êtes ma dynamite. Big up pour mes frères les Queer MC, pour Cécile et Kaboul. Merci à Olivier Crabbé pour la traduction de la première version du chapitre 12. Et finalement, merci à Virginie pour sa relecture de ma traduction trébuchante.

TABLE

<i>Avertissement</i>	11
1. TA MORT.....	15
Vidéopénétration	16
2. L'ÈRE PHARMACOPORNOGRAPHIQUE	23
Coopération masturbatoire	34
<i>Potentia gaudendi</i>	39
Exciter et contrôler	47
3. TESTOGEL	51
Shoot.....	54
Rendez-vous avec T.....	60
4. HISTOIRE DE LA TECHNOSEXUALITÉ	63
5. OÙ LE CORPS DE V.D. DEVIENT UN ÉLÉMENT DU CONTEXTE EXPÉRIMENTAL.....	77
Premier contrat sexuel.....	82
Chiennes Alpha	84
Addiction.....	89
6. TECHNOGENRE	93
Le crépuscule de l'hétérosexualité comme nature.....	111
7. DEVENIR T.....	117
État-sofa-corps-molécule	121

Devenir moléculaire de la politique	125
Le diable en gel	127
8. PHARMACOPOUVOIR	131
Sorcellerie narcotico-sexuelle	132
Fictions somatiques : l'invention des hormones sexuelles	138
Contrôle-pop. Modes de la subjectivation pharmaco- pornographique	149
<i>Le panoptique comestible</i>	153
<i>Contrôle microprosthétique</i>	167
<i>L'hormone ennemie : testostérone et terrorisme de genre</i>	172
<i>Le futur surhomme T.</i>	174
<i>La pilule et le féminisme d'État</i>	181
<i>Testo-trafic</i>	183
9. TESTOMANE	187
Ton sperme et mes ovules	189
Dernières bagarres	192
Pertes	195
Frustration addictive	197
Testomane	199
Trans ou junkie?	205
<i>Rain check</i>	207
<i>Baby carcass</i>	208
Sarah	210
10. PORNOPOUVOIR	213
L'impératif pornographique : baise-toi toi-même	213
Pornification du travail	221
<i>Sex copyright</i> : techno-signifiants lubriques	224
Paris Hilton au lit avec Max Weber	226
Sexodromes urbains	228
Le travailleur pharmacopornographique	232
Travail <i>über-material</i>	238
Division pornographique du travail	243
<i>What flares up fast, extinguishes soon</i>	246
Nouvelle différence sexuelle : des orifices pénétrables et des extrémités pénétrantes	249
<i>General sex</i>	253
Le devenir <i>cyborg</i> du travailleur sexuel	258

11. JIMI ET MOI	267
Virginologie	267
<i>Politics of care</i>	271
La bonne étoile prothétique	275
Fuck Beauvoir	278
12. MICROPOLITIQUES DU GENRE DANS L'ÈRE PHAR- MACOPORNOGRAPHIQUE. EXPÉRIMENTATION, INTOXICATION VOLONTAIRE, MUTATION.....	283
Micropolitiques <i>queer</i>	284
<i>Snuff politics</i>	296
Principe autocobaye	299
Toxico-analyse. Les origines psychotropes de la critique chez Freud et Benjamin	302
Le dispositif <i>Drag king</i>	311
Exercices de programmation de genre : <i>coaching</i> viril postporno	325
<i>Devenir un macho d'élite</i>	328
<i>Devenir roi de la sodomie</i>	330
Bioterrorisme de genre	332
<i>Le modèle Agnes</i>	332
<i>Pièges du libéralisme pharmacopornographique</i>	340
<i>Hackers des genres et des sexes</i>	344
13. LA VIE ÉTERNELLE.....	349
Fistant God-Doherty	352
Bras velu	355
27 centimètres	361
Tailles	364
<i>Sex pictures</i>	365
Morts inavouables	367
Génie phamacopornographique	369
<i>Shoot canin</i>	371
<i>T. High</i>	373
Décapiter la philosophie	374
La vie éternelle	376
<i>Bibliographie</i>	379
<i>Remerciements</i>	391

Cet ouvrage a été composé et imprimé par



FIRMIN DIDOT

GROUPE CPI

Mesnil-sur-l' Estrée

*pour le compte des Éditions Grasset
en octobre 2008*

Imprimé en France

dépôt légal : octobre 2008

N° d'édition : 15485 – N° d'impression : 90981



« Je ne prends pas la testostérone pour me transformer en homme, mais pour trahir ce que la société a voulu faire de moi, pour écrire, pour baiser, pour ressentir une forme de plaisir post-pornographique, pour ajouter une prothèse moléculaire à mon identité transgenre *low-tech* faite de godes, de textes et d'images en mouvement, pour venger ta mort. »

B.P.

Récit autopornographique et analyse de la production du corps à l'ère pharmacopornographique, *Testo Junkie* transgresse les limites traditionnelles de l'essai philosophique. La politique *queer* y pénètre la théorie, comme la testostérone se glisse dans la peau.

«... Un regard extrêmement fin sur le régime post-industriel, global et médiatique. Certainement un des essais les plus radicaux et passionnants de ces dernières années.»

José Andrés Rojo,
Babelia, *El País*

Beatriz Preciado est philosophe, auteur du Manifeste contra-sexuel (Balland, Paris, 2000), devenu un classique de la théorie queer, traduit dans sept langues.

ISBN 978 2 246 73271 6



19,90 €
prix valable
en France

www.grasset.fr

37-3367-2
2008-X

W7-CNZ-468